PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
APR 18 1927

Année. 1er Avril 1927

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
ul Valéry . . .	*Lettre sur Mallarmé*	481
M. Forster . .	*Route des Indes.* — I.	492
J. Gignoux. . .	*Les Relations économiques franco-allemandes* . . .	520
an Giraudoux .	*Églantine.* — III	535
né Dollot . . .	*Stendhal, Consul de France à Trieste.*	562
dré Maurois. .	*La Vie de Benjamin Disraëli.* — IV	603
nest de Ganay.	*Jardins romantiques.*	641
Albert-Petit. .	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire.*	655
ul Souday . . .	Le Théâtre : *Le Mouvement dramatique*	668
bert Flament. .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris.*	678
notus.	La Politique : *La Réforme électorale.*	692

Jacques Heurgon : Les Romans de E. M. Forster.

M. Thiébaut; J.-M. Bourget : Chronique bibliographique.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

LA REVUE DE PARIS

PUBLIERA PROCHAINEMENT :

Bouddha vivant

par PAUL MORAND

La Grèce pendant la Grande Guerre

par le Prince NICOLAS DE GRÈCE

L'Agonie de l'Empire du Mexique

(D'après des lettres et des notes inédites du Général CASTELNAU)

par LOUIS SONOLET

LETTRE SUR MALLARMÉ

M. Paul Valéry a écrit pour un volume, consacré à Stéphane Mallarmé, que doit publier prochainement M. Jean Royère une préface que nous sommes heureux de publier ici. Ce texte est rédigé sous la forme d'une lettre adressée à M. Jean Royère.

Vous avez souhaité qu'une étude sur Mallarmé, quoique toute pieuse, profonde, et pleine d'amour comme vous l'aviez conçue et l'avez heureusement achevée, s'ouvrît néanmoins par quelques feuillets d'une autre main que la vôtre, et vous m'avez demandé de les écrire.

Mais que dire, sur le seuil de ce livre, qu'il ne contienne, ou que je n'aie déjà exprimé, ou que tout le monde n'ait dit? — Ou que dire, qui ne soit pour moi-même difficile à expliquer sans longueur et sans minutie, et pour le public chose abstraite et pénible à lire?

Il m'est bien arrivé de conter çà et là divers souvenirs de notre Mallarmé; d'en restituer certaines intentions; de faire observer quelquefois l'étonnante durée de la résonance de sa parole dans le monde pensant, encore après tant d'années écoulées depuis sa mort. Mais je me suis toujours refusé, m'opposant une quantité de raisons puissantes, de composer un ouvrage qui traitât véritablement et absolument de lui. Je sens trop que je n'en pourrais parler à fond sans parler excessivement de moi-même. Son œuvre me fut dès le premier regard, et pour toujours, un sujet de merveille; et bientôt sa pensée présumée, un objet secret de questions infinies. Il a joué sans le savoir un si grand rôle dans mon histoire interne, modifié par sa seule existence tant d'évaluations

en moi; son *action de présence* m'a assuré de tant de choses, m'a confirmé dans tant de choses; et davantage, elle m'a intimement interdit tant de choses, que je ne sais enfin démêler ce qu'il fut de ce qu'il me fut.

Il n'est de mot qui vienne plus aisément ni plus souvent sous la plume de la critique que le mot d'*influence*, et il n'est point de notion plus vague parmi les vagues notions qui composent l'armement illusoire de l'esthétique. Rien toutefois dans l'examen de nos productions qui intéresse plus philosophiquement l'intellect, et le doive plus exciter à l'analyse que cette modification progressive d'un esprit par l'œuvre d'un autre.

Il arrive que l'œuvre de l'un reçoive dans l'être de l'autre une valeur toute singulière, y engendre des conséquences agissantes qu'il était impossible de prévoir[1], et qui se font assez souvent impossibles à déceler. Nous savons, d'autre part, que cette activité dérivée est essentielle à la production dans tous les genres. Qu'il s'agisse de la science ou des arts, on observe, si l'on s'inquiète de la génération des résultats, que toujours *ce qui se fait* répète *ce qui fut fait*, ou le réfute; le répète en d'autres *tons*, l'épure, l'amplifie, le simplifie, le charge ou le surcharge, — ou bien le rétorque, l'extermine, le renverse, le nie, mais donc le suppose, et l'a invisiblement utilisé. Le contraire naît du contraire.

Nous disons qu'un auteur est *original* quand nous sommes dans l'ignorance des transformations cachées qui changèrent les autres en lui; nous voulons dire que la dépendance de *ce qu'il fait* à l'égard de *ce qui fut fait* est excessivement complexe et irrégulière. Il y a des œuvres qui sont les *semblables* d'autres œuvres; il en est qui n'en sont que les *inverses*; il en est d'une relation si composée avec les productions antérieures, que nous nous y perdons et les faisons venir directement des dieux.

(Il faudrait pour approfondir ce sujet, parler aussi de l'influence d'un esprit sur soi-même, et d'une œuvre sur son auteur. Mais ce n'est point le lieu.)

Quand un ouvrage, ou toute une œuvre, agit sur quelqu'un, non par toutes ses qualités, mais par certaine ou certaines

1. C'est par quoi *l'influence* se distingue assez de *l'imitation*.

d'entre elles, c'est alors que l'influence prend ses valeurs les plus remarquables. Le développement séparé d'une qualité de l'un par toute la puissance de l'autre manque rarement d'engendrer des effets d'*extrême originalité*.

C'est ainsi que Mallarmé, développant en soi quelques-unes des qualités des poètes romantiques et de Baudelaire, observant en eux ce qu'ils contenaient de plus exquisement accompli, se donnant pour loi constante d'obtenir en chaque point des résultats qui étaient rares, singuliers, et comme de pure chance chez eux, a peu à peu déduit de cette obstination dans le choix, de cette rigueur dans l'exclusion, une *manière* toute particulière; et finalement, une doctrine et des problèmes tout nouveaux, *prodigieusement étrangers aux modes mêmes de sentir et de penser de ses pères et frères en poésie.* Il a substitué au désir naïf, à l'activité instinctive ou traditionnelle, c'est-à-dire peu réfléchie, de ses prédécesseurs, une conception artificielle, minutieusement raisonnée, et obtenue par un certain genre d'analyse.

Je lui ai dit un jour qu'il était de la nature d'un grand savant. Je ne sais si le compliment fut de son goût, car il n'avait pas une idée de la science qui la lui rendît comparable à la poésie. Il les opposait, au contraire. Mais moi, je ne pouvais ne pas faire un rapprochement qui me semblait inévitable entre la construction d'une science exacte et le dessein visible chez Mallarmé de reconstituer tout le système de la poésie au moyen de notions pures et distinctes, bien isolées par la finesse et la justesse de son jugement, et dégagées de la confusion que cause, dans les esprits qui raisonnent sur les Lettres, la multiplicité des offices du langage.

Sa conception le conduisait nécessairement à envisager et à écrire des combinaisons assez éloignées de celles dont l'usage commun fait la « clarté », et que l'accoutumance nous rend si faciles à entendre sans presque les avoir perçues. L'obscurité qu'on lui trouve résulte de quelque exigence par lui rigoureusement maintenue,— à peu près comme, dans les sciences, il arrive que la logique, l'analogie et le souci de la conséquence conduisent à des représentations bien différentes de celles que l'observation immédiate nous a faites familières, et jus-

qu'à des *expressions* qui passent délibérément notre pouvoir d'imaginer.

Que Mallarmé sans culture ni tendances scientifiques se soit risqué dans des entreprises que l'on peut comparer à celles des sciences du nombre et de l'ordre, qu'il se soit consumé dans un effort merveilleusement solitaire, qu'il se soit éloigné dans ses pensées, comme tout être qui creuse ou ordonne les siennes s'éloigne des humains en s'éloignant de la confusion et de la superficie, — ceci témoigne de la hardiesse et de la profondeur de son esprit, — sans parler du courage extraordinaire de défier pendant toute sa vie le sort, le monde, et les railleries, quand il lui eût suffi de se relâcher un peu de ses vertus et de ses volontés pour paraître aussitôt ce qu'il était, — le premier poète de son temps.

Il faut ajouter ici que le développement de ses vues personnelles généralement si précises a été retardé, troublé, embarrassé par les idées incertaines qui régnaient dans l'atmosphère littéraire, et qui ne laissaient pas de le visiter. Son esprit, pour solitaire et autonome qu'il se fût fait, avait reçu quelque impression des prestigieuses et fantastiques improvisations de Villiers de l'Isle-Adam, et jamais ne s'était tout à fait détaché d'une certaine métaphysique, — sinon d'un certain mysticisme difficile à définir. Mais par une remarquable réaction de sa nature essentielle, il n'a pu qu'il n'ait transposé ces thèmes étrangers dans le système de ses pensées authentiques, et qu'il ne les ait accordés à la plus haute d'entre elles qui lui était aussi la plus chère et la plus intime. C'est ainsi qu'il en est venu à vouloir donner à l'art d'écrire un sens universel, *une valeur d'univers*; et qu'il a reconnu que le suprême objet du monde, et la justification de son existence — (pour autant que l'on accordât cette existence) — était, ne pouvait être qu'un *Livre*.

A l'âge encore assez tendre de vingt ans, et au point critique d'une étrange et profonde transformation intellectuelle, je subis le choc de l'œuvre de Mallarmé; je connus la surprise, le scandale intime instantané; et l'éblouissement; et la rupture de mes attaches avec mes idoles de cet âge. Je me sentis devenir comme fanatique; j'éprouvai la pro-

gression foudroyante d'une conquête spirituelle décisive.

La définition du Beau est facile : *il est ce qui désespère.* Mais il faut bénir ce genre de désespoir qui vous détrompe, vous éclaire, — et comme disait le vieil Horace de Corneille, — *qui vous secourt...*

J'avais fait quelques vers; j'aimais ce qu'il fallait aimer en poésie vers 1889. L'idée de « perfection » avait encore force de loi, quoique dans un sens plus subtil que le sens plastique et trop simple qu'on lui avait donné dix et vingt ans avant. On n'avait pas encore eu la hardiesse d'attribuer des *valeurs,* — et même infinies, — aux produits immédiats, imprévus, imprévisibles, — que dis-je! — *quelconques,* — de l'instant. Le principe qu'*A tout coup l'on gagne* n'était point encore énoncé, et l'on n'estimait, au contraire, que les *coups favorables,* ou que l'on croyait tels. En un mot, on demandait alors à la poésie qu'elle produisît une idée d'elle-même tout opposée à celle que la suite du temps a rendue séduisante un peu plus tard. (Ce qui devait arriver.)

Mais quels effets intellectuels nous faisait en ce temps la révélation des moindres écrits de Mallarmé, et quels effets moraux!... Il y avait quelque chose de religieux dans l'air de cette époque, où certains se formaient en eux-mêmes une adoration et un culte de ce qu'ils trouvaient si beau qu'il fallait bien le nommer surhumain.

L'*Hérodiade,* l'*Après-Midi,* les *Sonnets,* — les fragments que l'on découvrait dans les Revues, que l'on se passait, et qui unissaient entre eux se les transmettant des adeptes dispersés sur la France, comme les antiques initiés s'unissaient à distance par l'échange de tablettes et de lamelles d'or battu, nous constituaient un trésor de délices incorruptibles, bien défendu par soi-même contre le barbare et l'impie.

En cette œuvre étrange, et comme absolue, résidait un pouvoir magique. Par le seul fait de son existence, elle agissait comme charme et comme glaive. Elle divisait d'un seul coup tout le peuple des humains qui savent lire. Son apparence d'énigme irritait instantanément le nœud vital des intelligences lettrées. Elle semblait immédiatement, infailliblement atteindre le point le plus sensible des con-

sciences cultivées, surexciter le centre même où existe et se réserve je ne sais quelle charge prodigieuse d'amour-propre, et où réside *ce qui ne peut pas souffrir de ne pas comprendre.*

Le nom seul de l'auteur suffisait à tirer des gens d'intéressantes réactions : de la stupeur, des ironies, de sonores colères; parfois des témoignages d'impuissance sincères et comiques. Il en était qui invoquaient nos *grands classiques,* — lesquels n'auraient jamais imaginé dans quelle prose il devait arriver un jour qu'on les adjurât. D'autres jouaient du rire ou du sourire, et se retrouvaient aussitôt (par ces heureux accidents des muscles de la face qui nous assurent de notre liberté) toute la supériorité immédiate qui permet de vivre aux personnes qui se suffisent. Rares sont les mortels qui ne sont point blessés de ne pas comprendre, et qui l'acceptent bonnement, comme on accepte de ne pas entendre une langue ou l'algèbre. On peut exister sans cela.

L'observateur de ces phénomènes jouissait de considérer un beau contraste : Une œuvre profondément méditée, la plus volontaire et la plus consciente qui fut jamais, déchaînant une quantité de *réflexes.*

C'est que, dès le regard jeté sur elle, cette œuvre sans seconde touchait et s'attaquait à la convention fondamentale du langage ordinaire : *Tu ne me lirais pas, si tu ne m'avais déjà compris!*

Je vais faire à présent un aveu. Je confesse, je consens que tous ces gens de bien qui protestaient, qui se moquaient, qui ne percevaient pas ce que nous percevions, étaient dans des états tout légitimes. Leur sentiment était dans l'ordre. Il ne faut pas craindre de dire que le domaine des Lettres n'est qu'une province du vaste empire des divertissements. On prend un livre, on le laisse; et même quand on ne peut le quitter, on sent bien que cet intérêt tient à la facilité du plaisir. C'est dire que tout l'effort d'un créateur de beautés et de fantaisies doit s'employer, selon l'essence même de son travail, à élaborer *pour le public* des jouissances qui ne demandent point d'effort, ou presque point. C'est du public qu'il doit déduire ce qui touche, remue, caresse, anime ou ravit le public.

Mais il y a cependant plusieurs publics; parmi lesquels il n'est pas impossible d'en trouver quelqu'un qui ne conçoive pas de plaisir sans peine, qui n'aime point de jouir sans payer, et même qui ne se trouve pas heureux si son bonheur n'est en partie son œuvre propre, dont il veut ressentir ce qu'elle lui coûte. D'ailleurs, il arrive qu'un public tout spécial se puisse former.

Mallarmé créait donc en France la notion d'*auteur difficile*. Il introduisait dans l'art l'obligation de l'effort intellectuel. Par là, il relevait la condition de lecteur; et avec une admirable intelligence de la véritable gloire, il se choisissait parmi le monde ce petit nombre d'amateurs particuliers qui, l'ayant une fois goûté, ne pourraient plus souffrir de poèmes impurs, immédiats et sans défense. *Tout leur semblait naïf et lâche après qu'ils l'avaient lu.*

Ses petites compositions merveilleusement achevées s'imposaient comme des types de perfection, tant les liaisons des mots avec les mots, des vers avec les vers, des mouvements avec les rythmes étaient assurées; tant chacune d'elles donnait l'idée d'un objet en quelque sorte absolu, dû à un équilibre de forces intrinsèques, soustrait par un prodige de combinaisons réciproques à ces vagues velléités de retouche et de changements que l'esprit, pendant ses lectures, conçoit inconsciemment devant la plupart des textes.

L'éclat de ces systèmes cristallins, si purs et comme terminés de toutes parts, me fascinait. Ils n'ont point la transparence du verre, sans doute; mais rompant en quelque sorte les habitudes de l'esprit sur leurs facettes et dans leur dense structure, ce qu'on nomme leur obscurité n'est, en vérité, que leur *réfringence*.

J'essayais de me représenter les chemins et les travaux de la pensée de leur auteur. Je me disais que cet homme avait médité sur tous les mots, considéré, énuméré toutes les formes. Je m'intéressais peu à peu à l'opération d'un esprit si différent du mien plus encore, peut-être, qu'aux fruits visibles de son acte. Je me reconstruisais le constructeur d'une telle œuvre. Il me semblait qu'elle eût été indéfiniment réfléchie dans une enceinte mentale d'où rien n'eût eu licence de sortir

qui n'eût longuement et suffisamment *vécu* dans le monde des pressentiments, des arrangements harmoniques, des figures parfaites et de leurs correspondances; monde préparatoire où tout se heurte à tout, et dans lequel le hasard temporise, s'oriente, et se cristallise enfin sur un modèle.

Une œuvre ne peut sortir d'une sphère si réfléchissante et si riche de résonances que par une sorte d'accident qui la jette hors de la pensée. Elle tombe du réversible dans le Temps.

Je concluais à un système intérieur chez Mallarmé, système qui devait se distinguer de celui du philosophe, et, d'autre part, de celui des mystiques; mais non sans analogie avec eux.

J'étais tout disposé par ma nature, ou plutôt par ce changement de nature qui venait de se produire en moi, à développer dans une voie assez singulière l'impression due à des poèmes qui me manifestaient une telle préparation de leurs beautés qu'elles-mêmes, celles-ci pâlissaient devant l'idée qu'elles me donnaient de ce travail caché.

J'avais pensé et naïvement noté, peu de temps auparavant, cette opinion en forme de vœu : *que si je devais écrire, j'aimerais infiniment mieux écrire en toute conscience et dans une entière lucidité quelque chose de faible, que d'enfanter à la faveur d'une transe et hors de moi-même, un chef-d'œuvre d'entre les plus beaux.*

C'est qu'il me paraissait qu'il y eût déjà beaucoup de chefs-d'œuvre, et que le nombre des productions du génie n'était pas si petit qu'il y eût grand intérêt à désirer de l'augmenter. Je pensais, avec un peu plus de précision, qu'un ouvrage résolument voulu et cherché dans les hasards de l'esprit, par ordre, et par une analyse obstinée de conditions définies et d'avance prescrites, quelle qu'en fût ensuite la valeur extérieure une fois produite, ne laissait pas son créateur sans l'avoir modifié en lui-même, contraint de se reconnaître et, en quelque sorte, de se réorganiser. Je me disais *que ce n'est point l'œuvre faite, et ses apparences ou ses effets dans le monde, qui peuvent nous accomplir et nous édifier; mais seulement la manière dont nous l'avons faite.* L'art et la peine nous augmentent; mais la muse et la chance ne nous font que prendre et quitter.

Par là, je donnais à la volonté et aux calculs de l'*agent* une

importance que je retirais à l'*ouvrage*. Ce qui ne veut pas dire que je consentais qu'on négligeât celui-ci; mais bien le contraire.

Cette pensée atroce, et fort dangereuse pour les Lettres (mais sur laquelle je n'ai jamais varié), s'unissait et s'opposait curieusement à mon admiration pour un homme qui n'allait, en suivant la sienne, à rien de moins qu'à diviniser la chose écrite. Ce que j'aimais le plus en lui, c'était ce caractère essentiellement volontaire, cette tendance absolutiste démontrée par l'extrême perfection du travail. Le travail sévère, en littérature, se manifeste et s'opère par des *refus*. On peut dire qu'il est mesuré par le nombre des refus. Que si l'étude de la fréquence et de l'espèce des refus était possible, elle serait d'une ressource capitale pour la connaissance intime d'un écrivain, puisqu'elle nous éclairerait la discussion secrète qui se livre, au moment d'une œuvre, entre le tempérament, les ambitions, les prévisions de l'homme, et d'autre part, les excitations et les moyens intellectuels de l'instant.

La rigueur des refus, la quantité des solutions que l'on rejette, des possibilités que l'on s'interdit, manifestent la nature des scrupules, le degré de conscience, la qualité de l'orgueil, et mêmement les pudeurs et diverses craintes que l'on peut ressentir à l'égard des jugements futurs du public. *C'est en ce point que la littérature rejoint le domaine de l'éthique*; c'est dans cet ordre de choses que peut s'y introduire le conflit du naturel et de l'effort; qu'elle obtient ses héros et ses martyrs de la *résistance au facile*; que la vertu s'y manifeste, et donc quelquefois l'hypocrisie.

Mais cette volonté de rebuter ce qui n'est pas conforme à la loi que l'on s'est donnée, il arrivera qu'elle exerce une telle contrainte sur son homme que les œuvres toujours indéfiniment revisées et conduites sans considération des peines et du temps, se fassent très brèves et rarissimes; et qu'en dépit de la densité qu'elles acquièrent, l'accusation de stérilité soit jetée à leur auteur excessivement difficile pour soi. La plupart des choses qui s'impriment sont si naïvement fragiles, si arbitraires, et filles d'un monologue si personnel; la plupart sont si aisées à inventer par quiconque, si faciles

à transformer, à nier et même à rendre moins vaines, et l'on imprime tant, qu'il est incroyable que l'on fasse à quelqu'un le reproche de ne pas ajouter assez à l'amas immense des livres parce qu'il prend le temps de réduire les siens à leur essence. Mais ce qu'il y a de bien plus remarquable, c'est que le blâme ne vient point des amateurs de cette œuvre restreinte dont on comprendrait qu'ils se plaignent qu'on leur mesure leur plaisir; mais au contraire, ce sont les autres, et qui s'indignent qu'elle existe, et de plus, qu'on leur en donne trop peu.

Mallarmé le stérile; Mallarmé le précieux; Mallarmé le très obscur; mais Mallarmé le plus conscient, Mallarmé le plus parfait, Mallarmé le plus dur à soi-même de tous ceux qui ont tenu la plume, me procurait, dès les premiers regards que j'adressais aux Lettres, une idée en quelque sorte suprême, une *idée-limite*, ou une *idée-somme* de leur valeur et de leurs pouvoirs.

Me rendant plus heureux que Caligula, il m'offrait à considérer une tête en laquelle se résumait tout ce qui m'inquiétait dans l'ordre de la Littérature; tout ce qui m'attirait, tout ce qui la sauvait à mes yeux. Cette tête si mystérieuse avait pesé tous les moyens d'un art universel; et connu, et comme assimilé, les bonheurs et les diverses amertumes, et les désespoirs les plus purs que l'extrême désir spirituel engendre; elle avait éliminé de la poésie les prestiges grossiers; jugé et exterminé, au sein de ses longs et profonds silences, les ambitions particulières, pour s'élever à concevoir et à contempler un principe de toutes les œuvres possibles; elle s'était trouvé enfin, au plus haut de soi-même, un instinct de domination de *l'univers des mots*, tout comparable à l'instinct des plus grands hommes de pensée qui se sont exercés à surmonter par l'analyse et la construction combinées des *formes*, toutes les relations possibles de l'*univers des idées*, ou de celui des nombres et des grandeurs.

Voilà ce que je prêtais à Mallarmé : un ascétisme trop conforme, peut-être, à mes jugements sur les Lettres, que j'ai toujours regardées avec de grands doutes sur leur vraie valeur. Comme l'enchantement qu'elles peuvent produire chez les autres implique, par la nature même du langage, une

quantité de méprises et de malentendus *si nécessaires que la transmission directe et parfaite de la pensée de l'auteur*, si elle était possible, *entraînerait la suppression, et comme l'évanouissement des plus beaux effets de l'art*, il en résulte, pour celui qui s'attarde en cette réflexion, je ne sais quel ennui de se dépenser à spéculer sur l'inexact, et à tenter de provoquer autrui à des émotions et à des pensées étonnantes pour nous-mêmes, comme le seraient les conséquences d'un acte irréfléchi. Ces réactions incalculables du lecteur fussent-elles, comme il arrive, favorables à notre ouvrage, et quand elles seraient infiniment douces à notre vanité heureusement surprise, l'orgueil profond se plaint d'être offensé dans sa rigueur. Il ne veut point d'une gloire qui ne soit qu'une dépendance accidentelle et extérieure de la personne, et il ne nous épargne pas de nous faire sentir toute la différence qu'il met entre l'*être* et le *paraître*...

J'étais conduit par ces étranges remarques à ne plus accorder qu'une valeur de pur *exercice* à l'acte d'écrire; ce jeu, fondé sur les propriétés du langage, re-définies à cette fin et généralisées avec précision, devant tendre à nous faire très libres et très sûrs dans son usage, et très détachés des illusions que ce même usage engendre, et sur lesquelles vivent les Lettres, — et les hommes.

Ainsi s'éclaircissait à moi-même le conflit qui était sans doute en puissance dans ma nature, entre un penchant pour la poésie, et le besoin bizarre de satisfaire à l'ensemble des exigences de mon esprit. J'ai essayé de préserver l'un et l'autre.

Je vous le disais tout à l'heure, mon cher Royère, que je ne pourrais penser à Mallarmé sans *égotisme*. Il faut donc que j'arrête ici ce mélange de réflexions et de souvenirs. Peut-être eût-il été de quelque intérêt de poursuivre, dans le détail et la profondeur, l'analyse d'un cas particulier d'*influence*, de faire voir les effets directs et contraires d'une certaine œuvre sur un certain esprit, et comment l'extrême d'une tendance est répondue par l'extrême d'une autre...

PAUL VALÉRY,
de l'Académie Française.

ROUTE DES INDES

PREMIÈRE PARTIE

LA MOSQUÉE

I

Hormis les grottes de Marabar — et elles sont à vingt milles de distance — la cité de Chandrapore n'offre rien d'extraordinaire. Bordée plutôt qu'arrosée par le Gange, elle s'étire pendant deux milles le long de la rive. On n'y trouve pas de degrés aménagés sur les quais à l'usage des baigneurs; en cet endroit, le fleuve n'est pas sacré; à vrai dire il n'existe pas de quai et les bazars bouchent le large et multiple déploiement du fleuve. De pauvres rues, des temples insignifiants; quelques belles maisons sans doute, mais cachées dans des jardins ou au fond de venelles dont les immondices rebutent tout autre qu'un ami invité. Chandrapore ne fut jamais vaste ni belle, mais, il y a deux cents ans, elle se trouvait sur la route conduisant, de ce qui était alors l'Empire des Hautes Indes, à la mer, et les belles maisons datent de cette époque. Le goût de la décoration s'arrêta au XVIIIe siècle et ne fut jamais populaire. On ne trouve dans les bazars aucune peinture, à peine quelques ornements sculptés. Le bois même semble fait de boue, et les naturels de boue mouvante. Si abject, si monotone est tout ce que l'œil rencontre qu'on s'attendrait, lorsque le Gange déborde, à voir se délayer et s'écouler dans le sol toute cette excroissance. Des maisons tombent en effet, des hommes sont noyés et leurs corps pourrissent sur place, mais l'aspect général de la ville persiste,

poussant d'ici, se retirant de là, comme celui d'un être doué d'une forme de vie inférieure mais indestructible. A l'intérieur le paysage change. Il y a un Maidan ovale et un long hôpital livide. Des maisons appartenant aux Eurasiens se dressent sur une élévation à côté de la gare. Au delà de la ligne de chemin de fer — qui court parallèlement au fleuve — le terrain s'affaisse puis s'élève de nouveau en pente rapide. A la seconde élévation on a installé un petit quartier européen; vue de là Chandrapore apparaît toute différente : c'est une cité de jardins; non pas une cité, mais une forêt parsemée de baraques. C'est un parc tropical arrosé par un noble fleuve. Les palmiers « toddy », les « neems-trees », les manguiers et les papals qui étaient cachés derrière les bazars deviennent alors visibles et cachent à leur tour les bazars. Ils émergent des jardins où des citernes anciennes les font croître; ils éclatent hors des bas quartiers étouffants et des temples désertés. Recherchant l'air et la lumière et doués de plus de force que l'homme et que ses œuvres, ils planent au-dessus des couches inférieures pour se saluer l'un l'autre avec des gestes de branches et de feuilles et pour construire une cité d'oiseau. Surtout après les pluies ils masquent ce qui se passe au-dessous, mais en tout temps, même brûlés et sans feuilles, ils transforment la cité aux yeux des Anglais qui habitent la hauteur; de sorte que les nouveaux venus ne peuvent la croire aussi misérable qu'on le dit et qu'on doit les y emmener pour leur faire acquérir du désenchantement. Quant au quartier européen lui-même, il n'éveille aucune émotion. Il n'attire ni ne repousse. Il est bourgeoisement compris, avec un club en briques rouges en avant, et plus loin, en arrière, une épicerie et un cimetière; les bungalows sont disposés le long des routes s'entrecoupant à angle droit. Le quartier n'a rien de hideux, mais la vue seule y est belle; il n'a rien de commun avec la cité si ce n'est la voûte du ciel.

Le ciel change aussi, mais ses variations sont moins accusées que celles de la végétation et du fleuve. Des nuages, parfois, y viennent dessiner des cartes, mais c'est normalement un dôme aux teintes mêlées où le bleu domine. Pendant le jour le bleu s'atténue jusqu'au blanc rencontrant le blanc de la terre; après le coucher du soleil l'horizon tourne à l'orange

fondu vers le haut en un tendre violet. Mais, au cœur, le bleu persiste, et la nuit le garde. Les étoiles, alors, pendent comme des lampes de l'immense voûte. La distance entre elles et la voûte n'est rien si l'on considère celle qui s'étend au delà, et cette profondeur qui dépasse toute couleur s'est seule, à la fin, délivrée du bleu.

Le ciel décide de tout — non seulement des climats et des saisons, mais encore des moments où la terre doit être belle. D'elle-même elle ne peut guère que faire surgir quelques faibles floraisons. Mais lorsque le ciel le veut, il peut répandre une gloire sur les bazars de Chandrapore ou faire passer une bénédiction d'un horizon à l'autre. Le ciel peut faire cela : il est si fort et si énorme. La force lui vient du soleil, infusée jour par jour; l'immensité, de la terre prosternée. Nulle montagne ne ronge le cercle. Lieue après lieue la terre s'étale, se soulève un peu, s'étale à nouveau. Ce n'est qu'au sud, où un ensemble de poings et de doigts est projeté à travers le sol, que s'interrompt cette étendue sans fin. Ces poings et ces doigts sont les collines de Marabar contenant les extraordinaires cavernes.

II

Lâchant sa bicyclette qui tomba avant qu'un serviteur ait pu s'en emparer, le jeune homme bondit jusqu'au seuil de la vérandah. Il était tout en feu.

— Hamidullah, Hamidullah! Suis-je en retard? — cria-t-il.

— Pas d'excuses, — dit son hôte. — Vous êtes toujours en retard.

— Je vous en prie, répondez à ma question. Suis-je en retard? Mahmoud Ali a-t-il tout mangé? Dans ce cas je vais ailleurs. Mr. Mahmoud Ali, comment allez-vous?

— Merci, docteur Aziz. Je me meurs.

— Avant le dîner? Oh! pauvre Mahmoud Ali!

— Hamidullah que voici est déjà mort. Il trépassait au moment de votre arrivée en bécane.

— C'est exact, — dit l'autre. — Supposez que nous vous parlons tous deux d'un autre monde... plus heureux.

— Existe-t-il, par hasard, quelque chose comme un houka dans cet heureux monde-là?

— Aziz, pas d'enfantillage. Nous avons une triste conversation.

Le houka avait été trop bourré, comme à l'ordinaire chez son ami, et glougloutait méchamment. Aziz le flatta. Enfin le tabac passa dans ses poumons et ses narines, chassant la fumée de bouse de vache brûlée qui les avait emplis pendant qu'il traversait le bazar. C'était délicieux. Il gisait dans une extase sensuelle mais saine au travers de laquelle la conversation des deux autres ne lui paraissait pas spécialement triste. Ils discutaient pour savoir s'il était possible, oui ou non, de lier amitié avec un Anglais. Mahmoud Ali soutenait que non, Hamidullah était d'avis contraire, mais avec tant de restrictions qu'ils ne s'échauffaient pas. Délicieux, en vérité, d'être allongé dans la vaste vérandah, avec la lune se levant en face, derrière soi, les domestiques apprêtant le dîner, et rien qui trouble cette tranquillité.

— Eh bien, voyez ma propre expérience de ce matin.

— Je soutiens seulement que c'est possible en Angleterre, — répondit Hamidullah qui, avant la grande poussée, avait été cordialement accueilli à Cambridge.

— C'est impossible ici, Aziz! Ce jeune nez-rouge m'a de nouveau insulté au tribunal. Je ne l'en blâme pas. On lui avait dit qu'il fallait m'insulter. Jusqu'à ces derniers temps c'était un très bon garçon, mais les autres l'ont accaparé.

— En effet, il n'y a rien à faire ici pour eux, voilà mon avis. Ils arrivent avec l'intention d'être gentlemen, puis on leur dit que ça n'ira pas. Voyez Lesley, voyez Blakiston; maintenant c'est au tour de votre nez-rouge, et Fielding suivra. Tenez, je me souviens de l'avènement de Turton. C'était dans une autre partie de la Province. Vous autres vous n'allez pas me croire, mais j'ai roulé avec Turton dans sa voiture. — Turton! — Oui, nous fûmes jadis très intimes. Il m'a montré sa collection de timbres.

— Il s'attendrait maintenant à ce que vous la lui voliez — Turton! — Mais Nez-rouge sera de beaucoup plus mauvais que Turton.

— Je ne pense pas. Ils deviennent tous exactement les mêmes, ni meilleurs ni pires. Je donne deux ans à n'importe quel Anglais, qu'il soit Turton ou Burton. Il n'y a que la

différence d'une lettre. A une Anglaise quelconque, je lui donne six mois. Elles sont toutes exactement semblables. N'êtes-vous pas de mon avis?

— Oh! non, — répliqua Mahmoud Ali, se livrant à son tour à ce jeu amer et éprouvant à la fois amusement et peine à chaque mot prononcé. — Pour ma part je trouve des différences si grandes entre nos gouvernants. Nez-rouge marmotte, Turton parle distinctement, Mrs. Turton accepte des pots-de-vin, Mrs. Nez-rouge ne le fait pas et ne peut pas le faire, parce qu'il n'existe pas, que je sache, de Mrs. Nez-rouge.

— Des pots-de-vin?

— Ne savez-vous pas que lorsqu'on les passa à l'Inde Centrale pour un projet de canal, quelque Rajah ou autre lui donna une machine à coudre en or massif pour que l'eau traversât son État?

— Et elle le traverse?

— Non, c'est là que Mrs. Turton montre son habileté. Quand nous autres, pauvres noirs, nous laissons corrompre, nous accomplissons ce pourquoi on nous a corrompus, et la loi nous découvre par cela même. Les Anglais prennent et ne font rien. Je les admire. Nous les admirons tous. Aziz, passez-moi le houka, s'il vous plaît.

— Oh, pas encore : il a tant d'entrain maintenant!

— Vous êtes un vieil égoïste.

Il éleva la voix brusquement et cria pour le dîner. Les domestiques crièrent en retour qu'il était prêt. Cela signifiait qu'ils désiraient le voir prêt et on ne s'y trompa point, car personne ne bougea. Alors Hamidullah reprit, mais sur un mode différent et avec une visible émotion :

— Mais prenez mon exemple, celui du jeune Hugh Bannister. Voilà le fils de mes chers amis, de mes amis disparus le Révérend et Mrs. Bannister. Je ne pourrai jamais oublier ni dire toutes les bontés qu'ils eurent pour moi en Angleterre. Ils me furent père et mère. Je leur parlais comme je le fais ici en ce moment. Pendant les congés, leur presbytère devenait ma maison. Ils me confiaient tous leurs enfants. J'emmenais souvent le petit Hugh un peu partout. Je le conduisis aux funérailles de la reine Victoria et le tins dans mes bras au-dessus de la foule.

— La reine Victoria était différente, — murmura Mahmoud Ali.

— J'apprends maintenant que cet enfant fait des affaires comme marchand de cuir à Cawnpore. Imaginez avec quelle impatience je désire le voir et payer ma dette en faisant de cette maison sa maison. Mais c'est inutile; les autres Anglo-Hindous l'auront agrippé depuis longtemps. Il va probablement penser que je demande quelque chose et je ne peux pas affronter ce risque venant du fils de mes vieux amis. Oh! qu'est-ce qui a tout gâté dans ce pays, Vakil Sahib? je vous le demande.

Aziz intervint :

— Pourquoi parler des Anglais? Brrr!... Pourquoi être amis avec ces gaillards? ou ennemis? Fermons-leur la porte au nez et vive la joie! La reine Victoria et Mrs. Bannister étaient les seules exceptions et elles sont mortes.

— Non, non, je n'admets pas cela, j'en ai rencontré d'autres.

— Moi aussi, — dit Mahmoud Ali donnant un coup de barre inattendu. — Toutes les dames anglaises sont loin d'être absolument semblables.

Leurs façons avaient changé et ils rappelèrent de menues bontés et délicatesses. « Elle m'a dit grand merci de l'air le plus naturel ». « Elle m'offrit une pastille parce que la poussière m'avait irrité la gorge. » Hamidullah pouvait se souvenir d'exemples plus remarquables de ces pratiques angéliques, mais l'autre, qui connaissait seulement l'Anglo-Inde, devait mettre sa mémoire à sac pour des miettes, et il n'était pas étonnant qu'il revînt sur ses pas.

— Mais naturellement tout ceci est exceptionnel. Les exceptions ne démontrent pas la règle. La moyenne des femmes est comme Mrs. Turton, et, Aziz, vous savez ce qu'elle est.

Aziz n'en savait rien, mais il acquiesça. Lui aussi généralisait à partir de ses propres mésaventures — il est difficile aux membres d'une race sujette d'agir autrement. Les exceptions accordées, il convint que toutes les Anglaises sont arrogantes et vénales. Toute lueur s'éteignit dans la conversation qui se déroula et s'étendit interminable comme un ciel d'hiver.

Un domestique annonça le dîner. Ils n'y prêtèrent pas

attention. Les deux plus âgés en étaient arrivés à leur éternelle politique, Aziz s'en alla flâner jusqu'au jardin. Les arbres avaient un doux parfum — des champaks aux fleurs vertes — et des bribes de poésie persane lui vinrent à l'esprit. Dîner, dîner, dîner... mais quand il retourna dans ce but à la maison, Mahmoud Ali ayant à parler à son saïs s'en était allé lui aussi.

— Venez donc voir ma femme un instant, dans ce cas, — dit Hamidullah, et ils passèrent vingt minutes derrière la purdah.

Hamidullah Bégum était une tante éloignée d'Aziz, et la seule parente qu'il eût à Chandrapore; elle avait fort à lui dire ce jour-là à propos d'une circoncision que leur famille avait célébrée sans un faste suffisant. Il était difficile de prendre congé, car, ne devant dîner qu'après eux, elle prolongeait la conversation de peur de paraître impatiente. La circoncision qu'elle blâmait l'amena, par une suite naturelle, à interroger Aziz sur la date de son mariage.

Respectueux mais irrité, il répondit :

— Il suffit d'une fois.

— Oui, il a fait son devoir, — dit Hamidullah. — Ne le tracassez pas ainsi. Il a transmis le flambeau, il a ses deux garçons et leur sœur.

— Tante, ils vivent très confortablement avec la mère de ma femme dans la maison où elle est morte. Je peux les voir aussi souvent que je le veux. Ce sont de si petits enfants.

— Et il leur envoie son traitement entier, vit comme un petit employé et n'en dit la raison à personne. Que voulez-vous qu'il fasse de plus?

Mais ce n'était pas là le fait d'Hamidullah Begum, et après avoir courtoisement détourné la conversation pour quelques instants elle revint à la charge. Elle dit : « Que vont devenir toutes nos filles si les hommes refusent de se marier? Elles vont faire des mariages inférieurs ou bien... » Et elle commença l'histoire souvent racontée d'une dame de lignée impériale qui ne put trouver de mari dans l'étroite société où son orgueil lui eût permis de s'allier, qui avait continué à vivre fille, avait atteint maintenant trente ans et mourrait fille car personne n'en voudrait désormais. Tandis que l'histoire avançait, les deux hommes se convainquaient qu'une telle tragédie était

une tache pour la communauté tout entière. Mieux valait presque la polygamie que voir une femme mourir sans les joies que le Créateur a voulu lui accorder. Le lien du mariage, la maternité, le pouvoir domestique, pour quoi d'autre est-elle née, et comment l'homme qui les lui refuse peut-il se présenter au dernier jour devant celui qui les créa tous deux?

Aziz prit congé disant : « Peut-être... mais plus tard... » — son invariable réponse à ces sortes d'appels.

— Il ne faut pas remettre un acte que vous jugez bon, — dit Hamidullah. — Si l'Inde est dans un tel état, c'est que nous remettons toujours.

Mais, voyant l'expression troublée de son jeune parent, il ajouta quelques paroles de douceur et effaça ainsi toute impression que sa femme aurait pu produire.

Durant leur absence Mahmoud Ali était parti dans sa voiture laissant un mot pour dire qu'il serait de retour dans cinq minutes, mais qu'ils n'étaient en rien tenus de l'attendre. Ils se mirent à table avec un cousin éloigné, Mohammed Latif, qui vivait aux dépens d'Hamidullah, et dont la position n'était ni d'un domestique ni d'un pair. Il ne parlait que lorsqu'on lui adressait la parole, et comme personne ne la lui adressait, gardait un silence sans irritation. De temps à autre il rotait en hommage à l'excellence des mets. Un doux, bienheureux et malhonnête vieillard. De toute sa vie il n'avait levé le bras pour travailler. Aussi longtemps qu'un de ses parents posséderait une maison, il était assuré d'un chez-soi, et il était peu probable qu'une si nombreuse famille fît tout entière banqueroute. Sa femme menait une existence analogue à quelques centaines de milles de là; il n'allait pas la voir à cause du billet de chemin de fer.

Après quelques taquineries au vieil homme et aux domestiques, Aziz se mit à citer des vers, du persan, de l'urdu, un peu d'arabe. Sa mémoire était bonne, et pour un si jeune homme il avait beaucoup lu; ses thèmes favoris étaient la décadence de l'Islam et la brièveté de l'amour. Ils l'écoutaient charmés, car ils avaient pour la poésie un intérêt social et non cet intérêt privé qu'on lui porte en Angleterre. Ils n'étaient jamais las d'entendre des mots, des mots; ils les aspiraient avec l'air frais de la nuit, ne s'arrêtant jamais pour une

analyse; le nom du poète, Hafiz Iqbal, leur était une garantie suffisante. L'Inde — une centaine d'Indes — murmurait au dehors sous une lune indifférente, mais, pour l'instant, l'Inde leur paraissait une, et leur propre terre. Ils retrouvaient leur grandeur perdue en en écoutant pleurer la perte, et ils se sentaient de nouveau jeunes parce qu'on leur rappelait que la jeunesse doit s'envoler. Un domestique en livrée écarlate l'interrompit; c'était le chuprassi du major. Il tendit un billet à Aziz.

— C'est le vieux Callendar qui m'appelle à son bungalow, — dit-il sans se lever. — Il pourrait avoir la politesse de me dire pourquoi.

— Un malade, je suppose.

— Je suppose que non; je ne suppose rien. Il a découvert l'heure de notre dîner, voilà tout, et choisit chaque fois ce moment pour nous interrompre et montrer sa puissance.

— D'un côté c'est son habitude, de l'autre, cela peut être un cas sérieux et vous n'en pouvez rien savoir, — dit Hamidullah préparant avec sagesse la voie de l'obéissance. — Ne vaudrait-il pas mieux vous laver les dents après ce pan?

— S'il faut me laver les dents, je ne pars pas du tout. Je suis un Hindou, c'est une habitude hindoue de prendre du pan. Le major doit s'en accommoder. Mohammed Latif, ma bécane, je vous prie.

Le parent pauvre se leva. Presque absent des réalités de ce monde, il posa sa main sur la selle de la bicyclette, laissant à un domestique le terrestre soin de la pousser. La machine passa entre eux sur un clou. Aziz présenta les mains à l'aiguière, se sécha, mit son chapeau de feutre vert, et avec une énergie inattendue fila en coup de vent hors de la cour d'Hamidullah.

— Aziz, Aziz, jeune imprudent...

Mais il était déjà très loin, au bout des bazars, pédalant avec fureur. Il n'avait pas de lanterne ni de timbre, pas plus que de frein, mais quels services peuvent rendre ces accessoires dans un pays où le seul espoir du cycliste est de rouler de visage en visage et de voir chacun s'évanouir au moment même où il va le heurter? La ville était d'ailleurs à moitié vidée à cette heure. Quand son pneu fut plat, il sauta à terre et appela une tonga.

Il n'en trouva pas une aussitôt et il lui fallut aussi déposer

sa bicyclette dans la maison d'un ami; de plus il prit son temps pour se laver les dents. Mais à la fin il roula avec fracas vers le quartier européen avec un sens aigu de la vitesse. Lorsqu'il en perçut la stricte sécheresse, un brusque abattement le saisit. Les rues portant les noms de généraux victorieux et se coupant à angles droits étaient symboliques du filet que la Grande-Bretagne avait jeté sur l'Inde. Il se sentit pris dans ses mailles. Lorsqu'il entra dans la cour du major Callendar, il ne s'empêcha que difficilement de descendre de la tonga pour approcher à pied du bungalow : ce n'est pas qu'il eût l'âme servile, mais sa sensibilité — la surface délicate de son moi — craignait une grossière rebuffade. Il y avait eu une « affaire » l'année précédente — un gentleman hindou, arrivé en voiture jusqu'à la porte d'un officiel, avait été renvoyé par les domestiques qui l'invitèrent à s'approcher de façon plus convenable — une seule affaire contre les milliers de visites à des centaines d'officiels, mais elle fit du bruit. Le jeune homme se crispait à l'idée de la renouveler. Il prit un moyen terme et arrêta le cocher au ras du flot de lumière qui traversait la vérandah.

Le major était sorti.

— Mais le Sahib a dû laisser un mot?

Avec indifférence le domestique répondit : « Non ». Aziz fut au désespoir. Il avait oublié de donner un pourboire et il ne pouvait rien faire à présent, car d'autres personnes se trouvaient dans le hall. Il était persuadé qu'il y avait une lettre et que l'homme la retenait en toute sécurité. Pendant leur discussion deux dames sortirent. Aziz souleva son chapeau. La première, en robe de soirée, jeta un coup d'œil à l'Hindou et instinctivement se détourna.

— Mrs. Lesley, c'est bien une tonga, — cria-t-elle.

— La nôtre? — demanda la seconde apercevant à son tour Aziz et se détournant de même.

— Prenez les présents que les dieux vous envoient, d'où qu'ils viennent, — glapit-elle, et toutes deux sautèrent dans la voiture.

— O Tonga Wallah, au club, au club. Pourquoi cet imbécile ne part-il-pas?

— Allez, je vous paierai demain, — dit Aziz au cocher, et

comme la voiture s'ébranlait, il s'inclina courtoisement. — Vous êtes les bienvenues, mesdames.

Elles ne répondirent point, trop occupées de leurs propres affaires.

Ainsi, tout s'était passé comme à l'ordinaire, juste suivant les prédictions de Mahmoud Ali. L'inévitable rebuffade, son salut ignoré, sa voiture prise. Ç'aurait pu être pire, car il était réconforté de ce que mesdames Callendar et Lesley étaient grasses et surchargeaient l'arrière de la tonga. Venant de jolies femmes, l'affront l'eût fait souffrir. Il revint au domestique, lui donna deux roupies et lui demanda de nouveau s'il y avait une lettre. L'homme, devenu très poli, lui fit même réponse. Le major Callendar était parti en voiture depuis une demi-heure.

— Il n'a rien dit?

En fait il avait dit : « Au diable Aziz! » Le domestique l'avait bien compris, mais il était trop poli pour le répéter.

On peut donner un pourboire trop gros aussi bien que trop maigre et il faut bien avouer que la pièce qui achète l'exacte vérité n'a pas encore été frappée.

— Je lui écrirai donc une lettre.

On lui offrit de le faire dans la maison même, mais sa dignité l'empêcha d'entrer. On apporta du papier et de l'encre dans la vérandah. Il commença : *Cher Monsieur, sur votre ordre exprès, je suis accouru comme le devait un subordonné,* — puis il s'arrêta : — Faites-lui part de ma visite, cela suffit, — dit-il, déchirant sa protestation. — Voici ma carte. Appelez-moi une tonga.

— Huzoor, elles sont toutes au club.

— Alors téléphonez à la gare pour en avoir une. — Et tandis que l'homme s'empressait : — Assez, assez, — dit-il, — je préfère marcher.

Il se fit apporter une allumette et alluma une cigarette. Ces attentions, quoique achetées, le calmèrent. Elles dureraient aussi longtemps qu'il y aurait des roupies, ce qui est déjà quelque chose. Mais secouer la poussière de l'Anglo-Inde de ses pieds! Échapper du filet et retrouver les habitudes et les gestes bien connus! Il se mit à marcher, exercice qui lui était peu familier.

C'était un petit homme athlétique, d'une architecture délicate, mais réellement très fort. La marche ne le fatiguait pas moins, comme tout le monde dans l'Inde, hormis les nouveaux venus. Il y a quelque chose d'hostile en cette terre. Tantôt elle cède et le pied s'enfonce dans un trou, tantôt elle étonne par sa rigidité et l'acuité de ses angles, repoussant le pas de ses pierres et de ses cristaux. Ce genre de surprises épuise à la longue; de plus Aziz portait des escarpins d'un pauvre secours sur n'importe quel terrain. A la sortie du quartier européen il entra dans une mosquée pour se reposer.

Il avait toujours aimé cette mosquée. Elle était avenante et son ordonnance lui plaisait. Dans la cour intérieure où l'on pénétrait par une grille branlante, se trouvait, pour les ablutions, un bassin d'eau claire, fraîche et toujours en mouvement, car elle n'était qu'une portion du canal qui alimentait la cité. La cour était pavée de dalles brisées. La partie couverte de la mosquée était plus profonde qu'elle ne l'est d'ordinaire; elle offrait l'apparence d'une église de province anglaise dont le mur latéral eût été enlevé. En s'asseyant Aziz fouilla du regard trois arcades dont l'obscurité était éclairée par une petite lampe suspendue et par la lune. La façade — en plein clair de lune — paraissait de marbre; les quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu ressortaient noirs, et la frise ressortait blanche contre le ciel. L'opposition entre ce dualisme marqué et la mêlée des ombres intérieures plut à Aziz, et il essaya de faire de cet ensemble un symbole de quelque vérité religieuse ou amoureuse.

La mosquée ouvrait le champ à son imagination. Un temple d'une autre croyance, hindouiste, chrétien ou grec, l'aurait lassé et n'aurait pu éveiller son sens de la beauté; ici c'était l'Islam, sa patrie à lui, plus qu'une foi, plus qu'un cri de guerre, plus, beaucoup plus... l'Islam, une attitude devant la vie, une attitude à la fois exquise et durable où son corps comme ses pensées trouvaient une naturelle demeure.

Il était assis sur le mur bas qui bordait la cour à gauche. En dessous de lui le sol s'affaissait vers la tache d'arbres que formait la ville; de nombreux bruits lui parvenaient, nombreux, dans cette paix.

A droite, là-bas, réunis dans le club, les Anglais avaient formé un orchestre d'amateurs. Par ailleurs quelques Hindouistes battaient du tambour — il connut qu'ils étaient Hindouistes parce que ce rythme lui était étranger — d'autres poussaient des lamentations funèbres et il sut pour qui, ayant fourni le certificat dans l'après-midi. Il y avait encore des hiboux, la malle du Pundjab; des fleurs répandaient un parfum délicieux dans le jardin du chef de gare.

Mais la mosquée seule avait un sens; négligeant l'appel complexe de la nuit, il revint à elle et l'orna de significations que le constructeur n'avait jamais voulu lui donner. Quelque jour, lui aussi bâtirait une mosquée plus petite, mais d'un goût parfait, afin que tous les passants puissent éprouver le bonheur qu'il ressentait en ce moment. Et près d'elle, sous un dôme bas, serait sa tombe avec une inscription persane :

> Hélas, sans moi, pour mille et mille années
> La rose fleurira, fleurira le printemps.
> Mais ceux par qui mon cœur fut compris en secret,
> Ceux-là visiteront la tombe où je repose.

Il avait vu ce quatrain sur la tombe d'un roi du Deccan et le considérait comme inspiré d'une philosophie profonde — il tenait toujours le pathos pour profond. — La compréhension secrète du cœur! Il répéta la phrase avec des larmes dans les yeux. A cet instant un des piliers de la mosquée parut trembler. Il se balança dans l'ombre et se détacha. La croyance aux fantômes courut dans ses veines, mais il demeura ferme. Un autre pilier bougea, un troisième, et une Anglaise s'avança dans la clarté de la lune. Il fut saisi d'une brusque colère et cria :

— Madame! Madame! Madame!

— Oh! Oh! — fit la femme saisie.

— Madame, c'est ici une mosquée, vous n'avez aucun droit d'y être, vous devriez avoir ôté vos souliers; ceci est un lieu saint pour les Musulmans.

— Je les ai ôtés.

— Vraiment?

— Je les ai laissés à la porte.

— Dans ce cas, je vous demande pardon.

Encore troublée, la femme s'avança, laissant le bassin entre eux deux. Il la salua.

— Je regrette vraiment de vous avoir parlé ainsi.

— Oui, j'étais dans mon droit, n'est-ce pas? A condition d'ôter mes souliers, j'ai toute permission!

— Bien sûr, mais si peu de dames s'en donnent la peine, surtout lorsqu'elles pensent que personne ne peut les voir.

— Il est indifférent qu'on vous voie. Dieu est ici.

— Madame!

— Laissez-moi partir, je vous prie.

— Oh... puis-je vous rendre quelque service, ici ou ailleurs?

— Non merci. Aucun vraiment. Bonsoir.

— Puis-je savoir votre nom?

Elle était maintenant dans l'ombre de la grille, de sorte qu'il ne pouvait voir son visage, mais elle voyait le sien, et elle dit avec un changement dans la voix :

— Mrs. Moore.

— Mistress...

S'avançant, il s'aperçut qu'elle était vieille. Un échafaudage plus gros que la mosquée s'écroula, et il ne put savoir s'il en était joyeux ou triste. Elle était plus vieille qu'Hamidullah Begum, avec un visage rouge sous des cheveux blancs. Sa voix l'avait trompé.

— Mistress Moore, j'ai peur de vous avoir effrayée. Je dirai aux miens — à nos amis — qui vous êtes. Dieu est ici — cela est très bon, très beau, en vérité. Je pense que vous êtes nouvelle venue dans l'Inde.

— Oui. Comment pouvez-vous savoir?

— Par vos manières à mon égard. — Mais, voyons, puis-je vous amener une voiture?

— Je suis venue seulement du club. Ils y jouent une pièce que j'ai vue à Londres, et il faisait si chaud!

— Quelle était cette pièce?

— *Cousine Kate.*

— Vous ne devriez pas aller ainsi à pied, la nuit, toute seule, Mistress Moore. Il y a de tristes personnages qui rôdent et des léopards peuvent descendre des collines de Marabar. Des serpents aussi.

Elle poussa un cri. Elle avait oublié les serpents.

— Par exemple un scarabée à six taches, — continua-t-il. — On le ramasse, il mord, on meurt!

— Mais vous vous promenez bien vous-même.

— Oh, j'en ai l'habitude.

— L'habitude des serpents?

Tous deux se mirent à rire.

— Je suis médecin, — dit-il, — les serpents n'osent pas me mordre.

Ils s'assirent côte à côte à l'entrée et remirent leurs escarpins.

— Permettez-moi de vous poser une question maintenant. Pourquoi arrivez-vous dans l'Inde à la fin de la saison froide?

— J'avais l'intention de partir plus tôt, mais j'ai dû subir un contre-temps forcé.

— Il fera bientôt si malsain pour vous! Et pourquoi, au surplus, être venue à Chandrapore?

— Pour voir mon fils. Il est le magistrat de la cité, ici.

— Ah non, pardon, c'est tout à fait impossible. Le nom de notre magistrat est Master Heaslop. Je le connais très bien.

— Il n'en est pas moins mon fils, — dit-elle en souriant.

— Mais, Mistress Moore, comment cela peut-il être?

— Je me suis mariée deux fois.

— Oui, je vois maintenant, et votre premier mari est mort.

— Oui. Et mon second aussi.

— Alors nous sommes dans le même sac, — dit-il mystérieusement. — Notre magistrat fait donc toute votre famille maintenant.

— Non. Mes deux plus jeunes enfants, Ralph et Stella, sont en Angleterre.

— Et votre fils ici est le demi-frère de Ralph et de Stella.

— Justement.

— Mistress Moore, tout ceci est vraiment étrange; comme vous, j'ai deux fils et une fille. N'est-ce pas là ce qui s'appelle être dans le même sac?

— Comment s'appellent-ils? Pas Ronny, Ralph et Stella, je pense?

Cette idée l'amusa.

— Non, à coup sûr... Comme c'est drôle... Leurs noms sont

tout à fait différents et vont vous étonner. Écoutez, je vous prie. Je vais vous dire le nom de mes enfants. Le premier est Ahmed, le second Karim, la troisième — l'aînée — s'appelle Jamila. C'est assez de trois. N'êtes-vous pas de mon avis?

— Oh! oui.

Ils se turent un instant, chacun pensant à sa famille. Elle soupira et se leva pour partir.

— Vous plairait-il de visiter l'hôpital Minto un de ces matins? — demanda-t-il. — Je n'ai rien d'autre à vous offrir à Chandrapore.

— Merci bien, je l'ai déjà vu, sans quoi j'aurais accepté avec plaisir de le voir avec vous.

— C'est sans doute le major qui vous y a accompagnée.

— Oui, avec Mistress Callendar. — Sa voix s'altéra.

— Ah! une dame vraiment charmante!

— Elle avait certainement l'intention d'être aimable, mais je ne l'ai pas trouvée précisément charmante.

Il éclata.

— Elle vient juste de me prendre ma tonga sans que je la lui offre; appelez-vous cela être charmante?... et le major Callendar qui m'envoie chercher chaque fois que je dîne avec mes amis; je pars aussitôt, brisant l'entretien le plus agréable, et il n'est jamais là, et pas même un mot... Est-ce charmant, je vous le demande?... Mais que lui importe? je ne peux rien faire et il le sait. Je ne suis qu'un subordonné, mon temps n'a aucune valeur, la vérandah est assez bonne pour un Hindou. Oui, oui, laissez-le debout!... et Mistress Callendar prend ma voiture et garde un silence insultant.

Elle écoutait.

Il était excité par les injustices subies, et beaucoup plus par la certitude que quelqu'un le comprenait. Voilà ce qui l'avait amené à répéter, exagérer, discuter. Elle lui avait prouvé sa sympathie en critiquant sa compatriote, mais il l'avait devinée bien auparavant. La flamme que la beauté même est impuissante à nourrir jaillissait en lui, et, quoique ses paroles fussent acerbes, son cœur s'était pris à s'illuminer secrètement.

— Vous me comprenez; vous devinez ce que les autres ressentent. Oh! si les autres vous ressemblaient!

Plutôt surprise, elle répondit :

— Je ne pense pas connaître si bien mes semblables! Je sais seulement s'ils me plaisent ou non.

— Vous êtes donc Orientale.

Elle accepta qu'il la raccompagnât au club, et lui dit à la grille qu'elle aurait bien voulu en être membre pour pouvoir l'inviter.

— Les Hindous n'ont pas accès au club de Chandrapore, fût-ce comme hôtes, — dit-il simplement.

Il ne s'étendit pas à ce moment sur les injustices subies, parce qu'il était heureux.

En dévalant la colline au clair de lune et en apercevant de nouveau l'exquise mosquée, il eut l'illusion de posséder cette terre autant que tout autre possesseur. Qu'importait que quelques flasques Hindous l'eussent précédé ici et que quelques Anglais gelés lui succédassent?

III

Le troisième acte de *Cousine Kate* était bien avancé lorsque Mrs. Moore pénétra de nouveau dans le club. On avait fermé les contrevents des fenêtres pour éviter que les domestiques ne vissent jouer leurs maîtres, et la chaleur était devenue étouffante. Un des ventilateurs électriques tournoyait comme un oiseau blessé, l'autre était hors d'usage. Peu désireuse de retourner au spectacle, elle entra dans la salle de billard. Accueillie par un « je veux voir l'Inde vraie », elle retrouva, en une bouffée, sa vie propre; revoici Adela Quested, cette étrange et circonspecte jeune fille que Ronny lui avait fait amener d'Angleterre — Ronny était son fils, circonspect aussi, et que miss Questel épouserait probablement, quoique rien ne fût sûr; et elle-même était une dame déjà vieille.

— Je veux aussi la voir, et je désire seulement que nous le puissions. Apparemment les Turton vont arranger quelque chose pour mardi prochain.

— Cela finira par une promenade à éléphant; c'est toujours la même chose. Voyez ce soir. *Cousine Kate!* Imaginez un peu : *Cousine Kate!* Mais où êtes-vous allée rôder? Êtes-vous parvenue à attraper la lune dans le Gange?

Toutes deux avaient vu par hasard la nuit précédente l'image de la lune se réfléchir dans un bras éloigné du fleuve. L'eau avait tant étiré l'image qu'elle paraissait plus grosse et plus brillante que la vraie lune, ce qui les avait amusées.

— Je suis allée à la mosquée, mais je n'ai pas attrapé la lune. Son inclinaison eût été changée, elle se lève plus tard. De plus en plus tard, — bâilla Mrs. Moore lassée par sa promenade. — Voyons, nous n'apercevons pas l'autre côté de la lune ici, non?

— Allez, l'Inde n'est pas aussi mauvaise que cela, — dit une voix agréable. — L'autre côté de la terre, oui, mais nous restons attachés à la même vieille lune.

Ni l'une ni l'autre ne reconnut celui qui parlait ainsi; elles ne le revirent d'ailleurs jamais plus. Sur ce mot amical il disparut dans l'ombre, derrière des piliers de briques rouges.

— Nous ne voyons même pas l'autre côté du monde, voilà le malheur, — dit Adela.

Mrs. Moore en convint; elle aussi était déçue par le peu d'éclat de leur nouvelle vie. Elles avaient fait un si romantique voyage à travers la Méditerranée, et les sables de l'Égypte jusqu'à la rade de Bombay pour trouver seulement, à la fin, quelques bungalow en croix comme un gril. Mais Mrs. Moore prenait sa déception plus à la légère que miss Quested parce qu'elle avait quarante ans de plus et avait appris que la vie ne nous donne jamais ce que nous demandons au moment que nous jugeons opportun. Les aventures surviennent bien, mais pas à l'heure dite. Elle avait espoir, répéta-t-elle, de voir s'organiser quelque chose d'intéressant pour le mardi suivant.

—Buvez donc, — dit une autre voix agréable. — Mrs. Moore, miss Quested, prenez un rafraîchissement, prenez deux rafraîchissements.

Elles savaient cette fois qui parlait; c'était le gouverneur, Mr. Turton, avec qui elles avaient dîné. Comme elles, il avait trouvé trop chaude l'atmosphère de *Cousine Kate.*

— Ronny, — leur dit-il, — était metteur en scène à la place du major Callendar qu'un subordonné indigène ou un autre avait fait descendre, et il s'en acquittait très bien. Il en vint alors aux autres qualités de Ronny, et à mots tran-

quilles et nets, dit force choses flatteuses. Ce n'était pas que le jeune homme excellât plus particulièrement dans les sports ou les dialectes indigènes ni qu'il eût une connaissance particulière de la loi, mais — et c'était, paraît-il, un grand Mais — Ronny était plein de dignité.

Mrs. Moore fut surprise de l'apprendre, la dignité n'étant pas une qualité dont les mères gratifient ordinairement leurs fils. Miss Quested l'apprit avec anxiété, car elle n'avait pas encore décidé si les hommes pleins de dignité lui plaisaient. Elle essaya bien de discuter ce point avec Mr. Turton, mais il lui imposa silence d'un signe de main amical et continua son discours : pour tout dire, Heaslop est un Sahib; c'est notre homme, c'est l'un de nous; et un autre fonctionnaire penché sur la table du billard dit : « Parfaitement! Parfaitement! » La chose fut ainsi mise hors de doute, et le gouverneur s'en fut répondre à d'autres devoirs.

Cependant le spectacle avait pris fin et l'orchestre d'amateurs se mit à jouer l'Hymne national. Les conversations et les jeux s'arrêtèrent, les visages se durcirent. C'était l'hymne de l'armée d'occupation. Il rappelait à chaque membre du club, homme ou femme, qu'il était Anglais et en exil. Il faisait naître en tous un peu de sentimentalité et galvanisait utilement les volontés. Le chant ascétique, la brève série de requêtes à Jéhovah s'exaltaient en une prière inconnue en Angleterre, et, bien que ce ne fût ni Roi ni Dieu, ils percevaient une présence et en étaient fortifiés pour une épreuve future. Puis ils s'évadèrent, s'offrant les uns aux autres des rafraîchissements.

— Adela, buvez donc quelque chose, vous aussi, maman.

Elles refusèrent, fatiguées de se rafraîchir — et miss Quested qui disait toujours exactement ce qu'elle avait dans la tête annonça de nouveau qu'elle avait envie de voir l'Inde vraie.

Ronny était de belle humeur. La chose lui parut comique et il interpella un des membres présents.

— Fielding, comment faire pour voir l'Inde vraie?

— Essayez de voir les Hindous, — dit l'homme, et il disparut.

— Qui était-ce?

— Le directeur de notre collège.

— Comme si l'on pouvait éviter de les voir! — soupira Mrs. Lesley.

— C'est pourtant ce que j'ai fait, — dit miss Quested. — En dehors de ma propre domestique, c'est à peine si j'ai parlé à un Hindou depuis que nous sommes à terre.

— Oh! quelle chance!

— Mais je désire les voir.

Elle devint le centre d'un groupe amusé de dames. L'une disait : « Elle veut voir les Hindous! On n'a jamais vu ça! » Une autre : « Les indigènes, pourquoi? quelle folie! » Une troisième plus grave dit : « Laissez-moi vous expliquer. Les indigènes ne vous respectent pas davantage lorsqu'ils ont fait votre connaissance, voyez-vous! »

— C'est ce qui arrive après bien des connaissances faites.

Mais la dame, complètement stupide et bonne âme, continua :

— Comprenez-moi. J'ai été infirmière avant mon mariage, et j'en ai beaucoup coudoyé : aussi je sais. Je vous assure, je sais vraiment ce que sont les Hindous. Un milieu peu convenable pour n'importe quelle Anglaise. J'étais infirmière dans un État indigène. On n'a qu'un recours, c'est de garder fermement ses distances.

— Même avec ses malades?

— Oh, la plus grande bonté qu'on puisse avoir pour un indigène est de le laisser mourir, — dit Mrs. Callendar.

— Et s'il va droit au ciel? — demanda Mrs. Moore avec un sourire d'une douceur peu rassurante.

— Il peut aller où il lui plaira pourvu que ce ne soit pas auprès de moi.

— En vérité, j'ai réfléchi à ce que vous venez de dire sur le ciel, et c'est pourquoi je suis contre les missionnaires! — dit la dame qui avait été infirmière. — Je suis tout à fait pour les aumôniers, mais tout à fait contre les missionnaires. Laissez-moi vous expliquer.

Mais avant qu'elle eût pu le faire, le gouverneur intervint.

— Avez-vous vraiment envie de rencontrer notre Frère Arien, miss Quested? Il n'est pas difficile de vous procurer cette joie. Je ne supposais pas que cela pût vous amuser.

(Il réfléchit un instant.) En fait, vous pourrez voir tous les types qu'il vous plaira. Choisissez. Pour ma part, je connais les fonctionnaires du Gouvernement et les propriétaires. Heaslop que voici peut vous amener la bande des avocats, et si vous désirez vous spécialiser dans l'Enseignement, nous pouvons tomber sur Fielding.

— Je suis lasse de voir des personnages pittoresques défiler en frise devant moi, — expliqua la jeune fille. — C'était merveilleux à notre arrivée, mais cet enchantement superficiel s'évanouit vite.

Ses impressions n'intéressaient en rien le gouverneur; il s'occupait uniquement de lui procurer de bons moments. Une Bridge-Party lui plairait-elle? Il expliqua ce qu'il entendait par là, non pas le jeu, mais une réunion (party) pour jeter un pont (bridge) au-dessus de l'abîme qui sépare l'Est de l'Ouest; l'expression était de son cru et amusait tous ceux qui l'entendaient.

— Je désire seulement rencontrer les Hindous avec lesquels vous êtes en bons termes... vos amis.

— Mais c'est que nous ne sommes pas en bons termes avec eux, — dit-il en riant. — Ils sont comblés de toutes les vertus, nous n'en avons aucune, il est maintenant onze heures et demie et bien trop tard pour aller au fond des choses.

— Miss Quested, quel drôle de nom! — faisait remarquer Mrs. Turton à son mari dans leur voiture.

Elle ne s'était pas avancée vers la nouvelle venue, la jugeant hardie et sans grâce. Elle était sûre qu'on ne l'avait pas amenée pour épouser ce charmant petit Heaslop, en dépit des apparences. Son mari l'approuvait intérieurement, mais il ne disait jamais de mal d'une Anglaise tant qu'il pouvait l'éviter; il dit seulement que miss Quested faisait, naturellement, des fautes. Il ajouta : « Le climat agit sur le jugement d'une façon étonnante, surtout pendant la saison chaude; on l'a bien vu, déjà, avec Fielding. » Mrs. Turton ferma les yeux à ce nom et fit remarquer que Mr. Fielding, n'étant pas *pukka*, aurait dû plutôt épouser miss Quested qui ne l'était pas non plus. Ils arrivaient alors à leur bungalow bas et énorme, le plus vieux et le plus inconfortable bungalow du quartier européen, avec une pelouse comme une assiette

creuse; ils burent une fois de plus, mais de la tisane d'orge, et se mirent au lit. Leur départ du club avait mis fin à la soirée qui, comme toutes les réunions, avait une teinte officielle, Une société qui plie le genou devant un vice-roi, et croit que la divinité enveloppant un roi peut être transmise, doit montrer quelque révérence à l'égard de n'importe quel vice-royal représentant. A Chandrapore les Turton étaient de petits dieux; bientôt ils se retireraient en Angleterre en quelque villa de banlieue et mourraient exilés de la gloire.

— C'est bien aimable au Burra-Sahib, — déclara Ronny, très flatté des amabilités adressées à ses hôtes. — Savez-vous bien qu'il n'a jamais donné une bridge-party avant ce jour? Venant après le dîner surtout. J'aurais bien voulu organiser quelque chose moi-même, mais quand vous connaîtrez mieux les indigènes, vous verrez que c'était plus facile pour le Burra-Sahib que pour moi. Ils le connaissent... Ils savent qu'on ne peut pas se moquer de lui... Je suis encore neuf en comparaison. Personne ne peut même songer à penser qu'il connaît ce pays s'il n'y est pas resté vingt ans. Vestiaire!... Voici votre manteau. Tenez : un exemple des fautes qu'on commet. Peu de temps après mon arrivée, j'offris à un des avocats une cigarette... une seule cigarette, voyez un peu. J'ai appris depuis qu'il avait envoyé des hommes lui faire de la réclame dans tous les bazars en annonçant la chose, et fait dire à tous les plaideurs : « Oh, vous auriez mieux fait de vous adresser à Vakil Mahmoud Ali, il est dans la manche du magistrat. » Depuis ce temps je suis toujours tombé sur lui à la Cour, aussi dur que je pouvais. Ça m'a été une leçon, et pour lui aussi j'espère.

— La leçon n'était-elle pas que vous deviez inviter tous les avocats à venir fumer avec vous?

— Peut-être, mais mon temps est limité, et la chair est faible. Je préfère fumer au club au milieu des miens, je le crains.

— Pourquoi ne pas inviter les avocats au club? — insista miss Quested.

— Défendu.

Il était aimable et patient, et comprenait, évidemment, qu'elle ne comprît pas. — Il savait qu'il avait été autrefois

comme elle, quoique pour peu de temps. S'avançant vers la vérandah, il appela vigoureusement vers la lune. Son saïs lui ayant répondu, il ordonna, sans baisser la tête, que sa voiture lui fût amenée.

Mrs. Moore, dont le club avait alourdi les esprits, s'éveilla au dehors. Elle considéra la lune dont l'éclat nuançait autour d'elle le violet du ciel. En Angleterre la lune lui était apparue étrangère et morte; elle était prise ici dans le châle de la nuit en même temps que la terre et toutes les autres étoiles. Un sentiment subit d'unité, de parenté avec les corps célestes, traversa la vieille dame comme une eau traverse un bassin, laissant derrière elle une étrange fraîcheur. Elle ne détestait pas *Cousine Kate* non plus que l'hymne national, mais leur chant s'était métamorphosé en un chant nouveau, de même que les cocktails et les cigares en fleurs invisibles. Quand la mosquée, longue et plate, brilla au tournant de la route, elle s'écria :

— Oui, c'est là que je suis allée... c'est là que j'ai été.

— Là, mais quand donc? — demanda son fils.

— A l'entr'acte.

— Mais, maman, vous ne pouvez pas faire cela.

— Pourquoi maman vous ne pouvez pas? — répondit-elle.

— Non, vraiment, pas dans ce pays. Cela ne se fait pas. Il y a le danger des serpents d'abord. Ils ne se gênent pas pour sortir dans la soirée.

— Ah oui, c'est ce que m'a dit le jeune homme.

— Tout ceci a un accent bien romantique, — dit miss Quested qui aimait beaucoup Mrs. Moore et se réjouissait qu'elle eût pu s'offrir cette petite escapade. — Vous rencontrez un jeune homme dans une mosquée et vous n'en dites rien?

— J'allais vous le dire, Adela, mais je ne sais quoi est venu détourner la conversation et j'ai oublié. Ma mémoire devient détestable.

— Est-il bien?

Après une pause, elle dit d'un ton emphatique :

— Très bien.

— Qui était-ce? — demanda Ronny.

— Un médecin. J'ignore son nom.

— Un médecin? Je ne vois pas de jeune médecin à Chandrapore. C'est bizarre. Comment était-il?

— Plutôt petit, avec une fine moustache et des yeux vifs. Il m'a interpellée alors que j'étais dans la partie sombre de la mosquée, à propos de mes souliers. C'est ainsi que nous avons lié conversation. Il craignait que je ne les eusse pas quittés, mais je m'en étais souvenue, par chance. Il m'a parlé de ses enfants et m'a raccompagnée au club. Il vous connaît très bien.

— Vous auriez dû me le montrer. Je ne vois pas qui il peut être.

— Il n'est pas entré au club parce que, dit-il, on ne l'y autorisait pas.

A ces mots la lumière se fit dans l'esprit de Ronny, et il s'écria :

— Oh Seigneur! N'est-il pas Mahométan? Pourquoi ne m'avoir pas dit que vous aviez parlé à un indigène? Je n'y étais pas du tout!

— Un Mahométan! Mais c'est une vraie merveille! — s'écria miss Quested — Ronny, n'est-ce pas là toute votre mère? Pendant que nous parlons de voir l'Inde vraie, elle va la voir, et oublie qu'elle la voit.

Mais Ronny s'était assombri. D'après la description de sa mère, il avait pensé que ce devait être le jeune Muggins venu de l'autre côté du Gange, et avait sorti toutes ses sympathies de camarade. Quelle confusion! Pourquoi n'avait-elle pas montré par le ton de sa voix qu'elle parlait d'un Hindou? Autoritaire et cassant, il commença un interrogatoire.

— Il vous a interpellée dans la mosquée, dites-vous? De quelle façon? Insolemment? Que faisait-il là lui-même à cette heure de la nuit? Non, ce n'est pas l'heure de leur prière (ceci à une suggestion de miss Quested qui montrait un intérêt aigu). Ainsi il vous a interpellée à propos de vos souliers. Voilà bien de l'insolence. C'est une vieille ficelle. Je voudrais bien que vous les eussiez gardés aux pieds.

— Je crois que c'était bien de l'insolence, mais je ne vois pas la ficelle, — dit Mrs. Moore. — Il avait les nerfs à fleur de peau... je l'ai compris à sa voix. Aussitôt que j'eus répondu il changea de manière.

— Vous n'auriez pas dû répondre.

— Là. Écoutez un peu, — dit la logique jeune fille. — Ne penseriez-vous pas qu'un Mahométan dût vous répondre si vous lui demandiez d'ôter son chapeau dans une église?

— Ce n'est pas la même chose, ce n'est pas la même chose, vous ne comprenez pas.

— Je sais bien, et je ne demande qu'à comprendre. Où est la différence, je vous prie?

Cette intervention le fâchait. Avec sa mère, cela n'avait aucune importance, elle n'était qu'un globe-trotter, une compagne momentanée qui pouvait revenir en Angleterre avec les impressions qu'il lui plairait. Mais avec Adela, qui méditait de passer sa vie dans ce pays, l'affaire devenait beaucoup plus sérieuse, il serait lassant qu'elle s'accrochât ainsi à la question des indigènes. Arrêtant la jument il dit :

— Voilà votre Gange.

Leur attention se tourna d'un autre côté. Au-dessous d'eux une clarté était apparue brusquement. Elle n'avait les qualités ni de l'eau ni du clair de lune, mais se dressait comme une gerbe lumineuse au milieu des champs obscurs. Il leur dit que c'était la nouvelle plage de sable en formation, que le lacis sombre tout en haut était le sable même, que les cadavres flottants venant de Bénarès descendaient par là, ou, plutôt, descendraient si les crocodiles le leur permettaient.

— Il ne reste pas grand'chose d'un cadavre lorsqu'il arrive à Chandrapore.

— Oui, là-dedans il y a aussi des crocodiles, quelle horrible chose! — murmura sa mère.

Les jeunes gens échangèrent un coup d'œil et sourirent; la vieille dame les amusait lorsqu'elle avait de ces petits frissons; ils se retrouvèrent d'accord. Elle continua :

— Quel terrible fleuve, quel fleuve étonnant! — et soupira.

Déjà la clarté n'était plus la même, la lune ou le sable s'étant déplacé; bientôt la gerbe brillante aurait disparu, et un petit cercle, qui changerait à son tour, se serait poli à sa place sur la surface invisible du courant. Les femmes se demandaient si elles attendraient ou non que le changement fût accompli, cependant que le silence s'étoilait de rumeurs; la jument frissonna. A cause d'elle ils n'attendirent

pas et poursuivirent leur route vers le bungalow du magistrat. Là miss Quested se retira et Mrs. Moore s'entretint quelques instants avec son fils.

Il désirait poursuivre son enquête au sujet du docteur mahométan de la mosquée. C'était son devoir de signaler les personnages douteux, et c'était là, probablement, quelque peu recommandable hakim sorti des bazars pour venir rôder jusque là-haut. Lorsqu'elle lui dit qu'il avait quelque rapport avec l'hôpital Minto, il fut soulagé et dit que son nom devait être Aziz, et qu'il n'y avait absolument rien à lui dire à ce sujet.

— Aziz! Quel nom charmant!

— Ainsi vous avez causé. Avez-vous remarqué qu'il fût bien disposé à votre égard?

Ignorant l'importance de la question, elle répondit :

— Oui, tout à fait, le premier moment passé.

— C'est ce que je pensais en gros. Avait-il l'air de nous supporter, nous les conquérants brutaux, les bureaucrates desséchés, toutes ces sortes d'histoires?

— Oui, je pense bien, hormis les Callendar. Il n'aime pas du tout les Callendar.

— Oh! Il vous a dit cela, vraiment? Voilà qui intéressera beaucoup le major. Je me demande quel était le but de cette remarque.

— Ronny, Ronny! Vous n'allez pourtant pas raconter cela au major Callendar?

— Mais si. Je le dois, en fait.

— Mais, mon cher enfant!

— Si le major apprenait qu'un de mes propres subordonnés indigènes me déteste, j'espère bien qu'il m'en ferait part.

— Mais, mon cher enfant... une conversation privée!

— Rien n'est privé dans l'Inde. Aziz le savait bien lorsqu'il s'est exprimé ainsi; ne vous mettez donc pas en peine. Il y avait un motif à ses paroles. A mon avis c'était un mensonge.

— Comment, un mensonge?

— Il a médit du major pour vous faire impression.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mon enfant.

— C'est le biais le plus récent des indigènes cultivés.

Autrefois ils faisaient toujours des courbettes, mais la dernière génération pense qu'il faut faire montre d'une indépendance virile. Ils pensent que cela prendra mieux avec les députés en tournée d'information; mais, qu'un indigène bluffe ou fasse des courbettes, il y a toujours quelque chose derrière chacune de ses remarques, toujours quelque chose, n'essayerait-il que d'*accroître son izzat*, — en bon anglo-saxon « to score », marquer le point. Naturellement il y a des exceptions.

— Vous ne jugiez pas les gens ainsi chez nous.

— L'Inde n'est pas chez nous, — répliqua-t-il presque avec rudesse.

Mais, pour lui imposer silence, il s'était servi de phrases et d'arguments ramassés dans les discours de fonctionnaires plus anciens et ne se sentait pas tout à fait sûr de lui-même. Lorsqu'il disait « naturellement il y a des exceptions », il citait Mr. Turton, tandis que « accroître son izzat » était du cru du major Callendar. Les phrases ne manquaient pas d'effet et étaient d'un usage courant au club, mais Mrs. Moore était assez habile à discerner l'original de l'emprunté et pouvait demander des exemples précis.

Elle dit seulement :

— Je ne puis nier que ce que vous me dites n'ait l'air très raisonnable, mais vous ne devez réellement rien dire au major Callendar de ce que je vous ai confié à propos du docteur Aziz.

Il se sentit félon à sa caste, mais promit, ajoutant :

— En retour, je vous prie, ne parlez pas d'Aziz à Adela.

— Ne pas lui en parler? Pourquoi?

— Vous y voici de nouveau, mère..., je ne peux vraiment pas tout expliquer. Je ne veux pas qu'Adela se tourmente, voilà tout; elle va commencer à se demander si nous traitons convenablement les indigènes et tout ce genre d'idioties.

— Mais elle n'est venue que pour se tourmenter... C'est exactement dans ce but qu'elle est ici. Elle a discuté tout cela sur le bateau. Nous en avons causé longuement lorsque nous avons débarqué à Aden. Elle vous connaît au jeu, selon son expression, mais non pas au travail, et elle a senti qu'elle devait venir tout examiner avant de prendre une décision

— et avant que vous en preniez une vous-même. Elle a un esprit très, très sain.

— Je sais, — dit-il avec abattement.

A l'accent d'anxiété de sa voix, elle le sentait encore un petit garçon à qui on doit donner ce qui lui plaît. Elle promit d'agir comme il le désirait et ils s'embrassèrent en se souhaitant bonne nuit. Il ne lui avait pas défendu, toutefois, de penser à Aziz, et c'est ce qu'elle fit lorsqu'elle fut retirée dans sa chambre. A la lumière des commentaires de son fils elle considéra de nouveau la scène de la mosquée pour savoir qui avait eu, des deux, l'impression juste. Oui, on pouvait l'interpréter comme une scène tout à fait déplaisante. Le docteur l'avait d'abord bousculée, avait trouvé Mrs. Callendar très bien, puis — sentant le terrain solide — s'était dédit. Il avait tour à tour pleurniché sur les torts qu'on lui faisait et joué au protecteur, avait changé douze fois de direction au cours d'une seule phrase, s'était montré peu digne de confiance, indiscret, vain. Oui, tout cela était vrai, mais combien faux si on en faisait un résumé de l'homme; on avait brutalement tué le plus intime de sa vie.

En allant suspendre son manteau elle trouva, posée sur la patère, une petite guêpe. Elle avait fait connaissance dans le jour avec cette guêpe ou du moins avec ses congénères; elles ne ressemblaient pas aux guêpes d'Angleterre, mais avaient de longues pattes jaunes qui pendaient derrière elles pendant leur vol. Celle-ci avait pris, peut-être, la patère pour une branche — aucun animal de l'Inde n'ayant le sens d'un intérieur quelconque. Les chauves-souris, les rats, les oiseaux, les insectes, nichent aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur d'une maison; ce n'est, pour eux, qu'un produit normal de l'éternelle jungle qui pousse alternativement des arbres, des maisons, des arbres, des maisons. Elle demeurait là endormie, tandis que les chacals, annonçant leurs désirs à la plaine, mêlaient leurs aboiements au rythme des tambours.

— Petite amie, — dit Mrs. Moore à la guêpe.

La guêpe ne s'éveilla pas, mais les paroles flottèrent jusqu'au dehors, dans la nuit, pour en accroître l'inquiétude.

E. M. FORSTER

(*A suivre.*) (Traduit par G. MAURON.)

LES RELATIONS ÉCONOMIQUES

FRANCO-ALLEMANDES

Depuis des années, nous voyons périodiquement la rubrique des « négociations économiques franco-allemandes » reparaître dans la presse. Il est rare qu'y soient développées des considérations triomphales ou seulement concluantes : nous ne parlons pas, bien entendu, de la façon dont le sujet est traité, mais du sujet lui-même : entendons par là qu'il ne s'épuise jamais parce que les négociations tardent singulièrement à atteindre leur terme.

Au moment où paraîtra cette brève étude, qui voudrait être à la fois historique et explicative, nous aurons de nouveau franchi, selon l'expression consacrée, un « tournant ». Nous serons engagés dans des conversations que l'on se flatte, cette fois, de faire définitives, à moins que les fils ténus des arrangements provisoires soient au contraire détendus ou rompus. Croyons bien du reste que ce serait là simple épisode, parce que l'état de rupture économique se conçoit avec peine entre la France et l'Allemagne, et ce dans l'intérêt de la seconde plus encore que de la première.

***

Au lendemain de la guerre, la question des relations économiques franco-allemandes ne se posa pas, juridiquement tout au moins, parce que le traité de Versailles s'était chargé de la

régler. Pratiquement, elle ne pouvait d'ailleurs se poser qu'avec incertitude, par suite des vicissitudes matérielles des deux pays en présence et du grand nombre d'interférences politiques, qui faussèrent fréquemment les données du problème.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que les clauses économiques du Traité de paix avaient privé l'Allemagne pour un an ou dix-huit mois de sa liberté tarifaire, et pour cinq ans de sa liberté contractuelle, en ce sens du moins que le Reich dut pendant cette période garantir aux États alliés, sans réciprocité obligée, le régime de la nation la plus favorisée. Dispositions abusives ou arbitraires? En aucune manière. On ne doit pas oublier que la guerre laissait la France gravement handicapée industriellement par la destruction d'une de ses principales régions productrices, tandis que l'Allemagne avait conservé sa puissance économique intacte. Il était donc parfaitement équitable de ménager un palier en quelque sorte compensatoire dans le retour aux conditions contractuelles normales.

Il est assez difficile d'apprécier l'effet de ce régime transitoire sur les échanges commerciaux entre les deux pays. Ceux-ci furent en effet dominés par un certain nombre d'autres facteurs de nature très différente. La baisse rapide et profonde du mark exerça une influence prédominante sur le mouvement des exportations allemandes, de même qu'elle provoqua en France des mesures de défense douanière qui n'eussent pas été envisagées autrement. Inversement, lorsque se produisit au début de 1924, la première grande crise du franc, le commerce allemand procéda chez nous à des achats massifs tout à fait étrangers au mouvement d'affaires normal. A partir de 1923, l'occupation de la Ruhr jeta matériellement et politiquement le trouble dans les échanges amorcés entre les deux pays. Enfin, la question des Réparations comportait et comporte encore des répercussions commerciales et douanières importantes : on s'est rapidement orienté, dans le principe, sinon toujours dans la pratique, vers une utilisation toujours plus large des prestations en nature, qui suppose à la fois un certain niveau de production en Allemagne, condition bien facile à réaliser, en France un régime douanier suffisamment accueillant et surtout une politique assez judi-

cieuse pour ne pas écraser, sous le fait de ces importations spéciales, la production française renaissante.

On a beaucoup polémiqué sur la question de savoir si le gouvernement français aurait dû demander le renouvellement des avantages commerciaux inscrits au Traité de Versailles, avant qu'ils viennent à expiration le 10 janvier 1925. Cette faculté était en effet prévue par le Traité lui-même, et il appartenait au Conseil de la Société des Nations de prendre, le cas échéant, les décisions nécessaires. Le gouvernement français ne l'en sollicita point, pour la très simple raison qu'il serait allé, ce faisant, à un échec certain, tellement certain qu'il eût été de mauvaise politique de l'affronter. Nos Alliés, dont le concours était nécessaire pour une prorogation du régime de Versailles, y étaient opposés, ainsi que le révélèrent immédiatement de discrets sondages. L'Angleterre, en particulier, obsédée par la crise de ses exportations, était alors convaincue de la nécessité de rendre au client allemand toutes les libertés possibles dont elle espérait profiter pour sa part.

A la vérité, nous aurions pu, à défaut d'une négociation collective, entreprendre avant l'expiration du terme fixé à Versailles, une négociation directe avec l'Allemagne. Parmi d'autres occasions, la liquidation de l'affaire de la Ruhr en offrit une d'importance; on y songea : un grand nombre de projets surgirent alors, touchant notamment des participations de l'industrie française dans l'industrie allemande. Point n'était besoin sans doute d'envisager des solutions aussi grandioses, et en fin de compte on n'aboutit à rien. Dans les premiers mois de 1924, les gages et moyens d'échanges dont nous disposions furent jetés par-dessus bord, dans l'espoir que l'Europe s'émouvrait de découvrir ainsi le « vrai visage de la France ». Or, l'Europe s'y montra parfaitement insensible, et nous abordâmes l'échéance, uniquement nantis de promesses vagues.

***

Il faut être juste : notre bagage manquait également d'autres choses qui ne s'y trouvaient point par notre faute,

notamment d'une doctrine économique et d'un tarif douanier.

Ce n'est pas seulement dans ses rapports avec l'Allemagne que notre gouvernement tâtonnait depuis la guerre. Des négociations avaient été engagées dès 1919 avec divers pays étrangers, à la suite de la dénonciation pendant les hostilités de tous nos traités de commerce, et aussi de l'apparition sur la carte d'Europe d'entités économiques nouvelles. Les négociations s'étaient poursuivies sur des bases assez empiriques, à l'exclusion de ces larges clauses de style d'avant 1914, dont le régime réciproque de la nation la plus favorisée était l'expression la plus poussée et la plus habituelle; on se livrait au contraire au troc minutieux d'avantages temporaires. Il convient d'insister sur ce dernier mot : les arrangements commerciaux conclus depuis 1919 ne l'étaient en effet que pour une courte période renouvelable, généralement un an, et devaient être fréquemment amendés, en raison de l'instabilité générale des prix et des monnaies : point n'est besoin de souligner l'effet de cette instabilité sur le mouvement des échanges et par conséquent sur la possibilité qu'ont les gouvernements d'organiser durablement ceux-ci en conformité d'une politique déterminée. La même instabilité avait été invoquée chez nous pour ajourner l'indispensable opération de notre réforme douanière. Nous utilisions notre ancien tarif de 1892, modifié en 1920, et adapté tant bien que mal aux circonstances économiques nouvelles par des moyens de fortune, d'une application très irrégulière et parfois assez peu claire pour paraître arbitraire.

Avec des pays d'importance moyenne ou minime, ces méthodes assez précaires pouvaient cependant aboutir à des résultats suffisants : beaucoup d'entre eux n'étaient pas plus avancés que nous dans la détermination de leur politique d'après guerre; beaucoup aussi, n'étant en relations avec nous que pour l'échange d'un nombre restreint de catégories de produits, n'étaient pas intéressés à recevoir des avantages généraux, comme celui de la clause de la nation la plus favorisée.

Quand l'Allemagne se présenta en face de nous de l'autre côté du tapis vert diplomatique, on vit de suite l'affaire se compliquer.

***

Nous rappelons que l'Allemagne se présentait à égalité, puisque l'on négociait pour substituer un régime contractuel de droit commun aux conditions fixées à Versailles et désormais abolies. En l'automne de 1924, où eurent lieu — trois mois seulement par conséquent avant le terme de janvier 1925 — les premiers échanges de vues, on peut même dire que les événements donnaient une certaine supériorité à nos interlocuteurs. Ils étaient engagés sur la voie pénible mais salutaire de l'assainissement monétaire, succédant à une faillite sans précédent : ils devaient user abondamment de cette situation au cours des négociations pour soutenir que nous pouvions désormais, nous Français, avoir une idée précise des conditions futures de l'économie allemande et des possibilités de concurrence qu'elle recélait, au lieu que la maladie de plus en plus accentuée du franc enlevait sur ce point toute sécurité aux pays avec lesquels nous traitions.

Dès le premier contact entre les deux délégations, les négociateurs allemands déclarèrent qu'ils n'envisageaient aucun accord sans la clause générale de la nation la plus favorisée. Ils ne manquèrent pas de rappeler un argument, fréquemment produit au cours des années précédentes et en d'autres circonstances : ce régime, disaient-ils, était indispensable au paiement des réparations, qui pouvaient être prélevées seulement sur le bénéfice d'abondantes exportations. Les Allemands ajoutèrent cet autre argument moins direct que la fameuse clause était le seul instrument efficace de la restauration économique générale, thèse qui s'était promenée elle aussi depuis la guerre dans toutes les conférences internationales. C'étaient beaucoup de systèmes théoriques pour justifier le désir très simple et très pressant où se trouvait l'Allemagne d'accroître promptement et de façon appréciable ses exportations. Désir qui progressivement deviendrait une nécessité. La politique économique allemande depuis le rétablissement monétaire est en effet dominée par ce fait : la capacité de production du pays a approximativement doublé depuis la guerre. Après une période critique, les crédits étrangers ont fait de cette capacité virtuelle une capacité

effective. Or, le marché intérieur, ravagé par l'inflation, n'a pas recouvré sa puissance d'achat d'avant-guerre : selon les économistes allemands, il ne dépassait pas, à la fin même de 1926, les trois quarts de cette puissance. D'où un déséquilibre périlleux, qui fait de la recherche des débouchés extérieurs une loi d'une rigueur continue. D'où aussi, la volonté en maintes occasions perceptible, comme nous le verrons, d'amorcer une réorganisation de l'économie européenne dont l'économie allemande fût le pivot.

En présence de ces revendications, le gouvernement français fit remarquer qu'il ne lui appartenait pas de modifier aussi inopinément, et tout d'abord vis-à-vis de l'Allemagne, les procédés de négociations auxquels les conditions économiques l'obligeaient de se tenir; il ajouta que ce changement de politique était d'autant moins indiqué que depuis plus de dix ans la France et l'Allemagne s'étaient trouvées sans relation commerciale régulière ou tout au moins de droit commun, circonstance qui recommandait dans l'intérêt des deux partis une sorte de période d'essai, sous forme d'un arrangement provisoire. A vrai dire, tout y poussait, notamment, les Allemands le reconnaissaient, l'absence d'un tarif douanier français définitivement accommodé aux nécessités nouvelles : on annonçait d'ailleurs comme prochaine cette importante réforme, dont le Parlement est à la veille de s'occuper, au moment où nous écrivons.

Ce fut, toutefois, à la fin du mois de février 1925 seulement, que l'on se mit d'accord non pas sur une solution positive, mais sur les principes de cette dernière. Berlin et Paris décidèrent de conclure un arrangement provisoire d'une durée de huit ou dix mois et ensuite un traité de commerce en bonne et due forme. L'arrangement provisoire ne comprendrait qu'un nombre limité de produits intéressant particulièrement l'exportation des deux pays : chacun accorderait à l'autre, sur ce terrain restreint, des avantages proportionnés : mais, dès ce moment, l'Allemagne recevait l'assurance que dans le traité définitif ses revendications relatives à la clause de la nation la plus favorisée seraient satisfaites. Ce dispositif échelonné offrait l'avantage de ménager à la production française une période d'accoutumance progressive à un

régime nécessairement plus libéral que celui du traité de paix.

Les choses devaient rester en cet état plus d'un an, puisque l'arrangement provisoire dont la conclusion avait été décidée en février 1925 ne fut conclu qu'au mois d'août 1926[1]. Ce ne fut pas une année perdue pour tout le monde. L'Allemagne la mit notamment à profit pour effectuer cette réforme douanière qui, chez nous, s'attardait toujours, et pour se doter d'un nouveau tarif vigoureusement protecteur : l'accord ne s'en trouvait pas facilité. En outre, sur le terrain politique, le Reich manœuvra, dans le même temps, avec beaucoup de bonheur. Il n'y a pas eu de Locarno économique, mais, tacitement au moins, Berlin ne sépara pas les deux choses, et a constamment joué, si l'on peut dire, d'un tableau sur l'autre. Cette tendance, elle aussi, ne facilite point les choses : peut-être au surplus ne répond-elle pas toujours à une volonté préconçue, mais à certaines nécessités de politique intérieure. Les nationalistes, dont les progrès s'affirment au delà du Rhin et dont la pression sur les gouvernements est croissante, comptent un fort contingent d'agrariens; la position douanière de ces derniers est formelle : les vins français, pour ne citer qu'eux, qui trouvaient autrefois en Allemagne un marché important, en ont été jusqu'à ce jour les victimes mal résignées.

L'accord provisoire du 5 août 1926, conclu pour six mois, devait expirer le 20 février 1927. Le 16 dudit mois il a été renouvelé pour une nouvelle période trimestrielle, avec toutefois possibilité de dénonciation à la fin de mars, si n'est point réglée cette irritante question des vins, à laquelle nous venons de faire allusion.

Si ce cap est franchi, il est permis de penser que nous nous acheminerons cette fois vers des solutions définitives. Le gouvernement allemand a, nous l'avons dit, peu à peu subordonné ces dernières à l'achèvement du nouveau tarif français, arguant de la nécessité de ne s'engager durablement que sur des bases stables et connues. Aujourd'hui le tarif est achevé : il est déposé au Parlement : celui-ci lui apportera à coup sûr cer-

1. On ne saurait en effet accorder qu'une simple mention à un arrangement de détail du 12 février 1926, visant l'importation en Allemagne pendant une durée de trois mois d'un certain contingent de légumes et primeurs français.

taines modifications, mais sans en transformer vraisemblablement la ligne générale. Nos interlocuteurs éventuels connaissent donc nos intentions et le problème consiste à savoir le plus ou moins de bonne volonté qu'ils mettront à s'en accommoder.

Ne nous y trompons pas en tous cas. A la faveur de tous ces retards, notre position commerciale vis-à-vis de l'Allemagne devient de moins en moins satisfaisante. Nos exportations au delà du Rhin fléchissent, non pas en valeur, ce qui n'a pas de sens en raison des vicissitudes du franc, mais en poids. Nous avons expédié en Allemagne 119 tonnes de soieries en 1926 contre 361 en 1924, 640 tonnes de filés de coton contre 8 102, 1 499 voitures automobiles contre 4 391, 157 000 hectolitres de vins contre 643 000; pour ce dernier article, il est extrêmement frappant de noter qu'à la faveur d'un accord commercial avantageux, nos concurrents espagnols et italiens ont pris la place que nous délaissions.

Dans l'ensemble, nos ventes en Allemagne qui représentaient en 1913 12,6 p. 100 du montant total de nos exportations, ne représentaient plus en 1926 que 7,4 p. 100. Les partisans sincères d'un rapprochement économique franco-allemand doivent assidûment méditer ce chiffre. Si un accord commercial suffisamment libéral — et ce n'est point en France que surgissent désormais les obstacles sérieux — ne vient pas permettre de l'augmenter, il est à craindre qu'il soit jugé bientôt trop peu intéressant pour justifier tant d'efforts et, n'hésitons pas à le proclamer, tant de sacrifices.

***

Tandis que les gouvernements s'employaient ainsi malaisément à régler les échanges commerciaux entre les deux pays, des négociations d'ordre privé s'instituaient sur certains points, et celles-là aboutissaient. Ainsi sont apparues depuis quelques mois certaines formules nouvelles dont l'importance dépasse d'ailleurs beaucoup le cadre des rapports franco-allemands.

Les intérêts économiques communs de la France et de l'Allemagne ne sont pas en effet fondés uniquement sur l'acte

élémentaire de l'échange : ils le sont aussi sur le caractère complémentaire de certaines productions des deux pays, ou, au contraire, sur des positions de concurrence qu'il devient d'une importance manifeste d'harmoniser. Ainsi devaient se poser naturellement des questions excédant les possibilités techniques des administrations et pour la solution desquelles on laissa peu à peu les intéressés établir des contacts directs sous le regard des gouvernements.

Dès 1920, M. Alexandre Millerand étant président du Conseil, furent organisés à Paris des entretiens « industriels » franco-allemands qui ne sortirent jamais de la phase des débuts. Des incidents politiques, et notamment l'attitude de M. Hugo Stinnes à la Conférence de Spa, brouillèrent trop complètement l'atmosphère franco-allemande pour qu'une pareille tentative restât de saison.

L'idée cependant suivit son chemin au travers de circonstances souvent défavorables. Elle trouva six ans plus tard une expression qui fit quelque bruit dans la constitution, le 30 septembre 1926, de l'entente métallurgique internationale.

A la vérité, si la France et l'Allemagne sont les deux pivots de cette entente, elles ne s'y rencontrent pas seules ainsi que l'indique le qualificatif dont nous venons d'user. L'entente englobe également les métallurgies belge, luxembourgeoise, sarroise et se reliera, si ce n'est fait, à un groupe formé par les petits et moyens producteurs de l'Europe centrale. Il s'agit effectivement, on le sait, d'une entente, non de vente, mais de production. Elle s'est inspirée très nettement du désir de mettre fin à une situation de concurrence anarchique, risquant de placer en difficultés sérieuses des industries extrêmement importantes pour les divers pays en cause. La métallurgie est en effet, par nature, une industrie dont la guerre a hâté le développement de façon souvent inharmonique, entraînant parfois une surcapitalisation qu'il est à peu près impossible de résorber.

L'opération organisée par l'Entente a consisté en gros à prendre pour base la production d'acier du premier trimestre de 1926 et à en répartir le montant entre les divers pays participants, aucun n'étant autorisé, sous peine d'une amende,

à dépasser le pourcentage ainsi attribué à chacun, et chacun ayant droit au contraire à une bonification de production s'il reste en dessous de son contingent. Le contingent total peut être revisé tous les trois mois : on observera tout de suite qu'il ne tend en aucune façon à établir une limitation de rendement : on a vu qu'une base de contingentement plutôt large et en tous cas parfaitement normale avait au contraire été choisie.

L'entente, cela aussi est important, se limite à la « normalisation » de la production : elle ne touche ni la vente, ni les prix. Évidemment ces derniers sont indirectement influencés par le jeu du contrat : ils le sont notamment parce que les pratiques assez fréquentes de vente à perte à l'exportation ont cessé, mais si de ce fait la désignation des cours s'est effectuée dans le sens d'un léger relèvement de ces derniers sur les marchés extérieurs, la santé économique générale n'en peut qu'être améliorée.

La constitution de l'Entente internationale de l'acier avait été fort bien accueillie en Allemagne, pays classique des concentrations industrielles : elle couronna simplement une organisation intérieure sur laquelle la plupart des autres pays étaient fort en retard. Il faut toutefois reconnaître que l'enthousiasme originaire a fléchi outre-Rhin. On s'était trouvé d'accord, voici plusieurs mois, sur la nécessité de faire à la métallurgie française des conditions suffisantes pour qu'elle ne fût pas tentée de poursuivre les avantages procurés à l'exportation par la baisse prolongée du franc. Depuis, le franc a monté et cette prime à la vente a totalement disparu. On inclinerait dès lors volontiers dans certains milieux allemands à revenir sur les concessions conseillées par la crainte disparue d'une concurrence trop vive. Il est à peine besoin de souligner qu'une tentative aussi importante que l'organisation internationale d'une branche de production ne peut être subordonnée à chaque instant à des considérations de cette sorte, si l'on veut obtenir un effet sérieux sur l'assainissement des conditions économiques générales.

A côté de cette entente de production, pour le moment seule en son genre, se sont établies entre certaines industries françaises et allemandes des ententes de vente. Tel est le cas,

par exemple, pour les superphosphates, les rails, les potasses, etc. L'accord sur la potasse, signé le 29 décembre 1926, est probablement, de tous, le plus important. Le Kalisyndicat allemand et la Société commerciale des potasses d'Alsace se réservent chacun un droit de vente exclusif dans leur pays, et s'interdisent par contre toute exportation à destination des territoires de l'autre. En outre, sont réparties entre les intéressés les exportations destinées à d'autres pays, et cela selon un tonnage revisable. Ces considérations utilitaires sont suivies de l'engagement caractéristique d'exécuter le présent accord « dans un esprit de collaboration loyale et amicale ». Ce n'est pas qu'une formule et de celle-là d'ailleurs nul n'a lieu de se plaindre. La France et l'Allemagne ne cherchent certainement pas à abuser de leur monopole de fait pour rançonner le marché mondial. Bien au contraire, l'organisation que nous venons d'esquisser vise le développement de la production et de la vente : elle est donc « économique » dans le meilleur sens du terme; elle fait aussi excellemment augurer de ce que pourrait être une entente franco-allemande basée sur autre chose que des nécessités fragmentaires aussi évidentes.

***

Si d'ailleurs, placés en face des solutions pratiques, les hommes d'État allemands ne résistent pas à l'attrait de certains marchandages et se montrent volontiers irréductibles dans leurs revendications, ils se laissent volontiers aller, sur le plan général de la collaboration franco-allemande, à des conceptions d'une singulière envergure.

L'idée des États-Unis d'Europe trouve par exemple outre-Rhin de chaleureux appuis. Le système comporterait un abaissement général des barrières douanières sur l'ancien continent, avec au contraire une défense « européenne » sérieusement organisée. S'adressant à la France, les protagonistes allemands de cette thèse font observer que nos deux pays possèdent des industries également trop poussées, auxquelles il conviendrait en conséquence de réserver le débouché des autres pays d'Europe. Or, le concurrent le plus sérieux

jusqu'à être décisif, que nous pouvons y rencontrer d'un jour à l'autre, est le concurrent américain. Si les États-Unis consentaient une très légère diminution sur leurs prix d'exportation, ils seraient en mesure d'expulser des marchés du vieux continent eux-mêmes les industries française et allemande. D'où l'utilité de faire contre eux un front unique, dont l'Allemagne — c'est son idée seconde, parfaitement transparente — prendrait volontiers la tête.

Pareillement, on parle volontiers outre-Rhin d'une collaboration franco-allemande en Russie. On expose que ce pays, avec son sol très riche, son sous-sol qui l'est plus encore, ses facilités pour l'établissement de moyens de communication à grand rendement, offre des débouchés considérables. Là encore, il y a une idée juste, mais probablement trop ambitieuse. La tâche qui consisterait à refaire la Russie serait tellement considérable et exigerait de tels capitaux qu'il n'est pas probable que l'Allemagne et la France y puissent suffire, et *a fortiori* l'une d'elles seule. De toutes façons, avant que nous puissions nous engager pour notre part dans une voie de ce genre, il est indispensable que soient réglés avec l'U. R. S. S. les démêlés afférents au passé. L'Allemagne est à cet égard dans une situation différente de la nôtre, en ce sens qu'avant la guerre, la Russie constituait pour elle un débouché de produits manufacturés semblable à beaucoup d'autres, au lieu que les Français avaient acquis en ce pays des intérêts directs sous forme d'investissements de capitaux. Le point de départ d'une action nouvelle serait donc différent et beaucoup plus simple à fixer pour nos voisins que pour nous-mêmes.

D'autre part, certains milieux industriels allemands manifestent depuis quelque temps un intérêt renouvelé pour la vieille question des grands travaux à exécuter en France au compte des réparations en nature. Pendant assez longtemps, on fit preuve outre-Rhin sur ce point d'une inertie voulue. Aujourd'hui on s'intéresse épisodiquement à l'affaire et on serait heureux de connaître nos intentions d'ensemble. On se plaint volontiers de ne s'être jamais trouvé en présence que de tractations ou propositions fragmentaires, conduites un peu au hasard par des personnalités ou des groupes

insuffisamment qualifiés. L'occasion est sans doute prochaine où pourront être mises à l'épreuve ces velléités favorables, puisque, on le sait peut-être, des représentants de la grande industrie française se sont récemment réunis en vue d'une mise au point des programmes de grands travaux en France et aux colonies.

Enfin se présentent, du côté allemand, des suggestions d'ordre général, si elles sont assez pressantes, en vue d'une collaboration financière. L'Allemagne a été largement pourvue à l'époque de son redressement monétaire, de crédits étrangers, spécialement américains : elle se ferait volontiers distributrice à notre profit du disponible qui lui peut rester et de compléments éventuels. A l'automne dernier, quand le Gouvernement Poincaré poussait activement le relèvement du franc, des offres officieuses mais fort nettes furent faites dans ce sens. D'autre part, à côté de ces intentions qui sont d'ordre plutôt gouvernemental, il est notoire que maintes banques allemandes souhaiteraient lier des relations particulières avec des établissements français. On ne voit d'ailleurs pas très bien exactement sur quelles bases, attendu que l'organisation bancaire est fort différente en Allemagne de ce qu'elle est chez nous. Une grande banque allemande dispose rarement d'un chiffre de dépôts supérieur à son capital propre, tandis qu'une grande banque française possède un chiffre de dépôts infiniment supérieur à son capital, partant une puissance bancaire beaucoup plus considérable, qui, à défaut d'autres raisons, rendrait difficile l'association sur une base d'égalité.

***

Si nous essayons de résumer cette rapide analyse de la situation des rapports économiques franco-allemands, nous y relevons donc : une extrême difficulté à mettre sur pied un statut d'échanges commerciaux satisfaisant mais aussi une propension croissante à l'entente des industries isolée, et à la recherche de terrains nouveaux de collaboration. Il n'est pas difficile d'en conclure qu'une telle collaboration est dans l'ordre des nécessités pratiques, mais que certaines visées d'ordre souvent plus politique qu'économique viennent à la traverse.

Il est cependant inutile d'insister sur ce que nous vivons désormais sous le règne de l'économique, et qu'il est difficile de ce chef d'envisager un rapprochement politique en marge d'une opposition d'intérêts matériels artificiellement entretenue. On peut discuter longtemps le point de savoir lequel du rapprochement politique ou du rapprochement économique doit précéder l'autre, mais on ne peut pas les concevoir indéfiniment l'un sans l'autre. Il est vrai que la question se pose de la qualité exacte du rapprochement politique en voie de s'effectuer. Locarno est certainement considéré par beaucoup d'Allemands comme le meilleur moyen de supprimer les charges de Versailles et d'éliminer progressivement le souvenir et les conséquences de la défaite : la politique de paix est pour ceux-là un instrument, non un but. Ainsi envisagée elle s'allierait très bien avec un certain désir de trouver sur le terrain économique la revanche des échecs politiques et même militaires : l'armement industriel allemand est suffisamment considérable pour être prometteur de succès, et l'on songe à en user, chez quelques particuliers, par intérêt, dans le gouvernement, par désir de retenir ou de restaurer un prestige un peu atteint.

Souhaitons qu'un sens plus exact des réalités mette ordre à tout cela. Les ententes industrielles franco-allemandes sont dans la nature des choses et l'industrie allemande a, à leur maintien, un intérêt au moins égal au nôtre : on peut donc garder une certaine confiance en leur avenir, à condition précisément que tous les participants ne visent qu'un bénéfice d'ordre général et non point une hégémonie particulière. Pour ce qui est de l'entente commerciale, la question devient plus difficile, parce que les gouvernements s'en occupent directement et y apportent des préoccupations, où la technique a évidemment moins de part.

Il est bien vrai, nous l'avons dit, que l'Allemagne a un besoin impérieux de débouchés, parce que son potentiel de production dépasse largement la capacité d'absorption du marché intérieur. Cette situation, notons-le bien, n'est pas près de se modifier : tout au contraire, viendra dans peu d'années le moment où l'Allemagne, gorgée de crédits extérieurs, devra pour les rembourser se procurer une quantité croissante de

devises sur ses bénéfices d'exportation. Dès lors, on comprend l'insistance des négociateurs allemands qui souhaitent pénétrer le marché français, et tout autant, sinon davantage, le marché des colonies.

Cependant, si l'on doit comprendre cette situation, on ne peut pas nous demander d'en faire philanthropiquement les frais. Nous avons eu traditionnellement vers l'Allemagne un courant d'exportations plus qu'appréciable et souhaitons pouvoir le conserver ou même l'amplifier. Mais nous ne pouvons songer à payer un prix exorbitant les quelques avantages douaniers dont nous avons besoin pour cela. Nous ne souffrons pas d'une congestion économique au même titre que l'Allemagne. On se demande même en ce moment, à l'occasion de la réforme douanière, s'il n'y aurait pas lieu de faire de la France, non pas une économie fermée à l'ancienne mode, mais une économie à fort équipement et à forte puissance de consommation intérieure, en réduisant notre élan d'exportation qui, selon les partisans de cette thèse, « paierait » insuffisamment. Nous ne saurions du reste, en ce qui nous concerne, et pour des raisons que ce n'est pas le lieu d'exposer ici, nous rallier à cette conception : elle n'est cependant pas absurde : elle illustre en tous cas très clairement le fait que dans le cas qui nous occupe, le besoin d'une entente commerciale satisfaisante, s'il est réel, ne se fait pas sentir chez nous avec la même force impérative que chez nos interlocuteurs.

Il n'est sans doute que de s'en expliquer loyalement. Nous concluons comme nous avons commencé : l'entente économique franco-allemande est indiquée pour cette simple raison, accompagnée de quelques autres, que les deux pays voisins ont des possibilités complémentaires. Encore faut-il que l'on veille à les exprimer toujours sous le régime salutaire du « fair play ».

C. J. GIGNOUX

ÉGLANTINE[1]

Mais cependant Églantine, que ne séparaient pas de Moïse les obstacles si difficiles à franchir pour les autres femmes, qui ne voyait pas qu'il était laid, qu'il était levantin, qu'il était riche, à mesure qu'elle venait et revenait chez lui, dans cette maison qui semblait avoir été construite à dessein en face du music-hall de leur rencontre, il était plus malaisé de l'atteindre. D'abord, et en employant les mots dans leur vrai sens, dans la langue des ingénieurs et des ponts et chaussées, elle n'était pas de plain-pied avec lui. Moïse n'avait jamais aimé en somme que des femmes qui vivaient à ras de terre. Pendant toute sa jeunesse, en Orient, en Europe centrale, il n'avait guère connu ses amies qu'accroupies, étendues à même les tapis ou les dalles, près d'une piscine au besoin pour qu'elles ne perdissent jamais de vue le niveau de l'eau, et l'amour avait consisté pour lui surtout à se baisser, et à vivre plus près du sol de toute la longueur de ses jambes. Jusqu'à sa vingt-cinquième année, les seigles les plus maigres du Liban, les tabourets les plus bas de Buda-Pest avaient été plus élevés que Moïse amoureux. Il ne comprenait la tendresse qu'étendu sur une natte ou un divan, la tête dans sa main gauche, derrière sa maîtresse semblablement couchée, dans la pose réservée aux statues des princes étrusques ou valois sur leur tombe, le chien rapproché seulement des pieds de l'homme au giron de la femme. La fumée des cigarettes de Sarah partait presque du parquet, du sol, vraie fumée d'herbes. Les

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 mars.

cages d'oiseaux étaient posées à même le tapis. Les sloughis, quand la personne aimée aimait les sloughis, vous regardaient de haut et devaient baisser la tête pour vous lécher. Les yeux des fox-terriers étaient à la hauteur de vos yeux; c'était bien le fond de la vie. Moïse, ses semelles de plomb une fois enlevées, léger, léger, par une loi inverse de la profondeur, plongeait dans cet abîme. Voilà vingt ans, après son veuvage, le hasard avait voulu que la mode chassât des appartements où habitaient ses amies femmes les fauteuils et les vrais lits. C'était l'époque, aujourd'hui agonisante, des sophas, des tables basses, où les Occidentaux eux-mêmes étaient plus las de l'attirance vers le zénith que de la gravitation. Il avait continué à se laisser choir dans le fond de la civilisation. Tous ces tableaux, ces dessins, ces pendules placés à la hauteur des Parisiens civilisés debout, comme des bourrelets à la tête d'un enfant pour qu'ils ne heurtent pas l'inconnu, le simple, le néant, s'élevaient soudain au-dessus de lui, montaient, n'étaient plus, — Vuillard ou Derain, — que de lointains hublots. La lumière, les couleurs du siècle n'ont leur valeur que vues de ce bas niveau. D'un élan aussi maladroit que son élan du matin dans le bassin de l'Automobile Club, il plongeait l'après-midi dans le boudoir, dans la piscine où l'on n'a pas à nager, pas à respirer. dans la piscine où l'on mange, car il aimait prendre ses repas à même le parquet dans l'entresol soudain haut de plafond, servi par des domestiques qui se baissaient et se cassaient en deux, même pour passer le pain.

Il essayait en vain d'entraîner la reine de l'air sous ces ondes. Églantine au contraire ne savait pas vivre au ras du sol. On vivait haut perché à Fontranges. En tous cas la vie d'Églantine s'était presque uniquement passée à un jeu de chat perché avec un compère invisible. On ne la voyait que sur le faîte des voitures à foin, des toitures, des peupliers. L'automobile du château datait des premières croisades des autos, et n'avait rien à envier en altitude à un sulky. Les lits étaient sur des estrades. Églantine n'aimait pas plus se coucher sur un tapis que les paysans n'aiment se coucher sur la terre. Elle s'amusait parfois, le soir, à dormir debout contre un arbre. Un sentiment de dignité l'écartait toujours quelques

minutes, avant le coucher, de la position étendue, de cette position de mort, et elle tournait autour du lit, accrochait des vêtements, redressait des cadres, n'abdiquait sa hauteur que dans une crise de fatigue. Se coucher était vraiment pour elle être vaincue dans une lutte; le sommeil pouvait dans la suite tout faire d'elle, car en se donnant au sommeil, elle avait conscience de s'être donnée. Lors de ses premières visites chez Moïse, elle n'avait trouvé qu'un meuble adapté à sa taille, l'appui de la fenêtre. Elle allait, venait, sans s'asseoir, au milieu de glaces bas fixées qui miraient ses genoux et ses chevilles, espionnaient sa marche. A Fontranges, dans les moissons, quand les travailleurs bottelaient ou dormaient, on voyait la tête de la petite Églantine surnager seule au-dessus des épis et du déluge de l'été. Jamais Moïse n'avait rencontré d'être aussi droit, accroché à son zénith par une corde aussi exactement mesurée. D'un peu plus ses pieds ne touchaient pas terre. Auprès d'elle tous les autres humains lui apparaissaient mus comme les personnages du Guignol par de lourdes mains venues de terre et qui les agitaient d'en bas, laissant des masses veules de vêtements et de chair quand elles se retiraient. Mais Églantine s'agitait autour d'un fil tendu. Son ombre autour d'elle était toujours aussi exacte et fine que l'ombre sur un cadran solaire. A aucun humain aussi nettement qu'à Églantine au soleil on ne pouvait voir l'heure, le temps. Jamais la main du mensonge, de la bassesse, de l'hypocrisie ne s'était glissée sous cette robe. La fatigue d'Églantine jamais ne montait en elle par ses pieds, ses jambes, ses genoux. Elle débutait par les épaules, la nuque, comme pour nous quand nous allons dans les musées. Sa promenade parmi les hommes, les arbres, les maisons, lui donnait cette fatigue spéciale que nous donnent Michel-Ange, Rembrandt, la longue file de primitifs italiens : un capuchon de plomb, le contraire de la ciguë. Dès qu'elle était assise, elle croisait ses pieds, comme les acrobates suspendus en l'air ou assis sur leur trapèze. Moïse pour la première fois dans sa vie avait l'impression non plus d'une de ces rencontres sur un plan horizontal qui sont le fait des hommes, d'un de ces heurts face à face entre êtres cloués au sol et lancés l'un sur l'autre par la fatalité,

mais d'une rencontre infiniment plus rare, verticale, avec un être d'une autre altitude et d'une autre densité. Si bien que maintenant, quand il la recevait, au lieu de s'étendre au-dessous d'elle comme un souffleur ou un orchestre, il restait lui aussi debout. Ils allaient, venaient, s'arrêtaient, mais à la hauteur de la barre d'appui de cette fenêtre qu'il fallait fermer à cause de la pluie ou de la neige, à la hauteur des plus hautes branches des Champs-Élysées, du Panthéon. Ils restaient debout, comme ceux qui attendent que l'acte grave qui se passe dans la pièce à côté se dénoue, naissance ou mort. Les mots étaient quelquefois rares. Églantine lisait quelque livre pris à un rayon. Moïse allait d'un bout à l'autre de la pièce. Cela ressemblait aussi à cette scène dans la cage aux lions, où une jeune femme feint de se livrer à la pensée et la lecture, cependant que le dompteur circule après les fauves. Parfois, au contraire, Églantine était bavarde; elle l'était avec un charme inattendu pour Moïse. Ses paroles, toujours enjouées, étaient d'une telle sincérité qu'elles semblaient précéder un acte de sincérité ou de nudité totale. On éprouvait le même agrément, à l'entendre, qu'à voir un jour d'été voler dans l'air, dans une gradation d'intimité, les vêtements d'une baigneuse gaie qui se déshabille, debout justement, dissimulée par les vergnes. Pas une des phrases d'Églantine qu'on ne sentît dénuder son âme, toujours invisible. Moïse lui montrait ses livres. Il mettait des gants pour feuilleter les éditions rares, car ses mains étaient presque toujours un peu humides. Églantine, touchée de ce respect pour les livres, l'écoutait. Elle lisait peu, et pourtant sur personne les livres n'avaient autant d'action. Depuis son enfance, elle écoutait ardemment tout ce qui se disait des poètes ou des romanciers, et le nom de chacun, même si elle n'avait rien lu de lui, excitait en elle une émotion qui correspondait bien souvent à celle que le poète aurait désiré créer, avec cette différence qu'elle était d'essence parfaite. Chaque nom d'écrivain avait pour elle l'intensité qu'ont pour nous ces noms, inaccessibles aussi, d'Orient, d'Occident, ou de Septentrion. Elle gardait la tradition orale à l'époque la plus dense de l'imprimerie, et c'étaient ses oreilles qu'elle préparait dès qu'il était question d'un livre. Il en

résultait une culture bien peu complète, mais à l'intérieur d'elle-même une différenciation aussi riche et intense de ses sentiments que de ceux d'un marin qui admettrait mille points cardinaux. Il en résultait aussi que, pour tout ce qui ne se lit pas mais garde en soi une magie, les bibelots, les meubles, elle avait une amitié de lectrice, et qu'une jolie pendule lui donnait ce que lui donnait un livre, une sorte d'émotion avec prologue, suite, et dénouement. Puis ils prenaient le thé, toujours debout, avec les sourires des laquais qui savaient gré à Églantine de leur épargner la bosse de la servitude. Cela aussi évoquait les occupations d'un relais, pendant que l'on change les chevaux. Jamais Moïse ne sortit aussi reposé et dispos que de cette heure où il n'avait pu s'asseoir... Il n'y avait pas autre chose à faire qu'à prendre quelquefois le bras d'Églantine, comme sur le pont d'un navire.

Ce n'était pas là le plus grave. Chartier avait demandé à parler à Moïse de la jeune femme qu'il voyait chaque jour. Cette démarche laissait présager quelque chose de grave dans sa vie, de plus grave que tout ce qui avait été réservé aux femmes que Moïse avait connues depuis vingt ans. Il avait retardé l'entretien, Chartier insistant, il avait fallu lui céder. Mais Moïse, au lieu d'un dénonciateur, avait vu arriver un Chartier souriant, étonné : il n'y avait rien dans le passé d'Églantine. Chartier était ennuyé de faillir aux traditions, mais il se sentait obligé d'en prévenir son maître : Rien. Quelques sorties avec Fontranges, et c'était tout. Moïse remercia Chartier, parut satisfait, mais sa satisfaction n'était pas évidente pour lui-même. A un passé particulier, acceptable quelque chargé qu'il fût, Chartier ne venait-il pas en somme substituer une abstraction, le passé général de toute fille qui n'avait pas vécu? Comme dans les cirques où le clown qui se croit accoudé à un camarade se trouve soudain accoudé à l'écuyère elle-même, en retirant un passé à Églantine, Moïse se trouvait tout à coup accoudé à une série de personnages qu'il redoutait... dont la candeur et l'espoir... Pour la première fois, Moïse se trouvait être le point par lequel un être jeune pénètre dans la vie. Cet attachement d'Églantine, cette obstination à le regarder en face, comme une

abeille la vitre de la fenêtre, maintenant l'effrayait. N'y avait-il donc, pour sortir d'une jeunesse aussi pure, que cette porte déjà rouillée, d'or rouillé, que Moïse? C'est en vain qu'il essayait parfois de trouver dans son passé des heures vides, des sentiments sans histoire, de se relier à son enfance par cette projection tendre et transparente qui était le passé d'Églantine. Mais ce qui le préoccupait surtout dans la révélation de Chartier, c'est qu'il libérait Églantine du troupeau de ses devancières, et l'isolait soudain avec la seule femme qui fût venue aussi sans passé vers Moïse, avec sa femme. Ces parallèles qu'il aimait tirer entre les êtres et qui créaient en lui son jugement, ce n'était plus entre Églantine et Georgette, ou Lolita, ou Regina, qu'il les faisait, mais entre Sarah et Églantine.

Certes à première vue le parallèle s'imposait peu. Moïse avait épousé Sarah déjà très vieille fille. C'était une petite Bernheim, affreusement maigre, mais dotée de telles dispositions à l'obésité qu'il fallait la peser chaque matin pour déterminer le menu du jour. Églantine, inaltérable, pesait le même poids avant et après ses repas. Sarah avait un teint parfois terreux, parfois rosâtre, avec des rides venues on ne sait d'où, craquelures de sa race et non d'elle, puisqu'elles disparaissaient parfois pour des semaines, portées au compte des Bernheim en général. Églantine était lisse, tout pli sur elle honneur ou volupté. Sarah n'avait aucune odeur, ses chiens favoris la voyaient, ne la sentaient pas; en fermant les yeux près d'elle, on sentait près de soi le vide sous une forme humaine; gibier introuvable aussi pour les passions. Églantine avait cette saveur de la chair qui provoque des attroupements aux enfers quand le souvenir en demeure sur une ombre encore fraîche. Mais de tout cela, Moïse ne tirait aucune conclusion, il y avait même une sorte d'égalité entre ces deux femmes par l'amas de qualités exactement contraires. L'une était laide et juive, l'autre belle et chrétienne. C'étaient des points de départ différents, non des différences. Sarah était stérile, Églantine était vierge. Mais la stérilité de Sarah, mais cette pratique, espacée d'ailleurs, du péché sans conception, en arrivait à être dans l'esprit même du couple, par les vertus de Sarah et le respect de

Moïse, une pratique sainte, une conception sans péché. Non, ce qui atteignait Moïse, c'est qu'Églantine devenait la rivale de Sarah dans son royaume même, et pour tout ce qui avait élevé la femme de Moïse au-dessus des autres femmes. Sarah n'avait jamais menti, n'exagérait jamais, n'inventait pas; ni la nécessité, ni la richesse n'avaient modifié dans sa bouche les molécules du mot or, du mot diamant, du mot pain. Mais entendre Églantine dire l'heure donnait la même impression de franchise. Sarah ne prononçait jamais une parole méchante; elle rejetait la responsabilité des trahisons sur la cherté de la vie, des crimes sur le mauvais temps, de l'incapacité sur le retard des trains, retardés généralement non du fait des mécaniciens, mais de ces bœufs qui se mettent parfois en travers de la voie, plutôt par intelligence d'ailleurs que par bêtise. Pour Églantine, se taire au sujet d'un ami était déjà un effort trop dur; elle rougissait de ne pouvoir bien parler de quelqu'un. Les rougeurs que Moïse surprenait parfois sur ses joues, au milieu d'un parfait silence, c'étaient les éloges contenus de la journée, de l'oiseau qui passait, de Moïse lui-même. Mais les vertus de Sarah, venues d'une morale repérée comme jamais ne l'a été morale, ses préceptes de vie, — tendre l'autre joue, aimer son prochain comme soi-même, — récoltés sur la même montagne que le vin du Messie et parvenus à elle du château par de sûrs intermédiaires, voilà qu'elles n'apparaissaient pas à Moïse de qualité plus sûre que les vertus d'Églantine, projetées de je ne sais quelle morale encore future ou puisées à l'instinct. Tout ce qui avait contribué à enlaidir, à rouiller, à courber Sarah, la pratique de la générosité, de la confiance, était sur Églantine un mode de coquetterie qu'elle avivait, — la franchise par exemple, sur ses lèvres, — avec les ustensiles même de l'élégance. Tous les préceptes de Sarah appliqués à Églantine devenaient des raffinements de la volupté : tendre l'autre joue, l'autre joue d'Églantine; regarder bien en face, être regardé bien en face par Églantine. Si bien que Moïse, malgré lui, en arrivait à suivre le parallèle de Sarah et d'Églantine dans une suite d'aventures sacrées, où jusqu'à ce jour Sarah lui avait paru dépasser même l'héroïne véritable, car il se pouvait que Rebecca fût parcimonieuse et Judith

un peu exagérée. Mais là encore Églantine n'était pas vaincue. Appelée de l'extrême futur dans des aventures de déluge, de désert, et de champs brûlés par des queues de renard, elle y apportait, rose, cette fraîcheur qu'il était besoin des négresses pour apporter dans le Cantique des Cantiques. Prise toute vive à ce sol qui n'a produit aucun dieu, à la France, et introduite dans le Nouveau et l'Ancien Testament, seule figure lavée dans cette fresque déjà sombre, on devine ce qu'elle pouvait signifier pour Moïse la tête d'Holopherne à la main, ou s'occupant justement d'aider à attacher aux queues de renard le brandon de paille. Partout Églantine égalait Sarah. Moïse, dans ses insomnies, était obligé de pousser le parallèle jusqu'au moment suprême, au moment de leur mort...

Aucun être n'était sorti de la vie avec plus de discrétion que Sarah. Atteinte d'un mal célèbre pour sa rareté, dont les accidents étaient à échéances terriblement irrégulières, elle y avait introduit de la prévision, lui avait donné de la constance, et son évolution, inconnue et pathétique chez les autres, était devenue chez elle celle d'une maladie bourgeoise. Pas de saute de mal, de faux espoir; elle n'était pas revenue d'un pas en arrière une fois partie vers la mort. Elle semblait avoir de la mort une habitude que ne peut donner que la pratique répétée de cette aventure. Elle exigeait que Moïse allât à sa banque comme à l'ordinaire. Moïse souvent feignait de partir et restait immobile à lire dans la chambre d'à côté. Elle s'en doutait. On ne lit pas des journaux aussi cassants que *le Temps* sans se révéler jusqu'à l'âme. D'ailleurs toujours elle avait agi dans la vie comme si Moïse lisait *le Temps* dans la chambre voisine, et cette mort menaçante ne faisait maintenant que personnifier ce Moïse invisible et toujours présent. Un peu sourde, un peu myope, un peu boiteuse, Moïse la trouvait chaque soir débarrassée de son cornet acoustique, ou de son lorgnon, ou de sa béquille. Elle jetait ce lest par modestie, sans récrimination, sans avoir d'autre but que d'aborder le néant avec la complète surdité et la complète cécité nécessaires. Par modestie encore, elle prenait davantage soin de sa toilette, jusque-là par trop simple, pour n'avoir pas l'air d'amplifier aux yeux d'un juge sa laideur,

— sa seule pauvreté, son seul mérite. Douée pour voir entre les diverses étoffes noires, seules étoffes qu'elle eût portées de sa vie, de la même perspicacité que les autres femmes pour voir entre l'orange et l'indigo, elle avait choisi pour robe suprême un noir profond qui n'était pas deuil. Elle avait quarante-six ans; elle avait lu dans un journal que la moyenne de la vie en France est juste de quarante-sept, elle éprouvait une joie à mourir sans avoir à prendre sur des enfants les jours qui auraient allongé sa vie, et de leur laisser en supplément une année presque entière. Jamais de plainte, jamais de crise; elle savait qu'il n'y avait pas à tromper son mari, à lui cacher qu'elle allait vers la mort, mais elle tenait à ce qu'il la vît arriver en bon état, presque en bonne santé, à cette conclusion. Elle était heureuse d'y parvenir aussi bien. Quand Moïse la regardait, il ne voyait plus dans ses yeux cette imploration de pardon qui le touchait depuis son mariage jusqu'aux larmes, mais une lueur de satisfaction et presque de futile vanité, car pour la première fois elle avait dans l'existence une des occupations pour lesquelles elle était faite. Ses qualités jusque-là ne lui avaient pas servi dans la vie, mais ce n'était pas sa faute, c'était celle de la vie. Ses qualités étaient l'héroïsme, la patience, l'audace, le dévouement sans limites. Si la vie, pour Moïse, au lieu d'être triomphe, luxe, joie, avait été déluge, faillite frauduleuse, fosse aux lions, la raison de Sarah se fût lumineusement expliquée, et Moïse d'ailleurs le savait bien. Il avait souvent rendu grâce à la Providence de lui avoir adjoint l'être par lequel eût été anoblie et élevée cette carrière du malheur qu'il avait toujours sentie parallèle à sa carrière du bonheur, comme un talent dont il n'avait pas usé. Souvent, sentant ses dons pour la malédiction, la banqueroute, la peste, comme Mozart eût senti la musique s'il avait été collecteur d'impôts, et Galilée militaire la métaphysique, il s'était réjoui d'avoir eu du moins près de lui le violon le plus sûr, l'hypothèse la plus reconnaissante : Sarah. Or, il se trouvait que la première des épreuves pour laquelle Sarah pouvait servir arrivait justement, et c'était la mort de Sarah. On pouvait voir, d'après son attitude, ce qu'elle aurait été dans les autres. La mort ne tirait de cette humble personne que de la dignité. Tout le luxe de l'hôtel

et du service, avec lequel jadis elle jurait, en paraissait presque trop simple, les tasses de vermeil sortaient naturellement des buffets, les domestiques mettaient leurs livrées dès l'aurore. Alors qu'elle n'avait eu jusqu'à ce jour comme seuls commensaux qu'une cousine pauvre appelée madame Bloch et une demoiselle de compagnie appelée mademoiselle Durand, on voyait apparaître la série presque complète de ceux qui personnifient sur Paris avec plus ou moins de sûreté l'atmosphère élevée et la dignité humaine : le grand rabbin, l'archevêque, le duc d'Aumale. Toutes les œuvres qu'elle alimentait et dont elle n'avait jamais voulu être que simple associée, lui déléguaient leurs directeurs ou leurs présidents, partout en concurrence et en froid, mais qui se réconciliaient chez elle. Par simplicité, elle ne condamnait pas sa porte, elle qui n'avait jamais eu de Jour, recevait à toute heure; tous ses Jours s'étaient accumulés à la fin de sa vie. Moïse se heurtait dans sa chambre à une série de grands hommes qui sortaient tous nés et en uniforme de cette couche stérile. Il avait pour elle les soins qu'on a pour une accouchée. Il sentait leur enfant dans chaque coin de la demeure. Il avait un sentiment de paternité fraîche pour le général de Négrier et le Dr Roux. Les différentes noblesses du cœur, au lieu de se combattre, scellaient à son chevet leur accord. C'était le contraire de l'affaire Dreyfus. — J'arrive à peine à te voir enfin, disait Moïse quand il se trouvait seul avec elle. Il était huit heures, le seul moment où elle pût trouver un peu de repos avant la nuit, toujours mauvaise, mais elle le cachait à Moïse et lui sacrifiait son dernier sommeil. — Moi, je te vois tout le temps, répondait-elle. Ils disaient tous deux les phrases inverses de leurs sentiments, Moïse, se passant au besoin de voir Sarah, mais la portant toujours dans sa pensée, Sarah désirant ardemment sa présence, mais grâce à cette tendre diagonale entre leurs cœurs et leurs bouches, deux amours loyaux et purs étaient exprimés. De Salonique avait débarqué Raquel, une cousine par alliance, qu'elle aimait beaucoup et qui ne parlait que l'espagnol. Raquel se tenait dans la ruelle, férocement curieuse, séparée de Paris où elle venait pour la première fois par la couche de sa cousine, et la liturgie de la mort, et exigeait de toutes

les visites, de toutes les phrases prononcées par Sarah, des explications ou des interprétations espagnoles. — *Este el hombre que mata microbios. Este el grande Tenante General de Negrier. Me gusta agua pura mas que Tokay...* Moïse avait encore dans l'esprit cette traduction grandiose des dernières impressions de Sarah et de ses demandes en aliments suprêmes. Encore maintenant, quand il entendait au restaurant un Espagnol réclamer dans son langage du foie gras et du vin sec, il frémissait à cette façon nouvelle d'approcher de la mort. Après la mort de Sarah, il aima l'Espagne comme une zone franche entre la vie et ce qui lui succède. Il y allait souvent, par besoin de connaître les tableaux, les paysages, la danse, dans une espèce de pays intermédiaire, par sa noblesse et sa pure acoustique, entre ce continent et l'au-delà. Il s'habituait à cette résurrection espagnole de Sarah, après chacun de ses derniers gestes ou de ses dernières pensées françaises, comme à une preuve de vitalité, une espérance. Mais le jour vint où Sarah dit. — Je meurs, et, seule mais parfaite traduction qu'elle fit de ce mot, elle fut soudain roide, tendue et pâle comme on l'est, Vierge, dans les Greco.

Or, la mort d'Églantine, telle qu'il l'imaginait parfois, rêvant au-dessus de *l'Information*, ne le cédait point à cette mort. C'était la mort la plus simple que Moïse eût vue. Églantine ne souffrait point. Elle ne maigrissait point. Elle devenait simplement chaque jour de moins en moins rose et vive. Elle arrivait à l'immobilité suprême par une retenue, une politesse d'heure en heure plus grande envers le néant. Sa température diminuait chaque jour : 37, 36, 35°. Elle mourait de la mort qui nous serait réservée si le soleil peu à peu perdait sa chaleur, de cette mort dont nous mourons d'ailleurs, mais que la vieillesse ou les maladies nous empêchent, nous, d'atteindre. Elle mourait d'une sorte de fin du monde particulière, mais qui semblait à Moïse, tant la réalité d'Églantine avait rejeté tous les autres êtres dans la fiction ou la convention, la fin du seul être vivant qu'il connût. Quand il la quittait, tiède encore d'une chaleur qu'elle ne devait qu'à la vie, et qui était plus active sur lui que le feu, ses amis, lui-même, les passants, lui semblaient respirer et se

mouvoir par des artifices de combustion et de mimétisme. Il en était à ne pouvoir sentir et caresser le monde extérieur que par cette excroissance en forme de femme étendue qui émergeait hors d'un univers incertain. Elle allait, non pas mourir, mais peu à peu plonger, peu à peu disparaître. Peut-être resterait-il, quelques semaines, une main seule, un sein seul, dernier signe, dernier tumulus humain, et ce serait fini... Cette main, cette épaule seule dont on ne voyait plus que la courbe, cette courbe déjà brouillée, ce reflet de courbe, ce brouillard, c'était la mort d'Églantine. La seule personne qui ne fût pas un automate ici bas mourait. Il obtenait d'elle, par mille prévenances, qu'elle prononçât des mots qu'on entendait pour la dernière fois, des mots qui désormais ne seraient plus redits que par le phonographe, le vrai phonographe, le gosier humain : — Merci... Oui, je vous aime... Il regardait avec angoisse et avec curiosité suprême la mourante donner de la vérité à des choses qui demain seraient fausses, quand elle buvait, à l'eau, quand elle regardait, à la lumière. Mais la plus terrible n'était pas cela, c'était...

Soudain on frappait à la porte du bureau de Moïse...

Dans les peaux de quarante zibelines qui obéissaient pour la première fois au rythme des poumons humains, sous une toque en taupé dont un cabochon en diamant du Transvaal indiquait la caste dans le tchin des chapeaux, offrant le sourire le mieux réparti entre les deux lèvres qui jamais ait été vu en ces temps de justice, Églantine entrait, et redonnait subitement leur réalité, aux yeux de Moïse ému, au taupé et au Transvaal.

L'hiver était venu. Un hiver purement terrestre, qui couvrait de neige notre sol, glaçait notre atmosphère, mais à partir du vide régnait au-dessus de Paris un ciel d'été. Jamais les deux saisons contraires n'avaient été pareillement en présence. De beaux rayons, frigorifiés à l'approche de notre planète, se heurtaient aux lanternes des automobiles, à l'étui en nickel du fouet des fiacres, à l'obélisque congelé, et, partis de milliards de calories, s'estimaient finalement heureux de trouver à leur arrivée, parmi tant de pierres et de métaux gelés, un corps humain et ses 37 degrés.

Dans les rues, les cantonniers lançaient sur la neige un sel pris à la mer qui ne gèle jamais, et toute l'eau qui s'écoulait par les sous-sols de Paris avait le goût de l'Océan. Mais, pendant la nuit, la neige retombait, à nouveau, assourdissait la ville, et les cités voisines n'entendaient plus la rumeur de Paris. Le Parisien devenait sourd, excepté aux paroles humaines, mais les mères pouvaient suivre à la piste les enfants désobéissants dans leur marche vers l'école. La neige répandait sur toute la France ce contrôle qu'on obtient, pour les domestiques voleurs, avec du noir de fumée ou de la farine. Le pas des femmes enceintes, des hommes portant des femmes, le pas unique des mutilés, tout cela marquait aujourd'hui sur le pays, et tous les enfants se hâtaient de s'inscrire tout entiers, de s'étendre, sur ce beau papier de contrôle déposé à l'entrée de l'année, et qui allait s'évanouir, la cérémonie d'inauguration une fois close.

Moïse s'était aventuré cet après-midi-là près du Bois, car il avait essayé de dissuader le Président du Conseil, qui habitait non loin, de supprimer les sous-préfectures et les tribunaux d'arrondissement. Cette réforme l'avait exaspéré. D'abord, pour des raisons qu'il n'avait pas d'ailleurs exposées au Ministre, et qui n'appartenaient qu'à Moïse. Dans tous ses voyages à travers la France, il se rappelait avoir aimé ces maisons à jardins spacieux en plein cœur des villes, et toutes flanquées, — car sous-préfectures et tribunaux furent institués à l'époque où Jussieu rapporta son cèdre du Liban — d'un cèdre magnifique. Tout cela allait être vendu, loti, transformé en usines, dont le bois du cèdre inaugurerait sans doute le foyer. C'était dans la France trois ou quatre cents cèdres voués à la mort. Après le déboisement des bois vulgaires, celui des bois sacrés commençait. Cette malheureuse forêt du Liban, disparue du Liban même, reconstituée par un hasard, avec des espaces entre les arbres plus larges encore que dans le pays d'origine, et qui faisaient de chaque arrondissement une clairière, le seul moyen qu'eût chez nous le juge ou le sous-préfet pour regarder le ciel à travers un prisme oriental, à travers une sagesse verte en toutes saisons, le seul perchoir vraiment odorant de nos oiseaux, tout cela allait disparaître. Une loi

spéciale s'occupait sous Louis-Philippe des arbres de la liberté, mutilés sous la Restauration, et de ces fonctionnaires cèdres, dits dans l'ordonnance arbres de sagesse, les seuls sur lesquels il était défendu de graver des inscriptions ou des initiales individuelles, et dont les branches, quand un orage les brisait, devait être utilisées par le menuisier de la sous-préfecture. A Coulommiers, en 1860, année de tempêtes, un lit entier avait été ainsi monté, un berceau à Provins, et à Roanne trois colonnes torses pour les bustes de bienfaiteurs du Forez. Cette punition du cèdre, qui s'était introduit illicitement dans l'administration française à la place du chêne de Saint-Louis, n'était pas ce qui irritait le plus son compatriote. Moïse avait tendance à déplorer toute réforme qui tendît à faire de la justice une riposte aussi uniforme et impersonnelle que l'électricité, et de substituts ou juges des ampoules. Il n'en était point à croire encore qu'il y eût dans l'univers différence de nature entre les innocents et les coupables. Il aimait les réactions dans chaque être et dans chaque groupement contre l'homme qui rompt ses habitudes. L'éparpillement des sanctions dans chaque coin de France, dans chaque vallée, sur chaque piton, en même temps qu'il inspirait au coupable une appréhension chaque fois variée et voluptueuse, — va-t-on aussi interdire la volupté aux inculpés? — donnait chez nous à la justice autant de variété qu'à la musique en Allemagne. Par la faute de cette réforme, la justice n'allait plus être rendue en France aux Sables d'Olonne, à Cusset, à Saint-Flour, c'est-à-dire sur le sable, dans une cuvette d'eaux sulfureuses, et sur un plateau basaltique. La place immuable où le condamné à mort était exécuté depuis des siècles allait être changée en Auvergne, dans le Comtat Venaissin; si la France tuait maintenant ses condamnés à mort au hasard des places et des squares, la justice devenait une espèce de guerre, une chasse. Terminée cette confrontation nocturne, dans chaque petite ville, du tribunal, de l'église, et de cette prison où ne dormait qu'un prisonnier unique, mais aussi nécessaire qu'au juste un seul péché. Dissous cet assemblage de procureurs, d'huissiers, de secrétaires généraux, qui maintenait encore par leurs vêtements la noblesse dans les magasins des tailleurs ou des

chapeliers, qui s'amalgamait par les mariages avec le négoce de la ville et l'élevait à la conscience. Désormais, dans toutes les petites villes de France, les épiciers riches n'épouseraient plus que les cordonniers riches, les marchands de vin les épiciers, dans une multiplication de denrées stériles pour le pays et sans recours... Il n'y aurait plus, dans les cafés-cercles et sur les mails, ces tables et ces groupes de juges en retraite, doublement respectés dans cette écluse prévue par l'administration qui les amenait de la justice humaine à la justice divine, et qui étaient le Sénat de chaque arrondissement. Toute cette harmonieuse musique de notre civilisation jouée en six cent trente lieux de France, au Nord par des juges corses, à Bordeaux par des limousins, on en supprimait les orchestres. Pourquoi fallait-il que nos réformateurs actuels, fussent tellement doués pour détruire le spirituel, l'invisible? Tous étaient spécialistes pour dévisser des instincts, techniciens pour démonter les rouages du passé. Le gros ami de Moïse avait, de sa vigoureuse poigne, démoli ce charmant monument Empire, caché aux yeux, le seul que la Révolution et Bonaparte aient eu le temps d'élever au-dessus des petites villes et annonçait déjà par affiches la vente des tribunaux, des greffes, de toutes les propriétés de cette nouvelle condamnée, la Justice.

Moïse était près de la lisière du Bois quand il aperçut Églantine. Elle abordait la grille d'un air soudain indifférent, d'une allure sans originalité, comme pour une évasion, puis, la frontière de Paris une fois franchie, l'œil du douanier détourné, dévoila tout ce que sa contrebande venait d'extraire de Paris, un pas jeune, un visage souriant. Jusqu'à sa robe, sa fourrure semblèrent s'aviver. Moïse la suivit. Cette promenade au point le plus peuplé du monde qu'elle avait dirigée le jour de leur rencontre, il la répéta sur une piste déserte. Il était à vingt pas d'elle, il voyait qu'elle avait mis tous ses bijoux. Le soleil la prenait de biais; il aurait reconnu entre mille ce bras, ce cou, ce chapeau aux lueurs pures que jetaient les pierres. Elle avait entendu derrière elle un pas et, prise de quelque crainte, se hâtait. Avec la logique des femmes qui sentent un voleur, elle donnait par une marche rapide plus d'éclat à ses agrafes

et à ses bagues. Elle allait, sans jamais se retourner, toujours de cette allure tantôt accélérée, tantôt lente, qui semblait correspondre avec une allure inverse de la terre, et qui donnait le sentiment d'un piétinement divin. Elle suivait un itinéraire en apparence aussi net que celui de la place Vendôme à l'avenue Gabriel. Parfois, sur la neige durcie, Moïse remarquait une empreinte de talon semblable à celle d'aujourd'hui, et il avait l'impression que c'était la trace d'hier. Se fatiguant à la rejoindre, il laissa l'intervalle entre eux grandir, devint curieux. Tout ce que le bois cache en été était aujourd'hui visible sur cette blancheur, les nids, les biches. Le souffle d'Églantine, cette haleine qu'il voyait autour de son visage, seul indice de flamme dans le taillis désolé, rendaient soudain visible les animaux, écriture secrète et amoureuse de la nature sur les forêts, et qui parlaient aujourd'hui ce même langage de fumée. Toute la vision morale qu'elle lui avait donnée, le premier jour, des diamantaires, des gérants aux Trois Quartiers, des Horlogers de la marine, elle la lui donnait aujourd'hui des différents bosquets, des différents arbres du Bois. Moïse sentait aujourd'hui — à cause d'elle, peut-être aussi à cause de ces cèdres — la distance exacte qui sépare les hommes des acacias, des yeuses. Distance qu'on réduit encore en s'approchant, en les caressant de la main. Églantine arrivait maintenant devant ce creux du chemin de Madrid où un forestier avait indiqué à Moïse un triple écho. Justement, le forestier était là. C'était un forestier qui avait vraiment autrefois vécu dans les forêts et n'était pas, comme la plupart de ses collègues, un jardinier doté soudain d'une autorité égale sur les hommes et sur les plantes, un sergent de ville pour flore et faune. D'habitude Moïse lui parlait longuement, aimait retrouver grâce à lui sous ce parc et ses mœurs parisiennes les vraies mœurs des forêts, sachant par lui le passage des cygnes du petit au grand lac, la migration des rats de Bagatelle, la venue des bécasses et des courlis, et les maladies des chèvres du Polo. Aujourd'hui, il n'était pas question de taquiner le triple écho, qui devenait seulement sous les pas d'Églantine un triple silence. Le garde d'ailleurs n'insista pas. Il avait à raconter une chasse à la

genette, car il était bon piégeur, mais il ne pouvait pas ne pas voir qu'il s'agissait en ce moment aussi d'une opération de chasse ou tout au moins de poursuite. Il y aurait eu beaucoup pourtant à dire au baron sur l'invasion des corbeaux, dont un vol justement, comme s'il prévoyait une fin tragique à cette chasse et une curée, volait affamé par bonds hypocrites entre la jeune femme et le vieil homme, incertain, ne pouvant deviner encore quelle serait la victime, plus près cependant d'Églantine aux beaux poils argentés. Moïse n'avait pas l'impression qu'elle allait à un rendez-vous, car si son chemin semblait nettement tracé, on voyait qu'elle n'était pas tenue par l'heure. Elle avait la marche de ceux qui vont nourrir un animal en prison, adorer quelque statue. Elle allait vers quelque chose qui ne gèle pas, qui ne tousse pas, si nettement vers le contraire en somme, aujourd'hui, de Moïse, qu'il avait l'impression qu'elle s'éloignait de lui. L'air déjà devenait plus vif, les pins apparaissaient; toutes les vertus de l'altitude s'échappaient de ce paysage plat. Puis vinrent les sapins. Puis là où se trouve d'habitude l'observatoire, la grille du Bois... Moïse en était oppressé. Soudain il frémit.

Églantine s'était arrêtée près d'une boîte aux lettres accrochée à la grille. C'était la boîte pour les lettres des habitants du bois, des douaniers, des jardiniers, et agents des mœurs. Jamais une lettre d'affaire, jamais un prospectus ne l'avait effleurée. Églantine debout près d'elle avait tiré une lettre de son sac. Elle la regardait, repassait de la main l'enveloppe, et comme une limousine venait la dérober aux regards du garde, la couvrit de baisers, la glissa dans la fente avec modestie comme une aumône au parc et rentra dans la ville. Il manqua soudain à Moïse il ne savait quel passeport, il revint par le Bois.

Le reste du jour lui parut long. Il avait éprouvé de l'amertume et du soulagement. Il n'était pas démontré que Chartier eût tort, qu'Églantine eût un passé, mais ce secret, ce geste prouvaient qu'elle avait un avenir, si certain, si fatal que Moïse se sentait relevé de tout scrupule à entrer dans sa vie. La vision d'Églantine après sa rupture avec Moïse en était devenue si nette que sa liaison avec Moïse, hier encore dans un futur indécis, devenait du présent, Moïse, toute la

journée, essaya d'écarter des deux mains pour faire un champ plus vaste à son amour, l'ignorance et l'oubli. Il osa prendre Églantine dans ses bras quand elle vint chez lui à six heures, il osa l'embrasser, lui demander de venir habiter avenue Gabriel, elle acceptait, elle l'embrassait, comme si tous deux avaient à vivre en hâte un passé déjà vieux. Dans la nuit il s'éveilla. La pensée lui était venue que c'était peut-être à lui que la lettre était adressée. Il se reprocha son geste de l'après-midi. Il ne put s'endormir. Tous les mots d'Églantine dans sa visite avaient été les mots qu'on emploie dans une lettre : — Mon cher ami, A bientôt mon ami; elle avait même dit ; — Monsieur Moïse, — pour l'enveloppe. Il réveilla son secrétaire pour qu'on lui apportât le courrier des mains même du facteur.

Il y gagna d'apprendre une heure plus tôt, par l'unique lettre personnelle de la levée, que Son Excellence Monçalva y Ventura y Milleto Guarrero, Président de la République du Guatémala, lui avait décerné, sur la proposition de M. Ramon de Urugue Placentas, chef de son protocole, le grand cordon de la Croix du Sud, vert et rayé de jaune, avec la soutache mauve pour la cérémonie et la fraise carmin pour l'intimité.

V

A la fin du printemps, Moïse se décida enfin à partir pour Constantinople où il était réclamé depuis deux ans, et prit l'Orient-Express un après-midi vers sept heures. Quand Moïse prenait un train du matin ou du jour, c'est qu'il n'aimait pas. Du temps de Sarah, et maintenant à cause d'Églantine, il ne consentait à se déplacer que par les trains du soir, qui adoucissaient le départ, qui lui permettaient de se donner au voyage, d'abord dans le wagon restaurant, comme à une faim, puis aussitôt après comme à un sommeil, puis, le lendemain à l'aube, comme à un réveil. Églantine aujourd'hui avait voulu l'accompagner jusqu'à la gare. Il prit pour elle ce ticket de vingt centimes, — la raison de cette monnaie de billon qu'il traînait dans sa poche depuis deux ans sans avoir pu en acheter un objet — qui permet d'arriver aux trains, de voir la première fumée de la locomotive, et même le visage du mécanicien. Retardé par un conseil d'administration, il n'avait pas pris

le temps de passer un complet de voyage, il était en bleu. Églantine par contre s'était revêtue pour aller à la gare du costume qu'elle eût mis pour partir, dans ce doux instinct de mimétisme qui la poussait à croire qu'elle pouvait se fondre dans une foule ou dans un sentiment, — d'un costume écossais. Moïse souffrait de cette inintelligence du sort qui les affublait chacun de l'enveloppe dont l'autre avait besoin, et créait des situations fausses avec l'homme des bagages, le contrôleur, la vendeuse de journaux qui voulait refiler son dernier numéro de *Ève*, et surtout avec quelques voyageurs du wagon, dont le visage indiquait avec quelle complaisance ils acceptaient la perspective de vivre quatre jours dans la même maison roulante que certaine jeune personne. Cette cravate, sur laquelle les hommes tirent dans le voisinage d'une jolie femme, pour vérifier on ne sait quelle laisse ou nœud coulant, dans un charmant geste d'esclavage et de suicide, ils étaient déjà aux portières quatre ou cinq à l'avoir tirée. Moïse, exaspéré et jaloux, se soulageait à les confirmer dans leur interprétation, en achetant ce que réclament d'habitude les voyageuses, des citrons, une bouteille d'eau minérale, et en poussant Églantine entre le train et lui. C'était à la dernière minute que les voyageurs déçus allaient voir bondir dans le wagon, — ce couple ayant décidé soudain, dans son dernier embrassement, d'intervertir les rôles, — le monsieur en costume de ville, et la personne écossaise perdre soudain ce sourire, cette indifférence, tous ces stigmates de l'élan vers Constantinople.

— Ne vous ennuyez pas, dit Moïse. — Comment comptez-vous passer votre temps? Je pars pour un mois, au moins.

— Lire. Me promener.

— Vous verrez Bellita?

— Je ne sais pas... Je ne pense pas...

Chacun fut gêné, et détourna la tête, portant machinalement ses regards sur le symbole qui n'était pas le sien, Églantine sur le nuage de la locomotive, Moïse sur l'escalier de marbre du buffet, l'un ému soudain par la permanence de la pierre, l'immobilité des gares, l'autre par la fuite des fumées, mais tous deux, d'une pensée partie d'eux comme un éclair et qu'ils regrettaient aussitôt, avaient touché Fon-

tranges. Moïse s'était trahi juste à son dernier mot. Il s'en voulait de cette faiblesse. Voilà, en somme, que sa dernière recommandation à Églantine était de ne pas voir Fontranges. Sur Églantine, tout faisait entrave et chaîne, la jalousie aussi bien que les bijoux. Voilà que Moïse lui offrait à son départ le collier suprême; il la voyait l'accepter avec cette même rougeur, cette même timidité qu'elle avait autrefois au dancing quand il tirait son écrin. Elle hésitait d'ailleurs à l'accepter, elle boutonnait ses gants jusqu'au bout, agrafant son renard, cachant ces mains, ce cou, effleurés soudain par la jalousie, enjeux maintenant d'une partie nouvelle. Tous deux sentaient que dans cette dernière minute, selon la tradition, un homme glissait un billet dans la main gauche de la femme, dont la main droite disait adieu au voyageur, et que cet homme, c'était Fontranges. Au seuil d'un grand voyage, sur le quai, ce n'est pas un objet de première nécessité que les hommes s'aperçoivent soudain avoir oublié, comme cela arrive aux femmes, ce n'est pas la clef de leur sac à main ou de leur valise, mais la clef de leurs deux derniers mois, de leurs dernières aventures, sinon de leur vie. A trois minutes du coup de sifflet, il voyait le corps d'Églantine se préparer à devenir d'une matière nouvelle, tout dans cette jeune femme lui apparaissait différent; elle changeait sous ses yeux d'allure, de voix; elle restait sincère, loyale, mais d'une sincérité, d'une loyauté totalement contraires, et il aurait fallu se livrer sur elle, pour la maintenir dans sa densité, son mode de raisonnements, sa morale, pour la refouler dans son ancienne logique, à une série d'opérations comparables à celles qu'exigent les noyés ou les cardiaques. En sortant de l'atmosphère d'Églantine, le gros corps de Moïse, comme s'ils avaient été dans la même étroite piscine et comme s'il la libérait de l'eau, l'en libérait. Il aurait fallu ne pas partir, ranimer en elle l'être qui mourait, la déshabiller doucement; — par une tendresse infinie, par mille dons, mille sacrifices, dissiper ce nuage qui tombait sur elle et la rendait aux yeux mêmes de Moïse méconnaissable. Mais le lieu était mal choisi... Ce n'était pas des paroles d'adieu qu'elle avait, mais des mots, des gestes aussi qui auraient pu servir pour n'importe quelle rupture. Moïse savait la

virulence des noms propres, leur valeur magique, il savait qu'à dire tout haut le mot Fontranges il allait libérer son ennemi d'un sommeil centenaire ou d'un enchantement, et pourtant il se retenait avec peine de prononcer ce nom. Il se contint, mais, au bord du départ, de même que cette gare était accolée au Jardin des Plantes et à la ménagerie, il sentit s'agiter en lui plusieurs fauves, grands et petits, jalousie, envie, dont il n'était pas très fier ni très sûr. Il grimpa l'escalier du wagon, redescendit, avec l'anxiété de l'enchanteur dont s'est fortement réduite la confiance en l'instrument qui va le rendre invisible et le transporter en Orient, — qui n'est plus certain de pouvoir reprendre sa forme. Églantine, du fait qu'elle ressentait au double en ce moment les vertus de la femme qui reste, attachement, fidélité, voyait aussi grossis deux fois les périls qu'elle courait, grossies deux fois ses pensées pour Fontranges. De l'autre côté du quai, le train de Troyes partait justement, le train qui menait à Fontranges. Il partait, à vide d'ailleurs, cinq minutes en avance sur le train de Constantinople, sans couchettes, sans wagon-restaurant, comme s'il n'eût eu d'autre mission que de montrer par la France accrochés à ses flancs les écriteaux des vraies étapes de la vie, Troyes, Langres, Bar-sur-Seine. Elle s'était tournée vers ce train sans voyageurs, Moïse s'en apercevait. — La preuve qu'elle peut aimer Fontranges, se disait-il, c'est qu'elle m'aime. Je le vois aujourd'hui, elle a eu raison de mettre son vêtement de voyage, elle me quitte; ce n'est pas moi qu'elle aimait en moi, c'était mon âge, peut-être plutôt, d'ailleurs, l'âge de Fontranges. Qu'elle se rassure, je vais m'abîmer les reins dans ce voyage, je ne reviendrai pas plus jeune. Que croit-elle donc que deviennent les vieillards, quand ils vieillissent! Si elle aimait Fontranges, pourquoi a-t-elle tenu à être ma maîtresse, filialement, mais jusqu'au bout, en douce fille de Loth qui a sa mission à remplir? Pourquoi s'est-elle crue seule au monde avec moi?

Par bonheur pour Moïse un jeune homme passait, beau, et qui dévisageait Églantine. Jamais Moïse n'eut supporté le regard d'indifférence que réservèrent au passant les yeux de son amie. Il respira. Mais déjà le souci prenait en lui une autre forme, il pensait au téléphone d'Églantine.

Sur son bureau, à la place d'un portrait, peu de mise place Vendôme, à la place du cadre d'argent et de l'ombre, bien réduite, qu'une chambre noire pouvait tirer du visage d'Églantine, il avait le téléphone direct avec son boudoir. Il se surprenait à regarder cet appareil comme un portrait. Portrait relié à son original par un long fil, dans lequel les visiteurs de Moïse étaient mal reçus de se prendre. Portrait qui parlait chaque jour... Au milieu des six appareils particuliers de Moïse, avec Londres, les Finances, avec Berlin, de bois plus précieux que les autres, cerclé de vrai argent, il était devenu l'organe sensible du bureau, et il avait une sonnerie spéciale à laquelle Moïse répondait seul. Il ne supportait pas qu'un employé s'en servît. Il avait eu la surprise de voir un jour à l'oreille de Chartier cet instrument de ventriloquie divine, de la ventriloquie d'Églantine. Chartier était de dos, et n'avait pas entendu Moïse. Il parlait de Rio, de Suez; il était évident qu'il ne parlait pas à Églantine mais à la manucure, dont c'était le jour, et qui n'arrivait jamais à faire la distinction des explosifs minélite et des parts mélinite. Les ustensiles sacrés pour les prêtres sont d'usage vulgaire pour les sacristains. Mais Moïse n'aurait pas été plus agacé par la surprise d'un flirt... Il avait adopté pour cet appareil l'habitude d'Églantine, qui exigeait de sa femme de chambre que le récepteur une fois pendu fût tourné non vers l'extérieur mais vers le support. L'huissier de Moïse, pour cet appareil seulement, respectait la consigne et laissait les récepteurs de Londres ou des Rothschild se tourner vers vous à leur guise, concaves et sans pudeur, assez semblables par cette curiosité et cette veulerie aux pavillons des oreilles pendues aux têtes des boursiers, entonnoirs d'impostures. Le téléphone d'Églantine ainsi se réservait, se refusait. On pensait, à le voir, au pavillon d'Églantine, de si petit modèle et caché, en plus, par les cheveux. Levé chaque jour avec le projet de lui téléphoner à une heure différente, une loi inconnue, de même nature que celles qui commandent si inéluctablement la faim des lions et l'heure où ils vont boire, faisait téléphoner Moïse chaque jour à la même minute. Quelle que fût son occupation ou la visite, il trouvait le moyen, saisi tout à coup d'un de ces désirs auxquels rien ne résiste, de faire évacuer son bureau. Chacune de ses précé-

dentes liaisons avait eu un symbole, animal ou objet plus particulièrement lié à l'amie de Moïse, cheval, ventilateur, et qui dans ses unions stériles avait joué le rôle de l'enfant. Dans la légende d'Églantine et de Moïse, l'enfant était le téléphone. Jamais il n'avait vu Églantine téléphoner, car elle ne téléphonait sans doute qu'à lui, réservant pour ses conversations avec lui ce moyen de légende, mais l'image d'Églantine s'approchait de l'appareil, le décrochait, affrontait pour lui le cercle enflammé des femmes, des vierges, des veuves du téléphone, au centre duquel il l'attendait. Ces avances faites vers lui avec la main, les oreilles, la bouche d'Églantine, tout cela le comblait. Églantine écrivait peu, lisait rarement, téléphonait moins encore. C'était toute une affaire pour elle de finir une lettre ou de lire un livre; elle s'approchait de la glace, vérifiait auparavant ses dents, ses lèvres, son teint. C'était elle qu'elle approchait de la pensée, de la lecture. Elle arrangeait les coussins de son fauteuil, prenait cette grâce et ce pas dansant qui donnait aux préparatifs de tous ses actes l'apparence d'une préparation à l'amour, prenait enfin le livre, l'entraînait, l'aimait. Autour du téléphone elle dansait aussi, avant de le toucher, ce pas de la lecture, se poudrait, se séchait, n'ignorant pas que la foudre peut atteindre par là les personnes mouillées. Elle avait le respect du téléphone comme d'autres ont le respect de l'écho, elle n'y disait pas plus de secrets que de phrases communes. Elle le maniait doucement, elle n'était pas de ceux qui écartent le récepteur de leur oreille et le font tourner comme un clairon de chasseur à pied quand l'interlocuteur divague. Elle épurait devant lui sa pensée, son langage, et ses paroles y devenaient dignes, fût-ce pour parler d'un déjeuner. De sorte que Moïse qui par le téléphone comptait arriver au cœur même d'Églantine, à son intimité, à sa voix, à son corps, était mis en communication avec un être abstrait et n'en recevait que la phrase la plus conventionnelle et la plus pure de toutes les communications échangées à cette heure dans le secteur Louvre. Alors que réunis, ils semblaient avoir la même escorte et la même atmosphère de sentiments, chacun debout devant son téléphone suscitait les compagnons les plus contraires, Moïse l'inquiétude, la jalousie, Églantine une telle fidélité à la vie

qu'elle dispensait des fidélités spéciales. C'est au téléphone que Moïse avait tutoyé pour la première fois Églantine, dans une de ces phrases courtes et pressantes comme des phrases de volupté, — m'entends-tu, parle, — tandis qu'Églantine au contraire tâchait d'y éviter même les prénoms personnels. Moïse pensait avec tristesse à tout cela aujourd'hui, à la longueur du fil qui allait les séparer demain, à ce que la séparation allait faire d'elle et de lui, — de densité encore à peu près égale, en ce moment, — si ces changements se proportionnaient à la distance : de lui un bloc de virulence, d'elle une ombre.

On criait : en voiture. Dans une hâte irritée, Moïse, honteux de la farce qu'il jouait depuis un quart d'heure, achetait et lançait dans le compartiment des objets et des journaux qui déroutaient l'attention des Hongrois et Roumains, les futurs voisins d'Églantine, des cigares, l'*Information financière*. Si vraiment cette ravissante personne fumait des cigares, s'occupait de banque, c'était vraiment trop beau. Peut-être après tout l'homme partait-il avec elle et ce qu'ils avaient pris pour une scène d'adieu était-il simplement une scène. Mais déjà ce reflux qui écarte de la voie ferrée ceux qui restent avait repoussé Églantine vers le trottoir... Prime au départ, non à l'arrivée, ils étaient déçus. Du fait que cette jeune femme ne partait pas, la valeur du train, du voyage même, devenait soudain tellement inférieure à la valeur de Paris, du séjour! C'est une trahison des Compagnies d'entretenir de tels symboles de la séparation dans les gares! Impression qui d'ailleurs allait passer vite, quand, le lendemain matin, les voyageurs trouveraient debout aux portières, s'aplatissant dignement contre le paysage pour les laisser passer, ces jeunes femmes qu'on ne voit jamais monter au départ et qui naissent de la trépidation de la première nuit dans un compartiment solitaire... Il fallait partir... Il fallait pour la première fois embrasser Églantine devant un public... Moïse se découvrit, annonça aux spectateurs par son crâne demi-chauve, ses yeux émus un spectacle assez pittoresque, mais ils avaient compté sans Églantine qui, insensible à ce ridicule, avait doucement effleuré le partant non de ses lèvres, mais de son sourire, et écarté par cet adieu tendre et sincère, toutes les prétentions qu'aurait pu

avoir cette scène à l'allégorie, jeunesse embrassant vieillesse, ou vice innocence... Maintenant, pour la première fois surélevé au-dessus d'Églantine, Moïse lui donnait ses derniers conseils.

— Amuse-toi le plus possible, n'est-ce pas? Sors. Va danser.

Les voyageurs s'étonnaient de ces conseils, conseils de perdition. Ils ignoraient que cette phrase voulait dire :

— Danse. Rentre tard. Mais ne téléphone pas. Tant pis si les jeunes gens te pressent avec un peu trop d'affection contre eux, et de leurs mains recherchent avec trop de dévouement ta taille, mais ne prononce aucun de ces chiffres qui appellent Fontranges jusqu'en haute Bourgogne. Les jeunes gens, qui te reconduiront en voiture, risquent peut-être de te meurtrir un peu les poignets, supporte ces voies de fait. Mais n'oublie pas que des jeunes filles sont mortes en téléphonant nues dans leur bain, en téléphonant habillées par l'orage.

— Ne téléphone pas, Églantine. Promets-le moi.

— Comment?

Le train partait. Moïse eut honte. Il n'était pas sûr qu'Églantine n'eût pas entendu. Quelle triste maladie de voir ce téléphone, qui nous relie justement à nos médecins, nos fournisseurs, au monde extérieur, relier Églantine au contraire à un monde souterrain! Voilà qu'elle lui envoyait un baiser, du geste, à peu près du geste qu'il venait de lui défendre pour un mois... Il avait pris sa place dans le sens du train, ce fut le voisin, qui allait jusqu'à Venise dos à la locomotive, qui eut, à cause de la courbe, quelques secondes de plus à voir Églantine... Elle restait là, ne voulant pas augmenter de son fait, pendant une minute, l'intervalle qui la séparait de Moïse, dont le convoi disparaissait maintenant dans Ivry, télescopé par la perspective en un petit cercueil roulant... Elle pensait en souriant à Moïse pensant à Fontranges, irrité, dans sa boîte percée de trous... Elle pensait à Moïse rongé par le soupçon qu'elle allait danser avec Fontranges, téléphoner à Fontranges... Elle ne pensait pas à Fontranges.

Sur le parvis elle renvoya sa voiture, — se repentit de l'avoir renvoyée. Elle se décommanda par télégramme, au premier bureau de poste, du vieux Mardoc, l'oncle de Moïse, qui l'attendait à dîner, — se repentit d'avoir télégraphié. En pensée elle se libéra aussi d'autres engagements : demain

elle n'irait pas essayer son manteau du soir, ni après-demain soir, soir du manteau, au concert, — et chacune de ces minimes décisions était suivie d'un malaise qu'elle ne comprenait pas. C'est qu'elle se dégageait, sans s'en douter, du réseau jeté sur elle par Moïse. Elle le rejetait déjà pour l'autre semaine, en renonçant à sa vente de charité, pour l'autre mois, en renonçant à la partie de chasse aux corbeaux avec Chartier. Elle ne s'apercevait pas que, dix minutes à peine après le départ de Moïse, elle se trouvait juste dans l'état où Moïse l'avait découverte voilà cinq mois, sans auto, sans dîner Mardoc, sans grande musique, sans Mozart. Elle ne voyait pas que toutes ses résolutions étaient exactement celles d'une femme qui eût épié le départ de Moïse pour se libérer des contraintes et des habitudes imposées par lui. Son nouvel emploi du temps était l'emploi du temps qui lui avait permis jadis de rencontrer Moïse, mais c'était aussi l'emploi du temps nécessaire pour le tromper. Si Moïse avait appris dans son train que toutes ces occupations sur lesquelles il s'était d'avance pieusement renseigné, pour pouvoir suivre à chaque heure son amie lointaine, que cet horaire échafaudé, avec son aide, de visites, de concerts et de dîners s'était effondré, entraînant à la ruine l'horaire de ses élans et de ses émotions à distance, il n'en eût pas été moins affligé que d'une tromperie. Tromper avec la liberté est tromper. Moïse, à la minute où il avait disparu, n'avait plus laissé aucune trace sur Églantine. Sans qu'il y eût en elle un atome de dissimulation ou de fourberie, selon qu'elle était près d'un ami ou d'un inconnu, elle avait des gestes, une voix et presque un visage dissemblable. La camaraderie suspendait en elle toute émotion et tout goût personnels, comme chez d'autres l'amour. Esclave dès qu'apparaissait un ami, allant toujours s'asseoir instinctivement auprès de celui qu'elle préférait, elle détestait avoir au restaurant un autre menu, un autre vin, et même une autre eau minérale que Moïse. Il suffisait que Moïse entrât, les jours où elle était portée aux pensées ou aux raisonnements, pour que ses réflexions sur la vie, ou la mort, ou le piano, pour que le niveau de son âme en restât là pendant toute la visite. L'amitié était pour elle une piqûre de morphine aussi bien dans les arts, que dans la littérature, ou les sports. Il ne lui fût pas

venu à l'idée de lire un autre journal que celui de Moïse... Mais, dès qu'elle était dans la solitude et dans la foule, le goût, le toucher lui revenaient, et d'autant plus capricieux. Maintenant que Moïse avait disparu, tous ses sens de l'hiver passé affleuraient soudain, tous ses rapports avec les tramways, l'immortalité de l'âme, le poulet au carry, redevenaient personnels et intraitables. Il ne restait plus de cet esprit esclave, de ce corps complaisant qui avait accompagné Moïse à l'Orient express qu'un être imperfectible et indomptable. Elle suivait le quai, la Seine, le comble de la liberté pour un humain étant de suivre le cours immuable tracé par le destin d'une rivière. Dans chaque boîte de bouquiniste, les poèmes de Ducerceau et l'histoire d'Augustin Thierry, tendres et constantes alluvions, étaient enfin touchées par un regard nouveau. Son vrai jugement sur Notre-Dame, sa vraie ignorance de Ducerceau apparaissaient. Mais cette floraison de raisonnements, de désirs, d'affirmations longtemps contenues par sa liaison comme par un hiver, se calma devant l'Institut. Les membres de l'Académie des Inscriptions sortaient de ce monument, si semblable, avec ses horloges et ses lions, aux deux gares qui le flanquent. Gare d'un pays bien lointain. Ces hommes qui en sortaient étaient bien vieux, le bagage de celui-là était un bas-relief assyrien, de celui-ci les flacons et les ustensiles à faire la pommade en Phocide. Mais l'un d'eux avait remarqué Églantine, et justement il ressemblait à Fontranges. Non point tant par son visage, ou son corps, mais par son âge; et surtout il avait ce monocle dans lequel Fontranges, imitant ce renard qui forçait les puces à gagner sur son nez un tampon de mousse pour plonger quand elles y étaient toutes, amassait toutes les lueurs qui montaient de lui-même ou s'attaquaient à lui, pour les rabattre toutes d'un coup sec qui le rendait obscur. Le faux Fontranges s'attardait maintenant derrière elle à chercher dans une boîte. Soudain elle frémit. On avait embrassé sa main droite posée sur le parapet. Elle se retourna, épouvantée. Puis elle sourit, elle sourit même à celui qui venait de baiser sa main : ce n'était rien, il n'y avait aucun danger, c'était un tout jeune homme.

JEAN GIRAUDOUX

(La fin dans le prochain numéro.)

STENDHAL

CONSUL DE FRANCE A TRIESTE[1]

I

Les lettres du XIXe siècle ont prêté à la diplomatie quelques-uns de leurs représentants les plus illustres. Chateaubriand, trois fois ambassadeur, plénipotentiaire au Congrès de Vérone, fut ministre des Affaires étrangères. Lamartine, secrétaire d'ambassade sous la Restauration, a dirigé — et avec quel éclat — la politique extérieure de la Seconde République. Seul des grands écrivains de cette période que leur inclination

1. BIBLIOGRAPHIE. — *Manuscrits.* — Documents français : Registre n° 46 de la Correspondance du Consulat de France à Trieste, commencé le 16 juin 1826, fini le 13 septembre 1831. — Documents étrangers : Archives d'État de Venise : Presidio di Governo, anno 1831-1835, fasc. 5 1 /1 à n° 5 /5 B. 412 (une partie des pièces est en allemand, l'autre en italien). — Archives d'État de Trieste : Index Geheime Polizei Akten für das Jahr 1831.

Imprimés. — En français : *Correspondance de Stendhal*, éd. Paupe et Chéramy, Paris, 1908, 3 vol. — Chuquet (Arthur) : *Stendhal Beyle*, Paris, Plon, 1902. — Farges (Louis) : *Stendhal diplomate*, Paris, Plon, 1892. — Boyer (Ferdinand) : *Le Gagne-pain de Stendhal* (1830-1842), éditions du Stendhal Club, n° 6, 1924. — Marie-Jeanne Durry : *Un Ennemi intime du Consul Stendhal*; *Correspondant* du 25 juin 1924. — Potocky (comte) : *Voyage dans une partie de l'Italie*, Posen, 1825. — Ch. Simon : *Stendhal et la Police autrichienne*; éd. du Stendhal Club, n° 2, 1923.

En allemand : Bettelheim (Anton) : *Biographenwege, Reden und Aufsätze*, Berlin, Gebrüder Pätel, 1913 (p. 198-214). — *Stendhal Beylés Triester Konsulat*; le même article dans les *Süddeutsche Monatshefte*, mars 1911. *Friedrich von Stendhal Henri Beyle. Das Leben eines Sonderlings. Insel Verlag Leipzig. Aus den*

portait à servir hors de France, Henri Beyle ne s'est pas élevé au-dessus d'un consulat du second rang. Nous ne devons pas en être surpris. A la différence de ce qu'elles sont généralement aujourd'hui, le couronnement normal d'une carrière, Ambassades et Légations étaient fréquemment de son temps — et cela surtout devait être vrai au lendemain d'une révolution — la récompense de services politiques ou l'apanage d'une noble lignée[1]. Stendhal ne pouvait prétendre à ces grandeurs d'établissement.

Auprès des hommes que les journées de Juillet venaient d'amener aux affaires, il ne lui était pas possible d'invoquer, à l'appui de ses ambitions, le souvenir prestigieux de l'exercice d'une grande charge. Ancien auditeur au Conseil d'État et inspecteur général du mobilier et des bâtiments de la Couronne sous l'Empire, il a occupé des situations honorables sans doute, mais qui ne lui ont même pas valu cette Légion d'honneur à laquelle il aspire. Et l'auteur d'ailleurs anonyme des *Promenades dans Rome* n'est qu'un publiciste apprécié dans un cercle restreint. Ni *le Rouge*, ni *la Chartreuse* n'ont

Autobiographischen Fragmenten, Briefen und neueren Dokumenten übersertzt und herausgegeben von Arthur Sschürig. — A. D. MDCCCXXIX.

En anglais : Paton (Andrew Archibald), *Stendhal Diplomate a Critical and Biographical Study*, London, Trübner, 1874, 1 vol., 326 p. in-8° (Catalogué à la Bibliothèque Nationale sous le n° L 27 n 28.155).

En italien : Agapito : *Descrizione di Trieste*, Vienna, 1824. — Besenghi degli Ughi (Pasquale) : *Saggio di Novelle Orientali*, Venezia, 1825. — Caprin (Giuseppe) : *Nostri Nonni* (seconda ed.), 1800-1830, Trieste, 1888. — Cesari (Giulio) : *Memorie Storiche della Società del Casino Vecchio*, Trieste. MCCCXIII-MCMXIII, Trieste, 1914. — Collection de la *Gazetta di Venezia* de décembre 1830 à avril 1831. — Carlo Curto : *Stendhal e Trieste, Nuova Antologia*, Anno 61, Fascicolo 1927-1 ; aprile 1926, p. 291-295.

Nous devons des remerciements particuliers à l'éminent éditeur des œuvres et biographe de Stendhal, M. Paul Arbelet ; à deux érudits italiens, M. le professeur Piérobon, de Pirano, et M. Giulio Cesare, rédacteur au *Popolo di Trieste*, qui ont bien voulu revoir notre manuscrit ; à M. le professeur Ferrari, directeur de la Marciana. à Venise ; à MM. Bosmin, Perroni et Villari, surintendants des Archives de Venise, Trieste et Milan. Et nous avons trouvé au Palais Farnèse, à la Légation de France à Vienne et au Consulat Général de Milan des concours précieux

1 Je citerai, après la nomination de Talleyrand à Londres le 13 septembre 1830, le 23, celle du maréchal Maison à Vienne ; le 23 octobre, celle du comte d'Harcourt à Madrid ; le 5 novembre, celle du maréchal Mortier, duc de Trévise, à Saint-Pétersbourg ; enfin, le 3 mars 1831, l'envoi du comte de Sainte-Aulaire auprès du Saint-Siège, pour m'en tenir aux postes les plus importants.

encore paru. Aussi bien, leur publication n'eût-elle guère pesé dans la balance de sa destinée; comme un autre écrivain, diplomate de son siècle, Arthur de Gobineau, il était de ceux dont seule une gloire posthume doit illuminer la mémoire.

Cette modestie de sa position, Stendhal la connaissait mieux que personne. Il savait que ses titres comptaient moins que ses amitiés [1]. D'ailleurs, s'il sollicite un poste, « c'est qu'il est absolument sans fortune. Son père s'est ruiné à soixante-treize ans ». Et s'il souhaite être nommé à un consulat, ambition qu'il caresse depuis quinze ans et que Napoléon eût peut-être réalisée sans Waterloo [2], c'est que cette nomination lui permettrait de retrouver sa chère Italie : « M. Beyle, écrit-il au comte Molé, le 25 août 1830, dans la lettre dont nous venons de citer deux fragments, désirerait une place de consul général à Naples, Gênes, Livourne, si quelqu'un de MM. les consuls quitte l'Italie. Si le consulat est trop au-dessus de ce qu'on paraît avoir la bonté de vouloir faire pour lui, il demandera la place de premier secrétaire à Naples ou à Rome. Turin n'est pas encore l'Italie et le secrétaire à Florence doit être bien peu payé [3]. » Turin n'est pas encore l'Italie. On croit entendre Tommaseo, lorsqu'il écrivait à Cesare Cantu en 1837 : « *Sebenico e piu italiana di Trieste e di Torino* », allusion évidente à l'atmosphère française que l'on respirait dans la capitale du Piémont et à l'atmosphère allemande ou tout au moins exotique dont Trieste était imprégnée. Si quelqu'un songeait un jour à reprocher à Stendhal son jugement, il lui faudrait opposer la parole du grand Dalmate.

1. MM. Chuquet et Farges ont rapporté, d'après Colomb que, lors de la mort du pape Léon XII, quelques mois avant la Révolution de Juillet, Beyle avait rédigé à l'instigation d'Amédée de Pastoret, son ami, un mémoire sur les cardinaux susceptibles de succéder au Pontife. Ce mémoire aurait valu à son auteur l'approbation de Charles X et retenu l'attention des bureaux. M. Arbelet estimant que le fait reste douteux tant qu'on n'aura pas retrouvé le document dans les Archives, il nous a paru prudent de n'en pas faire état.

2. Lettre de recommandation pour Beyle de Beugnot à Talleyrand, 5 juillet 1815 : « Monseigneur, permettez que je recommande à votre bienveillance particulière M. de Beyle, qui sollicite auprès de Votre Altesse la faveur d'être nommé à un consulat d'Italie. — M. de Beyle est un jeune homme d'une heureuse maturité, fort éclairé et d'opinion mesurée : il est du nombre des auditeurs qui méritent d'être distingués par le gouvernement actuel. » L. Farges, *Stendhal diplomate*, annexe II, p. 225.

3. Stendhal au comte Molé, 25 août 1830. *Corr.*, t. II, p. 534 (489 A).

Un moment il espère sa nomination à Livourne, mais l'Ordonnance est rapportée[1] et, le 25 septembre, il est nommé consul à Trieste *in mezzo ai barbari*, sous l'œil des barbares[2]. Toutefois, la bonté du ministre fait qu'il aura les appointements de 15 000 francs, supérieurs à ceux de son prédécesseur, un joli traitement pour l'époque[3]. La preuve en est que son successeur Levasseur n'en eut d'abord que 12 000 et n'obtint qu'au bout de quelques mois le relèvement à 15 000.

Au lieu de cette Italie tant désirée, c'est l'Autriche, mais une Autriche, à la vérité, qui se confond presque avec la patrie de Rossini et puis c'est l'indépendance. Aussi, le premier moment de déception passé, sa satisfaction éclate. Il écrit à Sainte-Beuve le 29 septembre :

On m'assure à l'instant que je viens d'être nommé consul à Trieste. On dit la nature belle en ce pays. Les îles de l'Adriatique sont pittoresques. Je fais le premier acte du consulat en vous engageant à passer six mois ou un an dans la maison du consul. Vous serez, Monsieur, aussi libre qu'à l'auberge : nous ne nous verrons qu'à table. Vous serez tout à vos inspirations poétiques[4].

II

C'est seulement le 13 octobre qu'Henri Beyle reçut sa lettre de service : « Je suis prêt à partir », écrit-il, immédiatement à Molé[5] qui lui répond le 27 en un billet encore inédit : « Le

1. Voir *Corr.*, t. II, nos 490, 491 et 492 (26 septembre 1830).

2. « Comme dirait le stendhalien Maurice Barrès », écrivait Paupe, l'un des éditeurs de la *Correspondance* (note 1 de la p. 256 du t. II).

3. Nous savons qu'il eut, de même que Chateaubriand, comme fondé de pouvoirs, la Banque Hérard, aujourd'hui Flûry-Hérard. Presque tous les agents du ministère des Affaires Étrangères de la Royauté, de l'Empire et beaucoup de ceux de la Troisième République ont franchi le seuil de cette vieille maison qui, fondée en 1790 pour aider les agents de la Carrière en leur faisant toutes avances d'argent correspondant à leurs débours et à leurs frais de voyage dans le monde entier, jouit longtemps d'une sorte de monopole qu'elle partage aujourd'hui avec deux autres établissements. Nous avions espéré y trouver les comptes de Stendhal. Malheureusement, faute de place, tous les papiers antérieurs à 1870 ont été détruits. Regrettable nécessité, car il y eut en un joli chapitre à écrire sur les Grandeurs et les Misères de la Diplomatie.

4. *Corr.*, p. 536, t. II (no 493). — Sainte-Beuve, né en 1804, était alors dans sa vingt-sixième année; il avait publié sans nom d'auteur, en 1829, la *Vie et les Poésies de Joseph Delorme*.

5. *Corr.*, *loc. cit.*, t. II, no 494, p. 536.

bien du service exige, en effet, que vous preniez possession de votre poste le plus tôt possible et je vous engage à vous y rendre sans délais [1]. » Stendhal quitta Paris le 6 novembre et arriva à Trieste le 25.

Dans une satire à la manière des *Lettres persanes*, un charmant écrivain régionaliste, Pasquale Besenghi Degli Ughi [2], avait décrit quelques années auparavant la population de cette ville qui s'élevait en 1830 à 44 000 habitants, chiffre considérable pour l'époque.

Cucibreck, dit-il, était alors une très trafiquante cité sur le golfe du Bengale... Elle offrait aux yeux des voyageurs l'aspect d'une autre Babel, *ubi nullus ordo sed sempiternus horror*. Tels étaient la confusion et le désordre qu'on ne pouvait rêver pire... Tous ceux qui avaient choisi cette terre pour y résider étaient gens de races, de coutumes, de religions si différentes et lointaines qu'Asmodée lui-même n'aurait pu les reconnaître : d'accord pourtant (conscience mise à part) dans les belles attitudes de l'esprit, la désinvolture mercantile et les inépuisables ressources de leur activité [3].

Nous dirions aujourd'hui que Trieste était une ville levantine. Stendhal la comparera à Hambourg [4].

Il descendit à l'Aquila Nera, l'actuel Hôtel Milano, et qui conserva ce nom jusqu'en 1914. Fort bien située, à l'angle

1. Ministère des Affaires étrangères, 27 octobre 1830. Particulière à M. Beyle sur sa nomination à Trieste (Archives du Palais Farnèse).

2. Né à Isola d'Istrie en 1797. Le gracieux palazzino où il vit le jour est la parure de cette pittoresque petite ville amphibie. Pasquale Besenghi fut une des victimes du choléra de Trieste en 1849.

3. *Saggio di Novelle Orientali*, Venezia, 1825. — « Sa population, écrivait en 1821, parlant de Trieste où il passa trois semaines, le comte Potocki, dans son *Voyage dans une partie de l'Italie* (Posen, 1825, p. 12), s'élève à trente et un mille habitants, et d'après des données assez exactes, se compose de la manière suivante : deux mille Allemands, trois mille Italiens, cinq mille Grecs, — le nombre des Grecs paraît d'abord exagéré, ajoute-t-il, mais il faut songer que le Grec perd difficilement sa nationalité, et que les arrière-petits-fils de ceux qui sont venus s'établir à Trieste (ceci est vrai encore aujourd'hui) ne se sont pas encore fondus dans la masse de la population — deux mille Dalmates, mille juifs et un nombre égal d'individus de différentes nations ; le reste se compose de *Triestins* ou de gens des environs. Dans les temps ordinaires on doit y ajouter de quinze cents à deux mille étrangers dont trois ou quatre cents Turcs ou Albanais. »

4. Lettres des 12 et 26 décembre 1830, nos 498 et 499. *Corr.*, t. III, p. 1 et 3. « Figurez-vous que je suis à Hambourg et vous vous figurerez bien. » — « Mais cette ville est Hambourg. » — La proclamation aux Triestins dictée à Venise par Francesco Dall'Ongars, le 10 avril 1843, se terminait par ces paroles : « Vive l'Italie ! Vive Trieste, ville hanséatique ! Vive le Hambourg de l'Adriatique ! »

du Corso et de la Via S. Spiridione, toute proche de la Bourse et du Théâtre, cette auberge, comme on disait alors, n'occupait que le second rang après la Locanda Grande, la plus réputée de l'époque. Quoique plus récente — elle avait été édifiée en 1825 — elle n'était sans doute guère moins inconfortable que sa rivale dont la mauvaise tenue avait excité les fureurs du général Solignac [1], mais sans doute la pension y était-elle moins élevée et c'était l'essentiel pour le pauvre Stendhal. Il était fort désargenté lorsqu'il gagna son nouveau poste, nous apprend Andrew Archibald Paton, dans la biographie qu'il lui a consacrée il y a cinquante ans. Nous devons à ce précurseur anglais des admirateurs d'Henri Beyle des détails précieux recueillis auprès des membres de la colonie britannique triestine qui avaient connu l'ancien consul de France. Sachons-lui gré de son enquête. Sans lui, nous ignorerions presque tout de la vie de Stendhal à Trieste.

Paton nous apprend que, lorsqu'il y arriva, son costume et d'autres petits détails mirent en évidence la faiblesse de ses moyens. Le nouveau représentant de la France aurait scandalisé l'Aquila Nera par son linge rapiécé.

Il renouvela ses chemises et ses faux-cols, nous dit l'auteur anglais, dès qu'il eut reçu son traitement, mais, ajoute-t-il, il jeta son vieux linge dans un certain local, de telle sorte qu'il en obtura les conduites. Cela occasionna une violente discussion avec l'aubergiste, à la grande joie des gens de la table d'hôte [2].

Cet incident ne paraît pas avoir nui à la considération qu'on eut toujours en pays germanique pour les personnages officiels.

Lisons, pour en être assurés, le très pittoresque récit que Stendhal nous a laissé de son dîner :

Toute ma vie, écrit-il le 17 décembre 1830 [3], est peinte par mon dîner; mon haut rang exige que je dîne seul — c'était alors l'usage des tables d'hôte — premier ennui. Second ennui, on me sert douze plats; un morceau de chapon qu'il est impossible de couper avec un excellent couteau d'acier anglais qui coûte ici moins qu'à Londres [4]; une superbe

1. Quand arriva le général Solignac, les premières paroles qu'il adressa au commandant de la place furent celles-ci : « Qu'il méritait d'être mis aux fers pour lui avoir attribué un logement aussi inconvenant pour un général français. » Caprin, *Nostri Nonni*, *loc. cit.*, p. 57.

2. Paton, *loc. cit.*, p. 210.

3. *Corr.*, t. III, n° 500, p. 4.

4. Trieste était alors ville franche.

sole qu'on a oublié de faire cuire, c'est l'usage du pays; une bécasse tuée de la veille; on regarderait comme un cas de pourriture de la faire attendre deux jours. Ma soupe de riz est salie par sept ou huit saucisses, pleines d'ail, qu'on fait cuire avec le riz, etc. Que voulez-vous que je dise? C'est l'usage, on me traite comme un seigneur, et certainement le bonhomme d'aubergiste, qui ne me rencontre jamais dans sa maison sans s'arrêter, se découvrir et me faire un salut jusqu'à terre[1], ne gagne pas sur mon dîner qui me coûte quatre francs deux sous, le logement, six francs dix sous. Ma qualité d'oiseau sur la branche m'empêche de prendre une cuisinière. Je suis empoisonné à un tel point, que j'ai recours aux œufs à la coque; je n'ai inventé cela que depuis huit jours, et j'en suis tout fier.

Racontez mon malheur à madame Azur et dites-lui, si elle sait les mathématiques, de multiplier toute ma vie par le malheur du dîner. L'absence de cheminée me tue; je gèle en vous écrivant. Dans l'autre chambre j'ai un poêle qui donnerait mal à la tête au plus grossier Auvergnat.

Stendhal ne devait pas demeurer à l'Aquila Nera pendant toute la durée de son séjour. Malgré la rigueur de la saison et sans doute par économie, il ne tarda pas à émigrer hors de la ville. « Les logements coûtent 2 200 francs, un appartement de sept pièces au second. Tel est l'appartement de mon prédécesseur que je ne veux pas prendre, vu le malheur des temps; tout coûte deux fois autant que mon regretté Livourne[2] », écrit-il au baron de Mareste. Aucun document ne nous a permis de préciser où Stendhal élut domicile après avoir quitté

1. C'était l'usage en pays allemand. Le hasard fait que nous connaissons le nom de ce personnage. Il se nommait Conrad Dornbusch (Buisson d'Épines). Agapito, dans sa *Descrizione di Trieste* (Vienna, 1824, p. 308-309), nous dit de lui que « moyennant des prix discrets et avec toute décence et promptitude, il prête ses services aux hôtes avec une table bien fournie selon le goût des diverses nations ».

2. 12 décembre 1830. *Corr.*, t. III, n° 498, p. 1-2. — « Mon barbier me coûte 5 florins, près de 13 francs par mois; mes chemises 5 fr. 20 de façon. » (*Idem*, 28 janvier 1831, n° 506, p. 15). L'habileté des artisans triestins ne semble pas lui avoir inspiré de confiance. Désireux de faire venir un fauteuil d'Angleterre, il écrit à Alberthe de Rubempré : « Vous choisirez l'étoffe. Les chiens endormis, au milieu desquels je vis, seraient incapables de recouvrir le fauteuil, si jamais ma sacrée transpiration le gâtait. » — (6 février 1831, n° 508, p. 20). Et la papeterie qu'il trouve à Trieste lui suggère cette remarque : « Ne vous plaignez pas de ma mauvaise écriture. Je suis dans un pays barbare. Hier, j'achète de la cire pour cacheter une lettre à Colomb, avant d'être à la poste la lettre s'est décahetée dans ma poche. Que vous dirais-je de l'encre, de la plume? » (N° 507, p. 17). — J'indiquerai plus loin pourquoi la mention d'origine : Venise, 3 février 1831, est fausse.

son hôtel. Il est probable qu'il choisit les abords de cette colline de Sant'Andrea dont la villa Murat qui avait abrité l'exil de Caroline Bonaparte étageait ses jardins fameux sur les premiers versants.

Je touche ici à la barbarie, écrit-il le 1er janvier 1831, à Virginie Ancelot, paraphrasant sans le savoir une phrase de Chateaubriand dans l'*Itinéraire*[1]. J'ai loué une petite maison de campagne qui a six pièces, grandes à elles six comme votre chambre à coucher; elles n'ont d'agréable que cette ressemblance. Là, je vis au milieu de paysans qui ne connaissent qu'une religion, celle de l'argent. Tout ce que la vanité fait aux pays où vous êtes, ici, c'est l'argent. Les plus grandes beautés m'adorent au prix d'un sequin (onze francs soixante-cinq centimes). Diable : il s'agit de paysans et non de la bonne compagnie. Je mets ceci par respect pour la vérité et pour les amis — il n'oublie jamais la censure — qui ouvriront ma lettre[2].

Il y a dans ce style du Paul-Louis Courier et du Mérimée. Je n'aurai pas l'occasion d'en citer davantage. Nous ne savons rien de plus sur la villégiature de Stendhal.

Occupa-t-il jusqu'à la fin de son séjour son « villino » champêtre? C'est fort possible. S'il lui parut certainement inopportun de poursuivre la recherche d'une installation définitive tant qu'il n'était pas assuré de l'agrément du Gouvernement autrichien à sa nomination, cela lui convint moins encore lorsque l'exequatur lui eut été refusé.

On sait que l'exequatur est l'acte par lequel un gouvernement étranger autorise un consul à exercer ses fonctions sur son territoire. A l'ordinaire, son octroi n'est qu'une formalité. Tandis, en effet, que les usages internationaux subordonnent la nomination d'un chef de mission diplomatique à l'agrément préalable, l'exequatur suit, et parfois de beaucoup, l'installation de l'agent pour lequel il est sollicité.

Dans sa lettre particulière à Henri Beyle du 27 octobre 1830, le comte Molé lui écrivait :

J'adresse le brevet de votre nomination à l'Ambassade de France à Vienne; M. Schwebel, chargé d'affaires du Roi dans cette capitale, le fera revêtir de l'exequatur du Gouvernement autrichien, et vous le transmettra ensuite directement à Trieste.

1. « Le dernier souffle de la civilisation vient expirer sur ses rivages où la barbarie commence. » Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*
2. *Corr.*, t. III, n° 505, p. 10.

Le jour même où il prenait possession de ses fonctions, Stendhal rappelait discrètement à Schwebel les instructions de Molé :

Pour être reconnu, lui disait-il, en qualité de consul de France par Son Altesse Sérénissime prince Porcia, gouverneur, l'exequatur de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche est nécessaire. Il importe au bien du service d'obtenir cet exequatur aussitôt que possible. — Je vous serais infiniment obligé, Monsieur, si vous aviez l'extrême bonté de faire à ce sujet les démarches nécessaires[1].

Ce n'était pas sans dessein que Stendhal cherchait à précipiter la délivrance de son exequatur. Nouveau venu dans la carrière, il avait besoin de s'y installer solidement. Il pouvait craindre, s'il n'était pas reconnu, de perdre son poste et de n'être pas replacé, tout au moins à son gré. Se sentant suspect, il payait d'audace. Déjà, au moment de son départ de Paris, il avait eu l'habileté de ne pas solliciter le visa de l'ambassade d'Autriche sur son passeport, bien qu'il ne dût point en ignorer la nécessité. Très certainement, il voulait éviter un refus qui eût pu faire annuler sa nomination. La frontière du royaume lombardo-vénitien heureusement franchie, il fallut, pour qu'il pût continuer son voyage, l'assurance donnée au gouverneur par le baron Denvoi, consul général de France à Milan, que sa nomination à Trieste avait déjà été annoncée depuis deux mois à la Cour de Vienne.

Son poste rejoint, il se présenta sans tarder au gouverneur et lui manifesta l'intention de prendre immédiatement ses fonctions.

Grand seigneur de nobles traditions italiennes, écrit M. Giulio Cesari[2], qui aimait l'art, le théâtre, les artistes et ouvrait son salon aux beaux esprits, un peu sceptique, un peu jovial, voltairien dans l'âme, mais sans ostentation,

Alphonse Gabriel de Porcia, vieillard expérimenté dont on parle encore comme d'un administrateur éminent[3], n'était

1. Au chargé d'affaires de France à Vienne, 26 novembre 1830.

2. L'auteur des *Memorie Storiche della Societa del Casino Vecchio di Trieste* MDCCLXIII-MCMXIII, Trieste, 1914, ne nous en voudra pas de dévoiler ici son anonymat. — V. aussi Caprin, *Nostri Nonni*, *loc. cit.*, p. 133-140, un portrait du célèbre gouverneur.

3. Né à Gorizia en 1761, mort à Milan en 1835, il était gouverneur de Trieste et du Littoral depuis 1822.

pas homme à se laisser forcer la main. Il répondit qu'il était sans instructions et ne pouvait que surseoir à toute décision jusqu'au moment où il lui en serait parvenu. Il en sollicita d'ailleurs le 27 novembre [1]. Le 31 décembre, il ne les avait pas encore reçues alors que Stendhal, qui n'avait évidemment pas cru devoir publier sa disgrâce, était déjà fixé sur son sort.

La situation équivoque où il se trouvait devait influer sur ses relations. D'après Paton [2], il serait arrivé à Trieste muni d'une lettre de recommandation de Meyerbeer [3] pour la princesse Porcia, qui était très musicienne, et aurait fréquenté le salon de cette femme distinguée. Nous croyons cependant qu'il n'a jamais été reçu par celle-ci. Elle pouvait difficilement accueillir l'agent d'une puissance étrangère qui n'était pas en règle avec le gouvernement que représentait son mari. Peut-être le prince eût-il été tenté de distinguer cependant entre le fonctionnaire et l'homme privé, tout au moins dans la période où il ignorait les démêlés de Beyle avec la police de Milan — il ne les connut que vers la Noël — si les rapports des Cabinets de Vienne et de Paris eussent été normaux. Mais ils ne l'étaient pas — le colonel Levasseur qui remplaça Stendhal devait s'en apercevoir à ses dépens [4], — et cette réserve dont il est permis d'admettre qu'il se fût départi à l'égard d'un fonctionnaire de la Restauration, la prudence lui interdisait de l'abandonner envers le protégé du comte Molé.

Beyle, aussi bien, lui avait déplu. C'était un homme très formaliste comme tous les bureaucrates autrichiens de ce temps. Il fut choqué du fait que le nouveau consul de France, au lieu d'effectuer sa première visite en uniforme, ainsi que c'était alors l'usage, se présenta en redingote [5] et sans doute, lorsqu'il eut été renseigné sur son compte, dut-il penser qu'il n'avait en face de lui qu'un bohême de lettres, digne compagnon

1. Par l'entremise du comte Nadansky, ministre des Finances.

2. Paton, *loc. cit.*, p. 206.

3. Jacques Beer, père de Jacques Meyerbeer, dirigeait à Gorizia une raffinerie de sucre (V. Giulio Cesari, *loc. cit.*, p. 54).

4. Voir dans le *Journal des Débats* du 19 septembre 1926, notre article « Les Mésaventures d'un successeur de Stendhal : le colonel Levasseur, consul de France à Trieste (1821) ».

5. De même qu'aujourd'hui, les broderies coûtaient cher en ce temps-là et j'ai déjà dit que Stendhal souffrait d'impécuniosité.

de ce Buratti qu'il avait connu à Venise au temps où il était gouverneur. N'oublions pas enfin qu'être reçu à la « Lieutenance », resta toujours d'importance en Autriche. C'était se voir reconnaître un rang social; en obtenir la confirmation, lorsque, comme pour Stendhal, il était un des apanages de la fonction. « Rien ne se fait que pour le bonheur d'être admis souvent aux dîners et aux soirées du gouverneur », écrivait-il le 3 février 1831 [1], au baron de Mareste. Il savait donc que, tant qu'il ne paraîtrait pas aux soirées du prince Porcia, le monde officiel ne l'accueillerait pas, et avec lui, toujours nombreux, ceux qui se règlent sur l'attitude des gens en place. Il demeurait ainsi provisoirement dans une sorte de quarantaine et sentait le fagot.

Il allait bientôt l'éprouver. Le 12 décembre 1830, il écrit au baron de Mareste :

J'ai trouvé, grâce à M. Meyerbeer que je vous prie de remercier, une femme fort aimable, pleine de naturel, presque aussi sincère que madame Azur [2], qui a beaucoup d'idées, trente-six ans et un grand salon peint à fresque où, à dix heures, arrivent vingt verres de vin de Chypre et trente de limonade, le tout accompagné d'excellentes tranches de gâteau de Savoie. Je vais dans ce salon quatre fois la semaine et finirai par y aller six fois. Il n'est pas et ne sera jamais question de love; mais enfin, dans le grand Paris, je n'avais pas une maison comme celle-là! Je la dois à lady Morgan [3].

Paton assure qu'il s'agit du salon de madame Reyer, née Milesi, pour laquelle Stendhal avait une recommandation de sa jacobine amie. Le salon de madame Reyer était, en effet, de ceux dans lesquels les étrangers venant à Trieste avaient coutume d'être présentés. Intelligente, originale, libre de toute superstition, ce qui explique ses relations avec la grande dame anglaise, douée d'une prodigieuse mémoire [4], elle menait

1. *Corr.*, t. III, nº 507, p. 18.
2. Alberthe de Rubempré.
3. *Corr.*, t. III, nº 498, p. 2.
4. « Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dit Paton (p. 206), en pleine possession de ses facultés, ayant quelques années plus tôt célébré ses noces d'or. » Si elle est morte à quatre-vingt-quatre ans avant 1874, date de la publication du livre de l'auteur anglais, elle ne pouvait avoir trente-six ans en 1830. Il y aurait donc erreur sur la personne, inexactitude du renseignement donné à Paton ou inadvertance de Stendhal. Est-ce le plus probable? — Sait-on jamais l'âge d'une femme? — Tout de même, ici, la différence est un peu marquée et, il faut le reconnaître, troublante.

grand train et entretenait des relations à Vienne avec les cercles de Grillparzer[1] et de Schubert[2]. Elle était intimement liée avec le baron Zedlitz[3], l'auteur de *Nächtliche Heerschau*, et avec « la bien connue et géniale » madame Binzer[4], qui la définissait *A rose in an icefield* — ce qui, ajoute Paton, n'était guère aimable pour les Triestins. Stendhal ne fréquenta pas longtemps le salon des Reyer. C'étaient de fermes Autrichiens qui se détachèrent de lui dès qu'ils se furent aperçus de l'irrégularité de sa situation.

Combien de temps demeura-t-il en relations avec eux? — Bien habile qui en déciderait. C'est sans doute encore de madame Reyer qu'il est question dans cette nouvelle lettre au baron de Mareste, postérieure de six jours à celle que nous avons citée :

Je suis prudent et ne vois point madame *** dont bien me fâche. Elle a l'entregent d'Ancilla (madame Ancelot), une gaieté constante et de la hauteur; elle a une cheminée! J'aurais pris racine auprès d'une construction si précieuse[5].

Le froid, l'inquiétude de se voir refuser l'exequatur, la peur de la censure empoisonnent ses journées. Et pourtant, que de prudence verbale et si contraire à son tempérament!

J'ai cherché à ne pas faire une seule plaisanterie depuis mon arrivée dans cette île, écrit-il au baron de Mareste, le 4 décembre 1830[6], je n'ai pas dit une chose cherchant à être amusante, je n'ai pas vu la sœur d'un homme, enfin j'ai été modéré et prudent et je crève d'ennui.

Un mois plus tard, lorsqu'il sait déjà son exequatur refusé, mais espère encore que les choses pourront s'arranger et qu'il lui sera peut-être permis de rester à Trieste :

Hélas! madame — la lettre est adressée à Alberthe de Rubempré — je meurs d'ennui et de froid. Voilà ce que je puis dire de plus nouveau aujourd'hui 1er janvier 1831. Je ne sais si je resterai ici. Je ne lis que la *Quotidienne* et la *Gazette de France*. Ce régime me rend maigre. Pour être digne et ne pas se perdre, comme il était arrivé à Paris, je ne

1. Grillparzer, 1791-1871, poète dramatique autrichien.
2. Von Hemmers, dit Paton, *loc. cit.*, p. 260; Schubert, dit Anton Bettelheim, *loc. cit.* — Schubert, né le 31 janvier 1797, était mort le 19 novembre 1828.
3. Poète autrichien (1790-1862).
4. Sans doute la femme de l'écrivain Binzer (1793-1868), ami de Zedlitz.
5. *Corr.*, t. III, nº 500, p. 4; 17 décembre 1830.
6. *Corr.*, t. III, nº 497, p. 5.

me permets plus la moindre plaisanterie. Je suis moral et vrai comme le Télémaque. Aussi l'on me respecte : Grand Dieu! quel plat siècle et bien digne de tout l'ennui qu'il ressent et qu'il transpire [1].

Le salon de madame Reyer ne devait pas être le seul qu'ait fréquenté Stendhal. Nous savons par Paton [2] que vers la fin de son séjour « Beyle eut la faveur d'être admis dans l'intimité de madame Göschen, veuve d'un négociant, femme d'idées libérales et de libre pensée [3] ». C'est elle sans doute qui est visée dans cette lettre :

Avant-hier, j'ai vu chez la madame Geoffrin de Trieste une jeune mariée de dix-huit ans. Ma foi! elle est parfaitement belle. Les dames du pays disent pour se dépiquer qu'elle est bête. Je le crois bien, elle vient de passer huit années au couvent, près de Vienne.

Il y a ici un chef de bureau qui peut avoir cinquante ans, l'air bête, chagrin, des yeux qui pleurent toujours et malgré eux, nul esprit, pas de naissance; pas de fortune; il vit avec sa paye, environ six mille francs; il est désagréable, mal vêtu, envieux, méchant; cela n'est bon qu'à enterrer. Le père de la jeune personne dont je vous parlais en a jugé autrement; il lui a écrit en deux mots : « Prenez la diligence, arrivez à Vienne le 12, vous épouserez ma fille qui a dix-huit ans et deux cent mille francs, et vous repartirez le 14 janvier. » C'est ce qui a été fait. La jeune personne n'avait point fait d'enfants, il n'y avait aucun cas rédhibitoire; l'animal aurait épousé avec tous les cas rédhibitoires possibles. Ce vieux garçon chagrin avait été camarade du père de la beauté; il ne reçoit jamais personne dans son taudis. Mon avis est qu'il faut causer avec cette jeune femme dans cette pièce obscure qui, dans les bals, est consacrée aux apartés des jeunes femmes.

« J'observe la nature humaine », avait-il dit en manière d'introduction, avant de conter cette anecdote à Alberthe de Rubempré; « je m'amuse de traits qui n'ont d'autre mérite que d'être vrais; n'étant pas en même temps piquants, ils ne valent rien pour la curiosité parisienne, j'allais dire française; mais ils plairaient à Toulouse, Avignon, Béziers, où il y a de l' « âmme »; on n'y est pas constamment occupé du voisin [4]. »

1. *Corr.*, t. III, n° 503, p. 10.
2. Paton, *loc. cit.*, p. 211.
3. On peut même se demander si, lorsqu'on sut qu'il allait partir, ne lu furent pas multipliées les marques de courtoisie qui n'engageaient plus à rien puisqu'on savait qu'il ne resterait pas. « Je voulais vous écrire un mot pour vous dire qu'on me fait à Trieste des politesses admirables. » *Corr.*, t. III, au baron de Mareste, n° 517, 3 mars 1831, p. 38.
4. *Corr.*, t. III, p. 19, n° 508. — Ce qui séduit Stendhal, c'est de retrouver dans la société de son temps la violence des passions de la Renaissance. On

Ces réceptions où on prétend le traiter avec honneur, elles ne sont pas cependant toujours sans laisser d'entraîner pour Stendhal quelques froissements d'amour-propre.

Il y a deux mois, écrit-il derechef à Alberthe de Rubempré, le 20 février 1831, que la femme la plus en crédit ici (laide, trente ans, trente-cinq mille francs de rente, excellente cuisine, meubles admirables), ayant entendu parler de mon Excellence, voulut m'avoir à dîner. Elle avait le comte Mocenigo, ancien ambassadeur[1]; elle me dit en entrant : « Nous allons bien bavarder pendant le dîner »... Je préparais les phrases les plus piquantes de ma gibecière, quand arrive mon collègue of Russia, sourd comme un pot, mais il a une croix au cou. Elle l'appela et le fit mettre à sa gauche; personne ne trouva cela extraordinaire. L'homme n'est rien par soi-même; il faut une marque spéciale de la protection de sa cour, un privilège[2].

A la même amie, la veille il écrivait déjà[3] :

Nous sommes vingt ici. Le consul de France est le second ou le premier dans les cérémonies. La cérémonie est tout chez ces peuples, comme une femme n'est estimée jolie qu'autant qu'elle a une robe neuve à chaque bal. Mais cinq ou six consuls ont des croix; mon prédécesseur et son prédécesseur l'avaient : donc il faut la demander. Je la mérite à cause de Berlin, Vienne, Moscou. L'Empereur ne l'aurait pas donnée pour cela; mais tous les nigauds à qui on l'a donnée depuis n'ont pas vu Moscou.

On croit entendre des propos d'hier. Un jour viendra où il l'obtiendra, cette Légion d'honneur tant désirée, mais elle sera conférée à l'homme de lettres Stendhal. Elle ne sanctionnera pas le mérite du fonctionnaire et ce sera une nouvelle cause d'amertume pour Henri Beyle.

Je m'ennuie, dit-il encore, dans une des lettres que je viens de citer[4]. Que voulez-vous que m'inspirent des femmes qui feront un beaucoup plus grand cas de moi quand j'aurai la croix? — Quant aux hommes de tous les pays, je n'aime pas à leur parler.

peut être assuré que l'Italie du fascisme l'eût conquis. « Un de mes nouveaux amis, écrit-il au baron de Mareste (n° 507, p. 18), est un homme du moyen âge qui a fait assassiner plusieurs hommes pour se divertir; il est admirable. » Ne retrouve-t-on pas dans ces lignes le Beyle qui, encore adolescent, voulant lui-même vivre dangereusement, tentait de se battre au pistolet avec un de ses camarades de l'École Centrale?

1. D'une famille dogale vénitienne.
2. *Corr.*, t. III, n° 511, p. 24.
3. *Corr.*, t. III, n° 510, p. 22.
4. *Corr.*, t. III, 20 février 1831, n° 511, p. 24-25.

Nous savons pourtant qu'il se lia avec un de ses collègues :

J'ai trouvé un ami véritable, écrit-il au baron de Mareste[1], dans un capitaine au même régiment; il est incroyable combien nous nous convenons.

On aimerait à savoir lequel, parmi tous les consuls d'alors dont les guides de l'époque nous ont gardé les noms, fut le familier de Stendhal. Aucun renseignement ne permet malheureusement de l'identifier.

Se lia-t-il avec d'autres personnes? — Qui pourrait le dire? — La liste des membres du Casino Vecchio révèle que, comme son prédécesseur, le comte de la Rue, il fit partie de ce cercle qui réunissait l'élite de la société locale et que fréquentait le prince Porcia[2]. Nous savons même qu'il compta parmi les *soci morosi*, les membres retardataires. Impécuniosité ou négligence? — Peut-être n'estima-t-il pas nécessaire d'acquitter sa cotisation, sachant qu'il allait partir; peut-être aussi lui fit-on grise mine lorsqu'on connut l'irrégularité de sa situation, ce qui l'engagea à s'abstenir.

La fréquentation espacée de deux ou trois salons germano-israélites (n'oublions pas qu'il n'y avait pas alors de société italienne), celle, hypothétique d'un cercle, une intimité peut-être momentanée avec un collègue, voilà tout ce qui est venu jusqu'à nous sur les relations de Stendhal à Trieste. Ce n'est pas assez pour notre curiosité; ce n'était pas beaucoup pour lui-même. Ne le plaignons pas trop cependant. Il sut, nous le verrons, en prendre à son aise avec sa résidence et il a pu satisfaire sa double passion pour la musique et pour le chant.

J'ai relevé dans *l'Osservatore Triestino*, le journal officiel local, la liste des opéras qui furent donnés pendant son séjour. On jouait, quand il arriva, au Teatro Grande, dans cette même salle toute en loges et qui devait lui rappeler la Scala, où nous entendîmes récemment les voix agonisantes d'Éléonora Duse et de Sarah Bernhardt, la *Juliette et Roméo* de Nicolo Vaccaj, alors célèbre, aujourd'hui complètement oublié.

1. *Corr.*, t. III, 17 décembre 1830, n° 500, p. 4.

2. Comme dans la plupart des rapports de police, il figure sur la liste des membres du Casino Vecchio sous le nom de Bayle et non de Beyle. V. Giulio Cesari, *Memorie storiche della società del Casino Vecchio, loc. cit.*, p. 52.

Puis furent *le Pirate de Bellini*, la cantatrice Villan de Fiorentini. Le 26 février 1831, on représente *l'Inganno felice*, farce pour musique de Rossini[1], ensuite un nouvel ouvrage écrit expressément pour madame Unger par le maëstro Feliciano Strapponi; le ballet historique de Guillaume Tell suivi de la scène en cavatine de l'opéra de Mercadante *Caritea*, chantée par madame Otto Genero qui prêtait seulement son concours; le second acte de l'œuvre sérieuse, l'*Étrangère*, musique de Vincenzo Bellini, soirée au bénéfice de la première chanteuse, madame Caroline Unger.

On peut être assuré que Stendhal assista à cette représentation. Nous savons, en effet, qu'il fréquenta madame Unger dont il annonce le départ en ces termes :

J'ai perdu hier à quatre heures madame Unger, qui chante aussi bien qu'une Française très forte; elle est admirablement jolie, elle a des idées, vingt-trois ou vingt-quatre ans; elle a connu tous les diplomates; mais elle est trop forte en mathématiques; j'ai voulu lui persuader que 48 égale 25, ce qu'elle n'a point admis[2]; elle a préféré un grand maigre de vingt-cinq ans; hier elle nous a quittés pour Rome[3].

D'après cette lettre, madame Unger serait partie de Trieste le 22 février. Or, selon l'*Osservatore*, sa représentation d'adieux aurait eu lieu le 26. Ceci encore est un peu troublant. Et la chose l'est d'autant plus que, sans souci de se contredire, Stendhal écrit le 24 au baron de Mareste :

La pauvre mademoiselle Unger qui a les meilleures façons et avec laquelle je joue un certain jeu nommé le onze et demi, a une voix étendue et belle à Lyon ou Marseille. Mais, pour moi, elle manque de douceur et de velouté. Par conséquent le plaisir manque à l'appel, Pour des Allemands c'est une voix fort douce. Elle a fort bien chanté *le Pirate de Bellini*, mais *la Straniera* (c'est l'exécrable roman de M. d'Arlincourt, celui où se trouve Agnès de Méranie) est remplie de cris si inhumains, que cette pauvre fille maigre est obligée de prendre un jour de repos après chaque représentation.

1. Dans son livre *I Nostri Nonni*, Giuseppe Caprin a rapporté, p. 71, qu'en 1832, « un critique observateur, Stendhal, aurait accompagné Rossini à Trieste. C'est certainement une erreur, Beyle n'est jamais venu dans cette ville avant d'y avoir été envoyé comme Consul ».

« Caprin n'est pas responsable de son erreur. C'est Stendhal lui-même qui, aux pages 192 et 194 de la Vie de Rossini, on ne sait pour obéir à quelle fantaisie a produit une affirmation inexacte. »

2. Stendhal était né le 23 janvier 1783.

3. Lettre au baron de Mareste du 23 février 1831. *Corr.*, t. III, nº 512, p. 26,

Ailleurs, il loue le ballet de *Guillaume Tell*, singulier sujet, les *Cantatrice Vilanelle*, caractérise non sans sévérité — et ses remarques pourraient s'appliquer à un Puccini, pour ne parler que des morts, — la musique de Bellini[1].

Sans doute doit-il à l'opéra ses meilleures soirées, mais le Teatro Grande ne joue pas tous les soirs, et le Consulat ni la vie de société ne suffisent à remplir les heures de Stendhal. Il se promène, il visite Fiume, il se réfugie à Venise, il lit, mais hélas! il lui faut se contenter d'une prose censurée[2].

J'ignore tout dans ce séjour enchanté, dit-il, à Virginie Ancelot, le 1er janvier 1831[3]; vous comprendrez l'excès de mon marasme quand je vous avouerai que je lis les annonces de la *Quotidienne*. Si j'en rencontre les rédacteurs dans les rues de Paris, il est sûr que je les étrangle.

Et, le 28 janvier 1831, au baron de Mareste :

Dans l'abominable *absence d'idées* où je végète, je rumine, je ressasse toujours les mêmes données. Concevez un misérable qui ne lit que la *Gazette de France*, la *Quotidienne* et le *Moniteur*, et quatre fois par semaine. Ces journaux nous arrivent par indigestion, huit à la fois. Les mensonges ordinaires de la *Gazette* et de la *Quotidienne* nous font rire depuis quinze jours[4].

Rire un peu amer assurément et qui sonne faux. La bile de Stendhal transparaît dans ses lettres à ses amis, le baron de Mareste, Virginie Ancelot, Alberthe de Rubempré, et aussi ses inquiétudes. Curieuse correspondance à la vérité, faite de matériaux disparates qu'on peut déplacer sans les altérer pour les regrouper à loisir en variant les architectures. Ici des remarques sur la musique, ailleurs un trait de mœurs, des réflexions politiques ou littéraires, tout cela, bâclé au courant de la plume, au gré de la fantaisie ou de la paresse, et d'un

1. La lettre du 24 février 1831, très intéressante au point de vue des appréciations musicales qu'elle contient, vaudrait d'être citée presque tout entière. — *Corr.*, t. III, nº 513, p. 30 et suivantes.

2. Au baron de Mareste, *Corr.*, t. III, nº 502, p. 9. « La date est révélée, disent les éditeurs, par le sujet de la lettre; la première édition des *Contes d'Espagne et d'Italie* parut en 1830. » Stendhal connaissait pourtant déjà Musset. Voir la lettre du 17 décembre 1830, nº 500, p. 8. On peut se demander si dans ces conditions la lettre 501 n'aurait pas dû être publiée par Paupe et Chéramy avant le nº 500.

3. *Corr.*, t. III, nº 503, p. 10.

4. *Corr.*, t. III, nº 506, p. 14.

style transparent. Aucune description d'ensemble. Rien n'était plus opposé à la manière d'Henri Beyle[1]. Pourtant parfois, au détour d'une phrase, un instantané, l'ébauche d'un croquis, mais d'un ton si juste qu'après cent ans, il demeure vrai.

Comment ne pas s'étonner cependant que parmi tant de souvenirs français encore récents qu'évoquait une promenade dans Trieste, aucun n'ait retenu son attention. Pas une ligne chez cet apologiste de Bonaparte pour rappeler son séjour au palais Brigido, les trois occupations françaises, l'exil des Napoléonides ou la mort de Fouché[2]. Plus surprenante encore, l'absence d'allusions à ce Winkelmann dont la ville natale lui a fourni son pseudonyme[3] et qui, le 8 juin 1768, périt misérablement assassiné dans la Locanda Grande, le meilleur hôtel du temps. Contentons-nous donc des trop courts passages qu'il nous a laissés.

On eût aimé pourtant retrouver sous sa plume, à défaut d'une description minutieuse comme celle que nous a légué Desaix dans ses notes de 1797, quelques traits évoquant la physionomie de ce paysage. Stendhal est venu par mer à Trieste. Il a joui de cette vision grandiose qui s'offre au voyageur arrivant de Venise : la cité épanouie en demi-cercle au fond de l'Adriatique sur les premiers versants du Carso. Rien d'essentiel ne s'est modifié depuis ce temps. La vieille ville escalade toujours les pentes de la colline sacrée de San Giusto et la basilique élève encore le bloc trapu de sa tour carrée auprès d'un Castello qui vit les Fran-

1. Il écrit pourtant à Virginie Ancelot (*Corr.*, t. III, 1er janvier 1831, n° 503, p. 11) : « Si je reste ici, je vous donnerais une description de mes rochers. Tout est original ici, même la cuisine, ce dont bien me fâche. »

2. Après la chute de Napoléon, le roi Jérôme et la reine Caroline s'étaient retirés à Trieste ainsi qu'Élisa Bacciochi qui plus tard s'installa à Villa Vicentina où elle mourut le 7 août 1820. Fouché, réfugié lui aussi à Trieste, y est mort le 26 décembre 1820.

3. Le célèbre archéologue Winkelmann était né à Stendal, petite ville de la Marche de Brandenbourg, en 1717. Peu avant l'arrivée de Beyle à Trieste, un monument commémoratif avait été élevé sur la colline de San Giusto pour rappeler l'endroit où l'archéologue allemand avait été jeté dans la fosse commune. Il est un des principaux ornements du Lapidarium actuel. Beyle adopte pour la première fois le pseudonyme de Stendhal en 1817 et tout d'abord pour le seul livre *Rome, Naples et Florence*. — L'assassinat de Winkelmann a fait récemment l'objet d'une étude originale dans le *Piccolo* de Trieste (19 et 20 février 1926, sous la signature de M. Ugo Milelli).

çais du colonel Rabié se couvrir de gloire en 1813. A gauche, sur des terrains repris aux salines et aux marécages, de part et d'autre d'un court bras de mer, ambitieusement dénommé Grand-Canal, le damier des quartiers de la ville neuve; à droite, des rues contemporaines de la Restauration allongent leurs artères parallèles entre les quais et les coteaux luxuriants de Sant Andrea. Et, derrière, le vaste hémicycle du Carso décrivant autour de Trieste une ceinture de hauteurs dont les blancheurs calcaires se détachent parmi de tendres verdures et les masses sombres des pins. A l'Orient, la cime attristée des monts, tandis qu'à la naissance de la baie de Muggia qui s'insinue gracieusement entre Trieste et l'Istrie, le château de San Servolo, sur un sommet escarpé, semble une casbah marocaine. Vers le Midi, la côte istrienne enveloppe paresseusement de ses molles ondulations ces fjords du sud où reposent, à peine rattachées à la terre, encloses dans leur ceinture d'eau, Capodistria et Isola et va mourir à Punte Salvore après un dernier détour parmi les oliviers et les jardins de Portorose; cependant que, sur un promontoire allongé, le campanile de Pirano, haut dressé sur l'horizon, apparaît comme la vigie lointaine de la cité.

Si les goélettes ont abandonné le grand canal que clôt la façade néo-classique de Sant'-Antonio Nuovo commencée de son temps, Stendhal y retrouverait les pittoresques barques d'Istrie, lourdes de pastèques à l'automne; il reconnaîtrait quelques façades auprès de la place de Ponterosso où les fiacres ont cessé de se rassembler; les colonnades de la Bourse et du Théâtre évoqueraient pour lui les flâneries du Corso et les soirs d'antan; dans la ville neuve et la ville vieille, tant de visages familiers de maisons du XVIIIe siècle et de l'Empire, le palais épiscopal où vieillit Fouché, la villa Necker[1] qui vit la détresse du roi Jérôme, lui rappelleraient les promenades solitaires de l'exilé et si, désireux de revoir San Giusto, il gravissait d'un pas essoufflé les rues Felice Venezian et San Michele, la Trieste de 1830 ressusciterait à ses yeux.

De ses notations d'alors, relevons maintenant celles qui,

1. Aujourd'hui siège du commandement du corps d'armée.

par sa correspondance, nous ont été conservées. Sur la ville, d'abord :

Trois magnifiques rues alignées le long de la mer; des maisons énormes, fort hautes et cependant à trois étages seulement, mais pas le moindre ornement d'architecture. Quand ce pays a fait fortune, vers 1818, l'architecture n'était pas à la mode[1].

Il y a doubles vitres partout ici, à cause de l'abominable borra qui me donne de l'humeur ce soir. Toutes les rues sont la Via Larga de Florence; il n'y a ni volets, ni persiennes; tout le monde a une veilleuse à ce qu'il paraît; cela se met entre les deux vitres de façon que la nuit, dès dix heures, la ville a l'air illuminée. Trottoirs partout séparés de la rue par de petites colonnes. Mer et collines magnifiques. Les premiers jours du printemps rendent cette ville charmante[2].

Ailleurs :

Le pavé des rues est le plus beau de l'Europe : de grandes pierres taillées, d'un pied de large et de deux, trois, quatre de long; la pluie lave ce pavé; impossibilité de la boue[3].

De ces fenêtres sans volets ni persiennes qui surprenaient déjà Stendhal, beaucoup subsistent encore aujourd'hui; elles donnent aux maisons un air de perpétuelle insomnie. Et l'Italie, maîtresse d'hier, n'a pas renoncé aux blocs magnifiques du Carso qu'on entaille pour les rendre moins glissants aux piétons.

Voici maintenant un tableautin qu'aujourd'hui comme en

1. Lettre au baron de Mareste du 24 février 1831. *Corr.*, t. III, n° 513, p. 30. Rien ne serait plus piquant qu'une comparaison de la description de Trieste telle qu'elle ressort de la correspondance de Beyle en 1830 et celle qu'on peut tirer des notes beaucoup plus complètes que prit Desaix en 1797 et que M. Arthur Chuquet a publiées dans le *Journal de Voyage en Suisse et en Italie*, de l'illustre soldat; Paris, Plon, 1907.

2. Lettre au baron de Mareste du 12 décembre 1830. *Corr.*, t. III, n° 498, p. 2.

3. Lettre au baron de Mareste du 24 février 1831. *Corr.*, t. III, n° 513, p. 30. « Le nouveau pavé, auquel on travaille encore, est entièrement composé de blocs de pierre taillés au ciseau; de forme et de grandeurs égales, ils joignent aussi parfaitement que les carreaux d'un parquet. » (Comte Bernard Potocki, *Voyage dans une partie de l'Italie*, Posen, 1825, p. 3). Ce pavé qui enthousiasmait Stendhal et Potocki en remplaçait un autre qui avait suscité les critiques de Desaix : « Les rues sont toutes pavées par de gros et larges quartiers de pierre taillée. Cela fait un beau pavé, mais pas très commode. Ces pierres ne se joignent pas exactement, de manière qu'il y a bien des inégalités et que les voitures sont un peu cahotées. Il me semble que ce pavé, fait avec un peu de soin, pourrait être superbe. » *Loc. cit.*, 231. On voit que le pronostic de Desaix se réalisa.

1830 peut contempler un voyageur qui s'arrête au marché de Ponterosso :

Une paysanne arrive, étend un lourd tapis sur le pavé, étale dessus huit ou dix pains et s'assied à l'autre bord [1].

La seule différence, c'est que les femmes de Capodistria qui apportent toujours en ville ces pains recherchés les offrent maintenant dans des corbeilles. « Ce pays a tout à fait la physionomie de l'Orient », dit Stendhal, et encore :

A Trieste on sent le voisinage de la Turquie : des hommes arrivent avec des culottes larges, sans aucun lien aux genoux, des bas et le bas de la cuisse nu; un chapeau qui a deux pieds de diamètre et une calotte d'un pouce de profondeur. Ils sont beaux, lestes et légers. J'ai parlé à cinq ou six; je leur paie du punch, ce sont des demi-sauvages aimables; mais leur barque sent diablement l'huile pourrie, leur langage est une poésie continuelle [2].

Ces Dalmates qui fréquentaient alors aussi le quai des Esclavons à Venise, les recueils français de costumes en avaient chez nous popularisé l'image. En feuilletant les estampes anciennes, on admire l'exactitude des descriptions de Stendhal.

A la vérité, ces instantanés sont rares dans la correspondance de Beyle. Son leit-motiv, si l'on peut dire, il l'emprunte à la borra, ce mistral triestin [3]. « Nous avons ici le plus beau soleil et plus grand vent. Ce climat est le contraire de Paris [4]. » On ne saurait le mieux caractériser. Dans une autre lettre :

Il fait borra deux fois la semaine et grand vent cinq fois. J'appelle grand vent quand l'on est constamment occupé à tenir son chapeau, et borra quand on a peur de se casser le bras. J'ai été transporté l'autre jour pendant quatre pas. Un homme sage, l'an dernier, se trouvant à un bout de cette ville, toute petite, a couché à l'auberge, n'osant pas, à cause de la borra, rentrer chez lui. Il y a eu, en 1830, vingt jambes cassées. Je m'en moquerais absolument vu la bravoure que j'ai montrée contre les voleurs de Catalogne, mais Monsieur, le vent me donne mes rhumatismes dans les entrailles [5].

1. *Corr.*, t. III.
2. *Corr.*, t. III, p. 3, n° 499, 26 décembre 1830, au baron de Mareste.
3. « On l'appelle dans le pays borra, dit le comte Potocki (*loc. cit.*, p. 5), peut-être en mémoire de l'ancienne Borée. »
4. 20 février 1831. *Corr.*, t. III, n° 511, p. 84.
5. 28 janvier 1831. *Corr.*, t. III, n° 506, p. 14.

Pas une exagération dans cette description. Rappelons-nous le corbillard renversé qui venait de mener Fouché au cimetière.

Opéra, lectures, relations : flâneries décor superficiel de la vie de Stendhal qui ne doit pas nous dissimuler la misère intime de l'exilé. Pendant les premières semaines de son séjour à Trieste, il vit dans l'attente anxieuse de l'exequatur qui doit venir de Vienne. Lorsqu'il sait qu'il ne restera pas en Autriche, il écrit au baron de Mareste :

J'étais pétrifié d'étonnement d'avoir réussi; mais le port où je comptais trouver un refuge assuré est accessible au vent du nord [1].

Il lui faut solliciter un autre poste qu'il est incertain d'obtenir. Ainsi deux angoisses se succèdent en lui pendant la fin de 1830 et les premiers mois de 1831.

Sur ce fond de pensées obscures, les mesquines tracasseries d'une censure, peut-être dangereuse, lorsqu'il espère encore être agréé, agaçante toujours, alors qu'elle a cessé d'être nocive :

La rue de Jérusalem de ce pays a pris copie de la lettre de la jeune fille, et pour cela l'a gardée trois jours. Ne mettez jamais de noms propres; à cela près, dites tout, absolument tout, et je recevrai vos benoîtes lettres trois jours plus tôt [2].

Au baron de Mareste encore, le 23 février 1831 [3] :

Clara [4] m'ayant écrit une lettre Lubert au lieu de Bertlu, on en a pris copie; je me suis plaint et les lettres arrivent intactes depuis huit jours. L'intelligence est si chère qu'en mettant Bertlu au lieu de Lubert, on peut tout raconter. Clara me disait grossièrement : « Votre roman », au lieu du « Rouge » ; on en a conclu que l'homme avait fait un roman, ce qui a beaucoup intéressé la partie femelle du pouvoir,

Censure d'hier, censure d'il y a cent ans, vous apparaissez sœurs jumelles.

Pour échapper à ses indiscrétions, Beyle recourt à un subterfuge.

Écrivez-moi toutes les nuances des faits, écrit-il au baron de Mareste [5]. Il faut faire deux adresses; écrivez sur votre lettre M. Kaltschmidt.

1. 24 décembre 1830. *Corr.*, t. III, n° 501, p. 9.
2. *Corr.*, t. III, 17 décembre 1830, n° 500, p. 3.
3. *Corr.*, t. III, n° 512, p. 25.
4. Prosper Mérimée.
5. *Corr.*, t. III, n° 504, p. 11-12.

Triest. Faites une enveloppe et sur cette enveloppe écrivez : M. Philippe de Fäger, officier des Postes impériales et royales de Venise. Il est important pour mon commerce de coloniaux de connaître les nuances des faits.

Le contrôle postal, comme nous dirions aujourd'hui, n'en gênait cependant pas moins ses épanchements. Rappelons-nous que c'est en décembre 1830 que *Le Rouge et le Noir* est publié à Paris. Le consul de France ne peut en parler sous peine de se trahir; il ne peut en écrire librement à ses amis sans risquer de démasquer Stendhal. Çà et là seulement, quelques timides allusions[1]... et l'espoir d'être réimprimé en 1900[2].

III

Les documents officiels qui nous ont été conservés sur l'administration de Stendhal à Trieste permettent d'apprécier d'une façon très complète son activité professionnelle. Il ressort de leur lecture que, malgré le manque d'exequatur, il n'a été que peu entravé dans l'exercice de ses fonctions et qu'il s'est révélé du premier coup un consul excellent. Aussi bien est-il séduit par sa nouvelle tâche, ce qui n'est pas une mauvaise condition pour la remplir.

« Je m'occupe beaucoup de mon métier; il est bon, honnête, agréable en soi, tout paternel[3]. » Il connaît l'étranger, s'y plaît, parle les principales langues en usage dans la Vénétie Julienne. Il sait, en effet, l'italien, l'anglais[4], se remet à l'allemand[5], peut-être songe à apprendre le grec mo-

1. *Corr.*, t. III, 1er janvier 1831, n° 503; 28 janvier, n° 506; 6 février, n° 508; 19 février, n° 510; 24 février, n° 513.

2. *Corr.*, t. III, au baron de Mareste, 1er mars 1831, n° 516, p. 37.

3. Au baron de Mareste : 17 décembre 1830. *Corr.*, t. III, n° 500, p. 5. — Au même, le 24 décembre. *Corr.*, t. III, n° 501, p. 9, il écrit encore : « La besogne de consul toute paternelle me plaît infiniment. »

4. « M. Beyle peut écrire des dépêches en anglais et en italien. » — Note autographe de Beyle résumant ses états de service (sept. 1830). L. Farges, *loc. cit.*, p. 275-276 (Annexe 5).

5. En l'annonçant au baron de Mareste, il formule sur la manière de travailler germanique des remarques singulièrement pénétrantes et en avance sur son temps : « Je relis l'allemand. Si j'étais resté ici, j'allais donner un coup de collier, comme dit M. de Clermont-Tonnerre, et me mettre en état de comprendre la

derne[1]. Et faut-il rappeler que la connaissance du français, encore parlé aujourd'hui à Trieste dans toute la société cultivée, y était générale au lendemain des occupations napoléoniennes?

Enfin l'administration ne rebute pas Stendhal. Pour comprendre le goût qu'il y apporte — car il y apporte du goût — et ne point s'étonner de sa compétence, il faut se souvenir qu'il a été auditeur au Conseil d'État, inspecteur général du Mobilier et des Bâtiments de la Couronne, intendant à Sagan. Il a connu la saine discipline des besognes austères et pris des habitudes de précision qui n'ont sans doute pas été inutiles à l'écrivain. Et c'est ainsi qu'il se trouve de plain-pied dans une carrière qu'il sentait si bien faite pour lui que nous l'avons vu y solliciter son admission dès 1814[2].

Suivons-le maintenant dans le détail de ses occupations. Pour les apprécier justement, il n'est sans doute pas inutile de rappeler, sans nous y attarder, ce qu'est un consul et quels sont ses devoirs. Un consul est à l'étranger un représentant de l'État qui l'accrédite. Sa mission principale est d'assurer la protection des intérêts privés par opposition aux ministres ou ambassadeurs qui ont surtout la charge des intérêts publics. Cependant, la ligne de démarcation entre les deux domaines n'est pas à la vérité aussi stricte que pourrait le laisser croire cette définition, un consul étant à la fois un administrateur, un informateur économique et un observateur politique. Il n'est d'ailleurs pas que cela et doit être aussi l'interprète de la pensée nationale. A cet égard, son action personnelle apparaît comme une action de rayonnement qui doit s'exercer au profit de l'influence de son pays, celle-ci se confondant d'ailleurs avec la sienne.

Que l'auteur de *la Chartreuse* ait possédé des dons précieux d'observateur politique, tant de remarques profondes égrenées au cours de ses lettres ou de ses livres, qui ressemblent tant

prose. Nous avons vingt-cinq gazettes allemandes. Quelle masse de niaiseries ils prennent au sérieux les Mémoires de M. Maximilien de Robespierre. N'est-ce pas M. de Malitourne qui les a fabriqués? Mais, comme ces pauvres Allemands pensent très difficilement, ils traduisent beaucoup. Ils prennent de grands lambeaux du *National*. » (23 février 1831, *Corr.*, t. III, n° 512, p. 26.)

1. 26 décembre 1820, *Corr.*, t. III, n° 499, p. 3.

2. Voir plus haut, p. 3.

à ses lettres, l'ont surabondamment démontré[1]. Mais c'est à Civita-Vecchia surtout qu'il a eu l'occasion d'en donner la preuve officielle. On connaît ses rapports riches de substance, mais parfois filandreux, où se rencontre moins l'ordonnance des belles dépêches diplomatiques que le laisser-aller d'une correspondance familière. Les courts fragments que nous avons relevés à Trieste sont de sa meilleure veine et méritent d'échapper à l'oubli. Les circonstances d'ailleurs l'ont favorisé.

L'époque où il débutait, en effet, était singulièrement intéressante pour un diplomate. La révolution de Juillet venait d'ébranler l'Europe et un frémissement d'indépendance parcourait l'Italie. Metternich entendait en tirer parti. Il ne lui déplaisait pas de provoquer des mouvements dont la répression devait lui permettre de renforcer la domination autrichienne[2].

Stendhal constate dès le 7 décembre 1830 que les routes qu'il a parcourues de Paris à Udine du 22 au 25 novembre sont encombrées de troupes et de transports militaires.

Malheureusement, je ne puis donner un chiffre exact. Rien ne serait plus difficile, les employés ont peur et tout ce qui touche le gouvernement est enseveli dans le plus profond secret[3].

Mais il indique le nombre d'hectolitres de blé que l'Autriche a fait acheter, probablement pour l'approvisionnement de Mantoue, la concentration de munitions dans cette place, le passage à Gorizia de « vingt-cinq chariots chargés de fusées à la congrève »; il avertit que « le régiment Léopold des Deux-Siciles, n° 22, environ 1 300 hommes, qui tient garnison à Trieste, Udine » a été alerté et « se tient prêt à partir pour l'Italie où il serait sous les ordres du général Primo ».

Ces informations intéressent les ministères des Affaires étrangères et de la Guerre; en voici d'autres qui concernent

1. « A Vienne, à Berlin, il avait été chargé par M. le comte Daru, son parent, de sa correspondance diplomatique. A Vienne, en 1809, M. Beyle tient la plume dans toute l'affaire de la Hongrie, la plus singulière de l'époque. Il s'agissait de donner la Hongrie à un archiduc. » — Extrait de la note déjà citée de septembre 1830, résumant ses états de service et dans laquelle il vante aussi ses relations d'Italie et sa connaissance de l'Angleterre.

2. V. Émile Bourgeois, *Manuel historique de Politique étrangère*, t. III, p. 68.

3. Corr. officielle, 7 décembre 1830. — Lettre au ministère des Affaires étrangères, 1re Direction, n° 13.

le département de la Marine et ne sont pas dépourvues de pittoresque :

Le 24 décembre, la frégate autrichienne la *Médée*, 60 canons, 320 hommes d'équipage, a jeté l'ancre sur cette rade. La *Médée* est arrivée d'Algésiras en seize jours. Elle est sous les ordres de M. le chevalier Bandiera, capitaine de corvette. M. Bandiera était un des envoyés autrichiens près la cour de Maroc. — Le 26 décembre est arrivée à Trieste la gabarre l'*Abondanza*, commandée par M. Matticola, lieutenant de vaisseau. L'*Abondanza* arrive d'Algésiras après une traversée de quarante jours. Elle apporte les présents du sultan du Maroc pour Sa Majesté l'empereur d'Autriche : 8 chevaux arabes, une panthère, une gazelle, etc.[1].

Sur Trieste, enfin, voici des observations qui se rapprochent de celles de Pasquale Besenghi.

Trieste est une colonie où l'on vient faire fortune. Les circonstances actuelles autorisent peut-être à ajouter qu'il n'y a aucun esprit public[2]. Ce gouvernement n'est nullement vexatoire. La police est sage et intelligente. Les troubles d'un pays voisin ne sont absolument qu'un objet de curiosité. L'opinion de Trieste préférerait la stabilité à tout et ne demande aucun changement politique[3].

Un consul ne doit pas seulement relater les faits qui peuvent intéresser son gouvernement, il doit guider son action.

Beaucoup de gens nous veulent du bien dans ce pays, écrit Stendhal, mais ils ne peuvent puiser les nouvelles de France que dans la *Quotidienne*, la *Gazette* et le *Moniteur*. Les réflexions de ces journaux présentent nos affaires sous le jour le plus défavorable. Peut-être le *Moniteur* ferait-il bien de donner de temps en temps des articles qui puissent soutenir nos amis de l'étranger.

On sait que les ministères des Affaires étrangères de tous les pays possèdent aujourd'hui des services d'information et de presse dont l'objet est précisément de satisfaire au besoin que déjà signalait Stendhal.

Et peut-être Henri Beyle n'est-il pas l'unique titulaire du consulat de France à Trieste qui ait motivé une demande de crédits par les raisons suivantes :

1. 28 décembre 1830. Lettre au Ministère des Affaires Étrangères : 1re Direction, Affaires politiques, n° 14.

2. « On n'a rien à craindre, comme rien à espérer, d'une ville composée d'éléments aussi hétérogènes et où il ne peut exister aucune unité de sentiments et d'opinions. » Potocky, *loc. cit.*, p. 11.

3. 24 février 1831. Lettre au min. Affaires étrangères. Direction commerciale, n° 57.

Le consulat qui m'est confié s'étend jusqu'aux bouches de Cattaro, mais nous n'avons point d'agent consulaire à Zara, Raguse, Cattaro et Fiume [1].

Il serait peut-être utile que le Consul de France parcourût ces places où le nom français est aimé, mais où il faudrait ranimer le respect pour notre pavillon. Ces pays aiment d'abord la Russie et ensuite la France [2].

Précision dans l'information politique, dans la mesure où elle est possible sans recourir à des sources clandestines qui ne conviennent ni au caractère ni à la dignité du consul, impartialité et délicatesse des appréciations, clairvoyance dans le jugement, voilà les traits distinctifs de cette partie de la correspondance politique de Stendhal.

Nous allons voir que ses rapports qui se réfèrent aux questions économiques ne sont pas moins estimables. Suivant un usage fâcheusement abandonné dans la suite, diplomates et consuls recevaient jadis au moment de leur prise de service des instructions. Celles qui furent adressées à Henri Beyle le 2 novembre 1830 et qui portent la signature de Molé sont un modèle du genre. Elles signalaient particulièrement à son attention le commerce des grains. Ce n'était pas là un travail pour déconcerter un ancien intendant de la Grande Armée. Il s'en acquitte avec zèle et régularité. Il en plaisante même dans ses lettres au baron de Mareste.

Ma correspondance s'occupe du commerce of Corn... Ne croyez point que Paris soit le pays le plus fertile en ce genre. C'est le Banat, monsieur [3].

Et il agrémente son rapport annuel — la tradition de ce travail s'est généralement maintenue — sur le commerce et la navigation, de remarques qui n'ont point perdu de leur

1. Les agents consulaires que Stendhal propose de créer se distinguent des consuls de carrière en ce qu'ils ne sont pas fonctionnaires de l'État qu'ils représentent. Ce sont presque toujours des commerçants notables. Ils ne bénéficient naturellement d'aucun des privilèges des consuls de carrière. A l'étranger, il est d'usage de les qualifier du titre de consul honoraire; nous ne leur reconnaissons en France que celui d'agent consulaire.

2. Rapport du 24 février 1831 au ministère des Affaires étrangères. Direction commerciale, n° 57. — On sait qu'il n'a pas cessé d'en être de même jusqu'à la révolution bolchéviste en Russie.

3. Lettre du 17 décembre 1830. *Corr.*, t. III, n° 500, p. 5. — Le Banat, la Croatie, administrée par un Ban.

saveur. Voici, en particulier, sur la contrebande, un morceau piquant :

La contrebande est immense à Trieste et visible. Chaque soir l'on rencontre à une certaine heure, dans la rue, près de la porte d'Allemagne vingt à trente contrebandiers qui partent chargés de leurs petits sacs. Ces contrebandiers emportent des tissus de soie, lin et coton, du café, etc... Tout le monde connaît à Trieste plusieurs maisons qui s'occupent en grand de la contrebande. Ces maisons garantissent la valeur de la marchandise qui leur est confiée, en nantissant l'expéditionnaire de bons papiers. Le droit qu'ils perçoivent est de 8, 10, 12 p. 100 suivant la nature des objets et leur volume. — La contrebande s'exécute aussi, mais d'une manière moins visible, par les bateaux de petit cabotage qui vont aborder en Istrie et en Dalmatie [1].

Cette contrebande a-t-elle donc disparu? A Trieste, oui, sans doute. Mais en Istrie et le long des frontières yougo-slaves on l'évaluait récemment à trois cent millions de lires par an et la presse triestine examinait le coût de l'établissement d'un filet métallique entre les nouvelles provinces d'Italie et le royaume S. H. S.

Après l'exposé de la situation générale[2], un consul examine toujours le trafic qui intéresse spécialement son pays. Stendhal écrit :

La navigation de Trieste avec la France a été peu considérable pour notre pavillon pendant l'année 1830. — Sur trente-sept navires venus directement de nos ports à Trieste, huit seulement étaient français. Et des trente-cinq qui ont été expédiés de Trieste sur nos ports, neuf seulement portaient notre pavillon [3].

Déjà! Il n'est sans doute aucun des successeurs de Stendhal qui n'ait exprimé le même regret. En relisant sa dépêche

1. Lettre du 24 février 1831 au ministère des Affaires étrangères, sous le timbre de la Direction commerciale, n° 57.

2. « L'état d'incertitude, la crainte de la guerre, ont eu des effets beaucoup moins marqués à Trieste que dans la plupart des autres places de commerce. Beaucoup de riches capitalistes de Vienne et des autres parties de l'Empire d'Autriche envoient leurs fonds à Trieste; ils sont commanditaires, bailleurs de fonds et quelquefois associés. Ces capitalistes montrent depuis quelques mois une timidité croissante et refusent de s'engager dans des entreprises de longue durée. On pense que cette disposition pourra nuire d'une manière sensible aux opérations de 1831. » (Rapport cité du 24 février 1831.)

3. Rapport du 24 février 1831. — En 1924, un seul bâtiment français a touché le port de Trieste.

nous nous disons seulement que la situation était plus favorable de son temps qu'elle ne l'apparaît aujourd'hui.

Passons maintenant à l'administrateur. Il est fort diligent. En voici un exemple. Un Français, Nicolas Armet, de passage à Trieste, se jette du troisième étage de l'hôtel où il est descendu. On le relève, blessé seulement. Stendhal le visite aussitôt à l'hôpital, veille à ce qu'il soit bien traité, distribue des gratifications à ceux qui le soignent[1]. Mais voici que surgit une affaire délicate. Armet possédait une montre, vingt-cinq pièces d'or, des effets. Invoquant ses privilèges consulaires, Beyle en réclame la remise. On la lui refuse. Connaissant les lenteurs de la correspondance officielle, il écrit aussitôt au directeur des Grâces au ministère de la Justice, sollicitant une consultation officieuse.

Je soutiens une négociation fort compliquée depuis un mois, lui dit-il [2], pour arriver à être considéré par les autorités du pays comme le tuteur né des Français qui sont ici. Ces Messieurs prétendent que les sujets autrichiens ne sont pas traités en France comme je demande que les Français le soient à Trieste. Cette question de réciprocité a été soulevée il y a deux ou trois ans.

S'il parvient à démontrer que les droits qu'il revendique, les consuls autrichiens les possèdent en France, il a gain de cause. Il précise d'ailleurs l'objet de sa consultation avec un remarquable sens juridique. M. de Cruzy ne lui répond pas. Il insiste [3] et dans l'entre-temps échange des notes avec le président du Tribunal, « homme sage », qui a fini par lui promettre qu'il n'y aura pas nomination de tuteur. Cette petite négociation dont il ne devait pas voir la fin et dont nous ignorons l'issue est menée d'un bout à l'autre avec une maîtrise singulière. Le professionnel le plus averti n'aurait pas fait mieux.

Non seulement il remplit avec un zèle intelligent ses fonctions, mais il en accepte sans protester les parties les plus ingrates.

1. Lettres des 25 novembre et 3 décembre 1830.
2. Lettre du 25 janvier 1831 à M. de Cruzy, Directeur des Affaires criminelles et des Grâces au ministère de la Justice (sous le couvert du ministère de la Justice).
3. Lettre du 18 janvier 1831 à M. de Cruzy.

J'ai trouvé dans un ordre parfait les papiers et documents de la Chancellerie, écrit-il le 21 novembre; je vais m'occuper d'en dresser un inventaire dont j'aurai l'honneur d'adresser un double à Votre Excellence [1].

Le 4 janvier 1831, il envoie au ministère l'état des dépôts, double du registre de l'état-civil, etc... L'administration des postes refuse nettement de donner reçu des sommes dont le Consulat lui a effectué la remise. Stendhal va tâcher d'obtenir la constatation de ce refus par écrit pour satisfaire indirectement aux exigences de la Cour des Comptes. Il est presque trop bureaucrate pour un homme de lettres.

Nous eussions négligé ses relations avec son chancelier, Chevallier, si ses démêlés fameux avec Lysimaque Tavernier à Civita-Vecchia[2] ne nous invitaient tout au moins à y faire allusion. Elles paraissent avoir été excellentes. Sur ce collaborateur qui fut, à cette époque, la cheville ouvrière du Consulat, rien que des appréciations élogieuses[3]. Ce n'est certes pas à lui qu'il a emprunté des traits pour peindre le fiscal Rossi.

Tel fut à Trieste Stendhal consul. On connaît les vers qu'Alfred de Musset lui a consacrés. Le poète l'avait jadis rencontré sur le Rhône, qui regagnait son poste à Civita-Vecchia, tandis que lui-même s'acheminait avec George Sand vers les orageuses journées de Venise[4]. Évoquant sa mémoire deux ans après sa mort, dans les stances *A mon frère revenant d'Italie*[5], il dit à Paul de Musset :

1. Lettre au ministère des Affaires étrangères, sous le timbre de la 1re Direction, Affaires commerciales, n° 48.

2. Voir dans le *Correspondant* du 25 juin 1924 : Marie-Jeanne Durry, « Un ennemi intime du Consul Stendhal ».

3. Il résulte en effet de l'examen des archives du consulat de Trieste, que Chevallier assura le service sous la Restauration pendant que le comte de la Rue, prédécesseur de Stendhal, était à Vienne. Nous le retrouvons longtemps après aux côtés du successeur de Beyle, le colonel Levasseur. Dans le post-scriptum d'une lettre du 26 février 1831, au baron Denoix, Consul général de France à Milan, Stendhal écrit, parlant de Chevallier. « Je ne puis trop me louer des soins que donne à nos petites affaires cet estimable collaborateur. » Encore dans une lettre du 8 juin 1834, citée par mademoiselle Marie-Jeanne Durry, *loc. cit.*, p. 1091, opposant Chevallier à Lysimaque Tavernier, il s'exprime ainsi : « Je pensai qu'il était convenable de lui accorder la moitié de ce que gagne le Chancelier de Trieste, homme du premier mérite. »

4. V. George Sand, *Histoire de ma vie*, p. 184, 186.

5. *Poésies Nouvelles*, mars 1844.

Tu l'as vu, cet nautique port,
Où, dans son grand langage mort,
Le flot murmure,
Où Stendhal, cet esprit charmant,
Remplissait si dévotement
Sa sinécure.

Aussi bien qu'à Civita-Vecchia ces vers pourraient s'appliquer à Trieste. Les contemporains du poète se doutaient-ils en les lisant qu'il y avait quelque injustice dans leur bonhomie indulgente?

IV

Dix-sept ans avant qu'une fantaisie de la politique qu'il avait revue en 1815 et en 1817 eût fait de Stendhal un consul à Trieste, il était venu pour la première fois à Venise[1]. Et tout de suite, il avait été conquis par le charme de la ville anadyomène.

La *Correspondance* nous apprend qu'il y fit une fugue en janvier 1831[1]. Mais ce que Stendhal ne nous a pas dit et que nous révèlent les archives de la police autrichienne, c'est que, moins d'un mois après son arrivée à Trieste, il était déjà retourné dans la cité des Doges. Le 20 décembre 1830, le conseiller de gouvernement, Josef Amberg, directeur général de la Police de Venise, appelle l'attention du prince Porcia sur sa présence[2]. Amberg connaît, en effet, l'essentiel de la fameuse note de Torresani du 31 janvier 1828 qui lui a été communiquée de Milan et sait que Beyle a été expulsé de la capitale lombarde « comme sujet bien dangereux, auteur de divers écrits fort pernicieux », tels *Rome, Naples et Florence*, œuvres dans lesquelles il s'est permis de critiquer le Gouvernement autrichien et de compromettre la réputation de beaucoup de sujets du royaume lombardo-vénitien[3]. A ses

1. *Corr.*, t. III, 25 janvier 1831, n° 505.

2. Le déplacement de Stendhal lui avait été signalé par la police de Trieste. La *Gazetta di Venezia* du lundi 20 décembre 1830, n° 288, mentionne son arrivée à l'Hôtel de l'Europe le 18 décembre.

3. Je rappelle que le rapport de Torresani et la consultation des censeurs à la suite de laquelle l'exequatur fut refusé à Beyle ont été publiés dans l'ouvrage cité de Schurig et résumés par M. Ch. Simon dans la *Revue de Littérature com-*

yeux, Stendhal est donc un indésirable. Aussi, sollicite-t-il l'intervention du gouverneur de Trieste en vue de hâter le règlement de la situation d'un individu si compromettant. Toute la pusillanimité de ce fonctionnaire éclate dans cette dépêche timorée.

Après avoir résumé la note de Torresani et rappelé la façon plutôt cavalière dont Beyle est entré en Italie sans visa de passeport le mois précédent, il ajoute que

n'ayant pas encore obtenu son exequatur, il s'est avisé de se rendre dans cette ville en vue d'y attendre l'intervention d'une décision et sa reconnaissance par notre Impériale Cour.

Je l'ai placé, ajoute Amberg, sous la surveillance la plus vigilante. Mais comme il est qualifié de sujet politiquement très dangereux, raison pour laquelle il fut jadis expulsé du royaume, et que son passeport manque du visa de l'Ambassade impériale et royale d'Autriche à Paris, motifs qui ne permettent pas à la police d'être rassurée sur son compte, bien qu'il ait été autorisé à poursuivre sa route, par Milan, et ait obtenu un permis de séjour d'un mois sous la garantie du Consul de France, j'ai le devoir de soumettre la question à Votre Excellence afin qu'Elle sollicite, si Elle le juge opportun, une décision sur la nomination et reconnaissance de Beyle comme Consul français à Trieste, éventualité dans laquelle il n'aurait plus aucun prétexte pour rester dans cette ville.

Phrase pénible, dont le sens peut se résumer ainsi : « Excellence, délivrez-moi de ce suspect ».

Le 31 décembre, le prince Porcia répondit, sous le couvert du gouverneur de Venise, comte von Spaur, qu'il avait sollicité des instructions concernant Henri Beyle et ne les avait pas encore reçues [1].

Dans l'intervalle Stendhal était retourné à son poste. Le 22 décembre, Amberg avait eu la satisfaction d'écrire au prince Porcia :

Le Consul français Henri Beyle a demandé aujourd'hui et il lui a été délivré le visa de son passeport pour Trieste où il a l'intention de se rendre ce soir par le bateau à vapeur en vue d'y récupérer, à son dire, quelques papiers importants oubliés avant son départ pour Venise, ayant par ailleurs l'intention de retourner bientôt dans cette ville [2].

parée de 1923, p. 436, cet article reproduit dans le fascicule : les *Cahiers du Stendhal Club*.

1. Le prince Porcia au comte von Spaur, Venise, 473, P. P. 31 décembre 1830.
2. Amberg au prince Porcia, 22 décembre 1830, nº 5137.

Ce projet de retour ne dut pas être du goût d'Amberg. Quant aux papiers importants qu'avait oubliés Stendhal, il est évident qu'ils n'existaient point. Ce n'était qu'une feinte pour obtenir plus sûrement le visa lui permettant de regagner son poste. Il se fût, en effet, trouvé en bien mauvaise posture vis-à-vis de Paris si, alors qu'il était en déplacement irrégulier, il n'eût pu rentrer à Trieste.

Amberg, auquel nous ne reprocherons que de ne nous avoir pas conservé les remarques de l'ange gardien qu'il avait attaché aux pas de Stendhal, devait le revoir en janvier. Il arriva à Venise par le bateau du 20. Une simple note mentionne cette fois sa venue. La police avait rempli son devoir d'avertissement; elle n'avait pas à insister [1].

Ne dites à personne que je suis ici, écrit Stendhal le 25 à M. de Fiori [2], excepté à notre protecteur s'il vous parle de moi [3]. A propos, trouve-t-il qu'il y a quelque réalité, *quelque connaissance des petits hommes* ayant un petit pouvoir dans *le Rouge?* C'est une partie du talent qu'il faut dans le lieu où l'on m'a mis.

Ainsi Stendhal associe heureusement une précaution contre la divulgation d'une absence irrégulière et un rappel discret de ses dons de connaisseur d'hommes, si précieux pour un observateur professionnel.

Cette lettre, il l'écrit dans une salle étouffée du café Quadri tandis que la place Saint-Marc retentit du tapage des masques. Des nouvelles de la Pasta et de l'élection pontificale [4], deux sujets favoris de Stendhal et ce charmant croquis en six lignes :

Je viens d'entendre Velutti, c'était dans un salon de la place Saint-Marc au midi. Jamais Velutti n'a mieux chanté. Il a l'air d'un jeune homme de trente-six à trente-huit ans, qui a souffert, et il en a cinquante-deux ans; jamais il n'a été mieux. Le divin Perruchini l'accompagnait. Il y avait vingt-quatre femmes, mais pas un chapeau de bon goût.

D'après la *Correspondance* [5], Beyle aurait été de retour à

1. La *Gazetta di Venezia* du 21 janvier 1831, mentionne ainsi son arrivée en date du 20. « M. Beyle, consul français à Trieste, de Grenoble. »
2. *Corr.*, t. III, n° 505, p. 12.
3. Le comte Molé.
4. Le cardinal Capellari devait être élu pape, le 2 février 1831, sous le nom de Grégoire XVI en remplacement de Pie VIII.
5. *Corr.*, t. III, n° 505, p. 12.

Trieste le 28 janvier. Mais la *Gazzetta di Venezia*[1] ne mentionne son départ qu'à la date du 19 février. Il serait donc resté près d'un mois à Venise d'où nous possédons de lui une lettre du 3 février. Celles des 28 janvier, 6, 10 et même 19 février, quoique probablement écrites à Trieste, portent des dates qui ne sont pas les vraies. Qu'avec Stendhal, ces questions de chronologie sont donc compliquées! S'il a été un mois absent de son poste et rien n'y contredit dans la correspondance officielle — la première lettre à M. de Cruzy (Affaire Armet) pouvant aussi subir un léger décalage — on s'explique mieux encore ses témoignages répétés d'estime envers son chancelier Chevallier qui le suppléait et les sentiments de gratitude qu'il lui conserva par la suite.

Beyle devait s'arrêter une dernière fois à Venise en quittant Trieste. Il y arriva le 31 mars et quitta l'hôtel de l'Europe — qui bientôt allait abriter Chateaubriand, — le 3 avril pour Ferrare[2].

Ainsi donc Stendhal a fait quatre visites à Venise pendant l'hiver de 1830-1831; la première, au moment de son arrivée à Trieste, à la fin de novembre 1830. Il ne fit qu'y passer. La seconde, du 9 au 22 décembre; la troisième, du 20 janvier au 19 février 1831; la dernière du 31 mars au 3 avril. Il y aurait donc séjourné un mois et demi alors que sa mission en Autriche n'en dura que quatre. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne pratiquait pas la diplomatie de la présence. Heureusement pour lui, on ne lisait sans doute pas alors la *Gazzetta* au Département[3].

Bien secondé, ce qui ne le justifie pas mais explique du moins qu'il ait cru pouvoir s'absenter sans inconvénients, il fit en sorte que son service n'eût pas à souffrir de ses villégiatures et c'est pourquoi je n'ai rien à changer aux appréciations favorables que j'ai formulées sur son activité consulaire. Il lui arriva, d'ailleurs, de se déplacer dans l'intérêt des affaires dont il avait la charge. C'est ainsi qu'il visita Fiume, fit en février une excursion de trente-six heures

1. N° 41 du 21 février 1831.

2. *Gazzetta di Venezia* du 6 avril 1831, n° 64.

3. Nous ne croyons pas devoir insister davantage sur Stendhal à Venise, les divers séjours qu'il y a fait devant constituer l'objet d'une étude spéciale de notre part.

dans une petite ville voisine[1], peut-être Gorizia, projeta d'aller, si on le laissait à Trieste, à Cattaro, Zara, Raguse[2]. Il parle dans cette lettre aussi de se rendre à Fiume. Il y était allé le mois précédent. Faut-il voir dans cette mention une indication de nature à égarer la censure ou la lettre du 28 janvier serait-elle de décembre? Il dit en effet au baron de Mareste dans une remarque qu'il n'est pas sans intérêt de relever : « Je date *ever a month* en arrière. Je sais ce que je fais[3] ».

L'objet de son voyage à Fiume était de se rapprocher du Banat pour étudier le commerce des céréales; sans doute aussi de se distraire. La lettre dans laquelle il rend compte de son excursion est une des plus amusantes de cette période. Mais sa date est certainement erronée. Elle serait du 17 décembre 1830, d'après la *Correspondance*[4]. Or, nous avons vu que Stendhal était à Venise. En réalité, il ne se rendit à Fiume que trois semaines plus tard. Le 5 janvier 1831, la police de Trieste avise, en effet, de son départ le commissariat de cette ville et de Pola, et Fiume mentionne son retour dans une note du 10-11 janvier[5].

J'ai fait un voyage à Fiume, écrit-il au baron de Mareste[6]; c'est tout à fait le dernier endroit de la civilisation. Un étranger capitaine[7] est reçu comme feue mademoiselle Jeck, l'éléphant à Paris. Cinq jours passés là furent cinq carnavals. On m'aimait tant qu'on m'a dit : « Ne faites pas de dettes criardes et des banqueroutes, comme un de vos prédécesseurs, mais il avait deux croix et vous point. — Je l'ai refusée », ai-je répondu.

Dans cette charmante ville de six mille âmes, un homme qui a un capital de 40 000 francs est dans l'abondance, la considération, etc.

1. *Corr.*, t. III, n° 512, p. 29.
2. « Au printemps, le devoir me conduira à Cattaro. » 26 décembre 1830, n° 499, p. 3, et 28 janvier 1831, n° 506, p. 15.
3. *Corr.*, t. III, 28 janvier 1831, n° 506, p. 15.
4. *Corr.*, t. III, n° 500.
5. Ces dates ont été relevées sur le registre des Archives d'État de Trieste; malheureusement les dossiers correspondants ont été perdus. Les recherches effectuées à Fiume par M. Attilio Depoli, que nous en remercions très sincèrement, sont également demeurées infructueuses. Nous savons que Stendhal n'était pas passé inaperçu puisque l'administration du cercle de Mitterburg, aujourd'hui Pisino (Istrie), communique un rapport sur lui à la police de Trieste sous les dates des 24-27 mars 1831.
6. *Corr.*, t. III, n° 500, p. 5.
7. Consul.

Il a un logement que le soleil dispense du poêle; il adore l'usurpateur et lit l'histoire de ses amours avec des gravures enluminées; il veut absolument me prêter ce livre rare qu'il a fait venir à grands frais. Toutes les fois que je l'allais voir, il me faisait à l'instant du chocolat. « Combien vous coûte cette vie délicieuse? lui ai-je dit le dernier jour en le surprenant à dîner avec sa maîtresse. — Je me ruine; mais que voulez-vous? La vie est courte; je dépense 3 600 francs. »

Le site de Fiume l'enchanta. Chaleur et situation à souhait. Il la compare à Port-Maurice [1].

Pendant le court séjour que j'ai fait à Fiume, écrit-il le 25 février 1831 à un de nos compatriotes, Ant. Reymond, qui semble avoir été le correspondant officieux des consuls de France à Trieste, j'ai pu apprécier cette ville intéressante et je vous prie de remercier les personnes qui m'y ont fait accueil [2].

On aimerait à en connaître les noms et à se représenter la vie menée par Stendhal dans la petite cité que le geste de Gabriele d'Annunzio devait vouer, pour un jour, à une si éclatante renommée. Se promena-t-il le long de ce golfe admirable du Carnaro, sur ces rives que dominent les contreforts du Monte Maggiore et où devait s'élever Abbazia? gravit-il les pentes de Tersatto, jusqu'au château des Frangipan? Ou bien faut-il prendre à la lettre « cinq jours furent cinq carnavals » et alla-t-il seulement de festins en festins chez les Reymond et les Meynier, les Français de ce temps-là?

V

Dès le 24 décembre 1830, Stendhal savait qu'il ne resterait pas à Trieste.

Je reçois à l'instant une lettre de M. le marquis de Maison, ambassadeur à Vienne[3], qui me dit que M. de Metternich a refusé l'exequatur

1. *Corr.*, t. III, n° 500, p. 5.

2. Archives Consulat Trieste. Lettre du 25 février 1831. — Ant. Reymond sollicitait sa nomination d'agent consulaire à Fiume. Beyle y est favorable, quoique le tour de sa lettre soit un peu brusque. Mais avant de le recommander, il veut être certain qu'Ant. Reymond est assuré de recevoir rapidement son exequatur, Évidemment les questions d'exequatur préoccupaient Stendhal : « Soyez bien persuadé, lui dit-il encore, que je ferai tout ce qui dépendra de mo pour faciliter les relations commerciales : c'est mon devoir et mon intention. »

3. Le maréchal Maison avait été nommé ambassadeur à Vienne le 23 décembre 1830.

et a donné l'ordre à M. l'ambassadeur d'Autriche à Paris de protester contre ma nomination.

Et il ajoute :

J'était pétrifié d'étonnement d'avoir réussi; mais le port où je comptais trouver un refuge assuré est accessible au vent du nord. J'ai été cependant d'une prudence parfaite. Je n'ai pas vu l'amie de l'ami auquel vous m'aviez présenté [1].

Le Consul de France à Trieste n'avait rien, en effet, à se reprocher : Henri Beyle acquittait la rançon de ses imprudences milanaises et des indiscrétions de Stendhal. Cependant que, de Milan, il s'acheminait vers l'Autriche, la police du royaume lombardo-vénitien saisissait de son cas la Chancellerie impériale et, tandis qu'il attendait impatiemment son exequatur, à Vienne on instruisait son procès.

Ce n'est pas ici le lieu de reprendre cette affaire désormais complètement éclaircie. Il suffira de rappeler que la censure autrichienne, invitée à se prononcer sur l'*Histoire de la peinture en Italie, Naples et Florence* et les *Promenades dans Rome*, prononça le *damnatur*. On nous permettra cependant de penser qu'en refusant de valider la nomination d'Henri Beyle, la Chancellerie impériale ne se fonda pas uniquement sur les conclusions prises, il faut le rappeler, antérieurement à l'arrivée de Stendhal à Trieste. Bettelheim observe justement que, ni au directeur de la police milanaise Sedlinsky, ni au comte Porcia qui, nous l'avons vu, avait sollicité ses instructions le 27 novembre, Metternich ne fit aucune réponse. Pourquoi? — Peut-être parce qu'il estimait à leur juste valeur les rapports de Torresani dans lesquels un homme aussi averti pouvait fort bien discerner la part des rancunes individuelles et des susceptibilités féminines; peut-être aussi, parce que, s'il ne lui convenait pas de laisser passer l'incident étant donné la délicatesse des rapports entre la Cour de Vienne et celle des Tuileries et les principes dont s'inspiraient son gouvernement, il n'entendait pas non plus le grossir. Il n'y a vraiment rien à reprendre dans la lettre qu'il écrivit à son ambassadeur à Paris, comte Apponyi, le 21 novembre 1830,

1. *Corr.*, t. III, nº 501, p. 8

pour lui notifier qu'il ne pouvait accorder l'exequatur sollicité par Molé [1].

Quelque disposée que soit la Cour d'Autriche à complaire au Gouvernement français, il est de l'intérêt commun de l'un et de l'autre de ne pas conférer réciproquement la gestion des affaires publiques dans les États respectifs à des personnes, dont les principes et les antécédents soient faits pour exciter une juste méfiance. — Tel est cependant le cas du sieur Beyle. Votre Excellence n'ignore pas tout ce qu'il a fait imprimer sous le nom de Stendhal contre le Gouvernement autrichien en Italie. L'admettre au poste qui lui a été destiné par le ministre précédent [2], ce serait s'exposer de science à des compromissions immanquables et d'autant plus fâcheuses que de notre côté nous avons à cœur d'éviter avec soin tout ce qui pourrait porter atteinte à la bonne harmonie qui subsiste entre les deux pays.

Je vous invite en conséquence, Monsieur le Comte, à faire valoir de la manière la plus convenable ces raisons auprès du ministre actuel afin de l'engager à retirer au sieur Beyle son dit brevet et à nommer un autre Consul dont la façon de penser, d'agir, ne présente pas les mêmes inconvénients. Les motifs d'exception que j'ai eu l'honneur d'alléguer sont trop évidents pour qu'ils puissent échapper à la sagacité du Cabinet français et pour que nous nourrissions le moindre doute sur le succès de vos représentations [3].

Reconnaissons donc loyalement que la décision du Cabinet de Vienne était fondée et que les ministres de Louis-Philippe avaient tout au moins fait preuve de légèreté en envoyant Henri Beyle dans les États de François II. Singulier choix, en effet, que celui de ce Français deux fois expulsé de Lombardie, de cet écrivain suspect d'idées subversives. Ne disons pas que ces expulsions étaient injustes, ces appréciations de la censure odieuses ou ridicules. Nous ne sommes pas en

1. L'examen des dates démontre qu'il n'y a aucune corrélation entre l'arrivée de Stendhal à Trieste, les rapports de Sedlinsky et de Porcia et la décision prise à Vienne. Celle-ci intervient uniquement à la suite de la demande d'exequatur formulée par le ministère des Affaires étrangères français. Ces constatations prouvent aussi que Stendhal en précipitant son départ de Paris et en ne sollicitant pas le visa de l'ambassade d'Autriche avait bien, comme nous l'avons indiqué, tenté de forcer l'adhésion de la Chancellerie impériale en la mettant en présence du fait accompli.

2. Molé avait été remplacé le 2 novembre 1830 par le maréchal Maison, puis, ce que devait encore d'ailleurs ignorer Metternich, le 17, par le général comte Horace Sebastiani della Porta. Ces changements rendaient au Cabinet de Vienne son refus plus facile en éliminant toutes considérations de susceptibilités personnelles.

3. Cité par Bettelheim, *loc. cit.*

1925; nous sommes en 1830. Et il ne faut pas demander à l'Autriche d'avoir été autre chose que ce qu'elle était : la puissance la plus réactionnaire de l'Europe d'alors. Le Cabinet de Paris ne l'ignorait pas; il devait savoir également qu'une police aussi avertie que celle des Habsbourg ne pouvait être la dupe du pseudonyme d'Henri Beyle.

Lui-même avait compris la délicatesse de sa situation et toute sa correspondance démontre combien il est conscient d'évoluer sur un terrain peu sûr. Certes, Trieste n'était pas le poste de ses ambitions, mais c'était un poste, et faute de mieux, il s'y tenait. Sa crainte constante est de se retrouver les mains vides. Aussi, que de précautions pour ne pas paraître mécontent, pour ne pas lasser ses protecteurs!

Dominique, — c'est le nom qu'il se donne volontiers —, n'a rien de nouveau sur son destin futur, écrit-il le 6 février 1831 à Alberthe de Rubempré, il vit à Trieste où il s'ennuie assez, mais il faut dire qu'il s'amuse et qu'il est enchanté de sa place [1].

Trois semaines plus tard, à Virginie Ancelot :

On m'écrit de Paris qu'il faut, moi aussi, tromper et ne pas dire que je m'ennuie, et cela sous peine de passer pour un homme léger, jamais content de rien, etc. etc. Hélas, je passerai tout simplement pour un homme pauvre[2]?

Prudence d'autant plus méritoire qu'au moment où il traçait ces lignes, son sort était déjà fixé. « Vous savez, écrit-il, le 19 février, à Alberthe de Rubempré, que je suis nommé à Civita-Vecchia[3]. » Ce seront donc les États du Pape et le voisinage de Rome alors qu'il a successivement, pendant ces semaines d'attente, espéré Nice et Port-Maurice[4], Cagliari et

1. *Corr.*, t. III, n° 508, p. 20.

2. *Corr.*, t. III, n° 515; 1er mars 1831, p. 34.

3. *Corr.*, t. III, n° 510, p. 23. « On m'a écrit de Vienne la nomination, il y a un mois et plus. » — « D'où vient ce retard? Probablement on a voulu avoir l'exequatur de M. » (16 mars 1831; n° 518, p. 39; V. aussi n° 517 du 3 mars 1831, p. 38). — La Chancellerie pontificale, nous apprend Bettelheim, consulta la Chancellerie de Vienne au sujet des motifs qui avaient fait refuser l'exequatur à Beyle. L'envoi de Stendhal ne pouvait, en effet, lui être agréable, s'il ne crut pas devoir le décliner. (Stendhal fait allusion à sa nomination éventuelle dans la lettre datée du 17 décembre 1830 et qui est probablement du 17 janvier 1831 : « L'envoi à Civita-Vecchia n'est pas si beau que vous pensez. » N° 500, p. 8.

4. « Oui, je vous conseille Port-Maurice ou Nice, le consul par parenthèses a soixante-dix-huit ans, mais les conquêtes font supprimer cette divine résidence. » (*Corr.*, t. III, au baron de Mareste, 28 janvier 1831, n° 506, p. 14). « A cause du

Salonique[1], les meilleurs postes ou les plus supportables. Il quitte la première ville de commerce du continent (900 vaisseaux entrés, 890 sortis en 1830 sans compter un immense cabotage)... « une ville superbe... pour un trou qui ressemble fort à Saint-Cloud si ce n'est que c'est beaucoup plus laid[2] ».

Néanmoins, il a hâte de partir. Mais ce n'est que par une lettre du 5 mars qu'il recevra, le 16, l'avis officiel de sa nomination[3]. Trois semaines encore il devait demeurer à Trieste dans l'attente impatiente de son successeur[4]. Le 30 mars, enfin, il lui passe le service conformément à ses instructions[5]. L'épisode triestin de la vie de Stendhal était terminé.

Sans portée, si l'on s'en tient à son œuvre, il n'est pas indifférent pour l'étude de l'homme. Henri Beyle apparaît dans son administration de Trieste tel que le définissait seize ans plus tôt, Beugnot, dans sa lettre de recommandation à Talleyrand « fort éclairé et d'opinions mesurées[6] », et le marquis Maison, ambassadeur à Vienne, aurait pu lui rendre le même témoignage que le général Michaud en l'an XIII. « Il s'est

cabotage, le vice-consul (de Port-Maurice) encaisse, tout compris, neuf mille francs. Voilà l'homme le plus aisé de tous les employés de France. » — « J'ai trouvé l'aimable et amabilissime M. Masclet, consul à Nice, au milieu d'un jardin rempli de rosiers en fleurs, le 15 novembre? Le serpent de l'envie a aussitôt sifflé dans mon cœur. A cause du grand mot *cabotage*, Nice vaut vingt-deux mille francs. » — Les consuls qui sont en même temps agents compatbles touchent 5 p. 100 sur les recettes de leur poste. Stendhal a déjà toutes les préoccupations d'un consul d'aujourd'hui.

1. *Corr.*, t. III, 28 janvier 1831, n° 506, p. 15.

2. *Corr.*, t. III, n° 507, p. 18.

3. Sa lettre de service est reproduite dans la lettre au baron de Mareste du 16 mars 1831, n° 518, p. 38-39.

Une seconde lettre, celle-ci inédite, du ministère des Affaires étrangères, sous le timbre des Affaires commerciales, 1re Direction, n° 5, Paris, le 7 mars 1831 : « Avis donné à M. Beyle de sa nomination à Civita-Vecchia et de son remplacement à Trieste par M. Levasseur », est ainsi libellée : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous inviter à remettre à M. Levasseur, porteur de cette lettre et récemment nommé par Sa Majesté au Consulat de Trieste, la gestion de ce poste. Vous voudrez bien, Monsieur, vous rendre immédiatement à Civita-Vecchia pour y prendre possession de vos nouvelles fonctions. Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée. » (*Signé* : Horace Sebastiani. « Monsieur Beyle, Consul de France à Civita-Vecchia, présentement à Trieste. » (Archives de l'Ambassade de France, Palais Farnèse, à Rome.)

4. *Corr.*, t. III, 23 février 1831, n° 512, p. 28.

5. *Corr.*, t. III, au comte Sebastiani, ministre des Affaires étrangères, Trieste, le 31 mars 1831, n° 521, p. 43.

6. L. Farges, *Stendhal diplomate*, Annexe II, p. 255.

toujours acquitté avec autant de zèle et d'exactitude que d'intelligence des différentes missions dont il a été chargé et dans lesquelles il a fait preuve de connaissances administratives[1]. » Ne l'avons-nous pas vu, en effet, exact et dévoué à son service et n'avons-nous pas reconnu sa compétence et sa modération?

Stendhal, qu'on se représente volontiers comme l'irréconciliable ennemi de l'Autriche, apprécie sans parti pris l'administration des Habsbourg. Elle a été une des meilleures de l'Europe. Il ne le méconnaîtra pas et le redira, même après l'incident de Trieste, dans *la Chartreuse de Parme*[2]. Toujours, son attitude à l'égard des faits et des personnes se révèle strictement objective ; toujours, il fait montre d'une clairvoyance qui donne leur prix à ses dépêches et à ses moindres billets comme aux livres fameux que le temps a consacrés. Et c'est pourquoi, après un siècle, la brève mission qu'il remplit un jour sur les bords de l'Adriatique mérite de n'être pas oubliée.

RENÉ DOLLOT,
Consul de France à Trieste.

1. L. Farges, *Stendhal diplomate*, Annexe I, p. 253.

2. « Cette police de Milan (la police autrichienne), devenue depuis si célèbre par les aventures de MM. Pellico et Andriane, ne fut pas précisément cruelle, elle exécuta raisonnablement et sans pitié des lois sévères. Et l'empereur François II voulait qu'on frappât de terreur ces imaginations italiennes si hardies. » (V. *la Chartreuse de Parme*, éd. Crès, t. I, p. 128.)

LA VIE

DE

BENJAMIN DISRAËLI[1]

« Comment pouvons-nous considérer notre temps comme une époque utilitaire? C'est une époque d'un romanesque infini. Les trônes s'écroulent, les couronnes sont offertes comme dans un conte de fée, et les êtres les plus puissants du monde, hommes et femmes, étaient il y a quelques années à peine des aventuriers et des exilés .»

DISRAËLI

XI

AU SOMMET DU MAT GLISSANT

Punch, en 1859, publia un dessin représentant un lion endormi que Bright, Disraëli et Russell s'efforçaient de réveiller en le piquant avec des barres de fer rouge. Sur chaque barre était le mot « Réforme ». Symbole exact. Depuis l'incomplète réforme de 1832, qui avait émancipé une classe si réduite d'électeurs, tous les partis s'efforçaient tour à tour d'intéresser le lion britannique à une mesure nouvelle. Mais le lion, bien nourri, continuait son sommeil et les limbes parlementaires étaient peuplés d'ombres de réformes mort-nées. Tantôt un gouvernement tory proposait de donner le vote à tout électeur payant plus de dix livres de loyer et l'opposition whig s'écriait que c'était une honte et que huit livres formaient la saine limite des Droits de l'Homme; tantôt un Parlement

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février, 1er et 15 mars.

whig proposait sept livres et Derby, par la bouche de son prophète Disraëli, affirmait que c'était livrer l'Angleterre à tous les dangers de la démagogie. La question réelle était de savoir lequel des deux grands partis serait favorisé par les nouveaux électeurs. Mais Gladstone parlait avec indignation de ceux qui consultaient ainsi des statistiques électorales et mesuraient les forces populaires comme celles d'une armée d'envahisseurs. « Les personnes auxquelles s'appliquent ces remarques sont nos frères, des chrétiens comme nous, notre propre chair et notre sang. » Sur quoi un tory lui demanda pourquoi notre chair et notre sang s'arrêtaient à sept livres de loyer. Quelques whigs trouvèrent, eux aussi, que ce galimatias sentimental était de mauvais goût; ils se retirèrent du parti et Bright les baptisa Adullamites car, « le roi David s'étant retiré dans les cavernes d'Adullam, tous ceux qui avaient des dettes et tous ceux qui étaient mécontents s'étaient réunis autour de lui ». Alors Disraëli, avec l'aide des Adullamites, renversa le désolé Lord John et le fervent Gladstone; alors Lord Derby, ayant baisé la main de la Reine, prit le ministère avec Disraëli. Une fois de plus ils étaient au pouvoir en minorité et par la volonté d'une coalition de hasard et il semblait que, cette fois encore, leur ministère serait de courte durée.

***

Dès le début du gouvernement de Derby, le lion britannique, on ne sut pourquoi, se réveilla soudain de mauvaise humeur et brisa les barreaux de sa cage, représentés par les grilles de Hyde Park. Trois jours de suite, des foules s'amassèrent en réclamant la Réforme et on dut amener des troupes. Le Home Secretary fondit en larmes. Mary-Ann regarda les manifestants de sa fenêtre et, voyant qu'ils avaient l'air de s'amuser, se prit de sympathie pour eux. La Reine fit mander Derby à Balmoral, lui dit que cette question avait maintenant agité le pays pendant trente ans, qu'il faudrait bien finir un jour par la résoudre et qu'il valait mieux que ce fût fait par un ministère conservateur. Brusquement Disraëli aperçut un coup superbe à jouer.

Au fond de son cœur, il avait été toujours partisan d'un

suffrage étendu à la partie la plus sérieuse des classes ouvrières. L'union de l'aristocratie et du peuple, qu'il avait prêchée dans *Sybil*, trouverait ainsi son expression, et peut-être la démarche la plus hardie serait-elle aussi la plus sage. « Pourquoi, dit-il à Derby, ne pas accorder le vote domestique, un vote par maison quel que soit le loyer, avec des restrictions convenables de temps et de séjour ?» Au moins, c'était un principe défendable, et un principe conservateur; on pouvait dire que les propriétaires de maisons sont toujours intéressés à la prospérité du pays, tandis que ces lignes arbitraires, dix livres, cinq livres, six livres, étaient absurdes et impossibles à tenir. En outre, le parti qui affranchissait ces nouveaux électeurs aurait quelques chances de les annexer. Surtout les libéraux perdraient l'article le plus populaire de leur programme. Vraiment, la chance valait d'être tentée. Seulement le parti accepterait-il?

Le parti montra une étonnante intelligence. Les tories n'avaient aucune raison pour tenir à cet électorat de 1832, créé par leurs adversaires et qui les tenait écartés du pouvoir depuis trente ans. L'idée de couper par un maître-atout la plus belle carte des whigs les enchanta. Malgré quelques opposants, le gros des troupes accepta le plan de campagne. Tout de suite on devina l'aube d'une grande victoire. Beaucoup de libéraux, surpris, jugèrent que, si les conservateurs faisaient leur politique, ils ne pouvaient refuser de voter pour eux. Gladstone se vit en déroute. La seule attitude sage, pour lui, eût été de triompher, mais il était suffoqué de voir l'Esprit du Mal porter la bannière angélique. Il fonça avec une violence inouïe sur le machiavélique adversaire qui prit soin, par sa nonchalance, d'accentuer l'image de folle colère que Gladstone venait de présenter. « Le Très Honorable gentleman, dit-il, me parle sur un ton qui, je dois le dire, est rarement employé ici. Ce n'est pas que j'attache aucune importance à la chaleur dont il fait montre, mais réellement, quelquefois, ses manières sont si exaltées et ses gestes si inquiétants que c'est presque avec soulagement que l'on se souvient que, dans cette Chambre, les partis adverses, assis de part et d'autre de cette table, sont séparés par un meuble aussi large et aussi solide. »

Quand on vota, le ministère eut vingt et une voix de majorité. Disraëli, dans un Parlement hostile, avait fait voter une loi que, depuis trente ans, des gouvernements whigs essayaient en vain de faire passer. C'était un grand triomphe parlementaire. Gladstone le sentit et nota, dans son Journal : « Un écrasement peut-être sans exemple. » Il était profondément mortifié : « J'ai rencontré Gladstone au breakfast, écrivait un observateur. Il semble tout à fait terrifié par l'habileté diabolique de Dizzy. » Derby était ravi; il reconnaissait que la mesure était « un saut dans l'inconnu », mais il ajoutait, en se frottant les mains : « Ne voyez-vous pas que nous avons mis les whigs dans un beau pétrin? »

Après le vote, les applaudissements des conservateurs à l'adresse de Dizzy furent bruyants et prolongés. Tous voulaient lui serrer la main. En sortant de Westminster, beaucoup d'entre eux se réunirent au Carlton et improvisèrent un souper. Disraëli, en rentrant chez lui, entra un instant au Club et fut de nouveau accueilli par des acclamations sans fin. Ses amis lui demandèrent de souper avec eux, mais il savait que Mary-Ann l'attendait, qu'elle aussi avait préparé un souper et il ne voulait pas la désappointer. Le lendemain, elle dit avec fierté à une amie : « Dizzy est revenu tout droit à la maison; je lui avais préparé un pâté et une bouteille de champagne. Il a mangé la moitié du pâté, bu tout le champagne, et il m'a dit : « Ma chère, vous êtes pour moi bien plutôt une maîtresse qu'une femme! » Elle avait alors soixante-dix-sept ans.

***

Ce succès changea beaucoup la position de Disraëli au Parlement. La défaite de Gladstone n'avait pas le pathétique de celle de Peel. Elle amusait un peu; elle étonnait aussi. Deux chefs de parti, et parmi les plus grands que la Chambre des Communes eût connus, avaient voulu, à vingt ans de distance, lutter avec ce Dizzy et tous deux avaient succombé. Cet homme qui avait si souvent parlé lui-même de mystères asiatiques n'était-il pas un homme-mystère? A quoi tenait-il? Quels étaient ses desseins? Quand il écoutait, avec ce masque impassible, les invectives de Gladstone, que pensait-il? Un

nouveau personnage se formait dans l'esprit du public, le Sphinx. *Punch* publia un dessin : Disraëli en triomphe. On y voyait un immense sphinx de pierre dont le visage était celui de Dizzy, traîné vers le temple de la Réforme par une foule d'esclaves nus, dont Gladstone, et que fouettait Derby.

Aucun de ceux qui le rencontraient alors ne pouvaient se défendre de cette impression complexe de puissance et de sorcellerie. Le visage avait vraiment acquis l'immobilité de la pierre et la différence entre lui et les mortels qui l'entouraient était profonde. « J'aurais plutôt pensé à m'asseoir à table avec Hamlet, ou Lear, ou le Juif Errant », écrit un contemporain et il ajoute : « Beaucoup disent : Quel acteur est cet homme — et pourtant l'impression finale est de sincérité absolue. Certains le traitent d'étranger. « Qu'est l'Angleterre pour lui ou lui pour l'Angleterre ? » — C'est justement là qu'ils se trompent. Whig, ou radical, ou tory, cela en effet lui est égal peut-être; mais cette puissante Venise, cette impériale république sur laquelle jamais le soleil ne se couche, cette vision le fascine, ou je me trompe beaucoup. L'Angleterre est l'Israël de son imagination et il sera le premier ministre impérial avant sa mort, s'il trouve une chance. »

Contre toute attente, cette chance était proche. Les attaques de goutte de Derby devenaient si fréquentes, il pouvait si rarement remplir les devoirs de sa charge qu'il en venait à penser que son devoir était de songer à la retraite. Disraëli le supplia de rester, s'engageant à faire tout le travail réel alors que Derby conserverait le titre. Mais Derby lui répondit qu'il allait écrire à la Reine pour lui annoncer sa démission, qu'il espérait que Sa Majesté s'adresserait à Disraëli pour le remplacer et que, lui-même, Derby, continuerait dans la retraite à soutenir Disraëli de toute l'autorité de son nom. « Je ne puis vous faire cette communication sans reconnaître en même temps, avec reconnaissance, votre collaboration cordiale et loyale, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, pendant cette longue période. » Disraëli avait d'autant plus de mérite à prier son chef de rester qu'il savait déjà à ce moment qu'en cas de retraite de Derby ce serait lui que la Reine ferait appeler. Elle le lui avait dit elle-même. Le jour de la démission définitive du chef, un messager vint prier

Disraëli de venir voir la Reine à Osborne. Le magicien, qui croyait un peu à sa magie, ne manqua pas de noter que ce messager, le général Grey, n'était autre que ce colonel Grey qui avait été à Wycombe son rival bégayant et heureux lors de sa première campagne électorale. La première lettre de félicitations vint de Lord Derby : « Vous avez loyalement et honorablement gagné l'échelon le plus haut de l'échelle politique. Puissiez-vous longtemps garder cette position. »

Le lendemain Disraëli fut reçu par la Reine à Osborne. Elle paraissait radieuse, lui tendit la main et dit : « *You must kiss hands.* » Il tomba sur un genou et, avec une foi profonde, baisa cette petite main grasse. Il était profondément heureux. Au dehors, le soleil brillait, éclatant. Après tout la vie valait d'être vécue. Un des premiers membres du Parlement qu'il rencontra fut James Clay qui, jeune homme, l'avait inquiété à Malte par ses talents au billard.

— *Well*, Disraëli, dit Clay, quand nous voyagions, vous et moi ensemble, il y a quarante ans, qui aurait jamais dit que vous deviendriez Premier Ministre?

— C'est vrai, Clay... Comme nous disions en Orient : « Allah est grand! » Et maintenant il est plus grand que jamais.

L'accueil fut généralement bon. « Un triomphe de travail, de courage et de patience » disaient même des adversaires. Quand il entra pour la première fois à la Chambre des Communes comme Premier Ministre, les couloirs étaient pleins de gens venus pour l'acclamer. John Stuart Mill, qui parlait, dut s'interrompre pendant plusieurs minutes.

Un mois plus tard Mary-Ann, femme du Premier Ministre, donna une grande réception au Foreign Office, dont Lord Stanley avait bien voulu lui prêter les salons pour un soir. Il faisait un temps affreux; un ouragan de pluie et de vent balayait Londres. Pourtant tout le monde était venu, tout le parti conservateur, quelques libéraux dont les Gladstone, beaucoup d'amis. Dizzy, dans toute sa gloire, promenait la Princesse de Galles autour des salons; au bras du Prince était Mrs. Dizzy, qui paraissait bien vieille et bien malade. Depuis un mois elle avait un cancer et le savait, mais elle ne voulait pas le dire à son mari. Ce mélange de gloire et de décrépitude ajoutait à la soirée triomphale une nuance de mélan-

colie. Après tant de luttes ce vieux couple était devenu sympathique. On les avait adoptés. Il n'y avait pas un salon à Londres où l'on ne dît « Mary-Ann » tout court pour parler de la femme du Premier Ministre. Disraëli lui-même se rendait compte de l'effet d'étonnante acrobatie que produisait son élévation : « Oui, répondait-il à ceux qui le félicitaient, j'ai grimpé jusqu'au sommet de ce mât glissant. » Son ami, sir Philipp Rose, lui dit : « Si seulement votre sœur était encore vivante et avait pu voir ce triomphe, comme elle aurait été heureuse! — Pauvre Sa, dit-il, pauvre Sa! Oui, nous avons perdu notre public... »

TROISIÈME PARTIE

I

LA REINE

Un nouveau Chancelier de l'Échiquier fut choisi. Le Premier Ministre en informa la Reine : « M. Disraëli doit faire observer à Votre Majesté que l'aspect extérieur de M. Ward Hunt est extraordinaire mais non déplaisant. Il a plus de six pieds de haut mais paraît moins grand, parce que sa largeur est proportionnée. Comme il arrive pour Saint-Pierre de Rome, personne, à première vue, ne se rend compte de ses dimensions véritables. D'ailleurs il a la sagacité de l'éléphant aussi bien qu'il en a la forme. » Un ton d'une étonnante légèreté pour écrire à une souveraine, mais elle était enchantée.

Disraëli qui, au cours de sa vie, avait exaspéré plus d'un homme, avait trouvé les femmes indulgentes. Son horreur du raisonnement abstrait, sa politesse surannée, l'imperceptible arrière-goût de cynisme de ses phrases consciemment fleuries, tout en lui était fait pour leur plaire. Elles lui inspiraient un sentiment qui n'était pas de l'amour sensuel, mais une tendresse à la fois supérieure et humble, une obscure et douce fraternité. Il aimait leurs entêtements, leurs ignorances, leurs naïvetés. C'était une femme, Mrs. Austen, qui avait trouvé un éditeur pour *Vivian Grey*; c'était des femmes, les Sheridan, puis Lady Cork, Lady Londonderry, qui l'avaient imposé au monde; c'était une femme, Mary-Ann, qui lui

avait donné son siège au Parlement. A chaque tournant de ses souvenirs, il trouvait un de ces visages secourables penché sur son dégoût et sur son inquiétude. Il regarda d'un œil expert l'auguste veuve en bonnet de tulle blanc qui l'attendait au sommet de l'Escalier des Honneurs et se sentit délicieusement à son aise.

Depuis la mort de son bien-aimé mari, la Reine vivait dans une grandeur solitaire. Elle s'était juré de respecter toutes les volontés, toutes les habitudes d'Albert. Enveloppée de crêpe, elle errait de château en château, de Windsor à Osborne, d'Osborne à Balmoral. Le public se plaignait de sa réclusion et elle souffrait de se sentir impopulaire. Personne ne la comprenait et personne n'avait compris Albert qui en avait tant souffert, lui aussi... Personne, sauf M. Disraëli. C'était surprenant, car elle se souvenait de la méfiance qu'il leur avait inspirée, à son mari et à elle-même, au temps de la chute du pauvre Sir Robert. Alors Albert avait dit que ce Disraëli n'avait pas, dans sa composition, le plus petit élément du gentleman. Pourtant, vers la fin de sa vie, le Prince avait quelquefois pris un plaisir hésitant à parler avec le leader de l'opposition. Il l'avait trouvé cultivé, plus instruit de l'Histoire d'Angleterre qu'aucun autre homme d'État, et il avait reconnu que son attitude à l'égard du trône était parfaite.

Mais c'était surtout à la mort d'Albert que s'était révélé M. Disraëli. Personne n'avait écrit à la Reine une lettre aussi belle; personne n'avait mieux parlé du Prince à la Chambre des Communes. La Reine avait jugé qu'il était le seul qui eût réellement apprécié le Prince. Il avait été récompensé par l'envoi des discours d'Albert, reliés en maroquin blanc : « La Reine ne peut résister au désir d'exprimer personnellement à M. Disraëli sa profonde reconnaissance pour le tribut payé par lui à son grand, adoré, et bien-aimé mari. Cette lecture lui a fait verser bien des larmes, mais un jugement si vrai sur ce caractère sans tache a fait beaucoup de bien à son cœur brisé. »

L'ombre d'Albert était donc favorable, mais il y avait d'autres liens qu'un souvenir entre la Reine et le Ministre ; leurs esprits si différents en surface avaient entre eux de subtiles ressemblances. Tous deux pensaient avec une fierté naïve

à l'immense Empire oriental que gouvernaient, d'une île hyperboréenne, cette petite femme grasse et volontaire et ce vieux ministre courbé. Surtout, ils étaient l'un et l'autre parfaitement exempts de platitude. On pouvait trouver ridicules certaines des manies de la Reine, artificielles beaucoup des manies de Disraëli. Mais il y avait en tous deux du courage et de la grandeur. A travers lui elle goûtait mieux le plaisir d'être souveraine. Il la plaçait avec un bonheur si visible à la tête du splendide cortège de la vie. Quand il lui parlait de ses royaumes, elle se sentait toute-puissante. Avec ce ministre qui lui décrivait les séances du cabinet comme des scènes de fiction et pour qui la politique était un roman d'aventures personnelles, presque sentimentales, les affaires retrouvaient le charme qu'elles avaient eu au temps d'Albert. Disraëli, sachant qu'il l'amusait, prenait plaisir à lui adresser des lettres ironiques et parfaites. Comprenait-elle toujours? Elle comprenait beaucoup plus que ses familiers ne pensaient. Elle goûtait le divertissement d'un escamotage réussi, puis, avec un sens aigu de l'évidence, ramenait fermement le magicien vers les actions souhaitées.

Si le Premier Ministre souhaitait, pour apaiser un peu l'Irlande agitée, que la Prince de Galles y fît un voyage, il écrivait : « M. Disraëli se permet d'observer que, depuis deux siècles, le souverain n'a passé que vingt et un jours en Irlande. Son Altesse Royale pourrait chasser à courre. Cela combinenerait, dans une certaine mesure, l'accomplissement d'un devoir public avec un passe-temps agréable, combinaison qui, comme on sait, convient à une vie princière. » La Reine approuvait : « Mais étant bien entendu que les dépenses de ces royales visites seraient supportées par le gouvernement, qui les impose à la Reine. Pour un séjour de santé ou de repos, personne ne choisirait l'Irlande. »

Souvent le Ministre se défendait. Quand on lui demanda plus tard le secret de sa réussite avec la Reine, il répondit : « Je ne refuse jamais; je ne contredis jamais; j'oublie quelquefois. » Sacrifice au plaisir de l'épigramme. Il contredisait souvent. Quand l'archevêque de Cantorbery mourut et que la Reine insista pour lui donner comme successeur Tait, évêque de Londres, M. Disraëli trouva de graves objections :

« On observe ceci de l'évêque de Londres : bien que d'une intelligence en apparence austère, il y a dans son idiosyncrasie un étrange fond d'enthousiasme, qualité que ne devraient jamais posséder, ni un archevêque de Cantorbery, ni un Premier Ministre d'Angleterre... » La Reine insista. Elle savait bien, elle, que l'évêque Tait était pur de tout enthousiasme. En aurait-elle pu dire autant du Premier Ministre d'Angleterre?

Un jour Mary-Ann reçut de Windsor une boîte de primevères fraîches avec une lettre de la Princesse Christian. « Maman me charge de vous adresser ces fleurs de sa part, pour M. Disraëli. Elle l'a entendu un jour dire qu'il aimait tant le mois de mai et toutes les charmantes fleurs printanières, de sorte qu'elle se risque à lui envoyer celles-ci, qui rendront sa chambre si gaie. » Mary-Ann répondit par une phrase que Dizzy avait évidemment rédigée pour elle : « J'ai rempli le plaisant devoir d'obéir à l'ordre de Sa Majesté. M. Disraëli aime passionnément les fleurs, et l'éclat, le parfum de celles-ci ont été rehaussées par la main condescendante qui a répandu sur lui tous les trésors du printemps. »

Le Ministre envoya à la Reine tous ses romans. La Reine donna au Ministre le *Journal de notre vie en Écosse*. « Nous autres auteurs, madame... » dit souvent désormais le Premier, et la petite bouche autoritaire sourit. Chaque semaine, les primevères de Windsor, les violettes d'Osborne arrivèrent à Grosvenor Gate dans des boîtes garnies de mousse. La correspondance officielle devint un curieux mélange de poésie pastorale et de politique réaliste.

***

Il y avait en Angleterre au moins un homme pour qui cette élévation de Disraëli et cette familiarité du Trône avec un jongleur hébraïque était un scandale insupportable; c'était Gladstone. *Punch* publia, le 24 mars 1868, un dessin qui représentait une loge de théâtre. Devant la glace M. Ben Dizzy maigre comédien en costume d'Hamlet, répète avec complaisance : « *To be or not to be, that is the question... A-hem.* » Au fond, M. Gladstone, tragédien en costume de ville, regarde

avec envie et mépris : « Un premier rôle à lui... Une utilité de deuxième ordre! Le directeur est fou... Mais un temps viendrra... »

Le sentiment était plus complexe qu'une jalousie de vedettes. Gladstone eût supporté sans doute, avec résignation et modestie, le succès de Stanley par exemple. Mais les passions, comme les Dieux, s'incarnent pour agir et l'ambition, pour le tenter, avait pris figure de haine vertueuse. Depuis vingt ans, tandis qu'il s'élevait dans un long murmure d'admiration au milieu de ses pairs respectueux, il voyait monter en face de lui une figure hostile et bizarre; ne rencontrant plus guère qu'elle dans la zone haute et presque déserte où l'avait conduit son talent, il la prenait malgré lui comme mesure de sa propre réussite et se jugeait dépassé par tous s'il l'était par Disraëli. « Une des énigmes les plus douloureuses pour le Roi David était la prospérité des méchants... Que l'écrivain d'historiettes frivoles sur Vivian Grey et Coningsby ait pu saisir le sceptre avant l'écrivain de belles et sérieuses choses sur l'Ecce Homo — l'homme épigrammatique, brillant, arrogant avant l'homme qui jamais de sa vie ne commit une épigramme, qui fut toujours grave et qui mourrait plutôt que d'admettre qu'il possède une nuance d'intelligence de plus que son valet — n'était-ce pas assez pour réduire un honnête homme à déchirer son manteau, à raser sa tête et à s'asseoir, inconsolable, au milieu des cendres? »

Mais Gladstone n'était pas homme à s'asseoir au milieu des cendres et s'il chantait en effet : « Jusques à quand, Seigneur, m'abandonnerez-vous? Jusques à quand mon ennemi sera-t-il élevé au-dessus de moi? » il ajoutait, comme le roi David : « Éclairez mes yeux afin que jamais je ne m'endorme dans la mort, de peur que mon ennemi ne dise : « J'ai eu l'avantage sur lui! »

Il cacha si mal son dépit que, contrairement aux usages parlementaires, dès la première semaine du gouvernement de Disraëli, il chercha une querelle à soulever. En accomplissant la Réforme électorale, Disraëli avait enlevé au parti libéral une de ses armes, mais il restait heureusement bien des choses à réformer. On pouvait réformer la Chambre des Lords, l'Église, la Couronne, l'Armée, l'Éducation. Gladstone était

prêt à réformer le système solaire plutôt que de laisser Disraëli jouir en paix d'une injuste fortune, mais, avec un sens très juste de l'actualité politique, il choisit l'Église et, en particulier, l'Église d'Irlande. Certainement, il était contraire à la liberté religieuse que les catholiques d'Irlande eussent à entretenir une Église d'État protestante. L'Irlande était alors profondément troublée. Crimes et attentats y étaient commis par centaines et on ne pouvait punir les criminels parce que l'île entière était leur complice. Gladstone soutint qu'en séparant, en Irlande, l'Église de l'État, en « désétablissant » l'Église protestante d'Irlande, on supprimerait une des causes, peut-être la plus grave, de ce mécontentement, et Disraëli comprit que son rival avait décidé de faire les élections sur la question religieuse.

Il n'en était point où la doctrine disraëlienne fût plus ferme. Était-il croyant? Il n'aurait pu, comme Gladstone, s'intéresser avec passion à des controverses théologiques. Il pensait que des déluges de pensée ecclésiastique submergent périodiquement les esprits et que ces orages ont peu d'importance, parce que les eaux, en se retirant, permettent toujours d'apercevoir la même arche, immobile au sommet du mont. Cette arche, c'est la révélation sémitique et chrétienne, la Bible complétée par les Évangiles; c'est aussi le sens du mystère. Disraëli croyait de tout son cœur que le monde est divin; il ne pensait à l'existence (et surtout à la sienne) que comme à un miracle; les sciences biologiques auxquelles Darwin et Huxley donnaient alors un si grand éclat et qui tentaient de transformer le miracle en équation, l'irritaient. Il les ignorait et son mépris était égal à son ignorance. Quelques années auparavant, à Oxford, dans un discours célèbre, il avait défendu l'Église contre les novateurs : « My lords, l'homme est un être né pour croire. Et si aucune Église ne se présente pour le guider avec ses titres de vérité appuyés sur la tradition des âges sacrés et la conviction d'innombrables générations, il trouvera des autels et des idoles dans son propre cœur et dans sa propre imagination... On nous dit que les découvertes de la science ne coïncident plus avec les enseignements de l'Église... La question est celle-ci : l'homme est-il un singe ou un ange? My Lords, je suis du côté des anges. » Un éclat de

rire avait secoué l'amphithéâtre. En vérité, M. Disraëli était du côté des anges? Toute l'Angleterre s'en tenait les côtes. *Punch* n'avait pas manqué une si belle occasion. Un Dizzy simiesque, en robe blanche, avec de grandes ailes. Jamais pourtant Disraëli n'avait été plus sérieux. Il croyait que l'homme est plus qu'une machine et qu'au delà de la matière soumise aux réactions physiques et chimiques, il existe une essence différente qu'on peut appeler l'âme, le divin, le génie, essence tout angélique. Quant à la vérité littérale de telle ou telle religion, il est probable qu'il n'y pensait guère. Mais il avait cependant sur ce sujet des idées auxquelles il tenait.

La première, c'était la nécessité, pour la paix des âmes et des États, de la fixité du dogme. Il n'avait aucune confiance dans les pseudo-religions éthiques ou esthétiques. « Toute religion du Beau finit en orgie. » Au doyen Stanley, partisan de l'Église large, c'est-à-dire de la libre interprétation des textes sacrés, il avait dit un jour ironiquement : « Pas de dogme, pas de doyen, monsieur le Doyen. » Il avait admiré depuis l'adolescence l'immobilité de l'Église romaine. A défaut de Rome, l'Église d'Angleterre lui semblait la seule garantie de la sécurité spirituelle du pays.

Sa seconde idée était la nécessité d'un lien entre Gouvernement et Religion. A ce point de vue la situation de l'Angleterre lui paraissait particulièrement heureuse. Le souverain était le chef de l'Église dont il nommait lui-même les dignitaires. Ainsi l'Église, loin de devenir un État dans l'État, *Imperium in imperio*, fortifiait l'autorité de l'État. C'était un lien qu'il ne fallait pas rompre; la séparation de l'Église d'Irlande pouvait être une mesure juste, mais Disraëli considérait que c'était un premier pas dangereux et un renversement de la constitution. Il s'apprêta donc à soutenir la lutte électorale sur le terrain choisi par Gladstone. Il y serait, contre un paradoxal assaillant, le paradoxal champion de l'Église.

II

DEUIL

Bien que M. Glastone eût atteint soixante ans, l'extraordinaire vigueur de son tempérament exigeait encore des

travaux de géant. Attendant à la campagne, à Hawarden, le résultat des élections, parfois il couvrait trente-trois milles dans sa journée et rentrait le soir avide d'activité; plus souvent il abattait des arbres. C'était son plaisir favori; il s'acharnait sur ces troncs vénérables comme sur d'antiques abus. Le 1er décembre 1868, il était en manches de chemises et levait sa hache de bûcheron quand un télégraphiste lui remit un message. La Reine annonçait la visite du général Grey. M. Gladstone dit à son compagnon : « Très significatif... » et reprit son travail. Au bout de quelques minutes, les coups de hache cessèrent, et avec une profonde gravité, il dit : « Ma mission est de pacifier l'Irlande. » Dans son Journal, il nota : « Le Tout-Puissant semble me soutenir et m'épargner en vue de quelque grand dessein, bien que je m'en sache profondément indigne. Gloire à son nom! »

Ainsi soutenu par des forces divines et appuyé aux Communes sur une grande majorité, conscient d'un corps d'athlète et d'un esprit d'acier, il se sentait invincible. Sous les coups de sa hache législatrice allaient tomber quelques-uns des plus plus vieux chênes de la forêt, mais l'air et la lumière pénétreraient plus librement jusqu'aux petites plantes des clairières. « Hawarden, 13 janvier. — Préparé un plan de mes mesures sur l'Église d'Irlande, Travaillé à Homère. Abattu un tilleul. — 15 janvier : abattu un frêne. Conversation avec le Vice-Roi sur l'Église d'Irlande. Travaillé à Homère, la nuit. » Quelquefois il notait qu'un jour avait été agité comme la mer. Cependant, Disraëli, rhumatisant et asthmatique, se chauffait au soleil sur la terrasse de Hughenden, regardait les oiseaux, les fleurs et pensait à un nouveau roman.

Quand il avait connu le résultat des élections, et sa défaite, il avait d'abord pensé à se retirer de la vie politique. L'usage lui permettait de se faire conférer la pairie et de trouver à la Chambre des Lords une retraite honorable. A la réflexion il lui déplut d'abandonner un parti vaincu et un poste de combat aux Communes. Quand la Reine souhaita reconnaître ses services, il demanda que Mary-Ann devînt pairesse, lui-même demeurant M. Disraëli. La Reine ayant gracieusement approuvé ce projet, il choisit pour sa femme le nom de Beaconsfield, qui était celui d'une petite ville du comté

de Buckingham. Disraëli savait que le grand Burke, s'il avait vécu plus longtemps, eût désiré devenir lord Beaconsfield; lui-même avait créé un lord de ce nom dans *Vivian Grey*. Il avait toujours plaisir à transporter ses romans dans la vie. Mary-Ann devint vicomtesse Beaconsfield et Dizzy resta Dizzy.

***

Ceux de ses amis qui avaient espéré des attaques brillantes contre le gouvernement libéral furent déçus. Ils avaient pensé que la présence au pouvoir de son rival exciterait leur leader à se surpasser, mais jamais il n'avait été plus calme, plus paresseux, plus terne. Son discours sur l'Église d'Irlande, discours léger, superficiel, ressembla « à la jupe de Colombine, tulle et paillettes ». Une fois de plus le parti conservateur étonné se demanda où voulait en venir l'Homme-Mystère. Lui suffisait-il d'avoir une fois goûté au pouvoir suprême? Allait-il abandonner ses troupes dans la bataille? Mais derrière le masque impénétrable et triste, un esprit alerte veillait et s'amusait. Lutter contre cette majorité toute fraîche, contre le superbe animal de combat qu'était ce Gladstone aux naseaux fumants? Folie. Il les connaissait, les majorités. Au jeune cheval, le dresseur rend de la corde. Il n'en sera que plus facilement dompté. Gladstone a des forces? Qu'il les emploie. Qu'il essaie de pacifier l'Irlande à coups de lois. L'Irlande en a usé de plus adroits. Que sa hache s'attaque aux finances, à l'éducation, à l'armée. Le temps des résistances viendra, et celui des abandons, et des tranchants émoussés. Ce sera le moment alors de renverser le dieu qui déjà oscille sur son socle, mais en attendant, patience, patience! Que notre calme étonne, agréable contraste, à côté de cette agitation.

L'effet dramatique de l'opposition de ces caractères était si grand que les deux héros eux-mêmes semblaient y prendre plaisir. Certains jours la comédie parlementaire était poussée jusqu'à la farce. Un jour Gladstone, debout au banc des ministres, admirable, tonnant, accabla son rival d'épithètes de plus en plus violentes. A chacune de celles-ci, Disraëli baissait lentement la tête un peu davantage. Quand son menton toucha sa poitrine, son dos commença à se courber. Il paraissait à

la lettre aplati par le formidable martèlement de la voix de Gladstone. Enfin celui-ci conclut par un coup de poing si violent sur la grande table qui les séparait que plumes et papiers volèrent en désordre. Il se rassit. La Chambre immobile et silencieuse se demanda un instant si Dizzy allait pouvoir se relever. Alors on vit cette forme prostrée se ranimer doucement, la tête d'abord, puis le buste. Enfin Disraëli se souleva et, si bas qu'on l'entendit à peine : « Le Très Honorable Gentleman, dit-il, a parlé avec beaucoup de passion, d'éloquence et — a-hem — de violence. (*Une pause... une longue pause.*) Mais le dommage peut être réparé. » Il se baissa péniblement, ramassa un à un tous les objets qu'avait dispersés le fougueux Gladstone, les replaça, méthodiquement, sur la table sacrée, à leur place accoutumée, regarda avec complaisance l'ordre rétabli, puis, de sa plus belle voix, répliqua. Ce petit fragment de drame symbolique obtint un succès mérité.

Mais de telles scènes étaient rares. Il était clair que Disraëli, pour le moment, ne souhaitait pas renverser Gladstone. Ses épigrammes demeuraient courtoises. Un jour que Gladstone restait court au milieu d'une phrase, il intervint obligeamment : « Votre dernier mot?... Révolution. » A une fille de son rival qui lui demandait pendant un dîner des explications sur un certain ministre étranger : « C'est, lui dit-il, l'homme le plus dangereux de l'Europe, moi excepté, — comme dirait votre père, — votre père excepté, préférerais-je dire moi-même ».

Son esprit était si libre qu'une fois de plus il était allé de l'action à la création et qu'il travaillait à un roman : *Lothaire.*

Lothaire était un jeune et noble Anglais, héritier d'une fortune disraëlienne, c'est-à-dire sans limites, dont trois forces, représentées par trois femmes, se disputaient l'esprit : l'Église de Rome, la Révolution internationale, et la Tradition britannique. Naturellement la championne de l'Église d'Angleterre, Lady Corisande, triomphait. Le thème était dangereux, l'exécution remarquable. Les types de prélats romains, de révolutionnaires, de politiciens anglais étaient dessinés avec une exactitude étonnante. Le succès du livre fut très grand. Jamais les libraires anglais n'avaient vendu un roman d'un

ancien Premier. Dans tous les salons, on ne parlait plus que de Lothaire. Des chevaux, des bateaux, des enfants, des parfums recevaient les noms de Lothaire et de Corisande. La Lothairomanie gagnait l'Amérique. Seul le Parlement fut hostile. Le parti conservateur sentit avec force la honte d'avoir pour chef un romancier, et qui avait de l'esprit.

***

Cependant Mary-Ann était très malade. Depuis 1866, elle avait un cancer de l'estomac; elle le savait et s'efforçait de le cacher à Dizzy; lui, croyant qu'elle l'ignorait, affectait de parler légèrement de cette maladie. Elle continuait avec courage à mener une vie mondaine. En 1872, le jeune Chargé d'Affaires de France vit, dans un salon, un être étrange, accoutré en pagode, qu'il prit pour un vieux rajah. C'était Mary-Ann, et derrière elle était Dizzy, fardé, sépulcral, sa dernière boucle teinte en noir et collée sur un front dégarni. Mary-Ann portait sur la poitrine, comme on porte la plaque d'un ordre, un immense médaillon encadrant le portrait de son mari. Elle avait quatre-vingts ans; lui soixante-huit. Le couple était ridicule et touchant.

Il leur devenait difficile de prendre soin l'un de l'autre. Parfois, tous deux invalides, ils correspondaient de chambre à chambre. *Dizzy à Mrs Dizzy* : « Je suis sur mon dos, excusez le crayon. Vous venez de m'envoyer la lettre la plus amusante, la plus charmante que j'aie jamais reçue; vous triomphez d'Horace Walpole et de madame de Sévigné. Grosvenor Gate est devenu un hôpital, mais un hôpital avec vous vaut mieux qu'un palais avec une autre. Votre D. »

Elle disait à ses amis : « Grâce à sa bonté, ma vie n'a été qu'une longue scène de bonheur. » Il répondait : « Nous avons été mariés trente ans et je ne me suis jamais ennuyé avec elle. » Mary-Ann ne pouvait presque plus se nourrir. Un soir, chez des amis, elle fut prise d'une crise de douleur telle qu'elle ne put la cacher et renonça désormais à sortir. Son mari fut alors forcé de la quitter quelquefois, mais il ne le fit jamais, pour si peu de temps que ce fût, sans lui adresser d'innombrables billets.

Dizzy à Mrs Dizzy : « Je n'ai rien à vous dire excepté que je vous aime, ce que, je le crains, vous trouverez un peu plat. »

Mrs Dizzy à Dizzy : « *My own dearest*, vous me manquez terriblement, je vous suis si reconnaissante pour votre constante tendresse et bonté. »

Comme elle ne pensait pas pouvoir supporter le voyage, ils passèrent ensemble l'été à Londres. Ils sortaient en voiture, visitaient des quartiers inconnus et essayaient d'oublier que le parc qui s'étendait sous leurs fenêtres, s'appelait Hyde. Puis, comme elle allait de plus en plus mal, elle voulut croire que Hughenden lui ferait du bien. Mais rien ne pouvait la guérir; son estomac refusait toute nourriture. Bien qu'elle mourût, à la lettre, de faim, elle reçut encore quelques amis avec beaucoup de bonne grâce, se promenant au milieu d'eux dans sa petite voiture que traînait un vieux poney. Dès qu'elle était une minute hors de la chambre, Disraëli parlait des souffrances de sa femme. Ses visiteurs virent pour la première fois ce visage, qu'ils avaient toujours connu impassible, bouleversé par l'émotion. Quand il fut évident qu'elle ne se remettrait pas, il télégraphia à Montagu Corry de venir, se sentant incapable de supporter seul la catastrophe. Elle mourut le 15 décembre 1872; on trouva dans ses papiers la lettre suivante :

« My own dear husband, *si je quitte cette vie avant vous, donnez des ordres pour que nous soyons enterrés dans la même tombe... Et maintenant que Dieu vous bénisse, mon très bon, mon très cher... Vous avez été pour moi un mari parfait. Adieu, mon cher Dizzy, ne vivez pas seul, dearest, j'espère de tout mon cœur que vous trouverez quelqu'un qui vous sera aussi attaché que votre dévouée Mary-Ann.* »

***

Les âmes les plus indifférentes, et peut-être même les plus dures, sentent le prix humain d'une douleur vraie. La sympathie de tous fut vive. Gladstone, oubliant toute haine politique, écrivit une lettre émue : « Nous avons été, je crois, mariés la même année; il nous a été permis à tous deux de jouir pendant un tiers de siècle d'un bonheur qui est sans prix. Moi, à qui est

épargné le coup qui vous a frappé, je puis comprendre ce qu'il a dû être, ce qu'il est... » Puis il l'assurait que, dans cette heure d'épreuve, il souffrait profondément pour lui et avec lui. Il était sincère et, sans doute, pendant un instant, chacun des deux rivaux apparut-il à l'autre tel qu'il était et non plus déformé par la passion. Ainsi il arrive parfois qu'un fou a quelques minutes de rémission pendant lesquelles les fantômes se dissipent. Puis de nouveau les lignes se tordent, les traits grimacent et l'infirmier redevient un monstre.

Mary-Ann vivante s'était justement enorgueillie de ce qu'elle épargnait à Dizzy tous les soucis mesquins qui épuisent un esprit d'homme. Depuis son mariage, une maison, des serviteurs, étaient devenus pour lui des machines parfaites auxquelles il n'avait pas à donner une pensée. « Il n'y avait pas de souci qu'elle ne sût atténuer, pas de difficulté à laquelle elle ne sût faire face. Elle était la femme la plus vaillante, la plus réconfortante que j'aie jamais connue. » Mary-Ann morte ne pouvait plus défendre son grand homme; elle n'avait eu de fortune que viagère, la maison même passait à des héritiers et Dizzy dut déménager, se réfugier à l'hôtel. Quitter Grosvenor Gate, où il avait passé trente-trois années heureuses, fut quitter une seconde fois Mary-Ann. C'était la maison où elle l'avait attendu, nuit après nuit, au retour des Communes, la maison toujours éclairée qu'il voyait briller de loin dans le brouillard quand il rentrait après une dure séance. C'était le foyer, lieu tiède où l'âme et le corps se détendent, où la critique devient éloge, où le blâme se fait caresse. Sans doute ne connaîtrait-il plus jamais la douceur d'un abri véritable. La solitude de l'hôtel, la pire de toutes, peuplée de meubles stupides, de repas mornes et de voisins inconnus, telle serait désormais sa vie de Londres. Quand il disait à son cocher : « Home » il se rappelait soudain qu'il n'avait plus de « home » et les larmes lui montaient aux yeux. Sans son secrétaire, Montagu Corry, qui veillait sur lui comme un fils, sans des amis comme les Manners, les Rothschild, qui le recueillaient, il eût été une épave. Mais les amitiés, si délicates qu'elles soient, ne peuvent remplacer la tendresse d'une femme. Dans le silence de la chambre d'hôtel, il épiait le souvenir fuyant d'une voix gaie.

***

Ses amis politiques avaient craint que son deuil ne devînt le prétexte d'une retraite complète. Le contraire arriva. Ne trouvant en lui-même que des pensées lugubres, il chercha l'activité et, pour ne pas penser, reprit la lutte.

Il se trouva que le moment était bon. La tactique d'attente avait produit de bons effets. Il avait donné de la corde à Gladstone; Gladstone avait agi dans mille directions; il ne restait qu'à profiter des erreurs qui naissent nécessairement de toute action. « Ma mission est de pacifier l'Irlande » avait dit le bûcheron de Hawarden, appuyé sur sa forte hache. Pour la remplir il avait supprimé l'Église protestante d'Irlande et fait voter toute une série de lois destinées à protéger les fermiers contre les gros propriétaires. Mais l'Irlande était moins pacifiée que jamais. Des hommes masqués bâtonnaient les fonctionnaires, des policemen étaient poignardés, des maisons sautaient. Longtemps le Pacificateur avait supporté ces outrages, puis, désespéré, il avait dû faire appel à la troupe. « Je me souviens, remarqua Disraëli sarcastique, d'avoir entendu l'un des ministres de Sa Majesté dire, l'an dernier, je crois : « N'importe qui peut gouverner l'Irlande avec des troupes et de l'artillerie. » N'importe qui, en effet, et même ce Très Honorable Gentleman.

En politique étrangère, Gladstone avait accepté l'arbitrage dans toutes les questions où l'Angleterre se trouvait mêlée. Mais il semblait que l'arbitrage lui fût toujours défavorable. L'orgueil populaire était agacé. Dans un théâtre, on représentait Gladstone recevant une ambassade de Chine qui venait lui demander l'Écosse. Le Premier Ministre réfléchissait, puis trouvait qu'il y avait trois réponses possibles : céder tout de suite l'Écosse, attendre un peu et finir par céder, ou désigner un arbitre. Le public trouvait le portrait juste. La Reine était avec le public. Elle ne s'habituait pas à Gladstone. Les grands arbres qui tombaient de tous côtés l'effrayaient. Elle avait aimé la forêt. Intelligence simple et directe, elle ne comprenait pas les détours de cet esprit compliqué. Elle relisait en vain ses projets de loi et, quand il les accompagnait de lettres explicatives, elle trouvait l'explication plus

obscure que le projet. Après M. Disraëli, si souple, qui disait : « Avant tout, il faut que les désirs de Sa Majesté soient accomplis », elle ne pouvait supporter ce dur Écossais qui, avec un respect infini, lui refusait tout ce qu'elle demandait. Elle tenait au prestige de l'Angleterre et elle jugeait qu'il le détruisait. Elle était une Reine protestante et Gladstone dépouillait les protestants irlandais. Elle avait un respect trop vif de la Constitution pour s'opposer aux votes du Parlement, mais elle souhaitait de tout cœur la chute du ministère.

Dès 1873, on put prévoir qu'elle ne l'attendrait pas très longtemps. Toutes les élections partielles étaient favorables aux conservateurs. Disraëli prépara la campagne avec minutie. Longtemps à l'avance chaque circonscription eut un candidat conservateur désigné. A Whitehall était établi un office conservateur central où un directeur permanent et un état-major tenaient à jour les listes des circonscriptions pourvues et de celles à pourvoir. Dans chaque ville devait exister une association conservatrice, où toutes les classes de la société devaient être représentées. En particulier, on recherchait le concours des ouvriers. Disraëli veilla lui-même à ce que ce travail fût fait partout. Mais, modérant l'impatience des siens, il ne voulut pas prendre le pouvoir avant que l'énergie de Gladstone ne se fût épuisée en échecs nouveaux. L'expérience ne lui avait que trop appris la fragilité des cabinets que ne soutient pas une majorité forte. D'ailleurs tous les symptômes annonçaient la fin. Dans un discours qu'il fit à Manchester, il décrivit les derniers moments du ministère agonisant : « Cette excitation anormale, après avoir atteint son paroxysme, se terminait en prostration. Quelques-uns trouvaient refuge dans la mélancolie et leur éminent chef alternait entre la menace et le soupir. Pour moi, qui étais assis en face de leur banc, les ministres me rappelaient un de ces paysages sous-marins que l'on rencontre quelquefois sur les côtes de l'Amérique du Sud. Vous contemplez une ligne de volcans épuisés. Pas une flamme ne vacille sur ces crêtes livides. Mais la situation est encore dangereuse ; la terre tremble un peu et, de temps à autre, on entend le sombre grondement de la mer. »

III

AU MILIEU DE SES GRAND'MÈRES

Malgré des succès politiques constants, l'hiver qui suivit la mort de Mary-Ann fut d'une tristesse affreuse. Ce n'était pas seulement que Dizzy avait perdu en elle l'être qu'il aimait le mieux au monde, c'était comme un immense appétit de tendresse qui ne trouvait plus à se satisfaire. Pour Mary-Ann, le Sphinx avait livré son secret, qui était la timidité. Timidité née dans l'enfance de persécutions collégiennes, nourrie (sous le masque d'une audace apparente) par l'hostilité de ses pairs, apaisée dans l'âge mûr par des amitiés incomparables et enfin guérie par le pouvoir, mais qui avait modelé ce caractère et en avait imprégné tous les éléments. En particulier, elle l'avait empêché de jamais trouver un plaisir réel dans la société des hommes. Il avait besoin d'être leur chef pour se sentir leur égal. Dans la solitude, tout Anglais autre que lui se fût fait une vie de club. Il en avait horreur : « Il y a bien des choses redoutables dans la vie, avait-il dit, et un dîner d'hommes est la pire de toutes. »

« J'ai besoin, avait-il écrit autrefois à Mary-Ann, que ma vie soit un perpétuel amour. » Le chiffre de ses années avait doublé mais le besoin demeurait. « Il me faut, ou la parfaite solitude, ou la parfaite sympathie », écrivait-il maintenant. Exigence d'homme blessé.

Pendant plusieurs mois, il n'alla que dans quelques rares maisons d'amis très intimes, passant toutes les vacances parlementaires à Hughenden où il classait les papiers de sa femme, touché aux larmes d'y retrouver la moindre feuille sur laquelle elle avait griffonné trois mots, et seul, au point qu'une lettre un peu tendre lui semblait comme la vue d'une voile pour le naufragé sur son île déserte. Toutes ses correspondantes féminines étaient mortes et avec elles le charme et la gaieté de ces mille petits incidents dont l'unique prix est d'être partagés, mais qui seuls rendent supportable la longue aventure de la vie. Au printemps, le hasard d'une visite lui fit pourtant retrouver deux amies de sa jeunesse, deux sœurs, Lady Chesterfield et Lady Bradford. Anne, comtesse de Ches-

terfield, avait soixante-dix ans; Selina, comtesse de Bradford, cinquante-cinq, et toutes deux étaient grand'mères. Disraëli leur rappela leurs enfances, voisines de la sienne (elles avaient habité près de Bradenham) et ce bal costumé si brillant où Lady Chesterfield était en sultane, sa sœur Mrs. Anson si belle en esclave grecque aux cheveux dénoués et Lady Londonderry en Cléopâtre, toute chargée de rubis. Mrs. Anson était morte, Fanny Londonderry était morte, mais Lady Chesterfield et Lady Bradford avaient gardé beaucoup de charme. La rencontre fut agréable; on se promit de s'écrire, de se revoir; dès l'été, Disraëli fut invité à passer quelques jours chez l'une des deux sœurs, puis chez l'autre; l'hiver suivant il ne vivait plus « que pour la délicieuse société des deux personnes que j'aime le plus au monde ».

Elles étaient très différentes. Lady Chersterfield, beaucoup plus âgée, était plus grave et plus tendre; Lady Bradford, plus coquette. Lady Chesterfield avait lu tous les romans de Disraëli; Lady Bradford les avait commencés en bâillant et confondait tous les personnages. Lady Chesterfield, toujours d'humeur égale, était une meilleure amie; Lady Bradford, plus fantastique et moins sûre, était la plus aimée. A toutes les deux, Disraëli écrivait sur un ton d'intimité très tendre. Lady Chesterfield, qui était veuve et septuagénaire, en souriait; Lady Bradford, qui avait un mari parfait et des filles à marier, protestait et menaça plusieurs fois de ne pas continuer la correspondance si le ton en demeurait aussi ardent. Disraëli n'avait jamais pu supporter d'être séparé, fût-ce pour quelques jours, des êtres qu'il aimait; pour s'assurer la société constante des deux sœurs, il proposa à Lady Chesterfield de l'épouser. Elle refusa, d'abord parce qu'elle trouvait un mariage un peu ridicule à son âge, mais surtout parce que Disraëli aimait sa sœur. Elle devint la Confidente.

Le Leader de l'Opposition trouva chaque jour le temps de rédiger un billet tendre pour l'une ou l'autre des sœurs incomparables. « La plus séduisante des femmes n'a jamais été plus délicieuse que cet après-midi. J'aurais pu rester là, assis pour toujours, regardant ses mouvements qui n'étaient que grâce et écoutant ses mots brillants, mais, hélas, de temps à autre,

l'horrible pensée passait sur moi — cette visite est une visite d'adieu... Ces constantes séparations ne cesseront-elles jamais? Je suis certain qu'il n'y a pas de plus grand malheur que d'avoir un cœur qui ne veut pas vieillir ».

Vieillard puissant et accablé de besogne, responsable de la vie d'un grand Empire, il ne se sentait pas différent du jeune homme qu'il avait été. Et peut-être même le vieillard était-il plus romanesque encore. Chez le jeune homme, souvent l'ambition avait lutté victorieusement contre l'amour. « J'ai assez vécu pour savoir que les crépuscules de l'amour ont leurs splendeurs et leurs richesses. Peut-être y a-t-il aussi chez les vieillards une plus grande avidité de bonheur. » Tout émerveillé de découvrir qu'il pouvait encore désirer une présence, trouver un plaisir parfait à regarder vivre une femme, conscient à la fois de la beauté des jours passés près d'elle et du petit nombre de ceux qui lui restaient, il n'admettait pas d'être séparé de son amie. « Vous voir, ou au moins avoir de vos nouvelles tous les jours, est absolument nécessaire à mon existence... Vous voir dans le monde est un plaisir particulier, bien différent de celui de vous voir seule. Tous deux sont enchanteurs, comme le clair de lune et la lumière du soleil. » Il aurait voulu lui rendre visite chaque jour, mais Lady Bradford avait mille choses à faire et le rationna. « Trois fois par semaine, c'est bien peu! » Il y eut un bal masqué où le vieux ministre voulut se rendre en domino. Quand il demanda à Selina de choisir un signe qui lui permît de la reconnaître, elle lui conseilla d'un ton froid de ne pas y aller. Il bouda un peu et se plaignit à sa très chère Lady Chesterfield. On sut qu'il était malheureux et il reçut une lettre un peu plus douce « qu'il pressa sur ses lèvres ». Ainsi jouait ce vieil Alceste avec cette Célimène charmante et mûre.

Il était loin d'avoir oublié Mary-Ann. Pendant tout le reste de sa vie, le papier sur lequel il écrivit ses lettres, et même ses lettres d'amour, fut encadré d'une bande noire, et c'était un symbole juste. Un jour, beaucoup plus tard, Lady Bradford, ayant par hasard reçu une lettre sur papier blanc, écrivit qu'elle en avait été heureuse. « Vous dites que vous avez été contente de voir du papier blanc, l'autre jour. Cela est étrange. J'avais l'habitude de penser que la Reine, en persistant dans

son deuil, cédait à un sentiment morbide, et maintenant voilà que je suis comme elle et probablement resterai comme elle. »

Il achevait de ranger les papiers de Hughenden; il y retrouvait le souvenir multiple de cette affection minutieuse. Tous les quinze jours, pendant trente ans, Mary-Ann avait coupé les cheveux de son mari et, chaque fois, la récolte avait été conservée dans un petit paquet scellé. Il en retrouva des centaines. Il découvrit aussi des milliers de lettres, toutes celles de Bulwer, toutes celles d'Alfred d'Orsay, toutes celles du pauvre George Smythe et la dernière lettre de Lady Blessington. Que d'ombres l'attendaient maintenant!

***

Enfin Gladstone fit des élections. Le sentiment public avait tant changé que Disraëli espérait un fort déplacement de voix, peut-être une majorité conservatrice. Pendant toute la période électorale, il écrivit chaque jour à Lady Bradford. Bientôt, il put lui annoncer que son parti avait gagné dix sièges, puis vingt, puis quarante, puis que la déroute de Gladstone était complète. Les conservateurs obtenaient cinquante voix de majorité sur tous les partis réunis, et plus de cent sur les libéraux seuls. Il était enfin prouvé qu'un électorat populaire pouvait, comme l'avait toujours soutenu Disraëli, être conservateur. Tous les vieux mécontents du parti oublièrent leur méfiance passée. Le Carlton se remplit d'une foule excitée qui réclamait le Chef, comme la meute aboyante réclame le piqueur dès le lendemain du dégel.

Gladstone décida de donner sa démission sans attendre la réunion du Parlement et il annonça qu'il ne demeurerait pas leader du parti libéral. Il voulait être un simple député et ne plus assister régulièrement aux séances. Il avait soixante-cinq ans; c'était un âge où les grands hommes politiques du siècle avaient depuis longtemps terminé leur carrière. Il souhaitait surtout s'occuper désormais de questions religieuses et se préparer à la mort. Il fit part à la Reine de sa décision. Sa Majesté l'approuva avec une vigueur à peine polie et fit appeler M. Disraëli. Un des premiers soins du nouveau Ministre fut d'obtenir pour sa chère Selina un poste important dans la maison de la Reine.

A la rentrée du Parlement, Disraëli prononça quelques mots de sympathie à l'égard de Gladstone. Celui-ci reconnut que l'attitude était généreuse. L'homme savait bien gagner comme il savait bien perdre. Pourtant, chaque fois que Gladstone pensait à lui, un mouvement d'indignation l'agitait et il sentait monter la colère, « l'inapaisable colère d'Achille ».

IV

LE CHEF

Le Chef, c'est ainsi désormais que les conservateurs appellent Disraëli et le mot est signe d'un grand changement. L'aventurier de génie dont les uns toléraient, dont les autres contestaient l'autorité et qu'on nommait avec une familiarité tantôt affectueuse et tantôt méprisante « Dizzy » est devenu un objet de respect. L'âge y a aidé; si en tous pays la vieillesse est pour un homme public une vertu, cela est plus vrai encore en Angleterre. Aucun peuple n'est plus sensible que celui-ci aux beautés dont le temps sait orner les objets; il aime les vieux hommes d'État usés et polis par la lutte comme les vieux cuirs et les vieux bois. Les conservateurs n'avaient pas toujours compris la politique de leur chef, mais il les avait menés à la victoire la plus étonnante que le parti eût jamais remportée. C'était donc que ses sortilèges, bien qu'inintelligibles, étaient puissants.

Hors quelques vieillards, presque tous les hommes qui formaient maintenant le parti l'avaient toujours vu à leur tête, d'abord aux côtés de lord Derby, puis seul. Beaucoup associaient encore à son nom une confuse idée de mystère oriental, mais ce n'était pas pour s'en effrayer. Comme une belle porte arabe, rapportée pierre à pierre par un vieux colonial et reconstruite sur une pelouse bien rasée, se couvrant de lierre et de roses grimpantes, acquiert lentement une grâce tout anglaise et se mêle sans détonner à la verte harmonie de tout ce qui l'entoure, ainsi le vieux Disraëli, tout chargé de vertus, de manies et de préjugés britanniques, était devenu un ornement naturel du Parlement et du Monde, et si parfois un passant

attentif pouvait deviner sous les feuillages sombres la courbe un peu étonnante d'un arc ou l'étrange ligne d'une arabesque, la légère dissonance ne faisait qu'ajouter à la beauté de cette noble ruine une nuance à peine sensible de poésie et de puissance.

Au respect du parti se mêle aussi, à partir de ce moment, une évidente affection. Les ennemis déclarés sont devenus rares. Presque tous ont reconnu la loyauté, la bienveillance du Chef. Chez ses adversaires même, on sait que, s'il peut frapper avec vigueur un adversaire digne de lui, il épargne toujours un orateur moins fort. L'exemple de Peel et celui de Gladstone ont prouvé qu'il n'attaque jamais un homme à terre. Pendant son court passage au pouvoir, en 1868, il a accordé une pension aux enfants de Leech, le dessinateur de *Punch*, qui l'a impitoyablement combattu depuis trente ans. Maintenant (1874) son premier acte a été d'offrir la plus haute distinction dont il dispose à Carlyle qui demanda jadis « combien de temps John Bull tolérerait que cet absurde singe dansât sur son ventre? » Quand un partisan plus vindicatif s'étonne de sa mansuétude : « Je ne me préoccupe jamais d'être vengé, dit-il, mais quand un homme m'a fait injure j'écris son nom sur un bout de papier et j'enferme celui-ci dans un tiroir. Il est merveilleux de voir avec quelle rapidité les noms ainsi étiquetés sombrent dans l'oubli. »

Appuyé sur une forte majorité, soutenu par la Reine qui a accueilli son retour avec une joie avouée, il tient enfin ce qu'il a désiré pendant toute sa vie : le Pouvoir. Le souvenir des blessures de jeunesse est effacé. A Lady Dorothy Nevill, jadis confidente de ses angoisses, il dit : « Tout va bien maintenant. Je sens ma position assurée. » La certitude de la victoire produit une sorte de détente. Jamais l'homme n'a été aussi naturel. Enfin il sait qu'on l'acceptera tel qu'il est. Il s'abandonne. L'esprit est moins dur, moins sarcastique. Il parle avec moins de réserve de sa triste adolescence. Il livre un passé désormais racheté. Promenant Lady Derby parmi ses hêtres et lui montrant Bradenham, il lui dit soudain : « C'est ici que j'ai passé ma misérable jeunesse. — Pourquoi « misérable »? Sûrement vous avez été heureux ici. — Pas en ce temps-là. J'étais dévoré par une irrésistible ambition et

je n'avais aucun moyen de la satisfaire. » Le snobisme n'a plus d'objet. Quand un Duc essaie de l'intimider : « Des Ducs, dit-il, j'en fais! » et c'est vrai. Le temps est loin où Isaac d'Israëli demandait : « *What does Ben know of Dukes?* » Une princesse royale est une petite jeune femme pour laquelle il refuse de se déranger le matin. La Reine est une image familière, une vieille amie, un peu difficile, mais qu'il aime bien. Oui, cette fois il est bien au sommet. Il ne sent plus en lui cet inquiet besoin de monter plus haut, de dominer. Il devrait enfin être heureux.

Mais, à un ami qui le félicite, il répond : « Pour moi, c'est vingt ans trop tard. Donnez-moi votre âge et votre santé. » Et on l'entend murmurer : « Le pouvoir! Il m'est venu trop tard. Il fut un temps où, quand je m'éveillais, je me sentais capable de remuer des dynasties et des gouvernements, mais ce temps est passé. » Il a toujours été un si grand admirateur de la jeunesse et la sienne a été gaspillée parce que le point de départ était trop bas; il lui a fallu quarante ans pour atteindre le niveau d'où sont partis un Peel, un Gladstone, un Manners. Malheur de la naissance, le plus dur peut-être de tous, parce que le plus injuste. Maintenant « c'est venu trop tard ». A peine est-il au ministère que son vieux corps cède de tous côtés; il a la goutte et doit aller au Parlement en pantoufles; il a de l'asthme et prendre la parole le fatigue. Auprès de lui, sauf le fidèle Montagu Corry, personne pour le soigner. La gloire n'a de prix que pour l'offrir en hommage à des êtres qu'on aime. Que faire de celle-ci, importune? « Peut-être, probablement, je devrais être heureux, mais je ne puis vous dire que la vérité... Je suis las jusqu'à l'extinction et profondément malheureux... Je ne crois pas qu'il y ait réellement un être au monde plus malheureux que moi. La fortune, le succès, la gloire, même le pouvoir peuvent augmenter le bonheur, mais ils ne peuvent pas le créer. Les affections seules donnent le bonheur. Je suis seul et n'ai rien pour me soutenir, que parfois un peu de sympathie griffonnée sur le papier, et cela même avec parcimonie. C'est une terrible existence, presque intolérable. » Quels plaisirs positifs peut donner le pouvoir? Il y en a un, cette multitude des affaires qui permet de s'oublier soi-même. Mais quels ennuis aussi : le voyage où

l'on trouve à chaque station une foule enthousiaste qui crie : « Le voici ! » les petits garçons qui courent après vous et s'arrêtent, bouche ouverte, devant le compartiment, les jeunes filles qui demandent des autographes, les sociétés de musique à la porte de l'hôtel. — Ah! que Disraëli est peu fait pour cette popularité familière. Un jour, comme il attend le train à Swindon, arpentant le quai avec lenteur, un voyageur de commerce, cordial et brusque, s'approche de lui... « J'ai toujours voté pour vous, M. Disraëli, depuis vingt ans... et je voudrais vous serrer la main. » Disraëli lève ses yeux las et secoue la tête : « Je ne vous connais pas », dit-il, et il reprend sa promenade. M. Gladstone, en semblable rencontre, eût serré les deux mains de l'homme et noté le fait dans son Journal. Mais M. Gladstone a l'enthousiasme d'un vigoureux bûcheron et ce vieil homme malade est fatigué. On répète encore ses mots, mais ils ont changé de ton. A peine une vague saveur d'ironie flotte-t-elle encore dans un océan de mélancolie. « Etes-vous tout à fait bien, M. Disraëli? — Personne n'est tout à fait bien... » Et si une maîtresse de maison lui demande ce qu'il faudrait faire pour le divertir : « Ah! répond-il, laissez-moi exister. »

Dans ce corps vaincu, une passion subsiste, c'est le goût du fantastique. Quand il est seul, contraint par ses souffrances au silence et à l'immobilité, et même incapable de lire, il pense avec un plaisir d'artiste à sa merveilleuse aventure. Y a-t-il récit des Mille et Une Nuits, histoire de savetier devenu sultan, qui soit plus pittoresque que sa vie? N'a-t-il pas accompli, et même dans les détails, les rêves du petit garçon qui s'étendait sous les arbres, dans le jardin à l'italienne, en écoutant la mandoline du grand-père? Il a conservé son penchant pour les récits et les mœurs chevaleresques. La jeune Angleterre survit en ce vieux cœur. Au milieu de « toutes ses grand'mères » comme dit railleusement l'ambassadeur de Russie, il se croit au tribunal de la Reine de Beauté. Il réunit ses amies en un Ordre et remet à chaque nouvelle élue une broche en forme d'abeille. Il est très vrai que l'ordre est surtout composé de grand'mères, Lady Chesterfield, Lady Bradford, mais on y trouve aussi quelques jeunes filles, par exemple la princesse Béatrice, avec la permission de la Reine.

Et sans doute la Grande-Maîtresse est-elle la Reine elle-même qu'il nomme, non plus la Reine, mais la Fée.

Osborne. Les ombres vertes reposent les yeux après l'éclat scintillant du voyage. Du château, on aperçoit la baie bleue que piquent les voiles blanches. C'est à peine si le vieux visiteur a eu le temps de s'asseoir un instant dans la chambre. L'auguste maîtresse de ces lieux le demande. Il descend; elle le reçoit avec tant de joie qu'il croit un instant qu'elle va l'embrasser. Elle est si chargée de sourires qu'elle paraît plus jeune et presque jolie. Elle gazouille et sautille par la chambre comme un oiseau. Elle est heureuse, elle a retrouvé son ministre, le seul qui lui donne confiance en elle-même. Car la Reine a eu une vie difficile. Elle a été impopulaire, très impopulaire. Elle a vu les gens de Londres tourner le dos à sa voiture dans les rues. D'abord c'était à cause de Lord Melbourne, puis ce fut le pauvre Albert auquel le public ne pardonnait pas d'être Allemand, puis on a reproché son deuil à la Reine et aucun de ses ministres ne l'a défendue. Tous ces Whigs sont jaloux du Trône. Mais M. Disraëli a, sur la Monarchie, les mêmes idées que la Reine. Sans doute il ne souhaite pas que le Souverain s'oppose jamais au Parlement, mais il croit que la sagesse et l'expérience d'un témoin impartial et durable sont un précieux ballast pour le vaisseau de l'Empire. M. Disraëli exprime si bien ces idées que la Reine a toujours pressenties. « Penser que vous avez la goutte! Comme vous devez souffrir! Vous ne devez pas rester debout. Vous allez avoir une chaise. »

M. Disraëli demeure interdit par cette faveur sans précédent. Personne ne s'est jamais assis pendant une audience de la Reine. Lord Derby lui a raconté jadis, comme preuve de grande bienveillance, que la Reine, le voyant un jour très malade, lui a dit : « Je suis bien triste que l'étiquette ne me permette pas de vous demander de vous asseoir. » M. Disraëli se souvient de ces choses et il soupire avec contentement, mais il refuse. Il peut très bien rester debout. La Reine est de plus en plus bienveillante, elle lui ouvre son cœur sur tous sujets et, comme elle le sait curieux, elle lui montre ses plus secrètes correspondances. Elle parle, elle parle sans arrêt. Elle parle comme Mary-Ann, comme les femmes peuvent

parler. Mais elle a beaucoup monté dans l'estime intellectuelle de M. Disraëli. Elle a vraiment du bon sens et elle juge sainement les caractères. Par exemple, elle voit clair en Gladstone. Combien Disraëli a de chance que l'Angleterre ait une reine et non un roi! Au dîner, la conversation est vive, agréable. M. Disraëli ne s'est jamais senti moins timide. Il dit tout ce qu'il a à dire, dans les termes les plus surprenants, et la Reine pense qu'elle n'a jamais vu un être aussi amusant. Elle est ravie de l'audacieuse simplicité avec laquelle il lui demande à travers la table : « Madame, est-il vrai que Lord Melbourne disait à Votre Majesté : « Vous ferez ceci. Vous ne ferez pas cela... » Quelquefois, quand ils sont seuls, les compliments du Ministre deviennent fleuris et presque directs. Mais la Reine l'excuse en pensant qu'il a du sang oriental. La Reine aime l'Orient. Il lui plaît d'avoir, debout derrière sa chaise, un serviteur indien et, à la tête de ses États, ce Grand Vizir ingénieux et sentimental.

Elle l'invite partout. Elle lui demande de venir à Balmoral, en Écosse, où la vie est plus simple, plus naturelle. Malheureusement, l'hôte est souvent malade. Les longs voyages le fatiguent. La Reine envoie son médecin, l'illustre Sir William Jenner, dans la chambre de M. Disraëli. Sir William exige que le Premier garde le lit. Le matin, la Reine va le voir. « Que pensez-vous, écrit-il à Lady Chesterfield, d'un ministre qui reçoit sa souveraine en pantoufles et robe de chambre? » En le voyant si faible, elle devient maternelle. Leurs rapports sont devenus tout à fait humains. Elle lui parle d'Albert; il lui parle de Mary-Ann. Ministre et souveraine ont tous deux jadis trouvé le bonheur dans le mariage; c'est un lien de plus. Dès qu'il est rentré à Londres, il reçoit une caisse de fleurs.

« *M. Disraëli, avec son très humble devoir à Votre Majesté : Hier soir apparut à Whitehall une caisse de délicate apparence. Quand il l'ouvrit, il crut d'abord que Votre Majesté lui avait accordé les étoiles de ses principaux Ordres. Et même il était si pénétré de cette illusion qu'ayant à assister le soir à un banquet de gens à étoiles et rubans, il ne put résister à la tentation, en plaçant quelques perce-neige sur son cœur, de montrer que lui aussi était décoré par une gracieuse souveraine.* »

« *Puis, dans le milieu de la nuit, l'idée lui vint que tout cela pourrait bien être un enchantement, que sans doute c'était un don féerique et venait d'un autre monarque : la Fée Titania cueillant des fleurs, avec sa cour, dans une île délicieuse, et envoyant des bourgeons magiques qui, dit-on, tournent la tête de ceux qui les reçoivent...* »

V

AGIR

> Penser est facile; agir est difficile; agir suivant sa pensée est ce qu'il y a au monde de plus difficile.
>
> GŒTHE

Dans un pays fortement organisé, de civilisation ancienne et intacte, l'homme prend moins le pouvoir qu'il n'est pris par lui. Un Bonaparte qui, après une révolution, trouve table rase, peut imposer pour cent ans à une nation la forme de son esprit. Un Disraëli, Premier Ministre d'Angleterre, ne peut se mouvoir que dans d'étroites limites. Les événements imposent des actes quotidiens et souvent non souhaités. Les jours se passent à réparer les erreurs d'un sot, à lutter contre l'entêtement d'un ami. Avoir un vaste plan serait inutile et l'homme a trop vécu pour l'ignorer.

Dès les premiers jours de son ministère, les évêques et la Reine le forcent à défendre un projet de loi pour en finir avec le ritualisme, c'est-à-dire avec les pratiques romaines dans l'Église anglicane; les clergymen seront poursuivis si leurs vêtements sacerdotaux ou l'éclat de leurs autels offensent des yeux protestants. Disraëli a la terreur de la législation ecclésiastique; il sait trop quelles fortes passions vont être soulevées Même dans la paroisse de Hughenden, si petite, il y a guerre civile entre ceux qui sont partisans, pour les quêtes, du plateau et ceux qui ne tolèrent que l'aumonière fermée. « Mon ami le vicaire fera ce que j'appelle une collecte et qu'il appelle une quête, et le montant en sera placé sur ce qu'il appelle un autel et que ses paroissiens appellent une table. » Mais les évêques sont tenaces. La Reine intervient : « Son vif désir est que M. Disraëli aille aussi loin qu'il le peut sans mettre son

gouvernement dans l'embarras... » Et le Premier Ministre doit passer les premières semaines de son règne à amender, puis à défendre, un projet qu'il juge inopportun. D'ailleurs ces mesures, qu'il désapprouve, augmentent sa popularité pour un temps. La vie est assez folle.

Mais ce n'est vraiment pas à des mesures de répression qu'il souhaite lier son nom. Il veut, au contraire, que l'arrivée au pouvoir du parti conservateur soit marquée par une politique généreuse. Maintenant est venu le moment de transformer en actes les idées de Coningsby et de Sybil. Les lois se succèdent : égalité des obligations entre employeurs et employés; élargissement des droits des Trade-Unions; réduction des heures de travail à cinquante-six par semaine; repos du samedi après-midi; puis nombreuses lois sanitaires. « Le mot d'ordre du parti, dit Disraëli, doit être : « Sanitas sanitatum et omnia sanitas. » — Politique d'égoutier, disent des adversaires.

Une autre idée que le Premier Ministre a accueillie depuis sa jeunesse et installée enfin avec lui au pouvoir, c'est l'idée de l'Empire, l'idée que l'Angleterre ne peut désormais être considérée sans ses colonies. Il y a vingt ans qu'il a proposé à Derby d'accorder à celles-ci des représentants et de créer le Parlement Impérial; il y a quarante ans qu'il a chanté le Pouvoir Fédéral comme le génie de l'avenir. Toutes les fois qu'au Parlement un utilitaire a démontré que les colonies, et en particulier l'Inde, sont des joyaux trop coûteux de la Couronne et qu'il serait souhaitable d'y renoncer, il s'est levé pour rappeler que l'Angleterre n'est rien si elle n'est la métropole d'un immense Empire colonial et que les anti-coloniaux, en ne voyant que les résultats financiers, négligent les considérations politiques qui, seules, font les nations grandes. Pour organiser cet Empire il a un programme : autonomie des colonies, accompagnée par un tarif douanier impérial, par un droit de la Couronne sur les terres inoccupées, par une entente militaire, et enfin, par la création à Londres d'un Parlement Impérial. Cette politique est si nouvelle et semble d'une hardiesse telle qu'il ne peut encore l'appliquer, mais il saisit toutes les occasions de montrer avec éclat son sentiment et l'importance qu'il attache aux Routes Impériales.

***

Le 15 novembre 1875, un journaliste, Frédéric Greenwood, vient voir Lord Derby[1] au Foreign Office. Il a dîné la veille avec un financier qui connaît bien l'Égypte et a appris que le khédive, à court d'argent, désire mettre en gage ses cent-soixante-dix-sept-mille actions du Canal de Suez. Il y a, en tout, quatre cent mille actions de Suez et la majorité est entre les mains de capitalistes français. Greenwood pense qu'il est de l'intérêt de l'Angleterre d'acquérir la part du Khédive, parce que le Canal est la route des Indes. Derby ne se montre pas très ardent; il a horreur des grands projets. Mais l'imagination de Disraëli prend feu. Il télégraphie à l'agent anglais en Égypte et apprend que le Khédive a donné option à un groupe français pour quatre-vingt-douze millions jusqu'au mardi suivant. Le Khédive ne demande qu'à traiter avec l'Angleterre, mais il a besoin d'argent tout de suite, le Parlement n'est pas en session et quatre millions de livres forment une somme qu'on ne peut prendre sur le budget sans crédits. « A peine le temps de respirer, mais il faut faire l'opération » écrit Disraëli à la Reine. Le gouvernement français ne crée pas d'obstacles; au contraire le Duc Decazes souhaite très vivement l'appui de Disraëli contre Bismarck et décourage les banques françaises qui renoncent à leur option. Mais il faut quatre millions de livres. Le jour où le cabinet délibère, Montagu Corry attend dans l'antichambre. Le chef passe la tête par une porte entre-bâillée et dit seulement : « Oui ». Dix minutes plus tard Corry est chez Rothschild qu'il trouve à table, et lui dit que Disraëli a besoin de quatre millions le lendemain. Rothschild, qui est en train de manger du raisin, prend un grain, crache la peau et dit : « Quelle garantie? — Le gouvernement britannique. — Vous les aurez. »

« *M. Disraëli, avec ses très humbles devoirs à Votre Majesté :* Cela vient d'être fait; vous l'avez, Madame... Quatre millions de livres! Et presque immédiatement. Il n'y avait qu'une maison qui pût le faire : Rothschild. Il se sont conduits admi-

1. Il s'agit naturellement du quinzième Lord Derby qui, sous le nom de Stanley, a été le jeune disciple et ami de Disraëli. Le père est mort en 1869.

rablement, ont avancé l'argent à un taux très bas et toute la part du Khédive est entre vos mains, Madame. »

La Reine fut ravie. Jamais Disraëli ne l'avait vue aussi souriante, elle le garda à dîner et lui fit mille petites agaceries amicales. Ce qui enchantait surtout la Fée, c'était de penser à la fureur de Bismarck qui, quelques jours avant, avait insolemment déclaré que l'Angleterre avait cessé d'être une puissance politique.

Sous Gladstone, l'Angleterre s'abstenant et la France étant abattue par la guerre, le Chancelier allemand avait pris l'habitude de jouer au maître de l'Europe. Avec Disraëli l'Angleterre avait de nouveau une politique étrangère et des volontés qu'elle entendait faire respecter. En 1875, quand Bismarck après avoir menacé la Belgique s'en prit à la France, Disraëli écrivit à Lady Chesterfield : « Bismarck est réellement de nouveau un autre vieux Bonaparte et il faut lui passer la bride. » Il en parla à la Reine qui approuva et offrit d'écrire à l'Empereur de Russie. L'Angleterre et la Russie agirent en même temps à Berlin. Bismarck battit en retraite. Le retour de l'Angleterre à une politique continentale avait été un succès; la Reine s'épanouit. Comme elle se sentait forte, Disraëli étant Consul!

Tout à coup elle exigea le titre d'Impératrice des Indes. Il en avait été question, en 1858, au moment où l'Inde, après les mutineries, avait été réunie à la Couronne, et Disraëli en était partisan en principe; mais, en 1875, le moment était défavorable. Disraëli savait qu'on attribuerait cette idée, peu anglaise, au goût du Premier Ministre pour le clinquant oriental. Il fit mille efforts pour obtenir de la Reine quelques années de patience. Mais en vain. Elle était tenace et il fallut déposer un projet de loi.

Le public cria beaucoup. Les Anglais n'aiment pas les changements. La Reine avait toujours été la Reine; que ne continuait-elle? « Le titre d'Empereur, disaient les puritains, évoque des images de conquêtes, de persécutions et même de débauches. » On publia des pamphlets : « *Comment Little Ben, le maître d'hôtel, changea l'enseigne de l'Auberge de la Reine en « Empress Hotel Limited » et ce qui en résulta* ». « *Dizzi-ben-Dizzi, ou l'orphelin de Bagdad* ». Les ambassades trouvaient l'histoire comique. « Fantaisie d'artiste et de faiseur

de rois chez Dizzy, écrivait le Chargé d'Affaires de France. Fantaisie de parvenue chez la Reine; elle croit qu'elle en vaudra plus et que ses enfants se placeront mieux avec le titre impérial. Mon impression est qu'on a grand tort de soulever ainsi le voile qui doit couvrir l'origine des couronnes; on ne joue pas avec ces choses-là. On naît empereur et roi, mais il est bien dangereux de le devenir. »

Dizzy devait rassurer tout le monde. En ce qui concernait les mauvais souvenirs évoqués par le nom d'Empereur, il fit remarquer que l'âge d'or de l'humanité avait été l'époque des Antonins. Quant au titre de la Reine, on le maintiendrait en Angleterre, dans tous les documents relatifs à l'Europe; seulement dans les actes concernant les Indes et dans les brevets des officiers (qui peuvent être appelés à servir aux Indes) on ajouterait, après « Défenseur de la Foi », « Impératrice des Indes ». La Reine fut très peinée de l'opposition faite à *sa* loi et surtout des attaques personnelles que ses désirs déchaînèrent contre son très cher M. Disraëli, mais elle n'en fut que plus attachée à lui. Quand elle eut enfin son titre, elle lui écrivit une lettre de remerciements qu'elle signa : Victoria, Régina et Imperatrix, avec une joie d'enfant. Puis la nouvelle Impératrice donna un dîner où elle parut, contre toutes ses habitudes, couverte de bijoux orientaux que lui avaient donnés les princes des Indes. A la fin du repas, Disraëli, violant consciemment l'étiquette, se leva et proposa la santé de l'Impératrice des Indes, en un petit discours aussi imagé qu'un poème persan, et la Reine, loin d'être scandalisée, répondit par une petite inclination souriante, presque une demi-révérence.

***

Ainsi le vaisseau politique ballotté sur les vagues de la fortune, du climat, de la faveur de la Chambre et de l'humeur de la Souveraine, tenait assez bien la mer. Mais le pilote était fort malade. Sa santé devenait si mauvaise que, plusieurs fois, il dit à la Reine qu'il souhaitait quitter la vie politique. C'était ce qu'elle ne voulait à aucun prix; elle suggéra qu'il lui serait facile d'appeler le Premier Ministre à la Chambre des Lords « où la fatigue serait beaucoup moindre et d'où il

pourrait tout diriger ». Cette fois il accepta. Il prit le nom qu'il avait fait donner jadis à Mary-Ann, celui de Beaconsfield, mais alors qu'elle n'avait été que vicomtesse, il fut vicomte Hughenden de Hughenden, comte de Beaconsfield. « Comte! dit Gladstone avec ironie, quand il apprit ce nouvel avatar du Diabolique, je ne puis lui pardonner de ne pas s'être fait Duc. »

Pour éviter une scène finale, touchante mais de mauvais goût, il parla aux Communes pour la dernière fois la veille du jour où la décision fut annoncée. Le secret avait été bien gardé et les députés étaient loin de penser qu'ils n'entendraient plus leur leader. La séance levée, il parcourut lentement la salle et alla jusqu'au fond, vers la barre. Là il se retourna et, pendant une minute, contempla la longue salle, les bancs, les galeries, la place de laquelle il avait prononcé son premier discours, le banc de la Trésorerie où il avait vu la forme massive et le beau visage de Peel, le banc de l'opposition qu'il avait lui-même occupé si longtemps. Puis il revint, passa devant le fauteuil du Speaker et, enveloppé dans son grand pardessus blanc, appuyé sur le bras de son secrétaire, il sortit. Un jeune homme qui passait, vit, sans comprendre, qu'il avait des larmes aux yeux.

Quand, le lendemain, à l'ouverture de la séance, les députés apprirent la nouvelle, de petits groupes émus se formèrent; sur les bancs, on parla à voix basse, comme s'il y avait eu un cercueil dans la salle. Un de ses adversaires, Sir William Harcourt, lui écrivit : « Je n'imaginais pas combien le changement serait grand. Toute la chevalerie, tout le charme de la politique semblent nous avoir quittés. Rien ne reste que la routine. » C'était le sentiment de la Chambre entière. L'intérêt que ce vieil homme avait pris au jeu de la vie avait fini par se communiquer à tous ceux qui l'entouraient. Avec lui on ne savait jamais ce que serait le jour suivant, mais on était certain, au moins, qu'il ne serait pas ennuyeux. « Il corrigeait une immense platitude. » La présence de ce grand artiste en existence était arrivée à faire des débats une œuvre d'art. « Il n'était pas seulement brillant en lui-même, mais rendait les autres brillants. » Depuis qu'il avait conquis l'autorité, il s'en était servi pour imposer à tous la courtoisie et le respect

des formes. Quand un de ses partisans interrompait, il se retournait et lui lançait un regard mécontent. Dans une discussion de finances, il arrivait à voir un tournoi; il le faisait voir aux autres. « Votre départ, lui écrivit Manners, est pour moi la fin de tout intérêt personnel pris à la vie de la Chambre des Communes », et Sir William Harcourt : « Désormais le jeu sera comme un échiquier lorsque la reine est partie : une misérable lutte de pions. » Et il citait, en terminant, le mot de Metternich à la mort de Napoléon : « Vous croyez peut-être qu'en apprenant sa mort j'ai été heureux de la disparition d'un grand adversaire de ma politique? C'est juste le contraire. J'ai éprouvé un sentiment de regret à la pensée que je ne m'entretiendrais plus jamais avec cette grande intelligence. » « Hélas! Hélas! écrivait un autre, nous ne verrons plus jamais votre égal; les jours des géants sont passés. »

Quand, un peu plus tard, la Reine ouvrit la session du Parlement, on vit debout à côté d'elle une étrange figure immobile, drapée d'écarlate et d'hermine : c'était le nouveau Lord Beaconsfield. Les plus jolies pairesses étaient venues pour le voir prendre son siège. Derby et Bradford étaient ses parrains. Avec une aisance parfaite, il alla s'incliner, serrer des mains, soulever son chapeau, comme l'exige le cérémonial, puis, devenu leader de la Chambre des Lords le jour même où il y pénétrait, il dut parler dès sa première séance. A vingt-cinq ans, il avait écrit dans le *Jeune Duc* : « Une chose est claire : il faut deux styles différents à la Chambre des Communes et à la Chambre des Lords. Si j'en ai le temps, au cours de ma carrière, je donnerai un échantillon des deux. Dans la Chambre basse, Don Juan doit être mon modèle; dans la Chambre haute, le Paradis Perdu. » Il s'était trompé dans les deux cas, mais, s'il avait mis quelque temps aux Communes à renoncer à la manière byronienne, mieux instruit, il n'adopta jamais le style de Milton aux Lords. La nuance existait, mais elle était subtile, et plus inexprimable que sa jeunesse ne l'avait prévu. Il la marqua avec un art parfait. « Je suis mort, dit-il en sortant de sa première séance, mort, mais dans les Champs-Élysées. »

ANDRÉ MAUROIS

(La fin dans le prochain numéro.)

JARDINS ROMANTIQUES

— 1827 —

— AUX DAMES —

Rivales de Zéphir et de la jeune Aurore,
Venez parcourir mes jardins,
Et bientôt sous vos pas divins
Naîtront tous les plaisirs et les parfums de Flore.

MAZADE D'AVÈZE

« Ce n'est pas assez d'avoir des histoires romantiques, des discours romantiques, il faut que les jardins soient romantiques. C'est là que l'imagination arrange la nature à son gré : seulement elle ne peut mettre les arbres la tête en bas, ce qui la contrarie un peu; car ce serait une chose fort remarquable. C'est dans les jardins romantiques que vous trouvez un tombeau français près d'une escarpolette chinoise, des saules pleureurs près des fleurs les plus riantes, et des peupliers plantés sur des rochers arides. C'est là que les âmes profondément sensibles viennent lire quelques chefs-d'œuvre romantiques, et qu'elles aiment à mêler des larmes à l'eau qui s'échappe de la cascade pittoresque ».

Sous le règne de Charles X, les amateurs de jardins se moquent agréablement d'eux-mêmes, et de la mode qui règne; en vers, en prose, les flèches s'aiguisent, et « un jardin anglais dans Paris » reçoit des traits acérés :

Là, deux fossés malsains ont le nom de vallées,
Deux amis ne pourraient causer dans les allées;
Grâce au jeu d'une pompe, un maigre filet d'eau
Par les gens du logis est appelé ruisseau,
Et, se couvrant d'un pont garni d'une barrière,
Il offre à maint flatteur l'aspect d'une rivière.

Mais, malgré ces escarmouches, la mode y est, et personne ne songe à retourner à la discipline de l'ancien jardin régulier, abandonné dès la fin du règne de Louis XV, de ce jardin « uniforme » où « les tilleuls devaient être rangés avec la même précision qu'un corps d'infanterie », où « la rose la plus fraîche qui, balancée par les zéphyrs, s'écartait de la ligne de son carré, était repoussée comme séditieuse », ce jardin, pour tout dire, où « la nature était en esclavage » et où « les papillons eux-mêmes ne pouvaient voltiger en liberté »!

Tout conspire à prolonger la mode nouvelle : l'exemple des jardins pittoresques rapportés d'Angleterre par les émigrés rentrés en France, la facilité de l'entretien des pelouses naturelles, la difficulté de relever de leurs ruines tant de terrasses rompues, de parterres abandonnés à eux-mêmes, de bassins à demi comblés, de canalisations en partie détruites, à la suite des événements révolutionnaires. Le culte de Jean-Jacques Rousseau, au surplus, persiste, et ceux-là mêmes qui furent victimes de ses idées ne sont pas les derniers à le célébrer; l'on se souvient sous la Restauration que l'Ami de la Nature, de son temps, enseignait déjà les jardins libres. L'abbé Delille est toujours lu avec plaisir, et son poème fameux des *Jardins* montre nettement ses préférences pour le jardin pittoresque. M. le vicomte de Chateaubriand a révélé dans ses écrits la splendeur des sites qu'il a vus dans le Nouveau-Monde : ces visions ont encore développé le goût de la Nature. Les jardins « romantiques » triomphent plus que jamais : le XVIIIe siècle continue...

***

Albert de G*** est fiancé à Mathilde d'A***. La voici, dans sa robe de gaze blanche toute plissée, la taille prise dans un ruban de satin couleur de framboise, un schall de kashmir jeté sur ses épaules, la tête coiffée de ses blonds cheveux bouclés en « anglaises » au-dessus des tempes. Elle est assise au jardin, sur un banc gothique, sous un berceau couvert de capucines, de convolvulus et de vigne vierge. Sa mère l'y a rejointe, elle porte le bonnet des veuves, et toutes

les grâces de l'ancienne cour revivent en elle. Non loin de là, dans un bosquet dont un saule pleureur annonce l'entrée, l'on entend couler la *Fontaine de Jouvence* : un mufle de lion crache l'eau dans une vasque, et au-dessus de la stèle s'élève un gable cantonné de deux pinacles dans le style du XIVe siècle.

Bientôt arrive Albert, le fiancé de Mathilde, l'habit bleu-barbeau serré à la taille, et le pantalon de nankin à sous-pieds. Il est coiffé d'un haut chapeau de castor aux bords roulés à la mode de Londres, et sa cravate de soie noire est nouée à la manière de M. de Chateaubriand.

La promenade commence à travers le jardin où « des touffes de fleurs éparses forment comme des espèces d'îles émaillées et d'oasis au milieu des vastes gazons et du sable ». On a donné « à ces fleurs ainsi réunies la forme d'une corbeille élégante » dont on leur a donné aussi le nom.

La compagnie rend visite à l'*Arbre-Maison*. C'est un « vieil arbre », dont le « tronc vaste a seul été conservé. On l'a creusé, la nature a d'ailleurs fait la moitié de ce travail », et la hache n'a eu que « peu d'efforts à faire pour arrondir l'intérieur de l'arbre, pour y pratiquer une porte, et pour ouvrir une baie de fenêtre ». La « vigne productive » y monte, et à l'entrée est inscrit ce vers de Boileau :

Qui vit content de peu possède toute chose.

C'est dans cet asile « simple et pittoresque » que l'on aime « à lire, à rêver, et à faire un déjeuner frugal ».

L'on s'élève ensuite sur une « montagne ». L'allée en colimaçon qui mène à son sommet est fleurie de lilas, de seringa, de sumac, de troëne, de cytise des Alpes, « au pied desquels brillent quelques fleurs des champs ». Près du sommet est placée « une méridienne, d'où un petit canon annonce midi à tous les lieux environnants, et va répandre un rapide effroi parmi tous les oiseaux du voisinage, qui, un instant après, se hâteront de chanter de plus belle, et même de venir se percher sur le canon ». Tout en haut est un *pavillon* qui n'est ni turc, ni mauresque, ni chinois, ni gothique — peut-on s'entendre là dessus devant une fabrique de jardin! — et qui pourtant

est tout cela à la fois. L'on y a placé une lunette d'approche pour voir arriver les visiteurs. De là, le soir, on leur montre « toutes les beautés du jardin sous un même coup d'œil », — et il faut ici redoubler de romantisme! — « tel Annibal, arrivé au sommet des Alpes, montrait de loin à ses soldats les belles campagnes de l'Italie ».

Une *rivière* paisible coule dans le jardin. Mais ce n'est pas assez : des rochers y ont été entassés sur chaque bord, et elle est devenue un torrent des Alpes. Un pont rustique relie les deux buttes. L'une d'elles supporte, parmi des épicéas, un pavillon de repos : les statues des neuf Muses couronnent la corniche. Un escalier, ténébreux et romantique, serpente à travers les roches et descend sur la rive : là, on trouve une *grotte* devant laquelle s'élance un peuplier d'Athènes et dont l'entrée est tapissée de lianes et de vignes sauvages. Tout près, une fontaine chante, et une colonne se dresse, portant une urne funéraire — on y lit une inscription :

Pour qui sait s'occuper, la vie est assez longue.

Au loin, la rivière s'élargit pour former un lac : sur son onde calme dort l'image d'un *temple* rond entouré de son péristyle et qui rappelle la Grèce.

N'y a-t-il point dans ce jardin, pour Mathilde et sa mère d'autres plaisirs que ceux de la promenade et de la vue?

Albert retient contre le rivage une *gondole* : « peinte des plus riantes couleurs », elle offre « un aimable abri sous un pavillon chinois dont les clochettes produisent un carillon argentin lorsque le vent les agite ». Et c'est ainsi « qu'un pêcheur, du temps d'Astrée, invitait une nymphe à entrer dans sa barque. On savait, dans ce temps-là comme aujourd'hui, que, si une barque élégante est l'ornement d'une rivière, une jolie femme fait l'ornement d'une barque ».

Feront-ils là « un concert de voix et d'instruments, dans lequel on chante les plaisirs de cette courte vie, les beautés naïves de la nature », ou bien liront-ils le dernier poème de M. de Lamartine? Ou encore — et ce sera bien plus romantique — choisiront-ils les récits de voyage du capitaine Cook, car « l'on aime sur une onde tranquille à suivre l'intrépide

voyageur qui va à la découverte de mondes nouveaux ». L'on frémit « comme son équipage, pendant les tempêtes dont on lit les descriptions ». Mais les seules émotions seront aujourd'hui le bouillonnement de quelques légères cascades qui déversent leurs eaux dans celles du lac.

L'on passe non point devant des sites célèbres, mais devant quelques haltes de la rêverie : un *cabinet de verdure* fait de charme, de lilas et de chèvrefeuille, une *volière* où « le murmure d'une eau conduite par l'art » se mêle aux accents des oiseaux, serins jaunes et verts de Canarie, linots, chardonnerets à bec d'ivoire, bouvreuils, pinsons, verdiers à sonnettes, tourterelles à collier, colombes... L'on y voit « un vase suspendu en forme de lampe », il renferme la nourriture, et « la manière dont il est attaché lui permet un léger balancement lorsque les oiseaux s'y posent pour manger ».

Et l'on débarque dans l'*Ile des Rochers*, aménagée par M. Thouin, le grand faiseur du moment. Il y a imaginé une fort curieuse salle de Repos. « L'île est placée entre deux montagnes vomissant l'eau. Le soubassement de ce rocher, à fleur d'eau, a une issue pour entrer dans une pagode garnie de glaces de tous côtés avec des sophas au pourtour. Le plafond de cette salle est en glace sans tain, sur lequel est établi un bassin dans lequel on a mis des poissons rouges, dorés, et des oiseaux qu'on a placés dans des cloches en verre sur ce même plafond, on croit voir les oiseaux dans l'eau... » Et l'on ne regrette plus, dès lors, de ne pouvoir contempler des arbres « la tête en bas! »

Mais tous les plaisirs ne sont pas aussi recherchés dans ces jardins. Mathilde aime souvent à montrer à son fiancé ce jardin de fleurs dont jadis son père lui avait cédé la jouissance lorsqu'elle était enfant. Dans ces « petits jardins », comme elle les appelait, elle a pris le goût des fleurs, du jardinage. Elle se souvient qu'un jour de juin, le jardinier était passé, sa brouette remplie de fleurs coupées, merveilleuse moisson, d'iris, de glaïeuls, de roses, de lys... Elle l'avait suivi : c'était aux « petits jardins » que les fleurs étaient destinées, et le jardinier les avait toutes piquées en terre! O féerie tout à coup suscitée, ô floraison de miracle! Mathilde ne devait

jamais l'oublier... Bienheureux les enfants auxquels leurs parents savent si bien donner le goût de la vie et de la beauté...

Dans cet enclos, borné aujourd'hui de palissades et de treillages « des formes les plus élégantes », et dont le dessin est dû à M. Molinos, « un de nos plus célèbres architectes » (il a travaillé au Jardin du Roi), désormais des lys de toute sorte s'élancent, fleurs chères au cœur des légitimistes qui vivent sous la monarchie restaurée des Bourbons. M. de Labouisse a chanté la *Renaissance des Lys* :

De nos jardins la royale parure
Avait fait place aux pavots, aux soucis :
La scabieuse, attristant la nature,
Joignait son deuil à nos sombres ennuis.
Mais quel beau jour! quel bonheur ineffable
Comble soudain nos vœux longtemps trahis!
Dans ce printemps, à jamais mémorable,
La France voit renaître enfin les lis.

En dehors de ces lys héraldiques, et de ces fleurs symboliques, voici, aux « petits jardins », le lys blanc, les lys à fleur double, panaché, à feuilles variées; le lys bulbifère; le lys orangé, qui est d'un jaune safrané brillant; le lys de Philadelphie, du rouge le plus vif; le lys des Pyrénées, jaunâtre et ponctué; le lys Martagon, originaire des Alpes, et qui s'élève à la manière d'une digitale; le lys du Canada, jaune et noir; le lys superbe, qui n'a fleuri en Europe qu'en 1738; les lys du Kamtchatka, de Chalcédoine, de la Caroline; le lys tigré, introduit depuis peu en France, et le lys à fleurs pendantes, dont les fleurs sont disposées en thyrse.

Mais il convient aussi de rendre visite à la *salle de danse*, c'est-à-dire non pas à « la salle de bal du château, dans laquelle on se croit transporté à Paris, où l'on retrouve... la même musique qu'on remarque dans un bal de la Chaussée d'Antin, si ce n'est que les glaces ne viennent point du café Tortoni », mais bien la salle de danse rustique, où « les troncs d'arbres remplacent les colonnes de stuc, des voûtes de feuillage les plafonds magnifiques, des bancs de gazons les sofas et les fauteuils», et où le tambourin et le galoubet font danser les jeunes villageoises, et les garçons accourus des environs, porteurs de « gros bouquets, qui valent bien les fleurs arti-

ficielles qu'on voit sur la tête de ces dames ». Pour toute décoration de cette salle, aménagée dans un riant bosquet, l'on voit une statue de Terpsichore, et on lit une « ronde » villageoise, qui est écrite « sur le dé de l'orchestre » :

Remuons toutes les filles
Qui sont dedans ce hamiau,
Qui voulont qu'on les frétille
Sous l'ombrage de l'ormiau.
Y allons Gille, y allons Piarre,
Frappons du pied contre tarre,
Retroussons notre chapiau!
Tous les garçons de la tarre
Ne vallont pas une piarre
S'ils ne jouent du gigotiau.

***

Mais déjà le cabriolet emporte Albert vers Paris, au trot allongé d'un cheval anglais. Il a des devoirs de société à remplir; il doit faire sa cour au roi, aux Tuileries, et paraître chez les princes du sang, dans leurs hôtels de la capitale ou bien dans leurs résidences des environs.

Les années de la Restauration ont apporté peu de changements aux jardins des *Tuileries*, embellis récemment sous le règne de Bonaparte. Ils sont assez délaissés d'ailleurs, car, malgré leur « magnificence », l'on ne trouve dans ces jardins « aucun réduit, aucun bosquet, aucune retraite où l'on puisse se livrer en paix au charme du repos et aux douceurs de la mélancolie ». Les *Champs-Elysées* leur sont préférés; « tout est riant, tout est champêtre dans ces bois, sur ces gazons »; après avoir été fréquentés « par le plus beau monde de la capitale », ils semblent « entièrement abandonnés aux personnes qui aiment autant la simplicité des mœurs que celles des champs ».

Quant au palais du *Luxembourg*, qui était autrefois la résidence du feu roi Louis XVIII, avant la Révolution, du temps que ce prince était le comte de Provence, la Chambre des Pairs l'occupe présentement. Bernardin de Saint-Pierre

a conté jadis de façon plaisante la ruine partielle des jardins. A l'extrémité de l'allée des Carmes, considérant « un morceau d'architecture qui avait été destiné, dans son origine, à faire une fontaine », il s'aperçoit que, « d'un côté du fronton qui le couronne, est couché un vieux Fleuve, sur le visage duquel le temps a imprimé des rides plus vénérables que celles qu'y a tracées le ciseau du sculpteur : il en a fait tomber une cuisse, à la place de laquelle il a planté un érable. Il ne reste de la naïade qui était vis-à-vis, de l'autre côté du fronton, que la partie inférieure du corps. Sa tête, ses épaules et ses bras ont disparu; ses mains tiennent encore l'urne d'où sortent, au milieu de plantes fluviatiles, celles qui se plaisent dans les lieux les plus secs : des touffes de giroflées jaunes, de pissenlits, et de longues gerbes de graminées saxatiles ».

Ce qui n'empêche pas « les jeunes étudiants en droit et en médecine » de se rendre au jardin, « particulièrement dans les allées retirées qui avoisinent la statue de l'Hiver ». Ils sont beaucoup plus nombreux, par bonheur, que ces « étourdis qui viennent courir dans cet endroit après des plaisirs frivoles et surtout dangereux ». L'on y voit aussi « les auteurs, les poètes, les penseurs, et les femmes atteintes de chagrin ou de mélancolie ». Ailleurs, on lit les journaux autour d'un petit pavillon. « On y remarque surtout des groupes très nombreux de dames fort âgées, qui parlent avec satisfaction du temps passé, et font la plus amère critique du présent; tout ce qui date du siècle dernier, selon elles, est parfait, tout ce qui tient au présent est pitoyable. Mais elles savent distinguer « les jeunes gens du jour qui se ressentent de la bonne tradition qu'ils ont reçue de leurs pères », elles les applaudissent, et cette jeunesse aurait tort de dédaigner d'aussi précieux éloges.

Le *Palais-Royal* est redevenu, avec le retour des Bourbons, la résidence du duc d'Orléans. Le jardin fameux, si brillant avant la Révolution, est un peu déchu; du moins la bonne compagnie n'y va plus guère. « Excepté les étrangers qui y viennent par curiosité, les hommes qui y passent pour affaires ou par désœuvrement, et la jeunesse qui y trouve tous les plaisirs qui lui conviennent, peu de gens fréquentent ce palais.

La Bourse n'y est plus, les femmes du bon ton n'y vont plus : comment ne serait-il pas désenchanté? »

La vie d'un oisif au Palais-Royal est d'ailleurs uniforme : « il y arrive de huit à neuf heures du matin, et va successivement prendre sa tasse de café à la crème ou de chocolat; lire le journal; lorgner dans toutes les boutiques; visiter les libraires; courtiser les marchandes; ponter à la rouge ou à la noire; faire un dîner sobre ou exquis, selon ses moyens; prendre la demi-tasse et le verre d'eau-de-vie, faire deux ou trois tours d'arcades; donner un coup d'œil ou dire un mot aux belles; paraître une minute au spectacle; monter un instant au Café des Mille Colonnes, ou descendre à celui des Aveugles, avaler un orgeat, limonade ou bière, et jeter quelques écus au numéro 9 ou 13; minuit sonne, il se retire, le lendemain il recommence ».

Les cafés de Foy et du Caveau ont survécu à la Révolution, et même ils n'ont pu être égalés par les nouveaux. Le Caveau n'est plus réellement un caveau comme il l'était, plus bas que le sol : sa rotonde « qui forme un avancement dans le jardin est tout à fait un petit temple; des colonnes d'un ordre mixte soutiennent une coupole de la forme la plus agréable; dans chaque entrecolonnement est, au bas, une caisse ou d'oranger, ou de myrte, ou de grenadier, ou de laurier-rose; dans le haut est suspendue une lanterne en cristal, surmontée d'un couronnement du meilleur goût; dans le milieu de la rotonde est un comptoir environné de glaces qui répètent le jardin et dans lequel on a grand soin de faire siéger, continuellement, une jeune et jolie femme ».

L'on voit aussi au Palais-Royal le Cosmorama « qui n'est absolument qu'une optique ». Enfin l'on y fait excellente chère, et principalement chez M. Chevet. Le pâtissier Gendron est également renommé. A ce propos, « M. Fortin a porté jusqu'à la perfection l'art de soulager les digestions difficiles qui se font au Palais-Royal. Il n'y avait autrefois dans la cour de ce palais que deux mauvaises lunettes, dont on n'osait se servir que dans les besoins les plus pressants... Aujourd'hui M. Fortin occupe la moitié d'une galerie; dix ou douze cabinets sont toujours prêts à vous recevoir ».

Malgré tout, le temps a « usé le Palais-Royal. La Révo-

lution a encombré dans son enceinte une telle abondance d'hommes et de choses qu'il en résulte une satiété complète, et la confusion est si grande qu'on ne peut plus s'y reconnaître ». Au lieu des cinq ou six boutiques d'autrefois, qui joignaient « au bon goût la bonne qualité », une foule de marchands l'encombre présentement.

***

C'est au duc d'Orléans encore qu'appartient le château de *Neuilly*; il l'a beaucoup augmenté et embelli : « C'est un séjour enchanteur ». Quant au *Raincy*, il n'en a retrouvé que des épaves, mais les jardins sont demeurés.

La cour a délaissé Versailles pour Saint-Cloud, qui est désormais sa seule résidence d'été : combien l'on est loin du faste de l'Ancien Régime! Peu de changements ont donc été apportés aux jardins de *Versailles*. Cependant, comme l'Isle Royale, une des pièces d'eau créées par Louis XIV, dans la partie sud des jardins, tout près du bassin de l'Hiver, avait dégénéré en marécage, l'on y a établi un jardin à la mode nouvelle. C'est le *Jardin du Roi*. S'il fallait en croire le bruit qui court, on y aurait copié le jardin de la maison d'Hartwell, qu'occupait Louis XVIII en Angleterre durant l'Empire. Mais l'architecte même qui en a été le dessinateur, déclare expressément « qu'aucune intention de cette nature n'est entrée ni dans son plan, ni dans les ordres qu'il a reçus. Il n'a été commandé que par le terrain dont il avait à tirer parti », ce qu'il a fait au surplus à la grande satisfaction du public, qui la lui témoigne tous les jours par le plaisir qu'il prend à se promener dans le Jardin du Roi, devenu le rendez-vous de la bonne société de Versailles. « C'est aux approches du coucher du soleil que cette enceinte est ouverte au public; alors l'élite des promeneurs y accourt de toutes les allées du parc. Ainsi les parfums du luxe viennent s'y mêler à ceux de la nature, qu'exhalent à l'envi les arbres et arbustes odoriférants, les fleurs de toute espèce, groupées en abondance dans les touffes de verdure qui bordent les tortueuses allées de ce bosquet, agréablement dessiné à l'anglaise ». A droite et à gauche de l'entrée, dans deux cabinets de verdure, l'on

voit les deux vases de marbre copiés à Rome par Grimaud. « Un gazon frais et velouté », digne des gazons d'Angleterre, forme au milieu du jardin « un tapis moelleux que foulent avec délice les pieds délicats de la beauté et sur lequel aime à bondir la folâtre adolescence ». Au fond, se dresse une colonne corinthienne en marbre du Languedoc, et son chapiteau de bronze supporte une petite statue de Flore en marbre blanc. Versailles attire beaucoup de monde de Paris; un service régulier de voitures y mène les promeneurs, qui peuvent choisir entre les Gondoles, les Parisiennes, ou encore les attelages de l'Espérance. Les prix de transport varient de 1 fr. 50 à 2 francs.

A *Saint-Cloud*, le régime impérial a ajouté la lanterne de Démosthène, au sommet du plateau qui regarde Paris, et à l'extrémité de la grande allée forestière. Tout près du château, et le dominant, les « jardins hauts » ou « jardins particuliers », qui sont réservés à la cour, ont reçu en 1823 le nom de *Trocadéro*, en mémoire de la guerre d'Espagne. « Cette portion du parc de Saint-Cloud est spécialement destinée aux promenades et aux jeux des enfants de France ».

Bagatelle est particulièrement réservé à Monseigneur le duc de Bordeaux. Une compagnie d'infanterie lui rend les honneurs lorsqu'il y arrive, accompagné de son gouverneur.

A *Chantilly*, le désastre causé par la Révolution a été immense : le grand château détruit, les jardins ravagés, une partie du parc aliénée... Le magnifique dessin de Le Nôtre, à l'ouest, est tellement ruiné qu'il faut tracer des jardins nouveaux. Le duc de Bourbon a chargé Victor Dubois, en 1819, d'en donner le dessin. C'est un jardin romantique, aux allées tournantes, aux pièces d'eau sinueuses, aux bosquets ombreux et odoriférants. Çà et là se dressent quelques fabriques : un temple rond, une chapelle gothique, une tour de Marlborough. L'ancien moulin des étangs de Commelles, dans la forêt de Chantilly, a été rhabillé dans le style Troubadour, et cette fabrique gothique, peut-on dire, est devenue le Château de la Reine Blanche.

Au surplus le duc de Bourbon est à la veille d'acheter le

domaine de *Mortefontaine*, qui appartient à madame Clary, belle-sœur de Joseph Bonaparte.

***

Une grande activité règne dans les provinces, où nombre de jardins ont été créés, ou transformés, selon la mode romans tique. L'on cite le nom de l'architecte Lalos pour avoir pripart à beaucoup de ces travaux.

A *Châtenay* près de Paris, M. Halbout, qui vient d'acheter un jardin, veut y composer « des tableaux »; l'architecte Berthault a été appelé; mais il vient de mourir. Aussi, c'est à Lalos que le travail a été confié.

Tout près de là, à la *Vallée-aux-Loups*, le jardin célèbre de M. de Chateaubriand était hier encore la propriété du feu duc Mathieu de Montmorency.

Dans ce département de Seine-et-Oise, à Yéres, les fameux écuyers Franconi « ont déjà beaucoup fait pour rendre leur jardin à la fois utile et agréable », il est arrosé « par un beau ruisseau d'eau vive qui le traverse dans sa largeur, et va se décharger ensuite dans la rivière d'Yères ».

A *Villette* près de Meulan, M. le marquis de Bouthilliers se prépare à embellir encore son parc par « un lac dont l'aspect majestueux offrira une certaine grandeur », car « il arrivera, en roulant ses eaux sur un rocher », devant le château, « pour se précipiter ensuite dans une rivière basse ».

A *Soisy-sous-Etioles*, M. le marquis de Bourbon-Conti fait de grands travaux pour aménager les eaux de son parc : elles viennent de la forêt de Sénart.

Dans l'Oise, à *Beaurepaire*, entre Creil et Pont-Sainte-Maxence, madame la baronne de Curnieux vient de mourir. Elle n'a pu exécuter dans son domaine le plan qu'avait préparé Lalos. Le parc, jusqu'alors « d'une composition symétrique », bordé par la rivière d'Oise, est plus riche que tout autre, dans ce département, en beaux tableaux, et nul ne « présente un aussi grand volume d'eau et autant de mouvement ». Si le plan est exécuté, les canaux deviendront des rivières, des cascades bruiront, des vallonnements se formeront, et « le château, maintenant enfermé entre le fossé

très profond et monotone, sera renfermé dans une île pittoresque ».

Un peu plus loin, au *Plessis-Villette*, M. le marquis de Villette se propose d'embellir encore le parc magnifique que son père a fait exécuter en 1790. Des points de vue enchanteurs s'entourent de tous côtés.

Plus haut encore, près de Gisors, à *Céry-Fontaine*, M. le Chevalier de Bourbon-Conti a fait creuser une rivière dans son parc. Elle sera alimentée en partie par une source très abondante, « qui jette un volume d'eau aussi gros que le corps d'un homme », et le donne en tout temps.

M. le baron de Montbreton, à *Corcy*, près de Villers-Cotterets, dans l'Aisne, fait « distribuer la montagne » de son parc, « de manière à pouvoir s'y promener librement... Parvenu au sommet, la vue est admirable... La forêt de Villers-Cotterets semble faire partie de cette terre ».

A *Etampes*, près de Château-Thierry, le contre-amiral baron de Nervo a considérablement embelli son parc; « les bâtiments, les ombrages et les eaux, les promenades et les points de vue », tout est d'une harmonie parfaite.

A l'ouest de la capitale, parmi tant de parcs, le baron de Guenet, à *Mottereau*, en Eure-et-Loir, défait l'ouvrage de son précédesseur; c'étaient une pièce d'eau d'une forme « carrée » et « deux chaussées symétriques » qui étaient « absolument dans le genre de Versailles », et avaient coûté cent mille francs. Les nouveaux plans de Lalos vont donner au parc « l'aspect pittoresque qu'il n'aurait jamais dû perdre ».

Dans l'Eure, un parc porte ce nom enchanteur de *Buisson de Mai*! Le plan en a été tracé à plusieurs reprises par plusieurs architectes. C'est encore à Lalos que madame la Marquise Dambert et M. le comte de Saint-Albin ont donné la préférence.

M. de Saint-Léger, dans l'Eure encore, à *Saint-Léger*, et M. le marquis de la Porte à *Pinçon*, font redessiner leurs parterres, sans toucher, l'un comme l'autre, aux plans symétriques, qui ont survécu aux modes nouvelles.

La terre des *Routis*, dans l'Orne, à M. de Moucheron, est « entièrement recomposée ».

Dans l'Orne aussi, M. de la Genevraye, à *La Genevraye*, fait refaire son parc.

A O, enfin, où l'on voit une orangerie de M. Molinos, M. Roques fait creuser une nouvelle rivière; une fontaine, au moyen d'une pompe, « monte l'eau dans le clocher d'une église supprimée », lequel clocher « contient un réservoir qui fournit le château ».

A l'est de Paris, *Epernay* possède déjà une ravissante orangerie et un jardin français dessinés par Isabey; cet artiste a encore composé pour M. Chandon un autre jardin pittoresque, qui doit former un tableau pour le corps d'habitation du fond, de l'autre côté de la route, et n'est pas encore exécuté.

En Champagne, ce sont encore *Nogental*, au général d'Ambrugeac, où l'on trouve une cascade qui est célèbre, et *Romilly-sur-Seine*, où l'on voit « des peupliers d'Italie d'une hauteur surprenante » (60 pieds), et qui sont au nombre de soixante mille!

A *Châlons*, la belle promenade du Jard s'est augmentée en 1819 d'un agréable jardin romantique.

Enfin, il faudrait voyager dans toute la France, par exemple dans l'Allier, à *Saint-Augustin*, chez M. le comte de Jouville, et en Savoie, à *la Motte*, chez M. le marquis de Costa, pour être de plus en plus convaincu que le goût des jardins de la nature se répand de plus en plus.

***

Aux âmes romantiques seuls peuvent plaire les envoûtements de l'Ile d'Alcine ou des Jardins d'Armide, pays enchantés, et paradis du sentiment. Avec l'auteur de la Jérusalem délivrée, chacun redit comme en un songe, ainsi que le chantait l'oiseau merveilleux au bec couleur de pourpre : « On voit tous les ans renaître les fleurs, mais, hélas! c'est sans espoir de retour que nos beaux jours se passent. Aimons pendant que nous sommes aimables; il n'est qu'un temps pour nous où nous puissions être aimés; cueillons dès le matin les fleurs de l'amour : le soir il sera trop tard... »

ERNEST DE GANAY

LES LIVRES D'HISTOIRE

Le « roman » de Sparte. — Le Versailles du XVIIIe siècle. Les Avocats et la Révolution.

Encore de l'histoire grecque! Elle est très à la mode. On dirait que le public éclairé réagit instinctivement contre l'abaissement de la culture classique, voulu par les uns, trop facilement accepté par les autres. Une place d'honneur est réservée à l'antiquité grecque et romaine dans les histoires générales qui se multiplient présentement. C'est un moyen de prolonger pour quelque temps encore le parfum de cette fleur de la civilisation humaine qui s'est miraculeusement épanouie sur la terre des dieux. Si le monde moderne doit un jour aboutir à une barbarie scientifiquement machinée, tâchons au moins de garder le souvenir des temps qui font honneur à l'esprit humain.

L'histoire générale publiée par les « Presses universitaires », sous la direction de M. Gustave Glotz, sera considérable. Cinquante gros volumes sont prévus, dont huit pour l'antiquité. Trois seront consacrés à la Grèce. Le seul qui ait paru est celui de M. Glotz lui-même, sur l'*Histoire grecque*, des origines aux guerres Médiques. Il sera précédé d'une « Histoire de l'Orient » de M. Moret, encore en préparation. De l'histoire romaine, deux fascicules ont vu le jour. Cette histoire générale, si l'on en juge par le travail de M. Glotz, est faite pour le public lettré. Il n'est pas nécessaire pour s'y plaire d'être un savant ou un étudiant car elle est fort avenante, accompagnée de bonnes cartes, d'un index des noms propres, et écrite avec une élégante précision. Mais elle est d'autre part munie d'un appareil critique et bibliographique

qui suppose des lecteurs habitués aux bonnes méthodes. Elle s'adresse au grand public, non au gros public.

M. Glotz excelle dans la mise au point. Prenons comme exemple la question de Sparte. Elle paraît simple. Sparte, tout le monde la voit, drapée dans sa raideur militariste, cité de soldats auxquels le travail est interdit, qui vivent du produit de leur majorat, patrimoine inaliénable et indivisible de l'aîné de la famille, destiné à maintenir l'égalité entre quelques milliers de perpétuels mobilisés qu'on appelle d'ailleurs les « Égaux ». Il n'y a rien à ajouter à ce que chacun sait de la rude éducation des enfants, des repas en commun pour les hommes, du brouet qui en est le symbole, de la dépopulation causée dans les rangs par les guerres continuelles et l'obligation pour le Spartiate de se faire tuer à son poste plutôt que de reculer. Cet ensemble d'institutions était tellement antinaturel — et antigrec — qu'on l'expliquait par des lois intangibles remontant aux origines. Sparte ne pouvait ni dissimuler aux autres ni se dissimuler à elle-même qu'elle était un archaïsme. Dans la Grèce évoluée, elle est, a-t-on dit, un « bloc erratique ». Elle y met son orgueil. Elle attribue à son archaïsme un caractère vénérable par son antiquité. Est-ce exact? Est-il vrai, comme le répétaient les dirigeants de Sparte, que les lois de Lycurgue dataient de l'invasion des Doriens dans le Péloponèse? Ce personnage lui-même a-t-il existé?

Tout cela est un mystère, mais un mystère volontairement créé. C'est du « roman », n'hésite pas à dire M. Glotz. Sparte a son roman, sec et utilitaire comme elle. C'est un roman en trois chapitres dont le héros est Lycurgue. Cet illustre législateur a été imaginé par les familles aristocratiques qui ont constamment rongé les pouvoirs de la royauté et figé l'État spartiate sous une forme cristallisant leur omnipotence. Tyrtée, le plus ancien chantre des lois de Sparte, est de la seconde moitié du VIIe siècle. Il ne parle pas de Lycurgue, pour lui le législateur des Spartiates est Apollon. Hérodote est le premier qui fasse mention de Lycurgue, mais ce qu'il en dit est d'un être fabuleux : Thucydide, le plus réfléchi des historiens grecs, se garde bien de donner un nom. Ceux qui croient à Lycurgue ne savent du reste où le situer. Ils flottent

entre le XIe et le IXe siècle. Nous n'avons pas l'œuvre d'Aristote sur la « Constitution de Sparte », nulle part dans ce que nous avons de lui il ne dit quoi que ce soit de Lycurgue.

Tyrtée avait raison. C'est Apollon le législateur de Sparte, Apollon « Lycourgos », c'est-à-dire « faiseur de lumière », titre sous lequel un temple lui était dédié. Quand les autocrates de Sparte éprouvèrent le besoin d'un surhomme pour donner un caractère auguste et irrévocable à leur œuvre, ils prirent l'épithète du dieu et en firent le nom d'un héros national perdu dans les brumes ancestrales. Par la suite des âges, on lui dressa une généalogie. Rappelez-vous comment, dans Anatole France, s'échafaude la légende du jardinier Putois. C'est vers le VIe siècle que Lycurgue a pris forme. C'est le moment où l'éphore Chilon renforce les vieux règlements. On lui érigea une chapelle en reconnaissance, c'était le cas de rattacher son œuvre à un ancêtre plus ou moins apparenté à un dieu. Chilon, lui, est un personnage historique. Hérodote l'appelle « le plus sage des Spartiates », et un papyrus récemment découvert confirme son existence. C'est lui qui fit conférer aux éphores le droit de déposer les rois, ce qui était le couronnement des usurpations de l'aristocratie. C'est lui aussi qui pose le principe de l'égoïsme spartiate. Sparte, maîtresse de la Messénie et d'une partie de l'Argolide, n'a plus besoin de s'étendre : elle n'a pas assez de citoyens pour cette forme d'impérialisme et elle ne veut pas en créer de nouveaux. Il lui suffit, tapie au fond du Péloponèse, d'avoir une couverture d'alliés jusqu'à l'Isthme et elle les aura parce qu'elle groupe autour de son régime étroitement conservateur tous ceux qui en Grèce ont peur de la démocratie. Croyant n'avoir rien à craindre, elle se désintéresse des autres. Lycurgue, qui a bon dos, couvre cette forte réalité.

Le second chapitre du roman est dicté, lui aussi, par des considérations politiques. On pourrait le dater de 400 environ avant J.-C. La constitution de Sparte est devenue un sujet de polémique dans toute la Grèce. Partout, le parti oligarchique « laconise », comme on disait de la Pythie de Delphes, très spartiate de tradition. Il y a une crise de « spartomanie » dans toutes les cités. A Athènes, citadelle de l'esprit adverse, les Thucydide, comme bientôt les Xénophon, plus tard les

Phocion, sont grands admirateurs de l'ordre spartiate. Ils y voient le modèle de la stabilité dont le manque caractérise et paralyse la démocratie qu'ils ont sous les yeux. A Sparte même, il y a lutte entre les deux tendances représentées alors par les deux rois Lysandre et Pausanias. Ce dernier mourra en exil, mais laissant un traité où il attaque les éphores et revendique pour son ancêtre Lycurgue la gloire d'avoir été le législateur idéal de la cité. C'est comme la consécration officielle de la légende avec tous les détails désormais traditionnels, c'est là que puiseront les historiens postérieurs dont Diodore de Sicile est le suprême écho.

Lycurgue sera encore réédité, revu et corrigé, au IIIe siècle, quand il s'agit de réformer l'État spartiate atteint de décrépitude. C'est la troisième étape. Les rois Agis et Cléomène veulent réprimer les abus et ramener la cité aux vertus antiques, lui infuser un sang indispensable en créant de nouveaux citoyens. Mais pour cela, il faut une révolution sociale, il faut ramener à la « portion congrue » les trop riches et la rendre à ceux qui l'ont perdue. On insiste alors sur le côté égalitaire de l'ancienne législation. Lycurgue devient surtout un « partageux ». Il est de moins en moins question de contester la réalité d'un personnage aussi précieux. Lycurgue, le conservateur par excellence, finit dans la peau d'un socialiste. C'est pour n'avoir pas compris ou pour avoir oublié ses enseignements que Sparte est tombée à rien. Qu'on revienne aux « Égaux », et la cité retrouvera le caractère et les vertus qui ont fait sa grandeur dans le passé. C'est la conclusion du roman. C'est l'histoire de Lycurgue racontée par Jean-Jacques Rousseau, ou comprise par Gracchus Babeuf.

La réalité qui se voile sous la légende mériterait une étude, car enfin, comment concevoir que les citoyens spartiates, simples usufruitiers de leur domaine, exclus de tout commerce, aient pu s'enrichir ou se ruiner? Ils ne peuvent même pas thésauriser, car la monnaie de fer tient beaucoup de place pour peu de valeur. La disparition d'un citoyen n'enrichit pas les survivants, car sa part revient à l'État qui peut en disposer pour faire un nouveau citoyen, mais jamais pour augmenter la part d'un ancien. La ruine est plus facile à expliquer. Le revenu du majorat est immuable. Il a été fixé à une époque

où la vie était à bon marché. Il suffisait alors à faire vivre une famille. Mais le coût de la vie a augmenté en Grèce avec les progrès du bien-être et du luxe. Même à Sparte où le bien-être et le luxe sont longtemps ignorés, les prix ont été influencés par les prix du dehors. La valeur de l'argent a baissé. Le revenu familial n'est plus suffisant pour une famille nombreuse. Il faut la restreindre, — de là, le malthusianisme qui sévit de plus en plus, — ou tomber dans la misère qui amènera la perte du titre de citoyen, car celui qui ne peut payer sa cotisation à la table commune tombe dans la catégorie des « inférieurs », c'est-à-dire des citoyens privés de leurs droits. Pour éviter cette déchéance, quand on n'a pas le droit de travailler, il ne reste qu'à emprunter.

Sur quel gage? Le domaine ne peut en servir puisqu'il est inaliénable, mais on peut en hypothéquer le revenu. Autre difficulté. Un citoyen ne peut faire cette opération; ce métier de rentier ou de prêteur sur gages rentre dans les occupations interdites. Mais les difficultés juridiques sont faites pour être tournées. Elles le sont à Sparte par les femmes. Elles possèdent leur dot, elles ont leurs revenus, elles peuvent en disposer. La femme opère à la place du mari frappé d'incapacité légale, et elle s'y entend, car la femme spartiate est une gaillarde experte à autre chose qu'à filer la laine. Et c'est ainsi que les revenus des domaines familiaux finissent par se concentrer dans un petit nombre de mains. Résultat : « Rome remplace Sparte », suivant le mot du poète; dans ce pays des « Egaux », une majorité de citoyens pauvres est écrasée par une minorité de citoyens de plus en plus riches.

Que peuvent-ils faire de leurs richesses? Les métaux précieux n'ont pas cours, mais ils ont leur valeur. Les lingots s'entassent en dépôt, au besoin dans quelque temple d'Arcadie. C'est déjà l'émigration des capitaux. Le Spartiate riche achète des terres en dehors de la zone immédiate réservée aux domaines familiaux officiels, ce qui est parfaitement licite. Ou encore il se livre au commerce par personnes interposées. « Il y a plus d'or et d'argent dans Lacédémone que dans le reste de la Grèce », constatait Platon. Lacédémone, c'est plus que Sparte, c'est le pays légal dont Sparte n'est que la capitale. Mais cet or et cet argent, qui ne sont peut-être pas, par

prudence, à Sparte proprement dite, appartiennent bien à des Spartiates. N'est-il pas curieux et instructif de voir où aboutit, et en très peu de temps, le régime théorique de l'égalité parfaite, même dans une société très fermée, très surveillée, très jalouse?

***

*Versailles au XVIII*e *siècle*, c'est le troisième volume de M. Pierre de Nolhac sur « Versailles et la cour de France ». (Louis Conard). Comme les précédents, c'est une mine bien creusée et dont le minerai est d'une riche teneur. A un certain point de vue, c'est peut-être le plus intéressant, ou tout au moins le plus actuel, car le Versailles de Louis XV et de Louis XVI, c'est celui que nous avons sous les yeux. D'incessantes transformations ont fait disparaître en grande partie le dispositif du Versailles de Louis XIV. De cette époque, il ne subsiste guère que la Galerie des Glaces, la Chapelle, l'Escalier de marbre, les grands appartements du Roi et une partie seulement de ceux de la Reine. Ce que nous avons, c'est moins l'œuvre de Mansart que de Gabriel. Les jardins ne sont pas non plus ceux de Le Nôtre.

Ce qui survit du XVIIe siècle aurait même disparu comme le reste si le manque d'argent n'avait interrompu ou paralysé l'exécution des projets de Louis XV et de Marie-Antoinette. Le sentiment presque religieux que nous éprouvons à l'égard du grand siècle n'inspirait pas les héritiers de Louis XIV. Il est vrai qu'ils n'étaient pas à Versailles en artistes, en archéologues, ou en historiens. Ce château, ils l'habitaient, ils souffraient de ses incommodités, ils avaient le désir et, somme toute, le droit de l'aménager à leur goût, comme fait de sa demeure tout autre propriétaire. Versailles est pour nous une relique, le plus précieux de nos monuments historiques; pour Louis XV, c'était sa résidence et, comme résidence, elle ne manquait pas de défauts.

L'histoire de « la Chambre du Roi » est à cet égard symbolique. Les appartements du Grand Roi avaient surtout l'inconvénient d'être des glacières. Madame de Maintenon s'en plaint constamment. Louis XV n'en souffre pas moins.

Le journal du duc de Luynes, dont la femme était dame d'honneur de Marie Leczinska, se fait l'écho des doléances du souverain. La chambre de Louis XIV est majestueuse, elle est faite à souhait pour les réceptions, pour la cérémonie du lever et du coucher, mais on y est par le froid aussi mal que possible. Louis XV se trouve mieux dans le cabinet contigu, le cabinet du Conseil, et il y couche quand il a le rhume. A ceux qui lui conseillent d'y coucher toujours, ou mieux encore dans la pièce qui est derrière, le roi n'a pas tort de répondre qu'il est pénible en hiver de quitter la chambre où l'on a dormi pour se transporter à travers le cabinet du Conseil, non chauffé, dans celle où doit avoir lieu le lever officiel. L'opération inverse n'est pas plus gaie le soir.

Au contraire, quand le roi couche dans la chambre de son bisaïeul, il peut allumer son feu avant que l'on soit entré, sans avoir besoin d'appeler personne. C'est ce qu'il explique au duc de Luynes qui le relate le 26 novembre 1737. Le trait est curieux. Catherine II aussi allumait elle-même son feu pour ne pas déranger trop matin sa femme de chambre, mais à l'époque de Catherine II, on était disciple de J.-J. Rousseau, on apprenait un métier, les monarques se piquaient d'être des « despotes éclairés », de donner l'exemple de la vie simple et frugale. Louis XV n'a jamais eu ces préoccupations, d'ailleurs il n'était pas question de Rousseau en 1737.

Tout bien considéré, le roi s'installa pourtant dans une chambre plus confortable dès 1738. C'est « la Petite Chambre », mais on continue d'appeler le plus souvent « Chambre du Roi » la chambre de parade, le théâtre où le roi joue son rôle. Les Mémoires de Dufort de Cheverny, introducteur des ambassadeurs, nous montrent l'envers de la scène. « Le roi, après avoir fait son coucher en public, se relève, passe par son cabinet, entre dans sa vraie chambre et referme sa porte. » Enfin seul! Ce n'est pas trop tôt, il est, ce jour-là, une heure du matin.

Cette existence en public est encore plus intolérable en certains cas. On comprend que Louis XVI ait fait pratiquer une communication secrète entre son appartement et celui de Marie-Antoinette. Il éprouvait une gêne assez naturelle à passer, pour aller chez la Reine, par l'Œil-de-Bœuf, qui est

vraiment l'œil de la cour, car il est plein de curieux à toute heure. De ce « passage du roi », comme on l'appelait, il ne reste plus rien, sauf l'accès du côté de la reine. Elle y tient autant que son timide et tardif époux. Elle est très pressée, explique l'ordre d'exécution des travaux (2 juin 1775). « La reine, calculant la possibilité sur son désir, veut trouver l'ouvrage terminé au retour de Reims », — c'est-à-dire au retour du sacre, fixé au 11 juin. Cependant, c'est seulement deux ans plus tard que ce couloir conjugal jouera un rôle utile pour l'avenir de la dynastie. C'est au cours de l'été 1777 que Marie-Antoinette pourra confier à ses familiers, nous dit Madame Campan, qu'elle est « enfin reine de France ».

On doit à Louis XVI autre chose : la bibliothèque. On a beaucoup exagéré la lourdeur de Louis XVI. Il aime la chasse, il a besoin d'exercices physiques, il se plaît dans sa petite forge sous les toits, il y travaille le fer avec l'entrepreneur des bâtiments Gamain, il y fignole des serrures d'art avec le mécanicien Poux-Landry, plus fin artisan que Gamain, mais il a aussi l'amour de l'étude et surtout de la géographie. En revenant de Varennes, il interroge chacun sur les particularités des pays traversés, alors qu'on aurait pu le croire accaparé par d'autres soucis. Dans sa bibliothèque, il y a le désordre du travail; des livres usés traînent à terre, des papiers sont épars sur son petit bureau, dans l'embrasure de la fenêtre, et débordent sur la vaste table d'acajou monoxyle placée au milieu de la pièce. Quand on se demande où réunir les États-Généraux de 1789, c'est lui qui impose Versailles, « pour les chasses », dit-il, mais pas seulement pour les chasses. Il s'y plaît. Son dernier mot, au moment du départ forcé du 6 octobre, est touchant. « Vous restez le maître ici, dit-il au ministre de la guerre La Tour-du-Pin, tâchez de me sauver mon pauvre Versailles. »

***

Tout le monde s'est demandé depuis Tocqueville comment l'idée systématique de rénovation sociale et politique qui a engendré la Révolution avait pu se répandre si vite dans la masse populaire, attachée à la religion et à la royauté depuis

des siècles. Souhaiter l'amélioration de l'état de choses existant est humain et éternel, mais en poursuivre la refonte totale sur un modèle conçu *a priori* suppose un travail de réflexion qui n'est ni instinctif ni spontané. Un pareil mouvement est déclenché par quelqu'un. Taine l'a bien vu. « C'est l'homme de loi, dit-il, le petit procureur, l'avocat envieux et théoricien qui a conduit le paysan. » Soit, et il n'y a en effet qu'à feuilleter les Cahiers du Tiers pour y apercevoir, à côté de quelques doléances pratiques qui sont bien du cru, des expressions et des revendications qui viennent d'ailleurs. L'homme de loi a passé là. Il abonde du reste, a bien montré le regretté Augustin Cochin, dans les « Sociétés de pensée », dans les Loges, dans toutes les parlotes où est né et s'est cultivé l'esprit nouveau. Sur 28 membres de la Loge « la Parfaite Union » de Rennes, il y a neuf procureurs au Parlement et sept avocats. On constate naturellement la même prépondérance aux États-Généraux. Pourquoi cette influence et pourquoi s'exerce-t-elle presque tout entière dans un sens unique?

Qu'il y ait beaucoup d'avocats dans une assemblée politique, c'est le cas en tout temps, et c'est tout naturel puisqu'il s'agit d'assemblées où règne la parole, de même qu'elle a régné pendant la période électorale. Mais aujourd'hui, si nous avons toujours des chambres peuplées d'avocats, ces avocats ne sont pas tous du même côté. Il y en a dans tous les partis. Pourquoi à la Constituante n'en voit-on qu'à gauche, surtout au début?

C'est la réponse à cette question que cherche M. Francis Delbeke dans un volume sur *l'action politique et sociale des Avocats au XVIII*e *siècle* (recueil Sirey), qui n'est qu'un début. Il y retrace la préparation intellectuelle de l'avocat, l'organisation du barreau, sa situation à l'égard de la magistrature et dans la société, ses rapports avec les écrivains et les chefs du mouvement politique, philosophique et économique. Mais tout cela n'est qu'une introduction au sujet réel, qui est le rôle de l'avocat dans la vie publique, et qui fera l'objet d'un second tome.

Tel qu'il est, ce volume en quelque sorte préliminaire est à la fois agréable et instructif. Il n'est pas strictement confiné dans le sujet. Ce qui concerne la formation classique qu'on

recevait alors n'est pas spécial aux avocats. De même l'étude serrée de quelques grands procès historiques, ceux de Calas, de Sirven, du chevalier de la Barre, extrêmement intéressante en soi, peut paraître un peu épisodique. Elle a pour raison de montrer comment la procédure criminelle d'abord rendait difficile ou illusoire le rôle de l'avocat, réduit à présenter des « Mémoires » écrits, sans avoir vu son client, sans avoir eu communication légale du dossier. Le baron Delbeke, qui est lui-même avocat, expose à merveille le but et les motifs de l'ordonnance capitale de 1670 qui régissait la matière. Elle empêchait fort bien l'accusé de tromper la justice, elle empêchait fort mal la justice de se tromper. Elle n'était pas aussi admirée des avocats que des juges d'instruction, et c'est pourquoi il pouvait être utile d'en parler ici. C'est tout de même, pour expliquer l'action politique et sociale des avocats, un chemin un peu détourné. Mais en histoire le chemin des écoliers n'est pas toujours à proscrire pour qui n'est pas pressé d'arriver. L'essentiel est de voir le pays. M. Delbeke le voit fort bien. Il fait du tourisme historique. Flânons comme lui. A notre époque d'automobile, c'est un plaisir rare que de suivre un flâneur curieux et averti.

Un sujet « indélimité » est par là-même illimité. Quand il s'agit surtout d'établir la filiation et la diffusion des idées, tout est utile et rien n'est décisif. Les matériaux sont partout et ne sont nulle part. Essayez seulement de vous faire une image de l'océan d'imprimés qui, à la veille de la Révolution, a inondé la France! Il n'en existe pas même de catalogue particulier. Les deux plus riches dépôts en l'espèce sont la Bibliothèque Nationale et le British Museum. C'est tout un monde, à travers lequel on est peu guidé. Au British il y a bien un catalogue sommaire, mais avec un classement parfois fallacieux. Ainsi toutes les brochures qui portent le titre conventionnel de « Lettres » sont rangées à la rubrique « correspondance ». Il faut le savoir ou le deviner.

Quand on veut étudier un homme, on commence par s'enquérir de l'éducation qu'il a reçue. Voulant en étudier une classe, M. Delbeke a pensé avec raison qu'il fallait faire de même. Où, comment, par qui ont été élevés tous ces jeunes hommes de trente à quarante ans qui émergent en 1789 et

qui vont faire la Révolution? Que leur a-t-on enseigné? Qui le leur a enseigné? Les plus âgés seuls ont été élèves des jésuites, puisque leurs établissements ont été fermés en 1762, mais les programmes, les méthodes des jésuites ne disparurent pas avec eux. Les oratoriens et le clergé séculier qui leur succédèrent, et qui étaient jusque là leurs concurrents, n'en différaient guère pour le fond des études. Partout le latin est au premier rang; une part généralement minime est faite au grec. Quant au français, il n'est pas exclu, comme on le dit parfois : les grammaires ne sont plus en latin de Despautère, et la version, même sous la forme plus fréquente de l'explication orale, est une admirable gymnastique pour le maniement nuancé de la langue maternelle. Ajoutons que nos grands auteurs classiques étaient lus. Le règlement rendait hommage à la langue vulgaire, « arrivée aujourd'hui à un point de perfection que c'est être barbare parmi les honnêtes gens que de ne pas parler avec politesse ». Inutile de faire remarquer que le terme de « politesse » a ici un sens très fort, défini par une maxime de La Bruyère qu'on dirait faite exprès : « Il faut très peu de fond pour la politesse dans les manières, il en faut beaucoup pour celle de l'esprit. » En fait les grands orateurs de la Révolution parlent un français que beaucoup de nos contemporains, moins forts en thème, pourraient leur envier.

Chez les oratoriens, les maîtres les plus réputés avec les jésuites, le français était un peu plus favorisé. On le parle en classe jusqu'à la quatrième exclusivement, on fait plus de versions que de thèmes, l'enseignement de l'histoire est donné en français dans toutes les classes. Il en est à peu près de même dans les collèges de l'université, où le « Traité des Études » de Rollin est la loi et les prophètes. Partout l'histoire et la géographie ont leur place, et pas seulement la géographie historique et l'histoire ancienne. Voyez dans la *Géographie universelle* du P. Buffier, qui est de 1713, ce petit dialogue : « De quelle sorte le gouvernement anglais est-il en même temps monarchiste et républicain? — Le roi fait ce qu'il lui plait, pourvu qu'il n'en coûte rien au peuple. Mais on ne lève nuls subsides que par l'avis du Parlement. » Il est difficile de mieux mettre le doigt sur un point précis de droit constitutionnel.

Quant à l'histoire des faits, elle est condensée en vers de mirliton, moyen mnémotechnique sûr mais court.

> Vainqueur à Marignan, prisonnier à Pavie,
> En quinze cens, François aux lettres rend la vie.

Voltaire tombe mal quand il écrit, pour prouver qu'on n'apprenait pas l'histoire chez les jésuites : « Je ne savais si François Ier avait été prisonnier à Pavie ni où était Pavie. » Un vers du P. Buffier répond au second reproche.

> Au pays de Milan sont Pavie et Tortone.

L'élève Voltaire est en défaut.

C'est chez les oratoriens que l'enseignement de l'histoire est le plus soigné. Dans les collèges de l'Université, Rollin estime que l'histoire ancienne s'apprend par la lecture et le commentaire des auteurs à expliquer, ce qui ne l'empêche pas d'écrire son Histoire romaine, et en français. Il admet que pour l'histoire de France il est impossible de « trouver du temps pendant le cours des classes pour s'y appliquer ». Mais il ajoute bien vite qu'il faut « tâcher au moins d'en inspirer le goût ».

Ne croyons pas davantage que l'enseignement des sciences fût absent. Fouché, le futur duc d'Otrante, était professeur de sciences, spécialement de physique, au fameux collège de Juilly. A plus forte raison, une place était-elle réservée aux sciences dans les dix collèges militaires créés en 1776 pour donner aux enfants pauvres de famille noble une éducation préparatoire à la carrière des armes. Ils sont tenus par les bénédictins. Le grec y était absent, ou tout au moins facultatif, mais la physique, l'astronomie, l'histoire naturelle le remplacent. Napoléon et plusieurs de ses lieutenants, comme Marmont, ont passé par cette filière. Il y a même un embryon d'enseignement moderne. Les élèves peuvent remplacer le latin par une langue vivante et par un supplément de sciences : géométrie, algèbre, calcul des infinis. Cette innovation remontait même plus haut : quand Sorèze devint collège militaire, il s'y trouvait déjà 36 élèves sur 220 qui ne faisaient pas de latin.

Est-il si exact que cette éducation du XVIIIe siècle fût purement verbale? « On passe sept ou huit ans à apprendre des mots », écrit d'Alembert, répété par beaucoup d'autres. C'est

vite dit. Sans doute l'étude d'une langue, qu'elle soit d'ailleurs morte ou vivante, consiste pour une moitié à apprendre des mots. Mais, remarque Diderot qu'on ne qualifiera pas d'encroûté, « les enfants ne sont guère capables d'une autre occupation ». Et cette éducation classique est une école de volonté et de morale. « Ils mouraient le *Conciones* à la bouche », dit M. Madelin des Girondins. Ils n'en mouraient pas plus mal. Ils mouraient même bien. Citer Thraséas ou Caton les y aidait. Il n'est pas très démontré que la Révolution et le jacobinisme sont des produits du classicisme. Rousseau n'est pas un nourrisson des Grecs et des Romains. Robespierre Danton, Marat, savaient l'anglais; l'Hébert du *Père Duchène* ne savait rien du tout.

Ce que l'éducation classique a imprimé dans le cerveau de ces hommes de loi, c'est évidemment le goût de la logique et la facilité d'élocution. Quant au besoin de réformes, il tirait au moins autant d'encouragement du contact des libertés anglaises que du ressouvenir des Gracques. Pour le côté anticlérical une remarque est à faire. L'éducation était partout religieuse, la société était incroyante. C'est la raison, — ou tout au moins une raison, — pour laquelle l'enfant de chœur de la veille, subitement changé d'atmosphère, devenait le voltairien du lendemain. Le latin, fût-il d'église, n'y était pour rien. Tous les observateurs constatent un abaissement des études après l'expulsion des jésuites. Supposez les jésuites bannis et les études en déclin un demi-siècle plus tôt : en serait-il résulté pour les avocats une diminution de leur influence et une modification de leurs idées? « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, la face du monde eût été changée. » Peut-être, mais le latin de Robespierre, s'il eût été plus court, la face de la Révolution eût-elle été changée?

A. ALBERT-PETIT

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Une pièce de M. Henry Bernstein est toujours un événement. Après ses glorieux aînés, les Porto-Riche et les Curel, il est le plus en vue de nos auteurs, sans rival dans sa génération et dans son genre, depuis la mort prématurée d'Henry Bataille. On attend chacune de ses œuvres avec une curiosité d'autant plus intense qu'il a magistralement prouvé dans les deux dernières, la *Galerie des glaces* et *Felix*, son désir et son pouvoir de se renouveler. *Le Venin* attirera tout Paris au Gymnase.

Dans une jolie villa des environs de Pau, le jeune et déjà célèbre romancier Gabriel Pécaud, sa jeune femme Gisèle, son secrétaire et ami Olivier de Burtangis... Ce dernier forme repoussoir. Comme écrivain, c'est un raté, et comme amant, ce que M. Paul Bourget, dans sa *Physiologie de l'amour moderne*, appelle un exclus. Il a été sganarellisé par un chef de gare, ce qui semble bien le comble de la disgrâce après la fameuse chanson des poilus, dont ces honorables fonctionnaires de la voie ferrée témoignaient quelque humeur. Il ne faut désespérer de rien, et le chef de gare peut avoir son tour... Au contraire, Gabriel Pécaud, a tout pour être heureux. Riche, homme de lettres admiré et triomphant, époux de cette douce et charmante Gisèle qui l'adore, que lui manque-t-il? Pourquoi se montre-t-il nerveux, anxieux, irascible, exaspérant? Il ne tient pas en place, réclame à tout bout de champ son courrier, téléphone à droite et à gauche, s'emporte, trépigne, casse de la porcelaine, piétine les bégonias et rudoie

- quitte à lui demander pardon cinq minutes après — la tendre Gisèle qui garde une patience d'ange, ou de mère d'insupportable enfant gâté. Qu'est-ce qu'il a?

Il a Françoise Massart, ou plutôt il ne l'a plus. Cette Françoise est depuis quatre ans sa maîtresse et a divorcé à cause de lui. Amours orageuses! Par lassitude, semble-t-il, et pour s'accorder un répit, ils se sont provisoirement séparés. Elle fait un séjour à Saint-Moritz, avec l'assentiment de Gabriel, en attendant un nouveau round. Mais depuis quelques jours elle ne lui écrit plus, il ne sait ce qu'elle devient, et il s'inquiète, non pas de sa santé, mais de sa conduite. Est-ce qu'elle le tromperait? Préparerait-elle une rupture? Les tentations abondent, dans cette villégiature élégante, où l'air vif des altitudes fouette le sang. Gabriel est au supplice. Bien! Mais il ne se donne vraiment pas beaucoup de peine pour dissimuler. Au surplus, pourquoi se gênerait-il? Gisèle n'ignore rien. Elle lui parle sans détour de Françoise, et sans ironie, sans colère, elle l'engage même à aller la rejoindre. Elle ne retournera pas chez sa mère pendant ce temps. Évidemment elle a du chagrin, mais elle accepte et se résigne. C'est une épouse chrétienne et inaltérablement fidèle, pieusement élevée dans quelque couvent; grâce à ces bons principes, rien ne la détournera jamais de ses obligations. Gabriel a toutes les chances! Quoique libre-penseur, il doit trouver que l'éducation congréganiste a du bon.

Enfin arrive le télégramme si impatiemment attendu. Françoise va passer deux jours à Paris, se rendant en Bretagne. Gabriel part immédiatement pour l'attraper au passage, sans même dire au revoir à sa femme, dont il n'a pourtant à craindre aucune tentative pour le retenir. Oserai-je insinuer qu'il n'est pas pleinement sympathique? A parler franc, il paraît même un peu mufle. Dans l'ancienne France, les maris trompaient leurs femmes tout autant, mais ils y mettaient plus de formes. On n'est pas plus moderne que ce Gabriel Pécaud.

Ce premier acte est techniquement un modèle. On ne peut rêver d'une exposition plus parfaite. Pas un mot inutile, et la situation est posée, les caractères dessinés, l'action engagée. Il est vrai que nous ne voyons pas bien en quoi elle

consistera, et ce ne sera sûrement pas dans une lutte entre les deux femmes, puisque la pacifiste Gisèle a notifié et même réalisé son désarmement; encore moins dans un conflit chez Gabriel entre le devoir et la passion, suivant les maximes traditionnelles qui présentent ce vieux ressort classique comme indispensable aux romanciers et aux dramaturges. M. Henry Bernstein saura s'en passer. Gabriel Pécaud est visiblement résolu à ne suivre que son plaisir et son instinct : l'idée qu'il doive des égards à qui ou à quoi que ce soit ne l'effleure même pas. Françoise demeure énigmatique, mais c'est assez naturel, puisque nous ne l'avons pas encore vue. Nous revenons pour le second acte, vivement intéressés et pleins d'espoir.

Au point de vue technique, ce ne serait plus assez de dire que ce second acte est encore une merveille : c'est un tour de force. Il dure environ une heure et ne se compose que d'une scène unique, à deux personnages, sans un épisode ni un comparse. Le duo du second acte de *Tristan* est assez long aussi, et d'ailleurs sublime, mais enfin il y a quelques autres petites choses, il y a Brangæne, le traître Melot, le roi Marke. Ici rien que Gabriel et Françoise, tête à tête, sans l'ombre d'une diversion. M. Henry Bernstein avait exécuté dans de précédents ouvrages des prouesses analogues : jamais il n'avait poussé si loin la virtuosité. Ne croyez pas que ce soit un mince mérite, ni, sous ma plume, un fade éloge. On s'est moqué de Sarcey et de ses théories dogmatiques sur la pièce bien faite. Il s'en formait une idée un peu étroite, mais en principe il avait raison. Il trouvait *Œdipe roi* plus habilement charpenté que n'importe quel drame de d'Ennery : c'était vrai. Tous les grands auteurs dramatiques ont été d'abord de grands techniciens du théâtre. C'est la condition de tout, dans cet art-là, comme dans tous les arts, et encore plus peut-être que dans aucun autre. Les hommes de génie ne se distinguent ensuite des simples gens de métier que par quelques qualités de surcroît, les plus précieuses sans doute, mais qui resteraient vaines et inopérantes sans cette base solide.

Donc Françoise et Gabriel se sont réunis à Paris, dans une garçonnière, sur un divan profond comme un tombeau. Joie et délices! Au lever du rideau, ils sont ravis l'un de l'autre et font gaiement la dînette. Bientôt, comme vous vous y

attendez, les nuages vont revenir dans ce ciel de lit très provisoirement bleu. L'anxieux incorrigible va reparaître chez Gabriel et déchaîner des orages. Il y a dans ce garçon une sorte d'électricité sans cesse trépidante et crépitante, qui ne peut que déterminer des courts circuits incendiaires et déclencher la foudre. D'abord, il voudrait garder Françoise à Paris. Cela peut s'admettre. Mais elle a des arrangements de famille, une fille qu'elle doit aller voir en Bretagne. Puis Gabriel se démasque tout à fait : c'est un jaloux de la pire espèce, inapaisable et forcené. Il commence à persécuter Françoise d'interrogatoires sur ce qu'elle a fait à Saint-Moritz, les hommes qu'elle a vus, les flirts qu'elle a dû se permettre, les compagnons d'excursions qu'elle s'est donnée à la Maloja ou ailleurs, les infidélités qu'il soupçonne et dont il la croit évidemment capable...

Et nous, qu'en devons-nous croire? Nous ne savons pas trop, et Françoise, après que nous l'aurons vue et entendue une heure durant, sera encore pour nous une énigme comme au premier acte où nous ne la connaissions que par ouï-dire. Cette femme est un sphinx. Elle se défend d'abord de son mieux contre la mise en accusation menée furieusement par Gabriel. Puis, soudain, elle lui avoue qu'elle a une fois donné ses lèvres à un des galants qui l'assiégeaient à Saint-Moritz... Diable! Elle jure que les choses en sont restées là, mais il est assez rare qu'une femme qui a donné ses lèvres ne donne pas davantage. Quand la frontière est franchie et que les troupes de couverture ont plié, l'invasion ne s'arrête plus si facilement. Du moins c'était ainsi dans les temps révolus. Il est vrai que la dernière mode attache de moins en moins d'importance aux bagatelles de la porte, qui élude le dilemme d'être ouverte ou fermée...

Mais les mœurs des jaloux ne s'adoucissent pas en proportion. Gabriel ne pense pas à l'hypothèse qui nous vient à l'esprit. Nous nous demandons si ce fameux baiser est authentique, ou si elle ne l'inventerait pas pour s'amuser à faire monter son ombrageux amant. L'aimerait-il, si elle ne l'inquiétait pas? Ses pareilles ont de ces malices, et Gabriel donnerait envie à la plus innocente de jouer pour lui les rouées. D'autant plus qu'elle le connaît à fond, et

pénètre ses secrets les plus refoulés, comme dit Freud. C'est ici l'un des passages les plus audacieux de la pièce, et M. Henry Bernstein s'y révèle comme un psychologue, presque un psychiâtre, que rien n'intimide. Françoise déclare à Gabriel qu'il est bien difficile à satisfaire, attendu que d'une part sa perversité s'émoustille à l'idée des désirs qu'elle excite ou même qu'elle contente — roi Candaule qui permettrait mieux que la vue et s'installerait lui-même au spectacle — tandis que sa jalousie persiste d'autre part et fulmine contre ces complications inavouables. Il n'y a d'absent et de muet chez lui que l'homme normal, équilibré et sain. Qu'eussent pensé nos pères de ce bout de scène? Il n'y a pas longtemps qu'il eût été impossible au théâtre. Il a passé comme lettre à la poste. La vulgarisation du freudisme a répandu des notions qui autrefois restaient enfouies dans les ouvrages spéciaux pour médecins ou confesseurs.

Contre cette offensive intrépide, Gabriel se défend mal. Il ne nie pas. Il s'écrie seulement que « la sexualité, c'est l'enfer». C'était même jadis l'enfer des bibliothèques. S'avouant damné, il n'a plus aucun motif de réfréner sa rage. Il s'emporte sans mesure, injurie grossièrement Françoise, et va jusqu'à la battre. Un swing en pleine figure! Du rôle de la boxe dans l'amour moderne : c'est un chapitre à écrire pour cette nouvelle physiologie ou pathologie sexuelle. Suivant son rythme personnel, et de même qu'il suppliait Gisèle de lui pardonner ses violences, qui restaient verbales, il s'agenouille devant Françoise et demande l'aman pour ses voies de fait. Françoise l'accorde. Elle s'attendrit même tout à fait, et voici pour moi le meilleur passage de ce drame. Françoise évoque cette Gisèle, que Gabriel trompe à son profit, si profit il y a, et elle envie cette rivale qu'il semble lui sacrifier si complètement. Pour elle, Françoise, il a de la passion, mais troublée, tempétueuse, méchante, à base de haine. Pour Gisèle, il n'a pas à proprement parler d'amour, mais il a de l'affection, de la tendresse, de la pitié. C'est pour lui une pauvre chère petite, à qui il ne veut que du bien, et s'il lui fait du mal, ce n'est pas exprès. Mais elle, Françoise, n'est pas sa pauvre petite, et n'a jamais connu sa douceur.

C'est très émouvant et très beau. Ici nous plaignons sincè-

rement Françoise, complice, mais victime d'un égoïste impulsif et sans boussole. Nous l'admirons aussi, d'être susceptible d'un pareil sentiment. Sans en être absolument sûrs, car un cœur de femme a des détours imprévus, nous inclinons à supposer qu'elle n'a pas réellement trompé Gabriel et qu'il la tourmente pour rien, par pure monomanie. Et nous pensons qu'il eût bien mérité des disgrâces effectives. Cet animal a une veine insolente. Il exciterait la plus naïve à user de représailles. S'il avait eu le malheur, assez fréquent, appelé par ses goûts et sa dépravation, de tomber sur une femme fatale, elle lui aurait sans peine fait voir du chemin, comme on dit, et l'eût probablement envoyé tête baissée dans quelque abîme tragique. C'est peut-être ainsi qu'il finira plus tard.

Mais le second acte s'était terminé par une réconciliation vive et animée sur le profond divan (le rideau baisse juste à temps), et au troisième nous revoyons notre Gabriel joyeux et pimpant dans sa villa ensoleillée du Béarn. Il s'amuse, fait des mots, bêche ses confrères, blague les académiciens, ou du moins l'un d'entre eux. Françoise est liquidée sans frais. Elle se remarie avec son mari de naguère : solution de tout repos pour Gabriel. Il y avait bien un amant jaloux d'un mari dans la *Fanny* d'Ernest Feydeau, mais le cas est rare. Gabriel a la conscience tellement calme qu'il a entamé une nouvelle passade avec une délicieuse veuve, Hélène de Clerjol, qui part pour la Côte d'azur et qu'il y suivra. Il ne peut se passer d'un stimulant pour composer son prochain livre. Son talent a des exigences sentimentales. Un romancier a besoin d'expérience directe. Ce n'est pas l'exquise Gisèle qui dira le contraire. Elle s'est parfaitement aperçue du manège et conseille vivement à Gabriel de partir pour Cannes avec Hélène. Au besoin elle servirait ses fantaisies et lui procurerait des bonnes fortunes, comme la Pompadour faisait pour Louis XV. Les hommes de lettres sont décidément les rois de notre époque. D'ailleurs, nulle intrigue ni la moindre bassesse chez cette mignonne Gisèle, malgré l'excès de ses complaisances. Elle tient à son grand homme, parce qu'elle le chérit à sa façon. Elle a renoncé à être son amante et ne veut plus être qu'une mère. Elle va avoir un enfant dans quelques mois. Elle ne dissimule pas à Gabriel qu'elle a décidé de ne plus être à lui

dorénavant que dans la mesure strictement indispensable pour en obtenir d'autres.

...Et que les cieux prospères
Nous donnent des enfants dont nous soyons les pères!

Gabriel aura cette joie et cette certitude. Il est comblé. La pièce finit là-dessus sans nous concéder la satisfaction de lui voir subir la plus légère mistoufle. C'est ce qu'on appelle un dénouement heureux. Si gentille que soit Gisèle, nous en voulons un peu à cette suave chevrette de se dévouer ainsi à un tel bouc, et de tenir tant à en conserver la graine. Nous souhaitons à ce grand vainqueur de tomber un jour ou l'autre sur quelque bec de gaz. S'il y échappe, c'est qu'il n'y aura pas de justice.

On a trouvé ce dernier acte moins fort que les deux premiers. Il est en effet de ton moins cru et moins directement saisissant. Il n'est pas moins adroitement construit, ni moins significatif. C'est la conclusion indispensable, selon la formule de l'école moderne, qui ne veut pas qu'une pièce se termine en pleine crise, parce que dans la réalité les crises ne finissent généralement rien et que la vie continue. M. Henry Bernstein nous a rendu claire et tangible cette continuité, absolument conforme à l'observation moyenne. Il n'écrivait pas une tragédie, et n'étudiait pas une exception. Les Gabriel sont plus nombreux qu'on ne croit, sauf la chance et le cynisme.

Dans l'ensemble, c'est donc une œuvre remarquable, très au-dessus de la production courante. Est-ce une œuvre supérieure en soi et d'après un autre étiage? La psychologie y est aiguë et puissante, mais le cas n'est peut-être pas d'un intérêt capital. Cette sorte de passion purement sensuelle, brutale et frénétique, fondée sur la lutte et le vice, existe sans aucun doute. Elle n'a pas sur nous la prise du véritable et grand amour, par exemple de celui d'Isolde et de Tristan, dont je parlais il y a une minute. Gabriel n'est pas irréel, mais il n'est pas pleinement humain. Quelles fâcheuses lacunes dans ce cœur et dans cet esprit! On dirait qu'il a entrepris de nous dégoûter de l'amour : il n'y réussira pas, mais que le diable l'emporte! Ce qui manque à la pièce pour être un chef-d'œuvre, comparable, par exemple, à ceux de Racine, dont on l'a justement rapprochée

pour la simplicité de l'action, c'est la poésie. M. Henry Bernstein, qui a débuté chez Antoine, relève toujours de l'école réaliste, qui a ses vertus et qui a rendu des services, mais qui reste à mi-côté. Les grands chefs-d'œuvre comportent nécessairement de la poésie, des idées, du style. Je ne prétends certes pas que M. Henry Bernstein n'a pas de style. Mais il a celui du réalisme, dont on dit : « C'est la vie même », et c'est exact, et c'est une éminente qualité. Mais le grand art n'est pas la vie toute simple : il la transpose, l'épure, l'interprète, et la magnifie. Quant aux idées, M. Henry Berstein en a et l'on a vu dans *Felix* et dans la *Galerie des glaces* qu'il pouvait en avoir d'originales et de profondes. Ici, sauf les détails que j'ai soulignés, il s'est borné à dramatiser vigoureusement des choses un peu connues et prévues. Puisqu'il a fait ses preuves d'aptitude au plus haut théâtre intellectuel, que ne persévère-t-il dans cette voie? Je l'ai entendu avec regret, dans son brillant discours au banquet Antoine, féliciter le héros de la fête d'avoir été non pas un intellectualiste, mais un pur instinctif. Je ne sais si la qualification s'applique exactement à M. Antoine, ni ce qu'elle vaut pour un directeur de théâtre, mais le programme est dangereux pour tout auteur, même dramatique, et n'a jamais été celui des vrais maîtres, depuis Eschyle jusqu'à Ibsen. Il va de soi que ces réflexions et ces réserves démontrent mon estime et mon admiration. Je suis plus ambitieux pour M. Bernstein qu'il ne l'a cette fois été lui-même.

Je n'ai plus qu'à constater l'éclatant succès de ce *Venin*, et à louer l'interprétation, tout entière de premier ordre. Madame Yvonne de Bray, séduisante, vibrante, frémissante et pathétique, a retrouvé dans Françoise un de ces rôles à sa mesure comme Henry Bataille en écrivait pour elle. Mademoiselle Gaby Morlay est la fraîcheur, la douceur et l'ingénuité mêmes, dans Gisèle, et ce personnage, en apparence de second plan, d'ailleurs plus exceptionnel que les deux du premier, reste probablement la meilleure partie, la plus neuve et la plus heureuse trouvaille de ce robuste drame. Madame Yolande Laffon (Hélène de Clerjol) ne paraît qu'au troisième acte, mais l'éclaire et le pare de sa grâce délicate : et quelle jolie voix, légère et fine! M. Boyer soutient sans faiblir, avec

une véritable maîtrise, le rôle écrasant à tous points de vue de Gabriel, qui est, lui, des trois actes, et n'y gagne pas d'emblée notre faveur. M. Marcel André incarne excellemment le triste secrétaire Olivier.

***

A l'Odéon, la *Marche Indienne* de M. Franc-Nohain nous a beaucoup divertis. Rien de Sellenick, ni de *l'Africaine.* C'est une sorte de conte philosophique en vers libres, une variation sur le thème du *Juif errant.* Aux Indes, la belle princesse Adaté, désespérée de la froideur que lui témoigne son fiancé le prince Timour, se jette dans le Gange. Elle est sauvée par un homme barbu qui n'est autre qu'Isaac Laquedem, autrement dit Ahasverus, l'homme de la fameuse légende. La princesse adore maintenant son sauveur, mais comment l'amour serait-il possible quand on doit perpétuellement déambuler sans s'arrêter une seconde? Le grand prêtre arrange l'affaire par un accord qu'il obtient entre Brahma et Jahvé. Ce sont deux puissants dieux, sur lesquels M. Franc-Nohain se permet quelques plaisanteries assez voltairiennes. Isaac Laquedem prend la place du prince Timour, qui, désolé d'avoir perdu l'amour de la princesse, ne demande pas mieux que de se substituer à son rival et de parcourir le monde sans répit. Mais revenu à une vie normale, Isaac ne songe plus qu'à prendre un repos assurément bien gagné. Il devient éperdument pantouflard, et plus indifférent que ne l'était naguère le prince Timour. De sorte que la princesse se jetterait à l'eau derechef, si ce prince ne l'en empêchait et ne reprenait son rôle normal, tandis qu'Isaac, craignant sa colère et son épée, redeviendra volontiers juif errant, donc invulnérable et immortel. La fable nous enseigne que chaque condition a ses inconvénients et ses avantages, que l'homme n'est presque jamais content de ce qu'il a et désire toujours autre chose, que la femme n'en désire qu'une, qui est d'être aimée, soit par l'un ou par l'autre, etc... La pièce de M. Franc-Nohain est fort spirituelle, plaisamment versifiée, et jouée avec une fantaisie magnifique par M. Gémier lui-même, que seconde une troupe des plus honorables.

Au Théâtre des Arts, *la Grande Catherine*, de M. Bernard Shaw, est une farce de guignol, une bouffonnerie énorme, qui s'exerce aux dépens de la Sémiramis du Nord, de son favori Potemkine, et d'un officier anglais qui joue les Joseph devant cette impériale Putiphar. C'est d'une drôlerie irrésistible, bien qu'un peu grosse et prolongée. Madame Paulette Pax a pris l'accent belge pour représenter cette Allemande devenue autocrate de toutes les Russies : sauf ce détail, elle est parfaite. M. Grétillat est un Potemkine d'une truculence étonnante.

Au Théâtre de la Madeleine, *la Pluie*, d'après M. Somerset Maugham. La nouvelle est admirable. On peut la lire dans le volume de *l'Archipel aux sirènes*. C'est une Thaïs américano-polynésienne, près de qui un pasteur méthodiste joue les Paphnuce. Madame Blanchet et M. Horace de Carbuccia auraient peut-être mieux fait de tirer eux-mêmes une pièce du texte original, au lieu de traduire l'adaptation dramatique de deux auteurs américains, qui ont travaillé pour un public assez différent du nôtre et de goûts un peu primitifs. L'ouvrage n'en a pas moins brillamment réussi. Madame Jeanne Marnac accentue un peu trop la vulgarité de l'héroïne. Mais les effets portent. M. Vargas est un révérend d'un puritanisme accompli.

Au Théâtre Daunou, *Poupée francaise*, comédie légère de monsieur et madame Jagerschmidt, n'a pas déplu. Dans un milieu de journalistes, une coquette fait la gageure de rendre amoureux l'homme qu'on lui désignera au hasard, et y parvient sans peine. On le comprendra quand on saura que le rôle est confié à madame Madeleine Carlier.

PAUL SOUDAY

TABLEAUX DE PARIS

I. Souvenirs. — Elle est étendue sur une chaise longue, les jambes couvertes par une fourrure. Elle est vêtue d'une sorte de petit cannezou... — Je me dis ce nom, qui me semble émaner de mon enfance, sans me rendre compte s'il est de quelque vérité : un petit cannezou!... Un petit cannezou, c'est une veste flottante, que l'on boutonne devant ou laisse vague.... Il y a beaucoup d'élégance dans son langage. Elle n'emploie jamais une mauvaise tournure de phrase, ni un mot douteux — et cela sans effort... Les yeux noirs ont conservé leur brillant de jeunesse lorsque l'on plonge sous leurs paupières alourdies. Le temps pèse. Mais un feu continue de courir, dans le sang.

— Je ne vais pas *encore* très bien, — dit-elle, en posant sur moi ce regard noir que M. Albert Besnard avait si bien traduit, dans un portrait au pastel que j'ai vu et qu'on ne voit plus, au Musée du Luxembourg.

Tout autour d'elle, sur la chaise longue, sur de petites tables, des feuilles volantes sont étalées, couvertes d'une longue et facile écriture. J'imagine qu'en rédigeant les *Souvenirs* de sa vie, que les circonstances seules avaient rendues quelque peu aventureuse, — rarement aventurée, — madame Vigée-Lebrun traçait ainsi, de cette anglaise allongée, le récit des séances que lui avaient données la reine Marie-Antoinette et d'autres princes.

Le salon est assez peu en ordre; les sièges vont, sans symétrie; les objets n'ont plus d'autre place que celle assignée par le hasard. A terre, derrière un canapé de l'époque de Louis XVI, on devine des aquarelles ébauchées, des fleurs. Et, sur la cheminée, quelques photographies, non encadrées,

portant des dédicaces, depuis longtemps demeurées appuyées à la pendule, en dépit de la brusquerie des personnes qui peuvent être chargées de *ranger* la maison : Alexandre Dumas fils, Paul Déroulède, Robert de Montesquiou. Le premier, dans la vareuse et le large pantalon du costume de travail de l'écrivain aimé des femmes, qui attend des visites passionnées et donne des consultations aux cœurs *in extremis*. Le second, sur le perron de la villa de Saint-Sébastien, pendant l'exil, photo de souvenir et de propagande; le troisième, placé de profil, la main au front, le poignet courbe comme le col d'un cygne, photo de *professionnal beauty* des Lettres, — camée...

Sur la rue de Monceau, à ras des fenêtres, à hauteur des yeux, passent de bruyantes autos. De l'autre côté, les murs de l'hôtel Murat.

Des feuillets fraîchement calligraphiés, jonchent le siège et les tables : — des *souvenirs*... Des *souvenirs* qui commencent aux Tuileries, à une soirée, un petit bal donné par l'Impératrice Eugénie et auquel est invitée une jeune fille de quinze ans, qui est élève du peintre Chaplin et nièce de la plus célèbre miniaturiste de ce temps : Madame Herbelin... La jeune fille est jolie, avec de grands yeux noirs, des cheveux bruns; la sève de Provence colore ses joues d'un sang plus chaud, — ce sang qui, aujourd'hui, en dépit des années, communique à ce même regard ce feu si vif.

J'aime tendre au passé la main par l'entremise d'un de ces êtres exceptionnellement doués, qui ont duré, qui survivent à des temps révolus et qui sont tout brûlants encore d'une vie, qui en éteindra définitivement le souvenir de tant d'autres, en s'éteignant. « Comment était, alors, l'Impératrice? Quelle robe portait-elle, ce soir-là? Vous a-t-elle adressé la parole? Quels étaient son accent, sa démarche? Quelle atmosphère l'environnait? Rayonnait-elle, avec cette simple et claire majesté qu'on lui trouve dans les écrits de son plus fidèle et sûr historien, Lucien Daudet? »

Pendant une heure, pendant une minute, le temps s'abolit, je n'ai pas même besoin de fermer les yeux. Que se transmet-on, ainsi, par quelques mots? Quels échanges se produisent entre nous et celui qui a vu, qui a enregistré, qui vivait,

respirait l'air d'un salon, le soir, aux dansantes clartés des cires, dans le mouvement d'êtres brûlants, ambitieux, passionnés, alors que la vie ne nous avait pas été donnée, — et qui sont morts, pendant que, pour un temps qui échappe à nos conjectures, nous vivons, nous, — encore!...

La dame aux yeux noirs, au *cannezou* de couleur beige, bordé d'un galon, orné de petites ganses et de petits boutons, et qui est étendue, et qui a l'air lasse, en montrant tant de signes d'une vitalité peu commune, parle et les morts revivent... Elle a connu beaucoup de vivants, beaucoup reçu; elle en a beaucoup aperçu, dans la foule encore frémissante de ces fantômes récents. Tout un grand lambeau de temps se recompose, dont j'ai moi-même connu la fin et dont je puis mieux reconstituer la physionomie.

Quels trésors laissent perdre les vivants qui ne peuvent arracher quelques instants à leurs travaux, à leurs repos, à leurs plaisirs, pour noter ce qu'ils ont entendu et vu de plus saillant dans une journée! Des éliminations deviendraient indispensables; mais, quand même, que ne resterait-il pas? Car le « Souvenir » ne vaut point le « Journal ». La mémoire, semble-t-il, se fait si facilement complice du mensonge!... Elle enjolive, inconsciemment; elle travestit. Si elle hésite, elle supplée à la vision par une transposition; elle va substituer une réminiscence de quelque mot ou de quelque trait analogue, à l'élément qui lui fait défaut. La fraîcheur de l'impression s'est estompée. Des admirations se sont changées en indifférence. Comment aller ressusciter, ensuite, nos enthousiasmes?

Mais, hélas, nous sommes fatigués, le temps est le talonneur impitoyable, surtout dans les villes et, malheureusement, ceux qui de nos jours, ont le plus de temps pour en écrire, ne sont pas ceux dont le *Journal* serait le plus intéressant.

Pendant que le visiteur écoute la dame de céans, vêtue du cannezou beige, dans sa tête se réveillent, à des souvenirs qu'elle évoque, des visions, des mélodies et des voix... Emma Calvé, aux notes suraiguës, qui lançait son chant comme on voit monter des profondeurs de l'eau, légers, transparents, successifs, diamants, étincelles liquides, des globules jaillis des poissons. Le chant d'Emma Calvé, source intarissable...

La voix de Réjane... « Oh! madame Lemaire, vous êtes bien bonne, madame Lemaire... N'est-ce pas, moi... N'est-ce pas... J'arrive toujours trop tard... Comme les carabiniers!... »

J'entends la voix de Réjane, dans ce petit salon blanc où je l'ai vue, souriant d'un coin de lèvre, le regard vif, émanation de Paris, toute fiévreuse encore d'une représentation dont elle sortait.

Et madame Madeleine Lemaire dit : « Je fais le portrait, dans ces « Souvenirs », des trois grandes comédiennes que j'ai connues : Desclée, la Duse et Réjane... J'en ai connu d'autres... (Ici des éloges pour mesdames Bartet et Granier)... Mais, que voulez-vous, « ces trois-là!... »

» Je fais aussi le récit de quatre fêtes, que j'appelle les *Soirées inoubliables*...

» ... La plus lointaine, d'abord, j'étais bien jeune... Ce fut dans l'atelier d'Henri Regnault, le peintre de la *Salomé* : une audition de *Samson et Dalila*, interprété par Regnault lui-même et son amie, qui était alors merveilleusement belle, Augusta Holmès... »

Madame Lemaire compte tous ceux qui étaient là... Hélas! un seul est-il survivant?...

« ... Il est une autre soirée, à Versailles, celle-là, arrangée à l'improviste, par Robert d'Humières, vers 1907 ou 1908; pour lady de Grey, la comtesse de Chevigné et moi, sur le bras droit du grand canal, un soir de la fin de juin. Deux grandes barques illuminées, dont l'une contenait un petit orchestre et un piano, que « tenait » Gabriel Fauré lui-même, nous suivaient et, lorsque Reynaldo Hahn entonna *Clair de lune*, la lune, précisément, se levait au-dessus des arbres... D'autres musiciens jouaient sur la terre, invisibles. C'était une nuit de Watteau...

« La dernière de toutes, chez Léon Bailby, dans le jardin, un soir du début de juillet, où Anna Pawlowa dansa le *Cygne*, de Saint-Saens, et, après avoir descendu sur ses pointes les degrés d'un escalier de pierre, vint mourir, s'étendre, les ailes croisées, au bord du bassin... »

Inoubliable. Hélas! Quelles fêtes sont inoubliables?... Leurs spectateurs disparaissent. Combien, au bout de deux ou trois ans, se sont déjà évanouis dans la mort!

— Je parlerai aussi de quelques-unes des fêtes que j'ai données ici...

Inoubliables!... *Fête grecque, Fêtes Galantes* de Fauré, *l'Ile du Rêve... Un Noël.*

Plaisir d'un soir, qui reste dans la mémoire pour toute la vie... Chaleur des salons, bouquet de femmes parées, dont on songe, quinze ans plus tard, au si grand nombre, souriantes et disparues, qui étaient déjà fleuries pour le tombeau...

De Manet, qui fit le portrait de mademoiselle Lemaire toute jeune fille, à Gérôme; de Saint-Saens à Gounod; de Saint-Marceaux à Forain; de Massenet à Sardou; d'Henri Lavedan à Robert de Flers; de Dumas fils à Porto-Riche; d'Anatole France à Henri Rochefort, que d'artistes ont fréquenté la maison, Detaille, Clairin, familiers de toute heure et enfin, le plus jeune de tous, l'enfant de la maison, Marcel Proust...

« Il venait tous les soirs, quand il avait dix-huit ans. Il frappait là, aux volets. Il demeurait parfois à bavarder, jusqu'à deux heures du matin. Il faisait des séjours à Réveillon, je l'emmenais à Dieppe... » Avec ses souvenirs et les lettres qu'elle possède de lui, madame Lemaire, qui le connut avant tout le monde, pourrait écrire un bien intéressant ouvrage sur Proust.

Que de fois, moi-même, le mardi soir, je suis sorti de l'atelier illuminé avec lui, lorsque M. de Porto-Riche — qui évoquait une lame espagnole, sous ses épais cheveux, avec le masque d'un Florentin des Médicis — continuait de faire semblant de parler et que, dehors, sur le lilas du jardinet de la rue de Monceau, les feuilles devenaient grises, aux premières lueurs de l'aube de juin.

Les *Souvenirs* de Madeleine Lemaire, quels feuillets, sur un temps de la société de Paris, avec d'inoubliables silhouettes de dames les plus marquantes de l'aristocratie de leur temps, de madame de Metternich, à la comtesse Greffulhe; de madame de Pourtalès, à la comtesse Aimery de la Rochefoucauld. Toute une vie passée dans l'atelier et les salons, parmi les fleurs et les gens d'esprit, une existence qui ne saurait plus guère rencontrer d'équivalent, aujourd'hui... Un temps où madame Lemaire revenait d'un cours de fleurs peintes,

qu'elle fit pendant vingt ans et même durant la guerre, au Jardin des Plantes, — pour donner à dîner à douze personnes de premier choix et en recevoir ensuite deux cents, également de qualité, auxquelles elle allait faire entendre quelque étoile récemment arrivée d'Amérique ou bien quelque nouvei artiste, encore peu connu, et qui allait prendre chez elle la consécration.

Un temps vient où l'on ne sait plus l'importance de ces maisons, lorqu'elles ont cessé d'exister, les services rendus, l'essor donné à certains artistes qu'il fallait faire connaître... Le XVIIIe siècle est tout rempli de ces salons... Un jour, on s'apercevra qu'il en fut aussi, à la fin du XIXe et au commencement du XXe. Il faudra, tout de suite, alors, citer le nom de celle dont tant de roses, déjà, auront gardé le nom.

***

II. Au Pavillon de Marsan. — Posséder des meubles... Un tapis... Un divan, — même si ce n'est qu'un lit travesti. Être chez soi. En faire les honneurs. Exprimer de sa personnalité ce qui peut séduire le visiteur dans la disposition de quelques objets, d'une fleur... Ces sentiments remontent bien loin.

... J'imagine, aujourd'hui, devant une vitrine du Musée des Arts Décoratifs, dans laquelle sont drapés des tissus de Ducharne, dessinés par Dufy ou Martin, j'imagine que dans leurs primitifs abris de terre battue, véritable ouvrage de potier, aux reliefs égaux, les *Massas*, qui ne portent sur la peau noire qu'une sorte de pagne étroit, tel que M. André Gide les décrit, dans un récent fragment de son voyage en Afrique, publié par l'*Illustration*, — les femmes *Massas* elles-mêmes, à la lèvre inférieure élargie par un disque de bois, ressentent, devant une natte de rafia grossièrement nouée, l'impression apaisante, peut-être bestiale du *home* — et de son arrangement... Dans la vitrine, une étoffe de Charles Martin, décorateur fantaisiste et gracieux, représente des feuillages que j'imagine tahitiens, des ananas de plusieurs tons de gris et de rose hachés. Elle est fragile et touffue, cette soierie, somptueuse et féminine, elle est un sourire des tropiques, éclos dans un atelier parisien...

L'obligation de sélectionner, à laquelle refusait de s'as-

treindre l'art décoratif moderne, s'est imposée depuis l'Exposition de 1925. Les salles du musée des Arts Décoratifs, où exposent, pendant deux mois, quelques artisans contemporains, nous permettent de juger du progrès accompli.

M. Ruhlmann est celui qui paraît avoir déduit, le premier, la nécessité d'un travail d'abord destiné à une élite, l'obligation de créer des meubles, autant que possible parfaits, dont s'inspireraient par la suite ceux qui fournissent la classe moyenne. Il faut instituer, avant tout, de beaux étalons. Il subsistera toujours, après eux, des formes au moins, qui pourront servir à des spécimens d'ordre commun. M. Ruhlmann — moderne — a le plus grand respect pour le XVIIIe siècle. Il en connait l'architecture. Il sait que, dans l'harmonie générale des proportions, la mesure, dans le rapport des lignes, leur simplicité, leur noble accord, les Gabriel, les Antoine, les Louis, qui venaient de découvrir à nouveau l'antiquité, poussèrent au plus loin la perfection.

Supprimez-lui quelques ornements, — et je n'en vois guère, — le Petit Trianon, de l'architecte Gabriel, demeure, à jamais, un chef-d'œuvre d'habitation, qui n'est, extérieurement, d'aucun temps, pourrait-on dire, ou qui est de tous. On arrangerait un salon du Petit Trianon avec les meubles de M. Ruhlmann. Cette impression, nous l'avions éprouvée déjà au *Pavillon du Collectionneur*, dans les jardins de l'Esplanade, pendant l'exposition de 1925. Les essais de M. Ruhlmann ont beaucoup inspiré ses émules. Il a publié un volume d'*Harmonies*, un autre de *Croquis* de toutes sortes de sièges et de meubles. Rien ne l'a laissé indifférent, ni l'éclairage ni le choix des étoffes. Il faut le voir, au milieu de ses plans, faisant se succéder la salle des réunions de la *Chambre de Commerce de Paris*, les halls d'un transatlantique, et le boudoir d'une dame, s'adaptant chaque fois, avec une intelligence diverse, aux exigences de l'armature, aux nécessités de l'installation, et, ce qui est bien rare aujourd'hui, ne cherchant point tout uniment à surprendre ou dérouter le spectateur.

— Il est le *seul* qui, de nos jours, ait réellement exécuté des sièges qui ne soient point d'inconfortables mastodontes ou de hideux squelettes. Il est en quelque sorte le Riesener ou le Jacob de ce temps.

M. Charreau qui expose dans son voisinage, aux Arts Décoratifs, s'est spécialisé plus particulièrement dans l'installation de cabinets de travail et de bureaux d'hommes d'affaires. Il montre un sens de l'adaptation de certaines formes purement mécaniques très personnel. Il ne craint point la rudesse, l'espèce de pauvreté d'imagination que l'on pourrait reprocher à un ébéniste, de donner, par exemple, à une table à écrire des pieds de fer schématiques, tout raides, tout droits, comme à un établi. Il prétend, non sans une certaine logique, d'ailleurs, que ce qui est *nécessaire, indispensable, pratique,* devient une façon d'œuvre d'art. Mais son tort commence avec sa volonté d'exagérer, précisément, l'importance de *l'indispensable.*

M. Ruhlmann est *inimitable* et M. Charreau est *nouveau,* pourrait-on dire, en transposant un hémistiche de Voltaire.

Une femme apporte une note exceptionnelle à cette exposition du Pavillon de Marsan : madame Lantier. Elle tisse, sur des métiers jacquard, avec des soies végétales, des étoffes d'ameublement. Elle ne cherche *l'effet,* dans ces lourds et simples tissus, que par des combinaisons de tissage et de larges rayures. La lumière joue sur les trames différentes avec éclat et douceur. L'atelier de madame Lantier, que j'ai eu le plaisir de visiter, offre un tableau bien surprenant d'archaïsme et de modernité, dans les combles d'un vieil hôtel de la rive gauche, datant du XVIIe siècle. Les cloisons abattues, les métiers des tisserands se suivent sur deux rangs, devant les fenêtres percées dans le toit à la Mansart. Le bruit du va-et-vient des cadres de bois qui portent la trame, les fils tendus, à travers lesquels se devine l'ouvrier, assis sur un haut tabouret, et dont le bras levé fait manœuvrer l'ensemble de l'appareil, offrent un tableau d'autrefois, dans ce décor, où un rayon de soleil enchasse la vétusté, d'un cercle poudroyant et lumineux.

Ces étoffes de madame Lantier conviennent exactement aux meubles d'aujourd'hui, non seulement par la sobriété de leurs grandes lignes, mais par la matière et les nuances. Enfin, nous voici évadés du grenat, du bleu de Prusse, et de cette soi-disant *harmonie* de violet et de brun qui est bien la plus sinistre qui se puisse imaginer.

Chacune de ces expositions du Pavillon de Marsan montre une étape, un progrès, soutenu, non seulement par ce qu'on appelle le goût, — et qui est bien variable, — mais encore par la sage logique et la bienheureuse simplicité.

***

III. L'Exposition des cinquante Renoirs. — Ceux de la première manière, et les derniers. Les premiers, les moins nombreux, ne sauraient véritablement être décrits. Leur miracle évoque celui du papillon, dont l'aile conserve, après la mort, sa poussière de reflets nacrés. Ces premiers Renoirs suggèrent l'impression que nous éprouverions, après que le soleil est définitivement tombé aux abîmes, après qu'il s'est, comme on dit vulgairement : *couché*, si le mur blanc, sur lequel il projetait ses lueurs dorées, sa lumière vivante, conservait encore, le crépuscule achevé, dans la nuit, le rectangle de chaude et radieuse clarté que découpait la fenêtre.

Il semble que la vision de la nature ait directement traversé les yeux du peintre et se soit fixée sur la toile, sans le secours d'aucune main, d'aucun métier. Ainsi, les numéros 10, 47, 41... Le numéro 10, surtout, intitulé *Femme à l'éventail* et qui doit dater des environs de 1872. Le modèle est vêtu de bleu sombre. La toile est mal composée, si l'on veut, en ce sens qu'elle est de dimensions trop restreintes pour l'importance du sujet. Mais quel univers féminin, quels poèmes à l'été, quelle radieuse image de jeunesse, quelle fixation d'un jour de soleil, elle enchâsse, dans les proportions réduites du cadre doré. Le visage est coiffé d'un petit chapeau bleu, garni d'ornements presque insaisissables de marabout, d'une légèreté comparable à celle de ces *chandelles* qui se dressent dans le tapis des prés et qu'un grand souffle, glissé des marronniers en fleurs, disperse, soudain. Un écran japonais, de papier de riz clair, dont la femme tient le manche de jonc, voisine la joue. Et il y a là, dans le fondu de la demi-teinte de cette chair juvénile et fraîche, duvetée, et de l'écran de papier de riz, un de ces « passages de ton », de ces sensuelles délicatesses de touche, de *cuisine*, si l'on peut intentionnellement employer ce mot, qui est incomparable, qui recommence ce que nous

voyons en plein air, au cœur d'un lys qui semble gober le ciel.

La peinture contemporaine, qui supprime la transcription si délicate de tels effets, supprime, du même coup, tout ce que nous offre d'enivrant la nature. Les froides géométries nous ont débarrassés, peut-être, — mais balaiera-t-on jamais le mauvais art? — de fadeurs et de dégénérescences; mais de combien de joies elles nous privent. Et, comme la peinture est davantage *la peinture* sur ce Renoir là, — sur les petites reines-marguerites serrées, qui emplissent le fond du tableau, fraîchement jaillies des couches de fumier et sorties de châssis et de parterres de banlieue, — que, sur leurs rigides, brunes et désespérantes pages d'équerres et de triangles, les personnages morcelés des cubistes.

Mêmes qualités sur la toile n° 47, *Femme aux lilas*. Ce sont des lilas. Ils embaument. On voudrait pouvoir écrire qu'on les respire avec les yeux. Et quelle qualité de jour, quel soleil jouent dans les cheveux. Quelle délicatesse d'atmosphère dans cette pénombre où le visage de la jeune femme qui étreint sa gerbe de fleurs se trouve baigner. Rien de plus difficile à peindre que des lilas. Passe encore pour une branche, sur une aquarelle de Redouté, mais toute une botte!

Admirer le n° 41 : *Bouquet de fleurs des champs*, de la même époque.

Mais j'avoue, humblement, que toute extase m'est refusée, que la foi se révolte ou qu'elle est absente, devant les toiles de la dernière période. Je voudrais voir une fleur — devant ces nus, ces femmes couchées, qui ont l'air d'être peintes avec quelque appareil analogue à celui avec lequel des hommes inventifs prétendirent un jour fabriquer du pain « complet » et nous tendirent une pâte compacte à la croûte blafarde... Non, sincèrement, je ne puis les admirer. Elles n'appartiennent plus à l'élément dans lequel je me plais à respirer et vivre... Il semble qu'elles soient amphibies. Elles tiennent autant de l'otarie que de la courge. L'artiste qui les exécutait était admirable d'énergie, de jeunesse de cœur et d'âme, il méritait le culte dont on l'environnait. Mais nous préférons, chez les peintres et sculpteurs, le temps

où ce sont leurs œuvres plutôt que leur existence qui sont dignes d'admiration.

Que nous importe, devant un chef-d'œuvre de Benvenuto, que l'homme eût été quelque peu sacripant!...

On confond trop aisément l'homme et sa production. Tout notre respect à Renoir, vieillard à la main *desséchée* (selon l'expression si exacte de l'auteur de la remarquable préface du *catalogue* de cette exposition, M. Robert Rey), au vieillard qui se faisait attacher, avant de travailler, *un* pinceau à un bracelet de fer et de cuir. Mais, alors, ce n'est plus avec la nature qu'il luttait, comme à ces heures enchantées de la jeunesse où il peignait la *Femme à l'Éventail* et la *Femme aux lilas*, — c'est contre lui-même, contre ses infirmités, contre la déchéance abominable, qui lui avait été infligée.

Un jour, pour une représentation des Ballets Russes, où il était l'hôte de madame José-Maria Sert, je l'ai vu monter par l'ascenceur dans le fauteuil sur lequel on l'avait amené; j'ai vu, — je n'ai pu de toute la représentation en détacher mes yeux, — ces mains recroquevillées par la goutte, contractées jusqu'à n'être plus qu'une sorte de moignon... Et je pensais que cet homme, le lendemain matin, allait peindre, encore, avec quelle énergie, — le pinceau à tige de fer fixé au bracelet de cuir, — peindre des *baigneuses* et des *nus couchés*... Un seul pinceau, à ce peintre, qui en eût jadis employé plus de cent pour manier cette pâte éblouissante, diaprée, chargée de tous les reflets du ciel sur toutes les fraîcheurs de la chair.

***

IV. Salons littéraires, au Musée Carnavalet. — Madame Geoffrin, par Nattier : madame Geoffrin, dans un de ces décolletés qui dessinent une gorge juvénile, une longue draperie de satin *cerise* déroulée sur les genoux, devant un fond de ciel gris... Le beau regard noir est ombré par les paupières et le trait velouté des cils. Voilà bien une déesse de salon, dans toute sa grâce — non de bas-bleu à chaufferette, non plus la madame Geoffrin qu'Hubert Robert peindra quelque jour, septuagénaire, — mais encore à l'été de la vie,

au temps donné à d'autres pour les désirs... au temps des cerises! Elle est charmante, cette déesse de couturier. Mais son air raisonnable perce, pourtant; elle est déjà la conseillère, la personne qui aime mettre de l'ordre, non pas seulement dans sa vie, mais dans celle des autres... Je soupçonne Nattier de l'avoir quelque peu rajeunie, puisque, de l'autre côté de la cheminée, voici, dans les mêmes dimensions, faisant pendant, la fille de madame Geoffrin, elle-même, madame de la Ferté-Imbault, drapée de bleu, datée de 1741, alors que l'effigie de madame Geoffrin porte le millésime de 1739, — deux ans seulement plus tôt. L'amie des Encyclopédistes approche de la quarantaine. Elle est à l'âge où la femme doit se préparer un avenir... Elle y pense sans contrainte, elle n'a pas à faire effort. Le voisinage de cette mère et de cette fille, à deux années de distance, qui paraissent aussi jeunes, voilà qui dément on ne sait quels racontars, d'après lesquels les femmes ne gardaient jadis leur jeunesse que l'espace d'un printemps. Nous croyons de nos jours avoir tout inventé, même ce qui ne revient qu'à Dieu!

Cette exposition des grands Salons littéraires, du XVIIe au XIXe siècle, jusqu'à madame Récamier, est bien intéressante à visiter, aujourd'hui, veille de l'inauguration, pendant que M. Jean Robiquet, le conservateur, en fait les honneurs à madame la duchesse de Vendôme venue voir un portrait de la duchesse du Maine qu'elle a prêté. Quelques dames seulement sont présentes, qui semblent continuer celles qui figurent dans les cadres, à des âges divers, d'abord au printemps de la vie, comme madame de Genlis, dans le costume qu'elle portait, à l'âge de vingt-deux ans, pour un bal de l'opéra de 1768, où elle figura dans le *Quadrille des Proverbes*... Et que nous retrouvons ensuite, après 1820, sous les dentelles et le tulle d'une coiffure, les traits comme effacés, si vieille dame... Hélas!

Quelle jolie école pour apprendre aux femmes à bien vieillir, cette exposition! Bien qu'elle soit une réunion éminemment féminine, il n'est question d'amour ici qu'à la cantonade. Il ne s'agit point d'*alcôves*, mais de *salons*... Nous y voyons des femmes raisonnables qui ont su reprendre, ou ne pas donner, leur cœur à un seul, pour le confier à plusieurs, le

mettre, comme l'on dit aujourd'hui, en *actions*. Elles furent des amies par excellence, elles aidaient à faire connaître le talent. Elles se créaient une cour, — où il n'était pas défendu, parfois, de compter un ancien adorateur, mais qui se résignait à ne jamais redevenir plus qu'un autre dans le cœur de la dame. Les femmes qui ont tenu ces salons, font penser à des souveraines ayant constitué une république... — qu'elles gouverneraient de pouvoir absolu.

Madame de Genlis (dont l'arrière-petit-fille, madame Edmond Rostand, nous a raconté si joliment la *Vie amoureuse*), est comme un bouquet, comme une poignée de roses fraîches sur ce portrait d'opéra; c'est une paysanne de satin et de rubans, les cheveux ornés de petites plumes légères... Dans un salon voisin, madame Récamier, peinte par le baron Gérard, dessine, de son front baissé à ses pieds nus, une divine et froide arabesque... Madame Récamier, aux bandeaux à la vierge, au regard innocent, — l'insensible Récamier...

Madame Jean de Castellane, qui accompagne madame la duchesse de Vendôme pendant cette visite, est venue regarder un portrait de Chateaubriand, qui figurait à l'Abbaye-aux-Bois, dans le salon de madame Récamier.

— Qu'il est laid! — s'écrie madame de Castellane, devant l'extraordinaire portrait de Chateaubriand, tout hérissé, et qui a plus l'air d'un charbonnier qui vient de faire une livraison à un étage élevé que de l'homme qu'il était...

— Je ne comprends pas ma grand'mère! — ajoute mon interlocutrice, *mezzo voce*. Madame de Castellane vient de faire paraître, à la librairie Plon, le recueil des lettres écrites par Chateaubriand à la comtesse de Castellane, née Cordelia Greffulhe. Lettres presque toutes dépourvues de grandiloquence, affectueuses, inquiètes, où l'homme qui a beaucoup répandu sa vie, voit poindre la vieillesse et se plaint fréquemment de ses soucis d'argent... En quelques pages de préface, madame Jean de Castellane, a piqué là plusieurs traits élégamment lancés, où l'on retrouve la qualité d'esprit, l'audace féminine, la sensibilité proche de la mélancolie, que devaient avoir ces disparues que l'on fête à Carnavalet et qui ont su, d'un salon passager, d'une vie fugitive, faire de véritables et durables monuments.

— Qu'il était laid!...

Ombré par les paupières, le beau regard noir de madame Geoffrin, son velouté des cils, on le retrouve dans les yeux de madame de Castellane, où brille le souvenir de M. de Talleyrand, et qui sourient avec cette grâce malicieuse, à peine indiquée, dans laquelle certaines femmes de race savent tout exprimer.

A l'autre extrémité de la galerie, M. Jean Robiquet et son auxiliaire érudit, M. François Boucher, qui ont donné à cette exposition cette rare et si élégante saveur, dans le cadre des boiseries incomparables du Musée Carnavalet, MM. Robiquet et Boucher ont placé le portrait de la froide *Juliette.* La toile de Gérard trace sa blanche arabesque. Et, sous une vitre, à mi-chemin, dans un album appartenant à M. Lenormant, nous lisons l'étrange compromis passé entre le Prince Auguste de Prusse et madame Récamier, en 1807, à Coppet, par lequel le Prince s'engage à ne jamais prendre d'autre épouse qu'elle, ni connaître d'autre femme... Et c'est signé *Auguste, Prince de Prusse,* comme un acte notarié...

Plus loin, voici le mobilier même du salon de l'Abbaye-aux-Bois et la fameuse chaise longue, sur laquelle, en 1800, David peignit madame Récamier étendue. La toile montre combien le talent consiste à savoir dans quelle proportion déformer, mêmes les dimensions d'une chaise longue!... Ce tableau est au Louvre, aujourd'hui, l'un des plus admirés par les caravanes d'étrangers... probablement à cause des pieds nus!...

Tout est d'oser, un jour, quelque geste et qu'un homme de talent le reproduise ou le raconte... Les salons littéraires sont un exemple du pouvoir des femmes — et de l'influence des artistes et des écrivains... Les salons littéraires sont un des chefs-d'œuvre de Dieu pour la grâce, le mensonge et l'intelligence des femmes... Ils offrent le résumé d'une civilisation, grâce à l'enthousiasme, la nonchalance et la vanité des hommes... de lettres.

ALBERT FLAMENT

LA RÉFORME ÉLECTORALE

Il n'y a rien de plus obscur, de plus tortueux, de plus contradictoire, que toute cette histoire de la réforme électorale où les Chambres et le Gouvernement se sont brusquement engagés. Il n'y a aussi rien de plus simple et de plus clair. Si on veut expliquer les opinions par des considérations de doctrine et de bien public, la confusion est inextricable; si l'on cherche seulement les intérêts, les raisons de chacun deviennent limpides.

C'est vers la fin de janvier que l'on a entendu parler dans les couloirs de la Chambre, dans les journaux, dans le pays, d'une prorogation de la Chambre. M. Paul Pelisse, sénateur, disait le 30 janvier, au congrès de la Fédération radicale-socialiste de l'Hérault : « Je suis sûr que le pays, dans sa très grande majorité, préférerait le calme laborieux et fécond d'un Parlement prorogé que (!) la bataille dans la France entière. »

On disait que de nouvelles élections compromettraient la stabilité précaire où nous sommes. La Chambre avait adopté sous la précédente législature, le 10 avril 1924, une proposition de loi de M. A. Fribourg prolongeant la durée du mandat de quatre à six ans, avec renouvellement par tiers. Le bruit se répandit que le gouvernement était disposé à demander au Sénat de ratifier cette loi. M. Sarraut, ministre de l'Intérieur, se montra hésitant, M. Poincaré nettement hostile. Là-dessus, l'idée disparut comme elle était venue, pour faire place à celle d'une réforme de la loi électorale. Un Conseil de Cabinet eut lieu le 10 février, où les ministres eurent à choisir entre le système de 1919, — liste départementale et représentation proportionnelle, — et le système qui avait

été celui de la République pendant trente ans, scrutin uninominal, à deux tours, la circonscription étant l'arrondissement. La discussion, déclare M. Sarraut, fut courtoise, mais serrée. On le croit sans peine. Le 24 février, un nouveau conseil de cabinet décida que le gouvernement déposerait un projet de loi tendant au rétablissement du vote uninominal, c'est-à-dire du scrutin d'arrondissement, mais qu'il ne poserait pas la question de confiance. Enfin le 10 mars, un troisième conseil autorisa M. Sarraut à déposer sur le bureau de la Chambre, au nom du gouvernement, le projet de loi enfin élaboré.

L'article 1er de ce projet disait : « Les membres de la Chambre des députés sont élus au scrutin uninominal ». La circonscription était l'arrondissement; les arrondissements supprimés administrativement l'été dernier étaient maintenus en tant que circonscriptions, à condition qu'ils eussent 40 000 habitants. Le nombre des circonscriptions était de 587. Elles seront représentées sur un tableau, qui à l'heure où l'on écrit ces lignes n'a point paru. Le vote est à deux tours; mais l'intervalle entre les deux tours est réduit de quinze jours à huit.

En face de ce projet, que le gouvernement propose, mais où il ne s'engage pas, et qu'il n'avance qu'après avoir rappelé les votes déjà acquis en ce sens du Sénat et de la Chambre, quelle est la réaction des partis?

Tout le monde, sans exception, condamne en principe la loi du 13 juillet 1919, qui est une caricature de représentation proportionnelle. Mais les modérés font remarquer que l'incohérence y a été introduite par les radicaux et nommément par M. Bouffandeau. C'est à lui qu'on doit les deux dispositions qui ont faussé l'esprit de la loi : l'une, qui accorde tous les sièges à la liste qui obtient la majorité absolue; l'autre qui, après répartition des sièges proportionnellement aux suffrages, attribue les sièges restants à la liste qui a la plus forte moyenne. Ce sont là deux primes accordées l'une à la majorité absolue, l'autre à la majorité relative : un système majoritaire réintégré dans une loi proportionnaliste.

En 1919, les radicaux ne tirèrent point le bénéfice de cette manœuvre; ni la majorité absolue, ni les restes ne jouèrent en leur faveur et ils furent battus aux élections du 16 novembre. Les modérés victorieux voulurent extirper de la loi les primes Bouffandeau. La commission de suffrage universel élabora en 1923 un projet qui les supprimait, mais qui resta dans les cartons.

Ainsi la loi de 1919 est reniée par tout le monde; aucun parti ne reconnaît cette bâtarde. Cependant trois opinions sont en présence.

La droite et les modérés, jusqu'aux frontières de l'ancien cartel, trouvent qu'elle vaut encore mieux que le scrutin d'arrondissement. Là comme partout, l'argument principal est un argument de circonstance. Le scrutin d'arrondissement disloquerait la majorité actuelle faite de l'union d'un certain nombre de radicaux avec les partis modérés. M. Guiter parlant à Angers le 14 mars au nom de la Fédération républicaine a démonté très exactement cette machine. Il a montré comment, interpellé par M. Auriol sur certains paiements de dettes interalliées, M. Poincaré avait été approuvé par 339 voix, dont 109 de l'ancien Cartel des gauches, et 230 des groupes modérés (103 au centre gauche et 127 au centre droit et à la droite). Il est évidemment très surprenant que, dans ces conditions, le gouvernement dépose un projet de loi dont le dessein évident est de décimer sa propre majorité. Même des radicaux, comme M. A. Fribourg, en restent stupéfaits. La raison d'être du gouvernement actuel, écrit-il le 25 février, est d'être « apolitique ». Or s'il est une question politique par essence, c'est la réforme électorale. « Il est bien clair que le jour où M. Poincaré consentit à discuter de la réforme électorale, il alla au-devant d'une reprise des luttes de partis au Parlement, dans le pays et au sein même du cabinet. »

Chez les modérés, la condamnation est formelle. Le 9 février, le Conseil national de la Fédération républicaine, à la Salle de la Société d'Encouragement, prenait des résolutions entre lesquelles figurait la condamnation du scrutin d'arrondissement. M. Maginot, exposant le 18 mars à Bordeaux le programme des républicains nationaux, a vivement com-

battu le scrutin d'arrondissement. Son argument est un argument de principe. Il prend pour but la décentralisation régionale, et il n'a pas de peine à montrer que le scrutin d'arrondissement y est diamétralement opposé. Mais le même M. Maginot, parlant le 12 février, à Clermont de l'Oise, avait rappelé qu'il avait été autrefois partisan du scrutin d'arrondissement; il ne souhaitait d'ailleurs pas qu'on revînt à cette forme, « si particulièrement humiliante pour les élus ». — Il est un peu malaisé de se reconnaître dans la diversité de ces arguments.

Dans une interview donnée au *Petit Bleu*, un autre républicain de gauche, M. E. Dessein, s'est montré très incertain des effets du scrutin uninominal : la gauche a tort de s'en réjouir d'avance, et la droite de s'en alarmer. Peut-être même ne sera-t-il pas rétabli. Une seule chose est certaine, dit M. Dessein : c'est que le scrutin d'arrondissement est cher. Cette inquiétude à laquelle il faut bien penser, revient dans plus d'une opinion; et d'autres aussi. Il faut que les candidats se mettent à la recherche d'une circonscription. Le projet du gouvernement ne reconnaît de circonscriptions qu'à raison de 40 000 habitants au moins. Quel souci, quand on comptait sur un petit fief de 20 000 âmes! Et ces circonscriptions, qui ont cessé d'exister depuis huit ans, où les trouver? Comment s'y implanter? Que le temps est court! Et quels frais encore pour le second tour? Quelles dépenses en affiches, pour ne citer que la plus manifeste de toutes les dépenses.

L'attitude du parti socialiste est aussi de circonstance. La doctrine du parti, c'est la représentation proportionnelle. Néanmoins, le 27 février, le Congrès national socialiste s'est prononcé pour le scrutin d'arrondissement à deux tours. Cette décision assura à la Chambre le triomphe de la réforme. M. Blum, dans *le Populaire*, a très subtilement défendu cette manœuvre. La loi de 1919, a-t-il dit, est une parodie de représentation proportionnelle. Or il est impossible de la corriger, car ses vices mêmes, c'est-à-dire les primes et le panachage, lui donnent aujourd'hui ses seules chances de durer. Il faut revenir d'abord au scrutin d'arrondissement, aux vieux abus antérieurs à 1919. C'est de là qu'on repartira pour faire cette

fois la proportionnelle intégrale. « La fausse proportionnelle de 1919 a en partie ruiné la vraie dans l'esprit public et jamais le Parlement ne pourra passer directement de la fausse à la vraie. »

Quant aux radicaux, leur siège est fait; ils sont partisans du scrutin d'arrondissement. M. Fernand Hauser a réuni leurs déclarations. M. Charles Lambert, député du Rhône, énonce : « Le scrutin d'arrondissement me paraît le meilleur. » M. Lévy-Alphandéry, député de la Haute-Marne : « Le scrutin d'arrondissement est aussi équitable que la Proportionnelle. Avec lui, les minorités sont représentées dans un département si elles ne le sont pas dans un autre. Dans l'ensemble, une majorité se dégage sans que les minorités soient exclues. » M. Albert Milhaud, député de l'Hérault : « Pas d'hésitation possible, nous voterons le scrutin d'arrondissement à deux tours. » M. Camille Picard, député des Vosges : « Scrutin d'arrondissement à deux tours : sans lui, il est impossible de constituer une majorité de gouvernement. » M. Archimbaud, député de la Drôme : « A tout prix, nous devons nous débarrasser du scrutin actuel qui n'est pas compris par les électeurs... Le scrutin clair et qui a la faveur populaire est le scrutin d'arrondissement à deux tours. »

Voilà qui est net; et l'on comprend bien ce que signifie ce reproche à la Proportionnelle, qu'elle ne permet pas de former dans la Chambre des majorités de gouvernement. Cela signifie très exactement, qu'avec le scrutin d'arrondissement, les radicaux comptent avoir la majorité, et gouverner.

Même son de cloche au Sénat. Le groupe de la gauche démocratique radicale dans cette assemblée, avec M. Bienvenu-Martin, M. Victor Bérard, M. Renoult, M. Schrameck, dans une réunion tenue le 15 mars, a approuvé le gouvernement d'avoir déposé le projet Sarraut; il a rappelé que le Sénat s'était déjà prononcé à une énorme majorité en faveur du scrutin uninominal, qui était instamment réclamé par le pays; enfin il a « exprimé sa confiance dans le gouvernement pour faire hâter le vote de cette réforme et appelé son attention sur les graves inconvénients que présenterait le moindre atermoiement ».

Il est extrêmement probable que le scrutin d'arrondissement sera rétabli. Et ici se pose de nouveau la question : Pourquoi le gouvernement s'amuse-t-il à détruire sa propre majorité?

On répond que M. Poincaré est un homme de gauche, et que, tout combattu qu'il est par la gauche et soutenu par la droite, il aime mieux se suicider que de courir le risque de voir des élections favorables à la droite. — Mais on répond aussi autre chose. Le vote de la Chambre sur la réforme électorale, dit-on, n'est pas si certain qu'on le pense. Il est peut-être acquis au principe de scrutin d'arrondissement; mais sur les modalités de la loi, les avis sont extrêmement partagées.

Tout d'abord, deux projets sont en présence : celui de M. Sarraut, et celui de M. Soulié, qui a déjà été voté par le Sénat. Le Comité exécutif du Parti radical s'est réuni le 16 mars pour choisir entre les deux projets. M. Albert Milhaud a défendu le projet Soulié, M. François Morel, M. Bouyssou, d'autres encore ont soutenu le projet Sarraut. En fin de compte le groupe a adopté le projet Sarraut; mais il a été enjoint aux membres du groupe qui font partie de la commission du suffrage universel, si le projet Sarraut était mis en minorité par la commission, de se rejeter sur le projet Soulié, qui devient une position de repli. — Quant aux socialistes, ils ont d'abord décidé de soutenir le projet Soulié, qui est le retour pur et simple au système antérieur à 1919. Puis ils se sont accordé plus de marge. Tout cela ne va pas sans faire présager une discussion assez délicate.

D'assez bons esprits qui pensent que M. Poincaré n'a pas une telle envie de faire encore une fois les élections contre lui-même. Il attendrait tranquillement que la majorité qui veut le scrutin d'arrondissement se disloque et s'émiette dans les votes de détail. Il assisterait avec une âme sereine aux discussions où le temps perdu serait du temps gagné. Comme il s'est gardé d'engager la responsabilité gouvernementale dans la loi proposée par le gouvernement, il pourrait toujours étouffer le projet. Il le pourrait d'autant plus aisément que les élections seraient plus proches.

Que faut-il penser de ce calcul machiavélique? On en parle discrètement. Les radicaux s'en méfient, et montrent beau-

coup de hâte. Le gouvernement paraît moins pressé. Il n'a pas fait paraître encore cette nouvelle géographie des circonscriptions, qui est l'essentiel pour plus d'un candidat. Il est possible que toute l'aventure de la réforme électorale ne soit qu'un escamotage hardi et subtil.

Mais enfin admettons qu'on revienne au scrutin d'arrondissement. Les radicaux ont trouvé pour le justifier un dernier argument, le plus chatoyant dans ce concert de couleurs fausses. Le scrutin d'arrondissement, disent-ils, est la suprême ressource quand il s'agit de sauver la République en péril. Et ils invoquent le précédent de 1889. En ces temps lointains en effet, les radicaux étaient partisans du scrutin de liste. Le scrutin uninominal était une création de l'Empire, une œuvre de M. de Persigny, un effet de la proclamation du 2 décembre 1851. Le scrutin de liste au contraire était celui de la République; et les deux fractions républicaines, opportunistes et radicaux, le considéraient comme un dogme. On le sacrifia pourtant au moment de la crise boulangiste. Boulanger se servait du scrutin de liste pour transformer l'élection en un véritable plébiscite sur son nom. Après ses multiples élections dans le nord, dans le centre et à Paris, les républicains, pour empêcher l'établissement d'un pouvoir personnel, rétablirent le scrutin uninominal en février 1889. Il a toujours existé depuis lors.

On admire combien le scrutin uninominal ressemble au sabre de Joseph Prudhomme. En 1851, il a aidé à l'établissement de la dictature; en 1889, il en a empêché le rétablissement. Mais aujourd'hui quel grand péril menace la République? — Les radicaux répondent : Le communisme. Le scrutin d'arrondissement serait le meilleur moyen d'empêcher les progrès du communisme dans la Chambre. Les socialistes et les radicaux, le parti de M. Blum et celui de M. Herriot seraient d'accord là-dessus, et fonderaient leur alliance sur ce combat commun.

Il est vrai que les communistes sont aujourd'hui, avec les groupes de droite, les seuls partisans de la Proportionnelle. Ils vont même plus loin que le groupe Marin. Ils demandent que la double prime soit supprimée de la loi de 1919 : c'est le retour au projet avorté de 1923, au projet qui avait été

rapporté par M. Marc Sangnier. « Notre parti est discipliné, déclare M. André Berthon. Je crois bien qu'il est le seul dans ce cas. Nous sommes tous partisans de la Proportionnelle intégrale. A son défaut, nous voterons pour la conservation du scrutin existant. »

Ainsi se présente, en fin de compte, la réforme électorale. Il s'agit pour chaque parti d'augmenter ses chances aux élections prochaines. Les socialistes peuvent bien renoncer à leur doctrine et les communistes s'y tenir; la tactique diffère, le mobile est le même. Les radicaux peuvent bien assurer qu'ils vont sauver la République; ils entendent par là qu'ils vont consolider leur position. Il est possible qu'ils rallient quelques éléments voisins. C'est ainsi que la Gauche républicaine démocratique, le parti de M. Flandin, est hésitant. M. Grinda, des Alpes-Maritimes, votera le retour au scrutin d'arrondissement, mais en tenant pour acquises les élections à 41 p. 100 des suffrages, ce qui réduira le nombre des ballottages. M. Flandin lui-même propose bien un scrutin uninominal, à deux tours, mais en le combinant avec la proportionnelle, c'est-à-dire en déclarant élus tous les candidats qui atteindront le quotient (le nombre des électeurs divisé par le nombre des sièges). A défaut de ce système M. Flandin s'en tient à la proportionnelle pure, ou même à la loi actuelle. Les déclarations du député de l'Yonne ont paru le 15 février. Cependant le 20 mars, à Roanne, il montrait les divergences entre les radicaux et les socialistes, il préconisait une alliance entre les radicaux et les républicains de gauche de l'Alliance démocratique, et il en attendait la formation, dans la prochaine Chambre, d'une majorité de gouvernement homogène et stable. C'est justement là-dessus que les radicaux se fondent pour réclamer le scrutin d'arrondissement.

En continuant vers la droite, nous ne trouvons plus que des proportionnalistes. M. Ed. Soulier, député de la Seine et membre de l'Union républicaine démocratique, a même déposé le 17 mars une proposition de loi comportant le scrutin de liste, avec des circonscriptions très étendues correspondant à celles des cours d'appel.

Le 20 mars, à Montauban, M. Bonnefous, lui aussi républicain démocrate, a condamné fortement le projet de

M. Sarraut : A quoi aura-t-il servi que le gouvernement restaure les Finances, a-t-il dit, si par le scrutin d'arrondissement, il ouvre le trou où elles s'effondreront? « Quant à nous nous resterons fidèles au scrutin d'idées qui est un scrutin de justice, permettant seul un gouvernement d'union nationale véritable. »

D'une manière générale les partis du centre droit et de la droite se montrent absolument intransigeants. Ils s'élèvent avec force, au nom de l'union nationale, contre le projet du gouvernement dont ils font partie.

Quel sera le résultat final? Qui peut le dire? Dans un livre paru en 1902, M. Lefèvre-Pontalis a montré avec force que le scrutin d'arrondissement introduit en 1889, avait abaissé le niveau de la Chambre. Il dit des élections de 1893 : « Faut-il s'étonner que le suffrage universel, n'ayant plus avec le scrutin de liste l'horizon élargi d'un département pour faire ses choix, cherche dans le député de circonscription son homme d'affaires ou son commissionnaire, au lieu d'en faire le député de la France? Aussi à part quelques exceptions... sont-ce pour la plupart des figurants, pas même des choristes (ceux que Gambetta appelait moins poliment des sous-vétérinaires) qui, à chaque élection générale, recrutent d'une façon chaque fois plus élargie le personnel législatif. » — Personne, à vrai dire, ne redoute une décadence de cette espèce. Il est peu à craindre que la prochaine Chambre soit inférieure à celle-ci.

Les partis ont quelque tendance à exagérer soit les avantages soit les défauts des systèmes. Il est peu croyable que le scrutin d'arrondissement perde la République. Nombre d'hommes politiques qui ne sont pas radicaux, l'accepteraient s'il était débarrassé du fléau qui l'accompagne, et qui est le second tour. C'est entre le premier tour et le scrutin de ballottage que se font les marchés, les compromis, les infamies. Déjà la *Revue de Paris* a souhaité la suppression ou tout au moins la réduction de ce vote de raccroc. L'idée fait son chemin, et ce nettoyage du scrutin d'arrondissement sera sans doute un des épisodes les plus vifs, les plus décisifs aussi de la discussion.

IGNOTUS

LES ROMANS DE E. M. FORSTER

Avec la traduction du *Passage to India* (que la *Revue de Paris* commence de publier aujourd'hui) le lecteur français connaîtra la peinture la plus humaine et la plus intelligente, la plus modérée de ton et la plus hardie en même temps dans ses conclusions qu'on ait faite depuis longtemps sur les relations entre indigènes et colons dans l'Inde anglaise. On y voit, retranchés sur une colline à l'écart de la ville, entre leur église, leur épicier et leur club, quelques dizaines de fonctionnaires européens, essayant d'oublier qu'ils sont à Chandrapore sur le Gange. Ils font leur devoir : rendent la justice, soignent les malades à l'hôpital, perçoivent les taxes, élèvent les enfants dans un collège. Autour d'eux une foule aimable et civilisée s'agite, avide de sympathie et de considération, toujours déçue. Par une suite de touches menues Forster conduit ce malentendu sentimental jusqu'aux plus dangereuses conséquences.

A passage to India, fit naturellement scandale en Angleterre. En France, au moment où l'Inde d'une part, et de l'autre le problème de la colonisation en général, excitent tant de curiosité et d'inquiétude, il répondra à des préoccupations non moins urgentes. C'est un livre particulièrement actuel. Mais c'est surtout un admirable roman, gonflé de l'expérience de toute une vie. Plus encore que le témoignage, on pressent que le témoin devrait être mieux connu de nous. Les dernières pages nous laissent sur la piste de quelque chose d'important, que le lecteur séduit ira peut-être demander aux œuvres précédentes. S'il revient ensuite au *Passage to India*, ce détour lui fera découvrir en fin de compte dans ce *document* une signification plus profonde, une actualité plus secrète.

La carrière de E. M. Forster n'est pas continue. Il s'était une première fois signalé, de 1906 à 1910, par une série de romans publiés coup sur coup : *Where Angels Fear to Tread* (1906), *The Longest*

Journey (1907), *A Room with a View* (1909), *Howards End* (1910), après quoi il s'est tu pendant treize ans[1]. Les hasards de la guerre l'ayant fixé à Alexandrie, il rapporta de ce séjour un petit livre exquis d'impressions, *Pharos and Pharillon*, et un *Guide d'Alexandrie*. Mais deux voyages dans l'Inde, avant et après la guerre, lui avaient fourni la matière du *Passage to India*, qui parut en 1924.

Ces romans se présentent d'abord comme une masse très dense de personnages et d'événements. *Packed with many good things*, ainsi commencent presque tous les articles de presse à son sujet. Son premier don est évidemment une faculté d'inventer inépuisable le détail vivant. Toute la courbe d'une existence est décrite par une suite de petits faits significatifs. Chaque nuance de sentiment est mise en scène avec une vivacité précise et minutieuse. Mais malgré cette minutie, il faut prendre garde que Forster n'est rien moins qu'un impressionniste. L'écueil qui menace un impressionniste comme Virginia Woolf (mais le miracle est qu'elle sait en triompher) est de ne pouvoir dégager un être humain individualisé des sensations qui pour ainsi dire l'étouffent. La sensation la plus épaisse ou la plus généreuse a toujours quelque chose d'anonyme : c'est au dedans, au point où s'exerce la durée, que les caractères se distinguent. Forster s'attache avant tout à la différence. Et c'est pourquoi il a tendance à négliger tout ce qui ne *signifie* pas une réalité individuelle. Lorsque Proust décrit une soirée de musique, il étudie les diverses expressions d'un même sentiment, l'affectation, dans l'auditoire; son plaisir et le nôtre sont dans la luxuriante variété des visages pour un identique et collectif snobisme : l'extérieur l'emporte en intérêt sur l'intérieur.Mais voici un début de chapitre dans *Howards End* On y voit tout ce que peut produire, avec l'humour, un instinct très marqué de *discrimination* :

On reconnaîtra généralement que la 5e Symphonie est le bruit le plus sublime qui ait jamais pénétré dans une oreille humaine. Toutes les espèces et toutes les conditions s'y trouvent satisfaisantes. Que vous ressembliez à Mrs. Munt, qui tape subrepticement du pied dès que l'orchestre commence, — en sorte, naturellement, de ne pas gêner les autres; — ou à Helen, qui peut voir des héros ou des naufrages dans le déluge de la musique; ou à Margaret, qui ne peut voir que la musique; ou à Tibby, qui est profondément versé dans le contrepoint, et qui tient la partition ouverte sur ses genoux; ou à leur cousine, Fräulein Mosebach, qui se rappelle pendant tout le temps que Beethoven est *Echt Deutsch*; ou au fiancé de Fräulein Mosebach, qui ne peut se rappeler que Fräulein Mosebach, dans tous les cas la passion

1. Signalons cependant un recueil de nouvelles : *The Celestial Omnibus* (1912).

de votre vie devient plus intense, et vous êtes obligé d'admettre qu'un tel bruit est bon marché pour deux shillings.

Le danger de cette recherche exclusive du significatif, ce serait peut-être un certain manque d'air, et de cette épaisseur physique qui entoure et pénètre nos pensées et nos sentiments. Forster n'y est pas souvent tombé; ses personnages, quoique de petite taille, se gonflent d'une vie harmonieuse. Et son privilège, c'est le jeu d'un esprit de finesse incomparable. Suivre dans le fourmillement des individus certaines lignes qui se croisent et s'enchevêtrent sans jamais se confondre, c'est le premier plaisir que donnent ses livres : un émerveillement de l'intelligence. Il n'y a rien de plus difficile que de distinguer deux sœurs qui ont sensiblement même âge, même caractère et mêmes goûts. On a lu plus haut ce que ces deux sœurs éprouvaient au concert : Helen voyait des héros et des naufrages dans le déluge de la musique, Margaret ne voyait que la musique. Ceci joint à quelques lignes d'un chapitre précédent, amorce un commencement de différence :

Pour le caractère, Helen ressemblait à sa sœur, mais elle était jolie, et par là même capable de s'amuser davantage dans la vie. Les gens se rassemblaient autour d'elle plus volontiers, spécialement quand c'étaient de nouvelles connaissances, et elle jouissait beaucoup du moindre hommage. Quand son père mourut, et que toutes deux dirigèrent seules la maison de Wickham Place, souvent elle absorbait la compagnie entière, tandis que, bien qu'elle fût aussi enragée causeuse, Margaret demeurait seule. Ni l'une ni l'autre ne s'en troublait. Helen ne s'excusait jamais par la suite, Margaret ne lui gardait pas la plus légère rancune.

Ces deux intellectuelles sont attirées par les gens d'action. Mais Helen, après une première déception, se portera à l'autre extrémité, dans un idéalisme intransigeant. L'autre, celle qui ne voyait pas de naufrages ni de héros dans la musique, mais seulement la musique, est plus exacte, plus patiente, plus raisonnable. Elle finira par épouser, avec amour, mais sans illusions, un homme d'affaires.

Et maintenant, dans quel sens toutes ces destinées particulières sont-elles orientées? Quelles images de la vie Forster nous propose-t-il à travers ses romans?

On pourrait dire sans trop d'inexactitude matérielle : Forster prend place à la suite de tous les romanciers anglais qui depuis Fielding jusqu'au trio Wells-Galsworthy-Arnold Bernett ont revendiqué les droits de l'individu contre la tyrannie de la société, opposant la nature aux conventions, et la sincérité à l'hypocrisie puritaine; et en ce sens, *Howards End* serait même un roman féministe.

Mais de pareilles formules ont quelque chose de brutal et de lourd qui conviendrait peut-être au sujet de certains de ses romans racontés d'une certaine façon, mais nullement à la qualité, au grain de leur étoffe, et à ce caractère d'intimité indécise qui leur est essentiel. Il vaut mieux écarter pour un instant les notions morales. Forster prend ses personnages à la racine d'eux-mêmes, dans une région où il ne s'agit pas tant d'être ceci ou cela que d'être tout simplement. La question qu'il se pose à leur sujet n'est pas du type : est-il bon? est-il méchant? — ni : est-il fort? est-il faible? — ni même : est-il naturel ou conventionnel? — mais : est-il réel ou irréel? Et c'est la question que leur propre conscience se pose aussi. Pourvus de moins de vitalité que d'impressionnabilité, ils cheminent dans un univers où les convictions déclarées, les remords irrésistibles, le désir explosif de libération sont des accidents exceptionnels, et où le paysage est plutôt composé d'étroites bandes de lumière et d'ombre telles que l'on passe de l'une à l'autre sans s'en rendre compte, sinon qu'ici on a le sentiment de vivre, d'être quelqu'un de réel, et là, tout près, le monde soudain perd toute signification : ce sentiment, tour à tour anxieux, résigné ou détendu, que nous avons du poids, ou que nous sommes vides. Qu'est-ce donc qui nous assure de notre existence à certains moments? Qu'est-ce que la réalité? C'est le thème fondamental des romans de E. M. Forster, et les réponses successives qu'il a données à ce problème, ou plutôt les différentes façons dont il l'a envisagé expliquent le développement de son œuvre.

Forster, jeune écrivain, a débuté normalement par la protestation contre son milieu. La réalité, c'est l'accomplissement intégral de soi, dans la sincérité et dans la joie. Il en résulte qu'il y a dans le monde une quantité beaucoup plus grande d'irréel que de réel : combien d'hommes ont-ils le courage de se réaliser jusqu'au bout? Il en est de même dans les premiers romans de Forster. Prenons par exemple le sujet — classique — de *A Room with a View* : une jeune fille fiancée une première fois selon sa condition, préfère l'amour et une mésalliance à un mariage conventionnel. En pareil cas, un Meredith nous communique surtout la sensation d'une force instinctive qui résiste à la pression, cède un instant, puis éclate. Ici, l'effet général est tout autre : une foule de masques irréels et figés, entre lesquels serpente ironiquement l'esprit de vie; car on peut supposer qu'il y a quelqu'un dans la coulisse : si l'on veut, une incarnation vaudevillesque du dieu Pan. Ainsi de longues pages se succèdent sous une lumière spectrale : tous les efforts de ces bonshommes pour se barricader chez eux. Et soudain le livre s'éclaire d'un rayonnement intérieur : c'est qu'une parole sincère vient d'être

dite. Cela gagne, cela se propage, et toute la fin est livrée à l'incendie c'est que la jeune fille consent à être elle-même. — Ce contraste entre réalité et irréalité paraît encore dans ce même livre d'une façon saisissante, à propos d'un personnage secondaire : le fiancé éconduit. Dès le début on devine qu'au fond il est intelligent, qu'il y a quelque chose en lui, qu'il existe. Mais il n'en est pas moins détestable. Gestes et remarques mécaniques; il critique sans cesse, gâte le plaisir d'autrui, s'ennuie : est-ce un fantôme comme les autres? Le soir où la jeune fille lui rend sa liberté, c'est plus difficile qu'elle n'avait prévu; elle regrette presque d'être obligée de rompre; soudain il ne la déçoit plus; il est à la hauteur du moment, profond, sensible et modeste. Et l'on sent tout d'un coup cette même chaleur du dedans que nous décrivions tout à l'heure; une réalité soudaine l'envahit comme le rouge monte au visage, la figure bouge, se détache du fond glacé et devient émouvante, parce que cet ascétique, qui ne savait pas être lui-même dans le bonheur, vit tout naturellement à l'instant du renoncement.

The longest journey, paru deux ans plus tôt (1907), décrivait une expérience semblable, mais plus profonde. Après des débuts assez difficiles, Rickie Elliott touche au bonheur. Son enfance avait été triste et consumée du regret d'être fils unique. A Cambridge il est accueilli affectueusement; il a des amis; il va se marier. C'est à ce moment que le hasard lui fait soupçonner l'existence d'un demi-frère qui vit à la campagne, inculte, disgracié, déshérité. Sa fiancée l'aide à ne pas trop s'arrêter à cette pensée, et il oublie presque. Mais son mariage tourne mal. Chaque chose autour de lui perd son éclat et tombe dans une sorte de langueur. Vers la fin, il essaye de se rapprocher de son frère, qui s'est mis à boire. Il a quelques entretiens gauches et touchants avec l'ivrogne. Puis il se tue pour lui sauver la vie. En mourant, faisant allusion à son scrupule négligé : « Toujours depuis, dit-il, j'ai pris le monde de seconde main. Je me suis de moins en moins soucié de le regarder en face, jusqu'à ce que non seulement vous (son frère), mais chacun soyez devenus irréels ». Le thème est magnifique. C'est en plus grave ce que nous avait appris plus haut *A Room with a View* : le même enjeu, réalité ou irréalité de notre être, et le même unique moyen d'y atteindre, accomplissement de ce qu'il y a de plus sincère en nous. Seulement ici cette sincérité se fait très exigeante : il faut aller chercher tout à fait au fond cette chance fragile de réalité, qui n'affleure que d'une façon fugitive et qu'il faudrait saisir au passage. On songe au beau sonnet de Rossetti : The Landmark.

Howards End, que Forster commença dès 1908, a le même point de départ : un sentiment aussi anxieux de la destinée, qui fait songer

parfois à certaines histoires d'Hérodote. Howards End est le nom d'une maison de campagne : là demeure Mrs. Wilcox, femme d'une douceur étrange, et sa famille. Soudain elle meurt. Désolation générale. Ç'avait été une épouse et une mère modèle, d'une égalité d'âme, d'une innocence inaltérable. Mais voici que sa dernière volonté, transmise par une lettre qui arrive peu après le décès, contredit toute la régularité d'une vie sans surprises. Elle demande qu'on lègue tous ses biens, c'est-à-dire Howards End, à une amie presque inconnue, qui elle-même est loin de s'attendre à pareil don. La famille, après réflexion, décide de passer outre à cette fantaisie de malade. Par quel ingénieux enchaînement de circonstances le vœu de Mrs. Wilcox, une première fois négligé, sera en fin de compte réalisé, c'est un des sujets de *Howards End*. Encore une *longest journey*. Les choses allaient bien et facilement, puis on est arrivé à un tournant, et on s'est trompé; dès lors il y a quelque chose de faussé dans le cours des événements, et les choses ne se rétabliront que lorsque le sort aura corrigé ce faux départ.

Ainsi donc, à l'origine de l'œuvre de Forster, il y a une préoccupation spirituelle qui lui dicte son cadre et ses lignes générales. Et sans doute cette spiritualité s'inscrit tout entière dans la nécessité psychologique des personnages. (Dans *The Longest Journey* c'est Rickie Elliott en personne, et rien d'autre, qui crée son malheur en niant sa vérité.) Pourtant on a souvent l'impression que la scène véritable ne se joue pas sous nos yeux, que nous n'en percevons que des reflets colorés. La réalité n'est pas de ce monde. Nous avons dit qu'elle était dans l'accomplissement intégral de soi : mais cet accomplissement peut-il s'achever sur un plan strictement humain? Une bonne action terminée, il restera quelque chose d'inconnu à faire. Il n'y a d'autre réalité que mystique. Tout ce qui dans la vie semble réel, n'est qu'un symbole... : tel est du moins le sens profond de certains passages.

Seulement, à mesure que se développait le talent de Forster, voici qu'une abondante substance humaine se mit à couler dans ce moule préétabli; et quoique toujours il continuât de frôler un mystère, de plus en plus ce qui était transparent devint opaque, de plus en plus ce qui était reflet devint foyer de lumière, si bien qu'enfin le poids bascula, et la réalité roula de notre côté.

Et en effet, dans le temps qu'il écrivait *Howards End*, il fut donné à Forster de faire le tour de son personnage sympathique. On peut supposer qu'ayant conçu d'abord ce roman comme la *longest journey* que nous résumions plus haut, son héroïne, le détournant de ce sujet abstrait, l'entraîna vers un autre, ou plus exactement devint elle-même son sujet : « A qui donc appartient l'Angleterre,

se demande-t-elle, à ceux qui la comprennent, ou à ceux qui l'ont faite et la refont chaque jour? » Dans *A passage to India*, un Indien dira : « Au fond, notre spiritualité, ce n'est que l'incapacité de coordonner deux faits. » Pour un peu celle-ci dirait : Ma spiritualité, c'est l'incapacité d'organiser une cérémonie ou de changer d'appartement.

Margaret Schlegel, à vingt-neuf ans, cherche lentement et honnêtement sa vérité. Elle habite, avec sa sœur Helen et son jeune frère, une maison retirée où elle jouit de ses livres et de la fréquentation d'amis artistes. Elle aime la musique, la campagne, elle se livre doucement à ses impressions, qu'elle analyse avec une fantaisie raffinée; elle regarde les paysages et en cherche la signification. Mais par-dessus tout elle aime les êtres. Elle n'est dupe ni de sa culture ni de son intelligence. Elle a surtout un don parfait de se mettre à la place d'autrui, et de ne jamais perdre de vue à quel point c'est nous qui le faisons tel qu'il est. Sa sœur lui dit un jour : « Vous voulez toujours garder la mesure. C'est héroïque. Moi, j'ai besoin d'être entière. Je veux, si cela me plaît, détester un tel, et le lui dire. » En sorte que lorsqu'elle se trouvera devant l'Homme d'action, celui qui juge vite et se fraie un chemin direct parmi ses scrupules, le contraire d'elle-même et de sa compréhension peut-être stérile de toutes choses, elle se refuse à le mépriser, et même l'admire.

Sentiment délicat, qui nous vaut les plus beaux, les plus exquis moments de ce livre. On pense souvent à *Tonio Kröger*, et à cette inclination tendre et jalouse de l'artiste pour celui qui va droit devant soi. Margaret Schlegel en vient à mettre en doute la légitimité de sa solitude. Elle se sent un peu en deçà ou à côté de la vie, et voudrait en prendre sa part. Elle est lasse de ne pas agir, — et elle est lasse d'agir, parce qu'il faut tout de même agir. Ainsi toute une partie de *Howards End* donne au lecteur la sensation presque physique d'une fatigue, et d'un désir de s'appuyer. Cet appui sera l'Homme Positif. Il froisse en elle beaucoup de délicatesses; elle se rend compte que l'épouser, ce sera consentir à voir le monde d'une façon mutilée; ce sera renoncer peut-être à ce qu'elle estime le plus en elle-même. Elle hésite, se donne un délai avant de *baisser pavillon*. Elle s'accorde avec sa sœur Helen une dernière soirée romanesque, à la campagne, par une belle lune. Puis il y a des scènes, des larmes. Et pourtant elle accepte, et au moment d'accepter elle dit : « Si vous saviez ce que c'est que d'être aimée d'un homme *réel*. » Réel : n'est-ce pas ici un retournement complet de la pensée? La réalité passe d'un côté de l'Homme Conventionnel; ce n'est plus la perspective mystique que découvrait

une chambre avec vue; ce n'est pas la perfection imaginée; c'est quelque chose de solide et sans doute de nécessairement incomplet.

Ne forçons point toutefois la pensée de Forster : de ce que les Wilcox sont admis à la réalité, il ne s'ensuit pas que les Schlegel en soient désormais exclus. Il s'agit seulement d'un coup de barre donné vers le monde tel qu'il est : ses deux protagonistes maintenant situés à égale distance devant lui, il les considère avec impartialité. Chacun a sa part de réel et d'irréel; chacun vit. La beauté de *Howards End*, c'est que Forster, abandonnant une part de soi-même au romancier objectif, tout le reste s'en trouve fécondé. La figure de l'Homme Pratique est non moins fouillée que celle de Margaret : à l'effort de celle-ci pour atteindre à la vie positive correspond un geste maladroit de Mr. Wilcox pour venir à sa rencontre. L'âme masculine du monde et l'âme féminine s'attirent réciproquement et se recherchent : rivalité amoureuse de la Pensée et de l'Action. Tout autour, de nombreux satellites incarnent différentes solutions du même problème : nous avons déjà parlé d'Helen, idéaliste extrémiste. Charles Wilcox, le fils aîné de l'Homme d'Affaires, tient l'autre pôle; n'ayant pas la fortune de son père, il ne peut se permettre les faiblesses sentimentales de celui-ci : il est d'une dureté inattaquable. Il y a aussi un pauvre diable d'employé affamé de culture, mais que la misère, le manque de loisirs, un mauvais mariage, ses soupçons même devant la sympathie paralysent : les Miss Schlegel se sont prises d'affection pour lui, tâchent de l'apprivoiser, de l'aider. Elles représentent à ses yeux la vie véritable. Un jour elles l'invitent à goûter : quelle déception! Ayant appris que l'assurance où il travaille est menacée, elles voudraient le mettre en garde. Lui est venu pour parler de livres.

— Alors vous aimez Carlyle?

Il avait une démangeaison de conversations littéraires, et de ne laisser rien perdre de son heure d'idéal. Les minutes s'écoulaient l'une après l'autre, tandis que ces dames, avec une compétence discutable, traitaient le sujet de la réassurance.

Cela finit très péniblement. — A travers l'expérience de cette foule si subtilement variée, se fait jour une sagesse qu'il serait vain de mettre en formule, mais que l'expérience personnelle de tous ces êtres rencontrés communique un instant.

Après quatorze ans qui laissèrent croire que le romancier était tari, Forster publia son chef-d'œuvre. Les analyses précédentes montrent qu'il n'a pas changé de sujet. A la source de ce roman impersonnel se retrouve toujours le même dialogue : les Indiens

sont aux Anglais dans le même rapport que les Schlegel aux Wilcox. Ce duel qu'il avait essayé d'exprimer le plus possible hors de soi, mais qu'il avait été contraint encore de situer dans son pays, d'habiller à la mode de Londres, mêlant à l'expérience beaucoup d'imaginé, au réel beaucoup d'irréel, on dirait que le sort le lui a donné un beau jour enfin détaché de lui, complètement étalé sous ses yeux, localisé, incarné tout entier dans autrui sous des costumes nouveaux, enlisé pour ainsi dire dans la vie, au point de déborder à chaque instant sa signification abstraite. Il n'y a plus ici que des individus séparés par un écart irréductible. Quelquefois dans *Howards End*, comme il s'agissait de révéler « l'influence du monde invisible sur le visible », les personnages ne sont encore que des lieux d'échanges spirituels. Partout règnent des souffles, des parfums plus réels qu'eux. Dans *The passage to India* l'atmosphère est comme purifiée : toutes ces traînées de vapeurs se sont dissipées, ou plutôt chaque personnage les a rappelées à soi, réabsorbées. Il acquiert une sorte de rondeur, une douce plénitude. Il y a aussi d'admirables paysages, de quelques lignes le plus souvent. Au lieu d'être composés de traits discordants, contrastés, déchirés, pour faire apparaître dans la crevasse une lueur surnaturelle, maintenant ils se résignent à s'étendre comme une laque unie. La surface de toutes choses devient consistante. Et si le mystère demeure tout-puissant, il a pris aussi une forme visible : ces cavernes de Marabar, crispées comme des doigts à l'horizon. Mais cette richesse concrète et qui semble abandonnée à elle-même cependant demeure contenue comme par un filet d'imperceptibles nervures; en sorte que le mot qui résumerait le mieux l'impression constante serait peut-être ceci : équilibre délicat entre forme et matière, harmonie.

On saisit peut-être maintenant ce que nous voulions dire en attribuant à ce livre une autre actualité que celle que lui donnent un décor et un sujet. Ce retour à la réalité, glissement insensible, fièvre, égarement, lassitude, résignation, bonheur, c'est l'histoire de nos plus grands écrivains contemporains issus du symbolisme. Mais Forster est peut-être le seul, qui, sans rien désavouer, ait poussé si loin la réconciliation, jusqu'à un roman parfaitement exprimé et demeuré là, devant nous, avec l'insensibilité d'une belle chose utile. C'est aussi l'histoire de beaucoup de lecteurs à qui *Howards End* et *Passage to India* réapprendront, sans illusions ni fausse honte, le prix exact et positif de la vie intérieure.

JACQUES HEURGON

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Oscar Wilde, par **L.-F. Choisy** (*Perrin*).

On trouvera dans cet ouvrage une bonne biographie d'Oscar Wilde et une analyse intelligente de ses œuvres. On eût souhaité, peut-être, que la personnalité de l'écrivain anglais fût plus nettement dégagée. Nous avons assez de « recul » aujourd'hui, pour tenter de situer Wilde dans la littérature anglaise, de percevoir les influences, qu'il a subies, celles qu'il a exercées.

Il appartient à cette école décadente, qui a fleuri en Angleterre comme en France à la fin du XIXe siècle, aboutissement logique d'un certain mouvement littéraire, dont tous les efforts conscients ont tendu à dégager l'art du réel. W. Morris, Rossetti, Walter Pater, Ruskin, Gautier, Baudelaire, Huysmans ont exercé, à des degrés divers, une influence sur son esprit. Formulée ou non, il a reçu d'eux cette idée que la vie devait être construite comme une œuvre d'art. D'où le Wilde esthète aux fleurs de tournesol, le Wilde qui déclarait « vouloir vivre en harmonie avec ses porcelaines bleues ». Nul doute que le désir d'épater les Philistins n'ait beaucoup contribué d'ailleurs à lancer Wilde dans de pareilles manifestations. Le malheur fut qu'il s'étonna un peu lui-même et prit au sérieux la réclame qu'il organisa... Malheur, parce qu'un sentiment d'orgueil se développa en lui, qui devait le conduire à de tristes aventures.

Wilde se flatta donc de *composer* sa vie, et de cette composition-là, il se montra fier jusqu'au dernier jour, déclarant volontiers qu'il avait mis son talent dans son œuvre, son génie dans sa vie. On a quelque peine à ratifier un jugement aussi optimiste. Si Wilde avait réellement *composé* sa vie, sa misérable fin détournerait à jamais de songer à renouveler pareille tentative. La vérité est que Wilde manqua de volonté et qu'il se contenta le plus souvent de décorer du nom de calculs ce qui n'avait été chez lui qu'impulsions.

Une confidence qu'il fit à André Gide en Afrique, quelque temps avant d'intenter son fameux procès en diffamation contre lord Queensberry, donnerait pourtant à penser que ses malheurs mêmes il les a voulus. « Je sais bien, aurait-il dit à peu près, qu'en retournant en Angleterre je vais à une catastrophe. » Ainsi, en dépit de l'apparence, le mythe de la vie composée pourrait subsister. Il suffirait d'imaginer que, quelque jour, l'homme fut saisi par le goût

du malheur et qu'il marcha délibérément à sa perte. Les faits n'autorisent guère cette hypothèse. Ce fut sous la pression du jeune Douglas, que Wilde, faible et trop confiant en son étoile, attaqua Queensberry.

Ne serait-ce pas aussi cette absence réelle de volonté qui aurait empêché le plein épanouissement des merveilleux dons de Wilde? Il avait de surprenantes dispositions poétiques, de l'imagination, de l'esprit...; il eût pu devenir un maître, il est resté un charmant écrivain... superficiel. Les grands efforts étaient-il très conciliables avec sa vie voluptueuse et esthétique? Tellement plus tentante est la conversation, jeu joyeux et aisé où il est permis de se laisser glisser doucement le long de molles guirlandes d'idées en s'arrêtant de temps en temps pour tirer des feux d'artifice. Comme causeur Wilde était, paraît-il, inégalable... Hélas! ces fusées-là sont à jamais éteintes, ce dont ne nous consolent pas tout à fait les vers que Wilde a laissés, mal dégagés de l'influence des poètes qu'il aimait. Dans ses pièces de théâtre le naturel et la fantaisie du dialogue éblouissent, mais les sujets sont bien minces et les « trucs » bien nombreux. Sans nul doute les contes de Wilde sont exquis, mais tellement dans la manière d'Andersen qu'on serait tenté parfois de les prendre pour des pastiches. Restent, avec les grandes nouvelles (*Lord Arthur Savile, Fantôme de Canterville*, etc...), *Dorian Gray* et les œuvres de critique. Et ici le plaisir que l'on retire de ces petits ouvrages d'un tour si vif, d'une imagination si chatoyante, d'un esprit si subtil, font hésiter un instant à formuler les restrictions qui viennent à l'esprit. Mais il n'est pas défendu, après tout, d'admirer des œuvres de second ordre et il se pourrait bien, en somme, que ce fût parmi elles qu'il fallût décidément classer les écrits de Wilde. *Dorian Gray* est un roman aussi inégal que séduisant où des scènes excellentes sont curieusement enchâssées dans des chapitres encombrés de naïvetés, de luxe clinquant et de bric à brac. Quant à ces délicieux dialogues : *la Décadence du Mensonge* et *le Critique artiste*, ils révèlent une richesse de pensée rare. Mais pourquoi faut-il que les idées ne soient jamais qu'effleurées? on dirait qu'un maître moqueur est là qui nous désigne des chemins « Allez par là! Allez par là! Allez-y... seuls! Pour moi c'est trop fatiguant. » Et que de paradoxes! Wilde, lui-même, reconnaissait volontiers qu'il ne croyait que médiocrement aux idées qu'il exprimait. On ne pouvait espérer que, dans ces conditions, il les défendît bien sérieusement.

Ce qui donne aux critiques que la lecture des livres de Wilde suggère une sorte de résonance tragique, c'est que toutes ces œuvres, belles et imparfaites, nous laissent le sentiment plus ou moins confus que l'homme qui les écrivit était bien, comme il le proclamait lui-

même, au dessus d'elles. Et, au fait, il l'a prouvé un jour, ce jour où il a enfin atteint sa propre sincérité, où le « masque » si spirituellement célébré par lui-même tomba, le jour où il écrivit *De Profundis*, ce merveilleux cri d'humilité et de pitié. Déjà les contes du prince heureux avaient révélé toute la tendresse humaine qu'un goût exalté de la raillerie dissimulait en Wilde : la prison découvrit tout entier le Wilde second, le Wilde qui, plus tard, à Berneval, déclarait à André Gide que ce qu'il aimait le plus dans les romans russes, c'était la pitié dont ils débordaient.

Il y a d'ailleurs, entre l'œuvre de Wilde et celles des grands romanciers russes, d'autres points de contact et ce n'est pas par l'effet d'un simple hasard que tant de jeunes gens ont fréquenté avec une égale ardeur les œuvres des romanciers russes *et* celles de Wilde. Une même amoralité apparaît chez ces écrivains, amoralité envisagée, si l'on peut ainsi s'exprimer, de points de vue bien différents. Un Dostoïevski libère l'homme en réhabilitant tous ses instincts. Wilde, lui, conseille de les rassembler pour composer son moi... Il est curieux de noter, pour finir, que les premiers jeunes Français qui fréquentèrent les écrits de Wilde allèrent y chercher, beaucoup plus que les leçons d'émancipation morale, que goûtèrent leurs cadets, des enseignements d'ordre esthétique. Mais ce n'est pas un secret que les générations vont demander à un même auteur des indications bien différentes, parfois même de sens absolument contraires.

Stendhal épicier, ou **les Infortunes de Mélanie**, par **Paul Arbelet** (*Plon*).

En 1802, Beyle, âgé de dix-neuf ans, donna sa démission de sous-lieutenant de dragons : il voulait se consacrer tout entier à ses études et se flattait d'acquérir rapidement la gloire dans la carrière des lettres. En 1805, après trois années de vains efforts et de gêne matérielle, le jeune poète quitta Paris, décidé à se lancer dans les affaires, où il pensait qu'il n'est pas trop malaisé de faire fortune en peu de temps. Cet épisode de sa vie, mal connu jusqu'à ce jour, nous est conté de fort amusante manière par M. Paul Arbelet, qui est un de nos stendhaliens les plus érudits. Henri Beyle pensait pouvoir créer quelque jour une banque, avec l'appui financier des siens et l'aide d'un de ses camarades, Fortuné Mante. Pour cela il fallait commencer par acquérir quelque expérience commerciale, et c'est pourquoi il se résigna à exercer les fonctions de commis dans la maison Charles Meunier à Marseille. La maison Meunier était une maison de commission et de gros, où Stendhal fut chargé d'écri-

tures et de recouvrements... et non point, comme le titre de cet ouvrage pourrait le faire croire, de débiter du sucre et du café à la clientèle.

Une favorable coïncidence avait mené à Marseille, à la même époque, Mélanie Guilbert, dite Louason, une jeune actrice que Stendhal avait connue à Paris et dont il était épris. Mélanie ne fit aucune difficulté pour agréer les hommages de son soupirant, lequel, grâce à cette bienveillance, s'accommoda plusieurs mois, sans protester, de l'exercice de l'épicerie. Chaque soir, après le théâtre, il allait retrouver son amie. Le dimanche on courait les guinguettes des environs. Le régime n'était pas des plus favorables à la passion de Stendhal. Il avait cru que Mélanie était un ange : elle lui prouvait, avec beaucoup de générosité, qu'elle était une femme de chair, et perdait par là le meilleur de son attrait. De plus, si elle était aimable et douce, elle manquait d'intelligence, défaut dont on ne s'avise, à l'ordinaire, qu'après les premiers transports... Quand, au bout de six mois, elle dut quitter Marseille, le Grand Théâtre, où elle jouait, ayant, faute de fonds, fermé ses portes, Stendhal, bien loin de se lamenter, poussa un soupir de soulagement. Huit jours après il la regrettait. Dans le même temps les travaux de la maison Meunier commençaient de lui devenir odieux. Le bon accueil qu'on lui faisait dans plusieurs maisons bourgeoises, la complaisance de quelques jeunes femmes, disposées à le consoler de l'absence de Mélanie, ne suffisaient point décidément à rendre le séjour de Marseille supportable... et, vers le milieu de 1806, Stendhal regagna Paris, dégoûté des affaires et de l'humanité, ne croyant plus à l'épicerie, ni, paraît-il, à la vertu, et décidé à faire son chemin dans l'administration, grâce à l'appui de son cousin Daru.

Les lettres que Mélanie, après son départ, avaient reçues de Stendhal ne lui avaient laissé aucun doute sur la valeur des sentiments de celui-ci. Elle n'insista pas. Il y eut pourtant quelques rencontres encore, commémoratives et tendres, mais sans lendemain. Six ans plus tard, Mélanie, passée en Russie, était devenue la générale Barcoff. Stendhal, la jugeant dorénavant inaccessible, commença de la trouver charmante. Plus tard les mois passés à Marseille en compagnie de Mélanie lui semblèrent compter parmi les plus beaux de sa vie. On l'eût bien étonné, vexé peut-être, si en 1805 on lui avait prédit un pareil revirement. C'est ainsi que, quand il est là, nous ignorons le bonheur.

L'Ange et la Couronne, par **Pierre Frédérix** (*Calmann-Lévy*).

L'ange et la couronne est un restaurant de l'East End, où l'on respire l'odeur de la pauvreté et de la friture. Un vieux marin y

fréquente, Dan Phillimore, qui émerveille la servante, Maisie, en lui contant les aventures qu'il a vécues en Chine ou en Alaska. Ningo-Chol, un Chinois, qui est épris de cette blonde maid, jalouse Dan et sa fascinante éloquence. Un médecin psychiâtre, qu'il rencontre quelquefois, lui ayant révélé l'existence des « localisations cérébrales » et celle des phénomènes d'amnésie, le Chinois décide de priver Dan de ses souvenirs et, d'un coup de marteau bien appliqué, y réussit en effet. Après cela Dan n'est plus que l'ombre de lui-même : Maisie, par pitié, lui prodigue ses soins, mais cet homme silencieux ne l'intéresse plus... Ningo-Chol, par contre, est paré soudain d'un merveilleux attrait. Cet Oriental astucieux avait pris soin de noter les fameuses « histoires » de Dan et c'est lui maintenant qui les raconte. Maisie émerveillée ne le quitte plus...

On pourrait faire fleurir au-dessus d'un pareil récit autant de conclusions que de commentaires. C'est un bon signe et la preuve d'une heureuse invention... Celui qui raconte des histoires peut être, dans le monde, en effet, l'objet d'une certaine appréhension pour ses amis; dans le peuple, il est le pain et le vin de l'esprit, le feuilleton, le roman, le théâtre et le cinéma. En écoutant Dan, Maisie apaise sa soif de voyages, d'aventures et d'exotisme. Elle admire ces richesses et du même coup leur détenteur et ne les admirera pas moins quand elles auront changé de mains, ne se lassant nullement de les trouver toujours identiques à elles-mêmes, semblable en cela aux enfants, qui préfèrent que les contes dont on les gorge leur soient répétés sous une forme immuable...

Il apparaît du même coup que ce qu'une femme demande à un homme c'est avant tout de la distraire et que, s'il réalise la condition, elle est toute disposée à accepter la fausse monnaie à l'égal de la bonne. Ainsi Marcel Achard nous montrait une femme que toutes les belles qualités d'un homme laissaient parfaitement insensible, mais qui se mettait à l'aimer follement le jour où elle le voyait exécuter d'étonnants tours de cartes...

L'amour s'adresse-t-il à des qualités inséparables de l'homme qui en est l'objet? *Qui* est-il d'ailleurs, cet homme? Nous voilà dans le problème de la personnalité, et les images d'autrui, pour peu qu'on les étudie de près, s'effondrent comme châteaux de cartes...

A s'en tenir au sujet *l'Ange et la couronne* est un conte philosophique, conte étendu jusqu'au roman. La difficulté du genre est que l'intelligence y règne. La conclusion contraint la vie et non la vie la conclusion.

Que Maisie s'ennuie auprès de Dan, quand il est devenu muet voilà qui ne surprend point; qu'elle suive les histoires chez Ningo-Chol, qu'elle commence à aimer cet homme parce qu'il s'est

enrichi des souvenirs d'un autre, voilà qui est presque trop beau, trop construit.

Ce n'est qu'en démontant le livre, pourtant, qu'on s'en avise, car M. Pierre Frédérix sait projeter des ombres savantes là où il faut et parer son invention de beaucoup de naturel. Il a très habilement combiné les éléments dont il entendait faire usage : un peu de fantastique, beaucoup d'analyse psychologique et d'observation directe de la réalité. C'est par là surtout, je veux dire par le côté « choses vues », que *l'Ange et la couronne* séduira le lecteur. Pierre Frédérix a vécu plusieurs années à Londres et les tableaux de la ville qu'il a glissés dans son roman sont vraiment remarquables par la précision des traits et la justesse des images. Ce ne sont point les détails bizarres ou « amusants » qui y trouvent place, ceux-là précisément que ramasserait le touriste de huit jours, le voyageur bolide, mais ceux que la mémoire a sélectionnés comme étant les plus caractéristiques de la physionomie subjective de la ville. Les peintures de Roman Road que je voudrais pouvoir reproduire ici me font songer à certaines vues « synthétiques », résultats de surimpressions, que l'on projette au cinéma... Dans cette brume londonienne si heureusement reconstituée, l'ombre et la lumière se mêlent confusément et la barrière n'est plus très nette entre le fantastique et le réel. C'est exactement l'atmosphère qu'il fallait pour placer cette hoffmannesque histoire d'un voleur de mémoire... *L'Ange et la couronne*, qui est la première œuvre de M. Pierre Frédérix, marque, sans nul doute, l'heureux début d'une belle carrière de romancier.

MARCEL THIÉBAUT

***

Marcel Peschaud : Politique et Fonctionnement des transports par chemin de fer pendant la guerre
(*Les Presses universitaires de France*).

Il est remarquable que, au cours de la récente discussion devant la Chambre des députés du projet de loi sur l'organisation du pays pour le temps de guerre, personne n'ait songé à invoquer le seul précédent vraiment intéressant que nous possédions quant à la mobilisation d'un grand service public, le plus important peut-être, celui des transports par chemins de fer. Pourtant le livre de M. Peschaud avait déjà paru, et le dossier extrêmement riche qu'il présente, suivant une méthode rigoureuse et avec une clarté hors de pair, aurait pu faire ressortir un grand nombre d'enseignements.

La place nous manque même simplement pour énumérer quelques-uns de ces enseignements. Nous ne pouvons que renvoyer au très remarquable ouvrage de M. Peschaud. Il y a deux faits cependant qui sont à noter.

D'abord l'insuffisance des prévisions. Le dogme qui proclamait l'impossibilité matérielle, au point de vue économique, de poursuivre une guerre plus de trois ou six mois s'était imposé dans toute sa force en ce qui concerne les chemins de fer : ceux-ci étaient militarisés, et leur organisation militaire répondait, et fort bien, aux besoins éventuels des armées, sans se soucier beaucoup de la fonction économique. Assez peu de temps après le début des hostilités commença une évolution qui fit de plus en plus échapper les chemins de fer à l'emprise de l'autorité militaire : le terme en était atteint bien avant l'armistice. Les besoins de l'industrie de guerre imposèrent aux chemins de fer des tâches nouvelles, que vinrent encore compliquer la nécessité de faire face aux transports des armées alliées. L'insuffisance des prévisions est d'ailleurs bien marquée par le fait qu'il fallut reviser la convention (dite traité Cottelle) passée entre les Compagnies et l'État pour les transports militaires : sans le relèvement consenti par l'avenant intervenu, on ne voit pas comment les Compagnies auraient pu continuer leur exploitation.

Autre fait remarquable : le relèvement des tarifs ainsi consenti fut calculé sur la base du prix de revient, d'ailleurs établi d'une façon tout empirique. Mais (et c'est le point important), du moment qu'on refusait tout bénéfice aux Compagnies pour leur exploitation de guerre, la remise en état des réseaux ne pouvait leur incomber. Ce sont les finances du pays qui durent en faire les frais. Le caractère de service public des chemins de fer, la politique déjà ancienne suivie tant pour leur établissement que pour leur exploitation, rendaient la chose relativement aisée. Que se passerait-il le jour où il faudrait appliquer le même principe à toute la partie de l'économie nationale (et théoriquement il peut s'agir de l'économie nationale tout entière) réquisitionnée pour les besoins de la guerre? L'étude très serrée et très complète de M. Peschaud est un élément indispensable de l'examen de ce problème extrêmement complexe : elle trace magistralement le tableau de l'expérience faite, à laquelle l'auteur prit une part des plus distinguées.

Un groupe de Collaborateurs de Denys Cochin : Les Organisations de blocus en France pendant la guerre (*Plon*).

On nous a souvent dit, dans les périodes critiques de la guerre, lorsque l'issue semblait s'éloigner : « Les Allemands ne peuvent

plus tenir : le blocus les réduira à merci ». Finalement, en effet, le manque des denrées nécessaires à la vie quotidienne a joué un rôle dans la défaite des Empires centraux. Mais il ne semble pas qu'il ait été à lui seul décisif. L'Allemagne de 1918 avait consenti les plus courageux sacrifices tant qu'elle avait cru à la victoire militaire. Du jour où celle-ci se montra manifestement impossible, l'inutilité de cette abnégation éclata à tous les yeux, et ce sentiment, uni à la rancune contre les mauvais bergers qui avaient acculé le pays à la défaite, provoqua la révolution. Mais celle-ci, contrairement à la thèse des monarchistes allemands, était le résultat, non la cause de la défaite. C'est donc d'une façon indirecte, que le blocus a contribué à la victoire des Alliés.

On peut expliquer ce fait en grande partie par le caractère incomplet du blocus. Au début, on n'osa même pas employer le terme de blocus. C'est peu à peu qu'on en vint à la conception, puis à l'exécution. L'une et l'autre allèrent en se précisant, et en se resserrant. Mais le souci de ménager certains neutres, qui avaient besoin de rester en relations d'affaires avec les Empires centraux, et principalement avec l'Allemagne, empêcha de les réaliser avec toute la puissance voulue.

Il y eut cependant des hommes, en France et en Angleterre pour discerner rapidement l'efficacité de l'arme du blocus. Parmi ceux-là, Denys Cochin s'assura une place prépondérante. Et l'on peut dire que l'histoire des mesures de blocus prises par la France est l'histoire de l'activité de Denys Cochin pendant la guerre. Comme ministre d'État, puis comme sous-secrétaire d'État (il avait accepté cette apparente diminution dans le dessein de continuer à servir utilement), Denys Cochin a travaillé à réaliser l'unité de vues et d'action entre les différentes autorités françaises, et l'accord du gouvernement de Paris avec les gouvernements étrangers.

Mais Denys Cochin tenait à ce que l'expérience ainsi faite ne fût pas perdue. Aussi avait-il décidé, quelque temps avant sa mort, de faire établir un historique du blocus par ses anciens collaborateurs. Ceux-ci ont réalisé le projet de leur ancien chef disparu. Leur travail est d'un intérêt considérable, non pas seulement au point de vue historique, mais encore au point de vue pratique. Il faut souhaiter que nous n'ayons pas à soutenir à nouveau une guerre comme celle de 1914-18. Dans toute la mesure où les gouvernements le voudront avec sincérité, la Société des Nations peut nous en préserver. Le Covenant lui donne en tout cas, au moins théoriquement, le pouvoir d'interdire toutes relations d'affaires entre les neutres et un agresseur éventuel. Si l'on arrive à maintenir en tout état de cause cette interdiction, si préventivement on orga-

nise un ensemble de mesures destinées à l'appliquer, il est vraisemblable qu'aucune puissance n'acceptera le risque de se voir proclamer coupable d'une agression. Le livre des collaborateurs de Denys Cochin montre que de telles mesures sont parfaitement réalisables : c'est encore un service que ce grand Français aura rendu à son pays et à l'humanité.

Bertrand Auerbach : Le Rattachement de l'Autriche à l'Allemagne (*Berger-Levrault*).

Parmi toutes les questions internationales qui se posent dans l'Europe qu'ont faite les traités de paix, aucune n'est plus complexe, ni plus lourde de conséquences éventuelles, que celle du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, de l'*Anschluss*. La dislocation de l'ancienne Autriche-Hongrie était psychologiquement inévitable : l'attitude des Allemands et des Magyars qui régentaient d'une façon criminellement autoritaire les peuples groupés avec eux sous le sceptre des Habsbourg, devait empêcher pour de longues années toute coopération entre eux et leurs anciens sujets, une fois disparue la Double Monarchie. La conséquence ne pouvait être qu'une exaspération du sentiment national dans les pays nouvellement créés ou agrandis, et la persistance des rancunes anciennes. Dès lors, et en dehors même de toute question de sentiment, les Allemands d'Autriche devaient subir fortement l'attraction des Allemands du Reich : la question de l'Anschluss était posée.

L'ouvrage que M. Auerbach lui consacre est fondé sur une connaissance approfondie des événements. M. Auerbach ne recherche pas les causes du mouvement, ni ses éventuelles justifications historiques. Il retrace simplement (mais c'est un travail considérable et du plus haut intérêt) les différentes phases par lesquelles le problème a passé. Il montre comment, dès le premier jour, l'Autriche nouvelle, ou plutôt ses représentants, se déclarèrent prêts à s'unir avec l'Allemagne. Mais celle-ci hésita. Puis l'Entente intervint vigoureusement, sinon toujours heureusement : l'article 80 du traité de Versailles, l'article 88 du traité de Saint-Germain interdirent toute politique tendant à l'Anschluss, sauf avec le consentement du Conseil de la Société des Nations.

Mais l'Autriche ne traversait pas seulement une crise psychologique. L'issue de la guerre avait déchaîné également une crise économique due à ce que Vienne ne pouvait plus jouer dans le nouvel État un rôle comparable à celui qu'elle jouait dans l'ancienne Autriche-Hongrie, due aussi à ce que toute l'organisation du pays était réalisée en fonction de ce rôle, aussi bien dans le domaine

administratif que dans le domaine de la production et dans celui des échanges. Du moment que l'Entente interdisait l'Anschluss, du moment que la collaboration avec les états héritiers était impossible, il fallait faire vivre l'Autriche seule. C'est à quoi s'employa la Société des Nations.

Et ce fut un succès. L'Autriche actuelle est viable. La chose est démontrée. Mais cela ne diminue pas la violence des campagnes « rattachistes ». Les hommes d'État autrichiens et allemands sont relativement prudents dans leurs paroles : en ce sens que, tout en proclamant que l'Anschluss est certain dans un avenir plus ou moins éloigné, ils reconnaissent la puissance des obstacles qui l'empêchent actuellement. La question reste pendante. Et il est à souhaiter que le livre de M. Auerbach contribue à convaincre l'opinion internationale de sa gravité : la riche collection de documents qu'il renferme doit être méditée par quiconque n'est pas indifférent aux grands problèmes de la politique européenne.

Maurice Pernot : Sur la Route des Indes (*Hachette*).

Le pays des mystères et de mirages, l'Orient, est plus énigmatique que jamais. A-t-il déjà livré aux voyageurs les trésors de son antiquité? Rien n'est moins certain. Et voici qu'aux mystères du passé s'ajoutent les mystères du présent, et, plus redoutables encore, ceux de l'avenir. Les conséquences de la crise qui a secoué jusque dans ses fondements la civilisation occidentale se font sentir dans l'Orient tout entier : les rapports entre Européens et Asiatiques tendent à revêtir un caractère nouveau, ceux-ci étant de jour en jour plus exigeants, ceux-là de plus en plus effrayés de la singulière moisson qu'ils récoltent. Le choc en retour dépasse en amplitude et en puissance tout ce qu'on avait pu imaginer.

Un observateur à la fois aussi averti et aussi impartial que M. Maurice Pernot, pour qui la route des Indes n'est pas nouvelle, recueille chemin faisant des informations de première valeur : il sait voir, il sait entendre, et il sait rendre compte de ce qu'il a vu et entendu. Le suivre dans son voyage en lisant son livre, c'est passer en revue les grandes questions de l'heure présente en dehors de notre petite Europe. Grâce à un tel guide, nous entrons en communication, autant qu'il est permis à un blanc, avec les pensées profondes qui mènent les dirigeants des grands mouvements nationalistes. Nous voyons sortir du fond des millénaires l'antique souffrance humaine des âges primitifs, à quoi fait suite aujourd'hui ce que l'auteur appelle à juste titre l'inquiétude de l'Orient.

Notre première étape, c'est l'Égypte, géographiquement afri-

caine, mais qui se relie naturellement à l'Orient; la seconde est Ceylan; puis c'est l'Inde énorme et grouillante, où les hommes sont pauvres parmi les richesses que leur offre une nature généreuse. A toutes ces étapes, M. Pernot interroge les personnalités les plus représentatives des divers tendances : administrateurs, financiers, commerçants, politiciens indigènes. Il nous livre leurs confidences et place sous nos yeux le dossier oriental.

M. Pernot s'interdit de conclure, et nous n'aurons pas la témérité de le faire à sa place. Tout au plus nous sera-t-il permis de dire l'impression que nous a laissée la lecture passionnante de son livre. Présenter l'inquiétude de l'Orient comme il le fait, c'est à la fois justifier le principe de la colonisation et instruire le procès des méthodes actuelles. Nul doute qu'il y ait en Orient des devoirs magnifiques à remplir pour les Européens : ces foules que nous ne pénétrons pas ont besoin qu'on leur enseigne à mieux tirer parti des richesses que la nature a mises à leur disposition, à mieux se défendre aussi contre les embûches qu'elle leur tend. N'apporterions-nous aux Orientaux que les moyens matériels de mieux assurer leur existence, le jeu vaudrait encore la peine d'être joué. Mais, de tout ce qui a déjà été fait, il ne faut attendre aucune reconnaissance. Car, ce que nous avons apporté aux Orientaux, nous avons prétendu en tirer un bénéfice immédiat. En admettant que sur beaucoup de points nous ayons pu nous présenter aux Orientaux comme des frères aînés, nous avons eu une trop haute idée de notre droit d'aînesse. Il en résulte des rancœurs qui rendent bien difficile à concevoir une collaboration confiante entre eux et nous. Et pourtant, il faudra bien qu'elle s'établisse : si, à l'heure actuelle, nous avons besoin de ce que nous fournit l'Orient, l'Orient a besoin de ce que nous pouvons lui donner. Mais y aura-t-il des deux côtés assez d'hommes de bonne volonté pour le comprendre et pour faire passer leur conviction dans les faits, sans abdications désastreuses, ni violences superflues?

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUD.

VIENT DE PARAITRE

Les débuts remarquables d'un jeune écrivain

PIERRE FRÉDÉRIX

L'Ange et la Couronne

ROMAN

Un volume in-16. Prix. . . . . **9** fr.
Édition originale, à 500 exemplaires non numérotés, imprimée sur beau papier Outhenin Chalandre. . **15** fr.

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS, PARIS

LA REVUE DE PARIS

Parait le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . **3** fr. **50**
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . **4** fr. **50**

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.